L'H

D

C

D

A

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME XXXI.


CONCORDIA SALUS
CORPORATION DE MONTREAL
Bibliothèque de la ville de Montréal

Tome 31. Page 116.

L'HI

D

CE qu'
utile
les V
des
Arts
tures
et de

Huitiè
faisa

Chez M

ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

Huitième volume de Supplément, et faisant suite aux Voyages d'Asie.

TOME TRENTE-UN.

A PARIS,
Chez Moutardier, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.
AN IX.—1801.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Moeurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures, enrichi de Cartes géographiques et de Figures.

[illegible] volume [illegible] supplément, et faisant suite aux [illegible]

TOME TRENTE-UN.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, No. 28.
AN [illegible].

AVANT-PROPOS
ET
Appendice du Livre premier.

PARMI les ouvrages littéraires qui captivent le plus l'attention du lecteur éclairé, les voyages tiennent sans contredit le premier rang. Les mœurs, les usages des habitans d'un pays éclairé ou inconnu ; la connaissance de leur climat, de leurs lois, de leurs principes religieux ; celle de leur commerce, des productions de leur sol ou de leur industrie ; les dangers que le voyageur a courus, ceux qu'il a bravés, les incidents qui l'ont bien ou mal servi ; tous ces objets attachent, intéressent. Nous aimons à comparer les peuples des climats lointains & souvent sauvages, avec les peuples policés de l'Europe ; leurs coutumes avec les nôtres. Nous suivons le voyageur qui parcourt leur pays, pas à pas : Est-il heureux ? trouve-t-il un toît hospitalier ? Nous partageons sa félicité, nous remercions avec lui l'homme bienfaisant qui lui a fait un

bon acueil; mais s'il est repoussé avec barbarie, s'il est en bute aux mauvais traitemens, s'il est menacé de périr ou par la faim, ou par la dent cruelle des bêtes féroces, la terreur s'empare de notre ame, nous respirons à peine, nous formons des vœux pour lui: effrayés des périls qui l'environnent, nous lui tendons les bras, nous le rappellons parmi nous; mais bravant tous les dangers, surmontant tous les obstacles, le voyageur intrépide redouble d'audace, se roidit contre le malheur, compte pour rien les fatigues, les privations, les humiliations, & s'élance avec courage vers le but qu'il s'est proposé; il le touche; & revenant parmi nous, riche de ses observations, il trace de nouvelles routes au commerce, indique de nouvelles sources de richesses aux peuples étonnés, & s'écrie avec délices: «mon nom ne périra pas! » il vivra dans la postérité, & la gloire » l'environnera toujours?»

Parmi les voyageurs qui ont marché à leur but, à travers des périls sans nombre, on doit placer M. Mungo Park. Son voyage pourrait paraître

imaginaire, si l'on ne savait pas quelles forces & quel courage donnent à l'homme qui se livre à ces sortes d'entreprises, l'espoir d'être utile, la passion de la gloire & le désir de voir des peuples inconnus, de les étudier chez eux & de les observer dans leur intimité.

L'intérieur de l'Afrique occidentale n'avait pas encore été parcouru par les Européens; on n'avait sur ses habitans, sur ses fleuves, sur ses montagnes, sur ses productions, que des renseignemens inexacts. Des Anglais, & l'on doit rendre cette justice à ce peuple qui encouragea toujours les découvertes, & que le non succès ne rebuta jamais; des Anglais formèrent une société, sous le nom *d'Association africaine*, pour recueillir toutes les observations faites sur ce pays, pour y faire passer des voyageurs qu'ils soutiendraient de leur argent & de leur crédit. Le major Houghton entreprit le premier un voyage dans l'Afrique occidentale; il y trouva la mort. On n'ignorait pas cet événement en Angleterre, & cependant, non plus que le climat brûlant, non plus que l'insalubrité des

saisons pluvieuses, & la crainte des bêtes féroces qui peuplent ce continent; il ne put retenir M. Mungo Park, ce jeune voyageur s'offrit à l'*Association africaine*, pour succéder au major Houghton; il fut agréé & partit.

La situation de Tombuctou & le cours du Niger, étaient particulièrement les motifs & l'objet de son voyage. Depuis long-tems on disputait sur le cours de ce fleuve, qu'Hérodote, Pline & Ptolomée ont toujours dit couler de l'ouest à l'est; mais auquel Edrisi, après lui Aboulféda qui vivait au quatorzième siècle; le géographe Nubien, Sanuto, Delisle, Danville & le père Labat, quoique différant d'opinion entre eux, ont donné une direction différente: M. Mungo Park a fait cesser toutes ces incertitudes, en nous indiquant les sources & le cours du Niger, de la Gambie & du Sénégal, en nous apprenant où nous devons chercher les contrées élevées de cette partie du globe: il nous montre même quelle est la plus haute, puisqu'il nous indique le lieu où le Niger & la Gambie prennent une direction opposée. Graces à lui, nous con-

naissons aussi les limites du pays des Maures & de celui des Nègres, du désert & des parties fertiles de ces contrées. Celles-ci offrent un plus grand intérêt à l'observateur: ses frontières peuvent être regardées comme la borne *morale* des qualités du corps & de l'eprit, si opposées chez les Nègres & chez les Maures.

Les découvertes de M. Park, donnent aussi une face nouvelle à la géographie physique de l'Afrique occidentale. Elles prouvent d'après le cours des fleuves qu'une chaîne de montagnes s'ètend de l'ouest à l'est & de l'ouest au sud. C'est le long d'une de ces branches que commence à couler la Gambie; une autre suit le cours de Rio-Grande, & une troisième, celui de Sierra-Leone.

La partie de cette chaîne, la plus élevée que M. Park a découverte, est situé entre le 5e & le 9e dég. de longitude ouest: c'est là que la Gambie, qui court à l'ouest-nord-ouest, le Sénégal qui court au nord-ouest, & le Niger qui court à l'est-nord-est, prennent leurs sources; celle du Sénégal est à environ

quatre-vingt milles géographiques à l'oueſt de celle du *Joliba* ou Niger, & celle de la Gambie à environ cent milles à l'oueſt de celle du Sénégal. Les bras affluants de ce dernier fleuve, ſont en grand nombre & entrecoupent le pays, dans une étendue de plus de deux cents milles de l'eſt à l'oueſt, ſur le paſſage des caravanes.

Le Niger reçoit néceſſairement dans ſon cours, toutes les eaux qui deſcendent des montagnes de Kong, du côté du midi; mais M. Park, n'ayant voyagé que ſur la rive ſeptentrionale, ne pût voir que divers bras qui ſont de ce côté là, & on lui apprît qu'il était impoſſible de voyager ſur l'autre bord. Ce fleuve que M. Park a remonté juſqu'à environ quatre cent vingt milles de ſa ſource en ligne directe, quoiqu'il ſoit encore regardé comme au commencement de ſon cours, charie déjà un très-grand volume d'eau, & paraît le plus conſidérable de l'Afrique; mais le voyageur obſerve que quoique le Niger, ſoit le roi des fleuves de l'Afrique occidentale, comme le Nil l'eſt de l'Afrique orientale, il s'en faut beau-

coup que les fleuves & les rivières d'Afrique soient comparables à celle d'Asie & d'Amérique, & il cite le Sénégal, qui, au-dessous de la cataracte de Felow, n'est pas si fort que la Twid, vis-à-vis Melross. Il ajoute que ces fleuves ne sont réellement grands que dans la saison des pluies; alors ils remplissent leur lit, surmontent leurs bords & se répandent dans les campagnes.

Les principaux bras affluens du Sénégal, que M. Mungo Park ait traversés, sont le Kokoro, le Bafing, qui ont beaucoup de crocodiles, & le Falemé.

Ses observations sur la Gambie ne sont pas aussi étendues; mais il est à remarquer que la position qu'on lui a désignée comme celle des sources de cette rivière, est presque la même que celle qu'ou trouve sur la carte de Wadstrom, qui avait pris ses renseignemens ailleurs. Des six rivières que ce voyageur a traversées, & qui, venant du nord, se jettent dans la Gambie, la principale est le Nériko, qui sort du royaume de Bondou & sert de limite au pays de l'ouest. La partie de ce pays, plus bas que celui de l'est, que M. Park a

traversée, est couverte de bois. Dans le désert de Jallonka, les arbres semblent aussi vieux que le monde.

Il résulte des observations de ce voyageur, que le pays à l'ouest du Bambara & du Kaarta est très-élevé, & a une pente rapide vers l'est; que cette hauteur se termine du côté opposé vers le Woradou, à l'ouest du principal bras du Sénégal, & que cette ligne de limite s'étend de-là au nord jusqu'à une pente pareille : là, le Sénégal se précipite de la première hauteur sur la seconde, & forme les cascades de Govinea. La partie la plus élevée contient le Manding, le Salboukadou, le Fouladou, le Kasson, le Gadou & quelques autres petits états. Le second plateau, comprend le Bambouk, le Konkadou, le Dentilla & quelques autres pays; le Kirwanney, où les eaux commencent à couler vers l'ouest, lui sert de borne. Au nord ouest, il a la pente où se trouve la cascade de Felow, à quarante-huit mille au-dessus du fort St.-Joseph, d'où le Sénégal, à l'exception de quelques endroits, commence à être navigable.

A Baraconda, la navigation de la Gambie eſt gênée par un *rapide*, ſuivant l'expreſſion des Américains.

Le Niger allant du Manding vers le Bambara, court vers l'eſt avec une extrême rapidité, juſqu'à Baunnakou à cent cinquante milles de ſa ſource. De-là, il coule mollement, & eſt navigable juſqu'à Houſſa, & probablement juſque dans le Wangara. On peut adopter l'idée que le Niger ſe termine en lacs dans le Wangara & le Ghana; mais cependant on n'a encore aucun renſeignement certain ſur l'embouchure de ce fleuve, & l'idée que j'émets ici n'eſt qu'une conjecture du voyageur.

L'Afrique ſeptentrionale ſe diviſe en trois grandes parties : la première & la plus petite, eſt un pays fertile qui s'étend le long de la Méditérannée, & qu'on déſigne ſous le nom de *Barbarie*; la ſeconde & la plus conſidérable, compriſe entre la mer rouge & le cap vert, à l'eſt & à l'oueſt : elle a le grand déſert au nord, l'océan éthiopien & l'Afrique méridionale du coté oppoſé. Le trait le plus ſaillant de cette immenſe

région, eſt une étendue de pays élevé, formant une vaſte ceinture ſur laquelle on voit pluſieurs hautes montagnes qui ſe prolongent de l'oueſt à l'eſt ; au nord, ſes ramifications ne ſont pas étendues, ſi l'on en excepte le pays élevé qui rejette le Nil par de-là l'Abiſſinie : on ne connaît du pays du ſud qu'une multitude de rivières aſſez conſidérables, qui ſe jettent dans la mer d'Ethiopie, ou dans l'Atlantique.

Le grand déſert ou le Sahara, eſt la troiſième partie de l'Afrique ſeptentrionale : il a quelques ramifications ; on peut le regarder comme un grand océan de ſable égal en étendue à la moitié de l'Europe, ayant des golfes, des bayes, des iſles où l'on trouve des bois, des pâturages & ſouvent une population nombreuſe, avec un gouvernement régulier. Sa patrie la plus conſidérable eſt du coté de l'oueſt : les caravanes reſtent cinquante jours pour la traverſer du nord au ſud, ce qui revient à huit cent milles géographiques de largeur & deux fois autant de longueur. Les *Oaſes* ou Iſles ſont en petit nombre & de peu d'étendue du coté de l'oueſt,

elles ſont plus grandes & plus nombreuſes du coté de l'eſt : ce déſert abonde en ſel, tandis qu'on n'en trouve point au midi du Niger.

La chaîne des montagnes produit beaucoup d'or, on en trouve ſur-tout dans le *Manding*, le *Bambouk* & dans le *Wangara*. *Tombuctou* eſt l'entrepôt où celui du *Manding* eſt apporté ; c'eſt là que les marchands de *Tunis*, de *Tripoli*, de *Fez* & de *Maroc* viennent le chercher. Cet or qu'ils diſtribuent dans tous le nord de l'Afrique, paſſe enſuite en Europe. Les marchands de *Fez* vont auſſi le chercher dans le *Dégombah* à l'eſt de *Kong*.

On peut remarquer un caractère particulier dans l'aſpect de la géographie morale, politique & phyſique des limites qui ſéparent les Maures & les Nègres en Afrique. Deſcendans des Arabes & mêlés aux peuples qui, les premiers, ont fondé des colonnies en Afrique, les Maures ſe ſont répandus dans toutes les Oaſes & les parties habitables du déſert, ils ont même étendu leurs conquêtes au midi, tandis que les Nègres agriculteurs ſe ſont ſouvent re-

tiré au midi des fleuves, & n'ont jamais occupé une grande partie du désert.

On verra, dans l'Abrégé du voyage de M. Park, la différence qui existe entre les Foulahs & les Mandingues, qui sont les principaux Nègres habitans de l'ouest de l'Afrique; quant aux Maures, comme ils se sont rarement établis au midi des grands fleuves, voici la limite que notre voyageur trace entre eux & les Nègres:

Sur la rive septentrionale du Sénégal on trouve le petit royaume Maure de *Gédumah*, & vis-à-vis, sur la rive méridionale, le royaume Nègre de *Kaaja*, qui s'étend jusqu'à la cataracte de Felow. De ce point, on divise inégalement, l'espace qui se trouve entre le Sénégal & le lac *Dibbie*, qui est situé plus loin que n'est allé M. Park, entre les Maures de *Jaffnou* & le *Kasson*, entre le *Ludamar* & le *Kaarta*, & enfin entre les Maures de *Bierou* & les royaumes de *Bambara* & de *Massina*. Les royaumes de *Tombuctou* & de *Houssa*, situés à l'est de *Massina*, sont soumis aux Maures, quoique la plupart de leurs habitans

ſoient Nègres : on peut donc regarder le Niger, en cet endroit, comme la limite naturelle entre les deux races.

On n'a aucune notion ſur les pays entre *Houſſa* & *Kaſſina*; on dit que le *Kaſſaba*, le *Gago* & d'autres pays Nègres, ſont au ſud du fleuve ; mais on n'a aucun renſeignement ſur leur poſition ; on ſait ſeulement que le *Melli* eſt encore plus loin.

On trouve au nord du Niger, deux grands empires, le *Kaſſina* & le *Bornou* qui s'étendent juſqu'aux frontières de la *Nubie*, & très-loin dans le nord : leurs ſouverains ſont mahométans.

Les Maures & les Nègres diffèrent entre eux de caractère comme de traits & de couleur, & comme les pays qu'ils habitent : les Maures ont tous les vices des Arabes, ſans avoir leur vertus; ils ſe ſervent du prétexte de la religion pour opprimer les étrangers, tandis que les Nègres préfèrent leur humble ignorance, à la foi aveugle des Maures, ne laiſſent jamais un étranger ſans ſecours & ſans protection, & exercent envers lui tous les devoirs de l'hoſpitalité. On peut, je le penſe, les

appeller, avec juſtice, les *Indous de l'Afrique*.

Cet expoſé des obſervations de M. Mungo Park ſuffira, je le crois, pour attirer toute l'attention du lecteur, ſur l'abrégé de ſon voyage; ſi l'on ajoute à ces recherches ſur les pays qu'il a parcourus, ſur les mœurs, le caractère, &c. des différens peuples qu'il a vus, la poſition certaine qu'il a donnée de pluſieurs villes, & ſur-tout ſi l'on a toujours préſens à la penſée, la hardieſſe de l'entrepriſe, les obſtacles ſans nombre, les dangers & les fatigues d'une courſe de près de onze cents milles Anglais, en ligne directe; dans un pays inconnu, embrâſé par un ſoleil brûlant, ſi l'on ſonge à ſes périls toujours croiſſans, aux privations nombreuſes qu'il éprouva, on admirera ſon courage & ſa conſtance, & l'on ſera forcé de donner des applaudiſſemens à ſon dévouement généreux.

Nous plaçons ici l'explication de quelques mots Nègres, qu'on trouvera ſouvent repétés dans le cours de l'Abrégé, & avec leſquels il eſt néceſſaire que le lecteur ſe familiariſe pour ſui-

vre avec fruit le récit du voyage de M. Park.

MANSA, Roi ou Gouverneur.

ALKAÏD, principal Magiſtrat d'une ville ou d'une province ; ſon emploi eſt héréditaire.

DOUTY, ce titre eſt le même que celui d'*Alkaïd*; on s'en ſert dans le centre de l'Afrique.

PALAVER, nom qu'on donne à une Cour judiciaire & à toute aſſemblée publique.

BUSCHRÉEN, Muſulman.

KAFIR, payen ou infidèle.

SONAKIE, homme qui boit des liqueurs fortes.

SLATÉE, Nègre, marchand d'eſclaves.

BARRE, monnaie fictive.

KAURIS, petits coquillages qui ſervent de monnaie.

KORÉE, puits ou ſources.

BENTANG, eſpèce de théâtre qui ſert de halle & de maiſon commune.

BALOUN, chambre où on loge les étrangers.

SOUFROU, Outre.

SAPHI, Amulette.

KOUSKOUS, Maïs pilé & bouilli.

SCHÉ TOULOU, beurre végétal.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE dans l'intérieur de l'Afrique.

CHAPITRE PREMIER.

MOTIFS du voyage de M. Mungo Park dans l'intérieur de l'Afrique. --- Départ d'Angleterre. --- Arrivée sur les côtes d'Afrique par l'embouchure de la Gambie. --- Séjour à Pisania. --- Soins que le docteur Laidley prend de M. Park. --- Maladie & convalescence de ce voyageur. --- Productions du royaume d'Yani.

Afrique.

UNE société qui s'était formée à Londres pour faire faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique, désirait, en 1793, trouver quelqu'un qui voulût y pénétrer par la rivière de

Afrique.

Gambie. M. Mungo Park, de retour d'un voyage aux Indes orientales, inſtruit de ce projet, ſe préſenta & fut bientôt admis. Il ſavait que le major Hougthon, parti pour la même deſtination & avec les mêmes inſtructions que lui, avait vraiſemblablement péri par l'inſalubrité du climat ou par la perfidie des naturels du pays; mais cet exemple, loin de le détourner de ſon projet, l'enflamma d'une nouvelle ardeur; le déſir de pénétrer dans l'Afrique occidentale, d'en connaître les productions, d'obſerver les mœurs & le caractère de ſes habitans; ſa jeuneſſe, la force de ſon tempérament augmentèrent encore ſon courage & lui firent braver tous les dangers d'un pareil voyage. Il partit de Portſmouth le 22 mai 1795, ſur l'*Endeavour* qui faiſait voile pour la riviere de Gambie. Il avait un crédit de 200 livres ſterling ſur le docteur Laidley auquel il était recommandé. Le 22 juin, il jeta l'ancre à Gillifrie, petite ville ſur la rive ſeptentrionale de la Gambie.

Le royaume de *Barra*, dans lequel on trouve la ville de *Gillifrie*, produit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Le principal objet de commerce de ſes habitans eſt le ſel : ils en chargent leurs canots &, remontant la rivière, ils vont l'échanger à *Barraconda* contre du

maïs, des étoffes de coton, des dents d'éléphans, de la poudre d'or & quelques autres objets. Les vaiſſeaux européens qui viennent faire le commerce à la Gambie, ſont ſoumis à des droits conſidérables que le roi de *Barra* a établis & que l'Alkaïd de Gillifrie perçoit lui-même.

Afrique.

Le lendemain, en remontant la Gambie, M. Park arriva à *Vintain*, ville très-fréquentée par les Européens à cauſe de la grande quantité de cire qu'ils trouvent à y acheter. Cette cire eſt ramaſſée dans les bois par les *Féloups*, nation ſauvage, dont le pays très-étendu produit beaucoup de riz. Ce ſont eux qui le fourniſſent à ceux qui font le commerce de la Gambie & de Caſſa-Manſa. Ils employent le miel qu'ils ramaſſent avec la cire à faire une liqueur enivrante qui reſſemble beaucoup à notre hydromel.

La langue des Féloups ne reſſemble pas aux idiômes des autres nègres ; les européens ne cherchent pas à l'apprendre : ce n'eſt que par l'entremiſe des Mandingues qu'ils traitent avec eux.

Le 26 juin, M. Park partit de *Vintain*, & arriva ſix jours après à *Jonkakonda* lieu très-commerçant & où ſont pluſieurs factories européennes. C'eſt-là qu'il quitta ſes compagnons de voyage pour ſe rendre par terre à *Pisania*

Afrique.

chez le docteur Laidley, qui lui fit l'accueil le plus gracieux & chez lequel il trouva tout ce qui lui était néceſſaire.

La *Gambie* eſt profonde & vaſeuſe ; elle abonde en poiſſons excellens, preſque tous inconnus en Europe. Les requins ſont très-communs à l'entrée de cette rivière, plus haut, on y trouve des crocodiles & des hyppopotames. Ces derniers ſont d'une groſſeur énorme, & leurs dents fourniſſent du très-bel ivoire : ils ſont amphibies, leurs jambes ſont très-groſſes & très courtes, leur pied eſt fourchu ; rarement ils s'écartent de la rivière &, ſitôt qu'ils entendent l'approche d'un homme, ils replongent à l'inſtant.

Le docteur Laidley s'appliqua à rendre agréable à M. Park le ſéjour de Piſania. Ce petit village n'eſt habité que par des blancs, qui jouiſſent de la plus parfaite tranquillité ſous la protection du roi d'*Yany*, dans les états duquel Piſania eſt ſitué. Ce ſont ces blancs qui font la plus grande partie du commerce des eſclaves, de l'or & de l'ivoire.

M. Mungo Park apprit en peu de temps le Mandingue, la langue la plus répandue dans cette partie de l'Afrique. Il s'appliqua auſſi à prendre des renſeignemens ſur les pays qu'il voulait parcourir. A cet effet, il s'adreſſa à

plusieurs Slatées; mais il ne put se fier beaucoup à leurs récits, qui se contredisaient l'un l'autre : son impatience & sa curiosité s'irritaient encore par l'opposition qu'ils témoignaient tous à ce qu'il allât plus loin. Afrique.

Il ne put, quoi qu'il s'en fût quelque temps flatté, échapper à la maladie dont les Européens payent ordinairement le tribut aux brûlans climats d'Afrique : il fut attaqué d'une fièvre violente qui le retint dans sa chambre pendant tout le mois d'août. Sa convalescence fut très-lente; mais jamais les soins de son hôte ne se rallentirent; ce bon docteur contribua, par sa conversation intéressante, à lui faire trouver moins longues les heures de la saison des pluies, où, le jour, on est accablé d'une chaleur étouffante; où, la nuit, on est effrayé par le croassement d'innombrables crapauds, les cris aigus des jalacks, les hurlemens des hyènes & par les coups redoublés du tonnerre qui roule sur les têtes d'une manière effrayante.

Le pays n'est qu'une vaste plaine couverte de bois; la vue en est ennuyeuse & uniforme. Privé des beautés romantiques d'un paysage agréable, il en est dédommagé par la fertilité & l'abondance. Il produit, presque sans cutulre, une quantité assez considérable de grains; le

Afrique.

bétail y trouve de gras paturages & les habitans pêchent beaucoup de poiſſon excellent.

Les grains les plus communs dans ces contrées ſont le maïs & deux ſortes de millet; on y recueille auſſi beaucoup de riz. Les jardins des environs des villes produiſent des oignons, des patates, des ignames, du manioc, des piſtaches, des giraumons, des citrouilles, des paſtèques & d'autres bons légumes. On y voit auſſi quelques petits champs de coton & d'indigo.

Les nègres préparent le grain dont ils ſe nourriſſent, en le pilant dans un mortier juſqu'à ce qu'il ſoit ſéparé de ſon enveloppe : ils le vanent enſuite & le pilent de nouveau juſqu'à ce qu'ils l'aient réduit en farine. La manière la plus ordinaire de la préparer ſur les bords de la Gambie, eſt d'en faire une eſpèce de pouding que les nègres appellent *kouskous*.

Pour faire le kouskous, on humecte d'abord la farine avec de l'eau, puis on la bat dans une grande calebaſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit graineuſe comme du ſagou : alors on la met dans un pot de terre dont le fond eſt percé de beaucoup de petits trous, & ce pot étant placé ſur un autre qui n'eſt point percé, on les ſcelle enſemble avec de la farine délayée, ou même avec de la bouze de vache & on les met ſur le

Afrique.

feu. Le pot de deſſous eſt ordinairement rempli d'eau dans laquelle il y a de la viande, & dont la vapeur penétrant à travers les trous de celui qui eſt au-deſſus, ramollit & cuit le kouskous. Ce mets eſt très-eſtimé dans ces contrées.

Les animaux domeſtiques y ſont les mêmes qu'en Europe. On y trouve des cochons dont la chair n'eſt pas eſtimée, & de la volaille de toute eſpèce, à l'exception des poules d'Inde. Les pintades & les perdrix rouges y abondent, & les forêts ſont remplies d'une eſpèce de gazelle dont la chair eſt ſingulièrement priſée.

Les animaux ſauvages les plus communs ſont l'hyène, la panthère & l'éléphant. Les Africains n'ont point trouvé le moyen d'apprivoiſer ce dernier. M. Park raconta aux nègres l'uſage que les Indiens en faiſaient, mais ils ſourirent de pitié & s'écrièrent : « Menſonge » d'un homme blanc! »

L'âne eſt la ſeule bête de ſomme dont on ſe ſerve dans la Nigritie. Ne connaiſſant pas l'art d'employer les animaux à l'agriculture, les nègres ne font pas uſage de la charrue. Leur principal inſtrument aratoire eſt *la houe*, qui varie dans chaque canton. Les eſclaves ſeuls travaillent à la terre.

Les pluies ceſsèrent, & M. Park s'occupa de ſon départ. Voyant la répugnance que les

Afrique.

Slatées mettaient à le recevoir dans leurs caravannes, il profita de la belle saison & voyagea sans eux : mais avant de quitter les bords de la Gambie, il laissa ses observations sur les différentes nations de nègres qui habitent les bords de cette rivière fameuse.

CHAPITRE II.

Description des Féloups. --- Des Yolofs. --- Des Foulahs. --- Des Mandingues. --- Commerce de ces peuples avec les Européens. --- Leur manière de vendre & d'acheter.

Les habitans des bords de la Gambie se divisent en quatre nations principales : les Féloups, les Yolofs ou Jalloffs, les Foulahs, que d'autres voyageurs ont nommés Foulis, & les Mandingues appelés aussi Mandingos.

La religion mahométane a fait & fait encore de grands progrès parmi ces nations; cependant les gens du peuple, libres ou esclaves, conservent les superstitions de leurs ancêtres; aussi les mahométans les appellent-ils *kafirs*, c'est-à-dire *infidèles*.

Les Féloups sont d'un caractère triste & ne pardonnent jamais : ils lèguent leur haine à leurs enfans, comme un héritage sacré. Dans leurs fêtes, ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'ils font avec du miel, & leur ivresse produit souvent des querelles. Si, dans ces querelles, un homme perd la vie, l'aîné de ses fils prend

Afrique. ses sandales & les porte chaque année le jour de l'anniversaire de la mort de son père, jusqu'à ce qu'il l'ait vengé. Ce penchant féroce est contrebalancé par plusieurs bonnes qualités. Les Féloups sont reconnaissans, gardent la plus tendre affection à leurs bienfaiteurs & rendent tout ce qu'on leur confie avec une fidélité admirable.

Les Yolofs sont actifs, puissans & belliqueux. Leur pays s'étend entre le Sénégal & le territoire des Mandingues, sur les bords de la Gambie. Ils diffèrent de ces derniers par le langage, les traits & même par la couleur. Leur nez est moins épaté, leurs lèvres moins épaisses, leur peau est très-noire, & les blancs qui font le commerce d'esclaves les regardent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Les Yolofs sont divisés en plusieurs états indépendans, mais souvent en guerre entr'eux. Leur mœurs, leurs superstitions & leur gouvernement ont beaucoup de rapport avec ceux des Mandingues qu'ils surpassent dans l'art de fabriquer la toile de coton. Ils filent aussi la laine avec plus de finesse, la tissent en étoffe plus large & la teignent beaucoup mieux.

Les Foulahs des bords de la Gambie, qu'on nomme aussi *Pholeys*, ont la peau d'un noir

peu foncé, les chevaux foyeux & les traits agréables. Ils aiment la vie paſtorale & agricole, & ſe répandent dans les royaumes voiſins pour y être bergers & laboureurs. Ils paient un tribut au ſouverain du pays où ils cultivent des terres.

Afrique.

Les Mandingues ſont les plus nombreux habitans des cantons qu'a parcourus M. Park: leur langue eſt parlée, ou du moins entendue dans toute cette partie du continent.

On croit que ces peuples portent le nom de Mandingues, parce que leurs pères ſont ſortis du *Manding*, qui eſt au centre de l'Afrique. Mais, loin d'imiter le gouvernement républicain de leur ancienne patrie, ils n'ont formé dans le voiſinage de la Gambie que des états monarchiques. Cependant le pouvoir de leurs rois n'eſt pas illimité : dans les affaires importantes, ils ſont obligés de convoquer une aſſemblée des plus ſages vieillards, de ſe diriger par leurs conſeils : ils ne peuvent, ſans leur aſſentiment, déclarer la guerre ou conclure la paix.

Il y a dans toutes les grandes villes un *Alkaïd*, dont la place eſt héréditaire. Il maintient l'ordre, perçoit les droits impoſés aux voyageurs & préſide à l'adminiſtration de la juſtice.

La juridiction eſt compoſée de vieillards de condition libre : leur aſſemblée s'appelle un

Afrique.

palaver. Ses séances se tiennent en plein air, avec la plus grande solennité. Là, les affaires sont examinées avec franchise, les témoins publiquement entendus & les décisions des juges presque toujours reçues avec l'approbation générale. Les nègres, n'ayant point de langue écrite, jugent les affaires d'après leurs anciennes coutumes ; mais depuis que l'islamisme a fait des progrés parmi eux, plusieurs institutions civiles du prophète se sont introduites avec les préceptes religieux, &, lorsque le koran n'est pas assez clair, ils ont recours à un commentaire intitulé *al scharra* qui contient une exposition complète & méthodique des lois civiles & criminelles de l'islamisme.

» Je ne m'attendais guère, dit M. Mungo » Park, à trouver dans leurs palavers des » gens qui exercent la proffession d'avocats & » qui comparaissent & plaident, soit pour » l'accusateur, soit pour l'accusé, de la même » manière que dans les tribunaux d'Europe. » Ces avocats nègres sont mahométans ; ils » affectent d'avoir fait une étude particulière » des lois du prophète & si j'en peux juger » par leurs plaidoyers que j'allais souvent en- » tendre, ils égalent les plus habiles plaideurs » de l'Europe dans l'art de la chicane.

» Tandis que j'étais à Pisania, continue

Afrique.

» M. Park, il y eut un procès qui fournit aux » jurifconfultes mahométans l'occafion de dé» ployer tout leur favoir & leur dextérité : » voici le fait. Un âne appartenant à un nègre » Serawoulli, habitant d'un des cantons qui » qui avoifinent le Sénégal, était entré dans » le champ de blé d'un mandingue & y avait » fait de grands dégats. Le mandingue voyant » l'âne dans fon champ, le faifit, tira fon » couteau & l'égorgea. Auffitôt le Serawoulli » fit convoquer un palaver & demanda à être » indemnifé de la perte de fon âne, qu'il por» tait à un très-haut prix. Le mandingue » avouait qu'il avait tué l'âne; mais il pré» tendait être affranchi de toute indemnité, » parce que le dommage commis dans fon » blé, égalait au moins le prix qu'on deman» dait pour l'animal. L'objet de la queftion » était de prouver ce fait; les favans avo» cats parvinrent fi bien à embrouiller l'affaire » qu'après trois jours de plaidoirie, les juges » fe féparèrent fans avoir rien décidé ; il » fallut donc tenir un fecond palaver.

Les Mandingues font, en général, doux, fociables & bienveillans. Ils font, pour la plupart, d'une taille au deffus de la médiocre, bien faits, robuftes & capables de grands travaux. Les femmes font bonnes, vives & jolies.

Afrique.

Les deux sexes ont des vêtemens de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes ont des caleçons qui descendent jusqu'à mi-jambe & une tunique flottante assez semblable à un surplis ; ils portent des sandales & un bonnet de coton. L'habillement des femmes consiste en deux pièces de toile de six pieds de long & de trois pieds de large l'une ceinte autour de leurs reins, & tombant jusqu'à la cheville du pied, fait l'effet d'une jupe ; l'autre enveloppe négligemment leur sein & leurs épaules. Cette description des vêtemens nègres convient à tous ceux des habitans de cette partie de l'Afrique : la mode ne varie que dans la coiffure des femmes.

Sur les bords de la Gambie, les femmes ont une coiffure appellée *jalla*. C'est une étroite bande de coton qui, à partir du front, leur fait plusieurs fois le tour de la tête. A *Bondou*, elles portent plusieurs grains de verroterie blanche avec une petite plaque d'or sur le milieu du front. Dans le *Kasson*, les dames parent leur tête de petits coquillages blancs qu'elles arrangent d'une manière très-agréable. Dans le *Kaarta* & le *Ludamar*, elles se servent d'un coussinet pour lever leurs cheveux très-haut, comme le faisaient autrefois les anglaises, & ce coussinet est orné de morceaux d'une espèce

de corail qu'on pêche dans la mer rouge & que les pélerins qui reviennent de la Mecque vendent fort cher.

Afrique.

Les habitations des Mandingues ressemblent à toutes celles des autres nations de cette partie du continent. Ce sont des chaumières petites & commodes. Un mur de terre de quatre pieds de haut sur lequel est une couverture conique faite de bambous & de chaume sert pour la demeure du roi comme pour celle du plus humble esclave. Les meubles sont aussi simples: leurs lits sont faits d'une claie de roseaux placée sur des pieux de deux pieds de haut & couverts d'une natte ou d'une peau de bœuf. Une jarre, quelques vases d'argile pour faire leur manger, quelques gamelles, quelques calebasses, un ou deux tabourets composent le reste de leur ameublement.

Les Mandingues de condition libre ont plusieurs femmes; elles ont chacune leur chaumière particulière. Toutes ces chaumières appartenant à la même famille sont entourées d'un treillis de bambou fait avec beaucoup d'art, & forment ce qu'on appelle un *sirk* ou *sourk*. Plusieurs de ces enclos séparés par un petit passage, composent une ville.

Il y a dans chaque ville une espèce de grand théâtre appelé *Bentang* qui sert de maison de

Afrique.

ville. Il eſt fait de roſeaux entrelacés & placé ſous un grand arbre qui le met à l'abri du ſoleil. C'eſt-là qu'on traite les affaires publiques & qu'on juge les procès ; c'eſt-là que les oiſifs & les pareſſeux vont fumer leur pipe & apprendre les nouvelles.

Les mahométans ont en pluſieurs endroits des *miſſourats* ou *moſquées* où ils vont faire les prières preſcrites par le koran.

Tout ce qu'on vient de dire ſur les Mandingues n'eſt applicable qu'à ceux qui ſont libres & qui forment au plus le quart des habitans de ces contrées : les trois autres quarts, nés eſclaves, n'ont aucune eſpérance de ceſſer de l'être. Ils ſont chargés de tous les travaux ſerviles. Cependant le Mandingue libre ne peut ôter la vie à ſon eſclave, ni même le vendre à un étranger, ſans qu'un palaver ait jugé publiquement que cet eſclave mérite d'être puni. Les ſeuls eſclaves nés dans le pays ont le droit d'invoquer les lois pour ne pas en ſortir : les priſonniers de guerre, les malheureux condamnés à l'eſclavage pour avoir commis quelque crime ou pour dettes, tous les infortunés qu'on tire de l'intérieur de l'Afrique & qu'on vient vendre ſur la côte, ne peuvent jamais réclamer contre les injuſtices de leurs maîtres, qui les traitent & en diſpoſent à leur fantaiſie.

Quelquefois

Quelquefois un maître généreux admet au nombre de ses domestiques les esclaves qu'il avait achetés pour revendre, alors les enfans de ces esclaves jouissent de tous les priviléges de ceux qui sont nés dans le pays. Afrique.

Le commerce des Européens dans la Gambie est très-considérable. Il est, en général, fait par les Anglais, les Français, les Danois & les Américains. Les marchandises qu'on y importe consistent en armes à feu, munitions, ferremens, liqueurs spiritueuses, tabacs, bonnets de coton, une petite quantité de draps larges, quelques quincailleries, quelques marchandises des Indes, de la verroterie, de l'ambre & quelques autres bagatelles. On reçoit en échange des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la cire & des cuirs. Les esclaves sont le principal article, & cependant les Européens n'en tirent pas, au total, plus de mille par an. La plupart de ces infortunés viennent de l'intérieur de l'Afrique, conduits par des caravannes qui se rendent sur les côtes à des époques fixes & qui emportent en échange du sel, chose rare & précieuse dans leurs contrées. Le prix de ces esclaves varie en raison de la quantité d'acheteurs qui sont à la côte; mais communément un homme de 16 à 25 ans, d'une bonne constitution, se vend de 18 à 20 livres sterling.

Afrique.

Les *Slatées* qui amènent ces esclaves vendent aussi aux Négres de la côte du Fer natif, des gommes odorantes, de l'encens & du *schétoulou*, ou beurre d'arbre ou beurre végétal, qui est très-recherché & dont ils se fait une très-grande consommation.

Pour remédier à l'inconvénient du défaut de monnaie, les Nègres de l'intérieur se servent de petits coquillages appelés *Korys*. Ceux de la côte ont une méthode particulière.

Lorsqu'ils commencèrent à traiter avec les Européens, ce dont ils faisaient le plus de cas était le fer qui leur servait à fabriquer des instrumens de guerre & aratoires. Le fer devint la mesure de la valeur des autres objets. Ainsi une barre de fer valait une certaine quantité de marchandises; de là le terme mercantile, une barre de marchandise; par exemple, vingt feuilles de tabac furent considérées comme une barre de tabac. Une barre de marchandise quelconque fut estimée le même prix qu'une barre de toute autre marchandise. Aujourd'hui, pour plus de précision, les blancs évaluent une barre, de marchandise telle qu'elle soit à deux schelings sterling.

CHAPITRE III.

Départ de Pisania. --- Histoire racontée par un nègre Mandingue. — Arrivée à Madina, capitale du royaume de Wouilli. — Entrevues avec le roi. — Saphis ou Amulettes. — Arrivée à Kolar. — Office du Mombo - Jombo. — Arrivée à Koujar. — Combat de la lutte. — Danse. — Traversée du désert. — Arrivée à Tallika dans le royaume de Bondou.

Monsieur Mungo Park quitta le 2 décembre l'estimable docteur Laidley ; il prit avec lui un domestique nègre nommé Johnson qui, parlant facilement l'anglais & le mandingue, lui servit d'interprête. Le docteur lui donna en outre un jeune nègre nommé Demba, nègre intelligent & qui parlait le mandingue & le serawoulli ; enfin un nègre forgeron qui s'en retournait dans le *Kasson* sa patrie, fut son troisième compagnon de voyage. M. Park montait un cheval petit, mais vif ; ses deux domestiques étaient pourvus d'un âne chacun. Le bagage était léger ; il consistait en provision de bouche pour deux jours, en un petit

Afrique.

assortiment de grains de verre, d'ambre & de tabac pour acheter des provisions, en un peu de linge, un parasol, un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre, deux fusils & deux paires de pistolets.

Après avoir traversé la crique de *Walli*, les voyageurs s'arrêtèrent chez un riche Slaté qui leur donna un bon souper. En attendant l'heure du repas, un Mandingue leur conta des histoires assez gaies en général. Celle qui suit pourra en donner une idée.

« Il y a plusieurs années que les habitans de *Doumasansa*, ville des rives de la Gambie étaient inquiétés par un lion qui, chaque nuit, leur enlevait quelque tête de bétail. Les dommages qu'il leur causait étaient si fréquens & si considérables que plusieurs de ces nègres résolurent d'aller ensemble l'attaquer. Ils le découcouvrirent bientôt : ayant fait feu sur lui, ils furent assez heureux pour le blesser de manière que quand il voulut s'élancer sur eux, il tomba sur l'herbe & ne put se relever.

» Cependant l'animal montrait encore tant de rage & de vigueur que personne n'osait s'en approcher : alors les nègres tinrent conseil entre eux sur le meilleur moyen de le prendre en vie, pour le transporter sur la côte & le vendre aux Européens. Un vieillard proposa de dé-

Afrique.

pouiller de son chaume la couverture d'une maison & de transporter les chevrons bien liés dans toutes leurs parties, pour en couvrir le lion. Si, en approchant de l'animal, ajouta le vieillard, il fait mine de s'élancer, nous n'aurons qu'à laisser tomber la couverture sur nous, & lui tirer des coups de fusils à travers les chevrons.

» Ce projet fut adopté, les chasseurs s'avancèrent courageusement vers le champ de bataille, tenant chacun un fusil d'une main, tandis que l'épaule du côté opposé soutenait une partie de la couverture; mais le lion avait recouvré ses forces; la férocité qu'il montrait empêcha les chasseurs d'aller plus loin & leur fit trouver prudent de pourvoir à leur sûreté, en faisant tomber la couverture sur eux. Malheureusement le lion s'élança, à l'instant même, avec tant d'agilité, qu'il se trouva renfermé avec les chasseurs dans la même cage. Il y dévora ces malheureux tout à son aise, & il est aujourd'hui dangereux de rappeler cette histoire aux habitans de Doumasansa.

M. Park continua sa route, arriva bientôt à *Koutaconda*, dernière ville du royaume de Walli où il fut contraint de payer un droit de passage au roi de ce pays. A son entrée dans le royaume de *Woulli*, il éprouva la même contrainte; il paya encore & arriva le 5 dé-

Afrique.

cembre à *Médina* capitale des états du roi de Woulli.

Ce royaume eſt borné à l'occident, par celui de Walli; au midi, par la Gambie; au nord-oueſt, par une petite rivière qui lui donne ſon nom; au nord-eſt, par le pays de Bondou; & à l'eſt, par le déſert de Simbani. Il offre de toutes parts des petites montagnes couvertes de bois; les villes ſont dans les vallées. Elles ſont environnées de terrains cultivés dont le produit ſuffit à la nourriture des habitans: la terre y eſt très-fertile, ſi l'on en excepte la crête des montagnes. Les productions de ce royaume ſont le tabac, le coton & les légumes qu'on cultive dans les vallées; les collines ſont réſervées pour les grains.

Les habitans du pays ſont Mandingues, les uns mahométans, les autres payens. Ceux-ci ſont les plus nombreux: le gouvernement eſt entre leurs mains. Quelquefois on conſulte les plus reſpectables des mahométans, mais ſans leur laiſſer aucune part à l'adminiſtration qui dépend du *Manſa* & des grands de l'État. Le premier de ces officiers eſt héritier préſomptif de la couronne & porte le titre de *Farbanna*; après lui viennent les alkaïds.

Le peuple ſe diviſe en hommes libres & eſclaves. Parmi les premiers les Slatés ſont très-

Afrique.

considérés, mais les vieillards de toutes les classes sont traités avec respect.

A la mort du roi, si son fils est en majorité, il lui succède. Si le roi mort n'a pas laissé de fils, ou que ce fils soit mineur, les grands de l'État défèrent la couronne au plus proche parent du monarque, qui devient alors véritablement roi. Les revenus de l'État consistent dans les contributions qu'on lève au besoin sur le peuple, & dans les droits qu'on perçoit sur tout ce qui traverse le pays.

Médina, capitale du royaume, contient huit cents à mille maisons: elle est fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre revêtue de pieux pointus & d'arbustes épineux. L'entretien de cette muraille est négligé, & la palissade souffre beaucoup du brigandage des femmes du voisinage qui en arrachent les pieux pour alimenter leur feu.

« Je logeai, dit M. Park, chez un des parens du roi. Mon hôte me prévint que je ne devais pas prendre la main du roi, parce que ce prince n'accorde pas cette liberté aux étrangers. Ce roi se nommait *Jalia*; je le trouvai devant sa porte assis sur une natte. Après l'avoir salué respectueusement, je l'informai du sujet de ma visite. Il me répondit avec obligeance qu'il me permettait le passage par ses États & qu'il prierait

Afrique.

le ciel pour ma sûreté. Il m'offrit ensuite un guide pour me conduire en sûreté jusqu'à la frontière de son royaume & me pria de le venir revoir le lendemain. Je le quittai; bientôt il m'envoya une grande quantité de provisions en retour d'un léger présent que je lui avais fait.

» Le lendemain je me rendis de bonne heure auprès du roi. Il m'accueillit avec bonté & me conseilla de renoncer à mon projet. Il me mit sous les yeux, le sort du major Houghton assassiné dans ces contrées. Je le remerciai de tant de bienveillance & lui dis que j'étais résolu à suivre mon entreprise. Il n'insista plus & dans l'après dîné il m'envoya le guide qu'il m'avait promis, j'allai aussitôt prendre congé de lui & je me mis en route avec mes compagnons.

» Après trois heures de marche, nous arrivâmes à *Konjour*. J'y achetai un mouton que les serawoullis de ma suite tuèrent avec toutes les cérémonies prescrites par leur religion.

» Les cornes furent un objet de dispute entre un serawoulli & Johnson, je terminai le différend en leur en donnant une à chacun. Elles étaient du nombre de celles qu'on estime beaucoup, attendu qu'on en forme aisément des espèces d'étuis dans lesquels on renferme des charmes ou amulettes que les nègres nomment *Saphis* & qu'ils portent constamment sur eux

Afrique.

Ces ſaphis ſont des verſets de l'alcoran que des prêtres mahométans écrivent ſur de petits morceaux de papier & qu'ils vendent aux nègres, qui leur ſuppoſent une vertu extraordinaire. Cette ſuperſtition s'étend même aux nègres payens.

» Nous arrivâmes le 8 à *Kolor* ville conſidérable. En y entrant, je remarquai qu'on avait appendu à un arbre une eſpèce d'habit de maſque fait d'écorce d'arbre & qu'on me dit appartenir au *Mombo-Jombo*. Cet épouventail ſe trouve dans toutes les villes mandingues. C'eſt par lui que les nègres payens font reſpecter l'autorité maritale parmi leurs femmes. Cet étrange magiſtrat n'eſt autre que le mari lui-même, ou quelqu'un inſtruit par lui qui ſe déguiſe le ſoir, ſous l'habit dont je viens de parler, & armé d'une baguette, ſigne de ſon autorité, annonce ſon arrivée par des cris épouvantables dans les bois voiſins. A la nuit il entre dans la ville, ſe rend au Bentang où tous les habitans s'aſſemblent auſſitôt au grand déplaiſir des femmes tremblantes d'être l'objet de cette apparition. La cérémonie commence par des chanſons & des danſes. A minuit, le Mombo déſigne la coupable, qui eſt à l'inſtant ſaiſie, dépouillée de ſes vêtemens & frappée de la baguette du Mombo, au milieu des applaudiſſe-

Afrique.

mens des ſpectateurs. Cette farce indécente finit au point du jour. »

Sans s'arrêter à *Tambaconda* & à *Konniakary*, M. Park arriva le 11 à *Koujar*, ville frontière du royaume de Woulli, du côté du Bondou, où le guide que le roi Jatta lui avait donné le quitta, après en avoir reçu un peu d'ambre pour préſent.

La plupart des habitans de Koujar avaient été ſur les bords de la Gambie & y avaient vu des européens; cependant ils regardaient M. Park avec curioſité & reſpect. Ils l'invitèrent à ſe rendre au Bentang pour y voir un combat à la lutte, amuſement fréquent chez les Mandingues. Les lutteurs joignent la force à l'agilité: ils n'ont pour vêtement qu'une paire de caleçons courts & leurs corps eſt oingt d'huile & de beurre. Ceux que vit M. Park luttèrent longtemps avec adreſſe, enfin la force triompha. Il faut remarquer que les combattans ſont animés par la muſique d'un tambour qui règle aſſez bien leurs mouvemens.

La danſe ſuccéda à la lutte; les danſeurs étaient nombreux. Ils avaient de petits grelots aux bras & aux jambes; le tambour réglait leurs pas. Celui qui battait cet inſtrument ſe ſervait d'une baguette crochue qu'il tenait dans ſa main droite & de temps en temps il amortiſſait

Afrique.

le son avec l'autre main, afin de varier la musique. Le tambour sert aussi à maintenir l'ordre dans les assemblées : on lui fait, à cet effet, imiter le son de certaines phrases mandingues. Par exemple, avant de commencer la lutte, on le frappe de manière que l'assemblée croit entendre ces mots : *ali-bæ-si* (asseyez-vous tous), & à l'instant tous les spectateurs s'asseyent. Pendant l'assemblée on servit à M. Park une liqueur faite avec de la drêche & du millet, assez semblable à la meilleure bière forte.

Le 12 décembre notre voyageur se mit en route avec ses compagnons. Ils entrèrent dans le désert qui sépare le royaume de Woulli de celui de Bondou. A peine eurent-ils fait un mille, que les nègres s'arrêtèrent pour préparer un saphi qui dans la traversée garantit la caravane des accidens facheux. Cette cérémonie consiste à marmotter quelques paroles & à cracher sur une pierre qu'on jette sur le chemin. Les nègres ont beaucoup de confiance dans ces saphis. Après la conjuration, ils marchèrent jusqu'à midi & firent halte sous un arbre auquel chaque voyageur attache un lambeau d'étoffe. M. Park se soumit à la coutume.

La caravane arriva le 13 à *Tallika* ville du royaume de Bondou. Le voyageur observe que

Afrique.

dans tout le royaume de Woulli, il fut toujours bien accueilli par les habitans & qu'ordinairement il était dédommagé des fatigues du jour par une nuit agréable passée chez des hôtes prévenans & attentionnés.

CHAPITRE IV.

Observations sur les habitans de Tallika.—M. Park part pour Fatteconda.—Incident de route. — Manière dont les Nègres font marcher les ânes rétifs. — Vue de la rivière Falemé. — Pêche dans cette rivière. — Arrivée à Fatteconda. — Entrevue avec Almami, roi de Bondou. — Description de la demeure du roi. — Seconde entrevue avec le roi. —Visite que M. Park fait aux femmes d'Almami. — Voyage pendant la nuit.—Arrivée à Joag. — Remarques sur le pays de Bondou & sur la nation des Foulahs.

TALLIKA est habitée en grande partie par les Foulahs mahométans, qui s'enrichissent presque tous, en fournissant des provisions aux caravanes ou en vendant l'ivoire que leur procure la chasse des éléphans.

Un officier du roi réside à *Tallika* pour veiller à l'arrivée des caravanes & en donner avis à son maitre. Ces caravanes sont taxées suivant le nombre d'ânes qu'elles conduisent. M. Park logea chez l'officier du roi & le dé-

Afrique.

termina à l'accompagner à *Fatteconda* où le roi de Bondou tient sa cour.

Le 14 décembre nos voyageurs quittèrent Tallika. A peine en furent-ils éloignés de deux milles, que deux nègres de la caravane se prirent de dispute & se dirent les choses les plus insultantes ; on observera que les Africains pardonnent plus facilement les coups qu'on leur donne que les injures qui portent sur ceux dont ils tiennent le jour. — » Frappez-moi, mais ne maudissez pas ma mère. — » est une phrase très-usitée parmi les esclaves. La dispute se serait terminée d'une manière sérieuse, si M. Park n'eut interposé son autorité. Ils arrivèrent le soir à *Ganado* où ils passèrent une partie de la nuit à écouter un chanteur ambulant qui leur fit des contes très-plaisans & leur joua des airs fort agréables en soufflant sur la corde d'un arc & en la frappant en même temps.

Le 15 ils traversèrent le *Nériko*, bras de la Gambie & couchèrent à *Karkarani*, ville mahométane qui a une mosquée. M. Park y vit plusieurs manuscrits arabes, entre autres l'aschara.

A *Douggi* plusieurs Foulahs & d'autres nègres se joignirent à M. Park & sa caravane prit un air imposant. Vers les onze heures du matin un

Afrique.

ne s'arrêta tout à coup & refuſa de marcher. Alors les nègres coupèrent une branche d'ar-bre fourchue, mirent la fourche dans la bou-che de l'âne pour lui ſervir de frein, attachè-rent les deux petits bouts par deſſus ſa tête & laiſſèrent pendre le gros, afin qu'il put tou-cher à terre toutes les fois que l'âne baiſſerait a tête : ainſi arrangé, l'animal marcha tran-quillement & gravement : bientôt même il tint a tête haute, afin que le manche de la fourche e heurtât pas les pierres & les racines qui taient dans le chemin. Les compagnons de oyage de M. Park l'aſſurèrent que les Slatées 'employaient pas d'autre moyen & qu'il éuſſiſſait toujours.

La caravane s'arrêta le 19 dans un village ont les habitans ſont vêtus d'une gaze très-ine faite en France, & qu'ils appellent *bikoui*. Ce vêtement léger qui laiſſe apercevoir toutes es formes du corps, plaît beaucoup aux dames e ce pays ; mais rien dans leur manière ne orreſpond à cette parure : elles ſont groſſiè-es & importunes. Une foule d'entr'elles ob-éda M. Park & lui demanda de l'ambre, es grains de collier avec des inſtances ſi vives u'il ne put y réſiſter : lorſqu'il remonta à che-al pour s'échapper, il fut encore pourſuivi par es femmes à plus d'un demi mille.

Afrique.

Le soir, la caravane arriva à *Soubrodouka* & s'arrêta le lendemain dans un grand village sur les bords du Falemé. Les habitans étaient occupés à la pêche; ils prennent les gros poissons dans de longs paniers faits avec des roseaux fendus, & placés dans le fort des courans artificiels dont la violence empêche les poissons d'en sortir une fois qu'ils s'y sont précipités. Quant aux petits poissons, ils les pêchent avec des éperviers très-fins. Les nègres ont différentes manières de préparer ces petits poissons : souvent ils les pilent dans un mortier de bois, puis ils les entassent en forme de pain de sucre & les font sécher au soleil. Ils vendent fort cher le poisson ainsi préparé sur la rive septentrionale du Sénégal : pour le manger, on le fait dissoudre dans de l'eau bouillante & on le mêle avec le kouskous.

Les bords du Falemé étaient couverts de beaux de champs de millet, que les gens du pays appellent *manio* : c'est celui que nos botanistes appellent *holeus cernuus*.

M. Park, en revenant de la promenade, apprit d'un vieux Schérif maure, que le major Houghton avait péri dans le pays des Maures. Il lui donna quelques feuilles de papier pour écrire des saphis. Le nègre forgeron l'imita:

l'imita : tous deux reçurent la bénédiction du ſchérif. Afrique.

Le 20 les voyageurs arrivèrent à *Nayemou*, où ils furent bien accueillis par le chef de cette ville.

Le 21 ils entrèrent dans *Fatteconda*, capitale du royaume de Bondou. Peu après leur arrivée ils furent invités à aller loger chez un riche Slatée. Les villes d'Afrique n'ayant pas d'auberge, les étrangers ſe rendent en arrivant au Bentang, où quelqu'habitant va bientôt leur offrir l'hoſpitalité.

« Une heure après notre arrivée, dit M. Park, un homme vint me trouver pour me conduire devant le roi ; je pris mon interprète avec moi & je le ſuivis. Le roi était aſſis ſous un arbre dans la campagne & donnait audience ; nous nous approchâmes, il me fit aſſeoir ſur la même natte que lui ; je lui dis quel était l'objet de mon voyage, & il parut ſurpris en apprenant que je ne voulais acheter ni or ni eſclaves. Il m'invita enſuite à venir le voir dans la ſoirée, parce qu'il voulait me faire préſent de quelques proviſions.

» Je ſavais qu'*Almami*, c'eſt le nom de ce roi, s'était conduit avec beaucoup de malveillance envers le major Houghton, & pour

Afrique.

me le rendre favorable, je lui portai une poire à poudre, du tabac, un peu d'ambre & mon parasol. Me doutant qu'il ferait visiter mon bagage, je cachai quelques objets précieux dans le toit de la maison, & je me revêtis d'un habit bleu tout neuf que je désirais conserver.

» Les maisons occupées par le Roi & sa famille sont entourées d'une très-haute muraille de terre, ce qui en fait une espèce de citadelle. Cette enceinte est divisée en plusieurs cours ; à la première entrée, on trouve un homme en faction avec un fusil sur l'épaule ; & pour pénétrer jusqu'au roi, il faut passer par un chemin tortueux & par différentes portes, à chacune desquelles il y a des sentinelles.

» A l'entrée de la cour où est l'appartement du roi, mon guide & mon interprète ôterent leurs sandales. Je repérai à Almami tout ce que je lui avais dit le matin ; mais l'idée de voyager par curiosité lui resta toujours étrangère. J'avais ouvert mon porte-manteau, il parut alors convaincu de ma sincérité : il fut très-content de mes présens, il ne pouvait sur-tout, de même que ses officiers, se lasser d'admirer le parasol que je lui avais offert.

» J'allais prendre congé de lui, mais il commença un long discours à la louange des blancs, dont il vanta les richesses & la générosité. Il fit ensuite l'éloge de mon habit bleu & termina sa péroraison en me le demandant. Pour me dédommager, il m'assura qu'il le porterait dans toutes les grandes occasions, & qu'il instruirait tous les étrangers de la libéralité de l'homme blanc. Afrique.

» Comment résister à un prince Africain qui demande ce qu'il saurait trop bien enlever s'il éprouvait un refus? J'ôtai donc mon habit & le mis aux pieds de ce prince, qui me fit donner beaucoup de provisions, & qui m'invita à revenir chez lui le lendemain matin. J'y allai; le monarque était sur son lit, il me dit qu'il était malade, & qu'il désirait d'être saigné : j'eus à peine lié son bras & ouvert une lancette, qu'il manqua de courage & différa l'opération jusqu'à l'après-midi : il me remercia de mon zèle à le servir, & me pria d'aller rendre visite à ses femmes qui avaient grande envie de me voir.

» Je fus à peine entré dans leur cour que je me vis environné de tout le sérail. Les unes me demandaient des médecines, les autres de l'ambre; toutes voulaient être saignées. Elles étaient dix à douze, la plu-

Afrique.

part jeunes & jolies : elles portaient ſur la tête des ornemens d'or & des grains d'ambre. Elles me plaiſantèrent avec beaucoup de gaîté, riant de la blancheur de ma peau & de la longueur de mon nez : pour moi, je vantai la beauté africaine, la brillante noirceur de leur teint, & l'agréable applatiſſement de leur nez ; elles me prévinrent qu'on faiſait peu de cas de la flatterie dans le royaume de Bondou ; cependant elles me témoignèrent leur reconnaiſſance de ma viſite ou de mes éloges, par le don d'une jarre de miel & de quelques poiſſons.

» Almami voulut me revoir avant le coucher du ſoleil. Je lui portai, en me rendant chez lui, quelques grains d'ambre & quelques feuilles de papier. Il me donna en retour cinq drachmes, & m'annonça qu'il avait donné des ordres pour que mes bagages fuſſent exempts de la viſite qu'on en eût faite, ſuivant l'uſage établi.

» Nous partîmes le 23 de *Fatteconda.* Arrivés à la frontière du royaume de Bondou, nous nous décidâmes à ne marcher que la nuit. Deux guides nous conduiſirent dans les bois, & nous nous mîmes en route dès que les gens du village que nous avions à traverſer furent endormis.

Afrique.

« La tranquillité de l'air, la vaste solitude de la forêt, un très-beau clair de lune & le hurlement des bêtes féroces, rendaient la scène très-imposante. Chacun de nous était attentif à ce qui se passait autour de lui : mes compagnons de voyage me donnaient des preuves de leur perspicacité en me montrant les loups & les hyènes qui se glissaient comme des ombres de buissons en buissons. »

La caravanne arriva le jour suivant à *Joag*, dans le royaume de *Kajaga*. Comme il diffère de celui de Bondou, M. Park avant de quitter ce dernier pays, entre dans quelques détails sur la division & sur les mœurs de ses habitans.

Le royaume de Bondou est borné à l'est, par le pays de Bambouk; au sud-est & au sud, par le royaume de Tenda & le désert de Simbaai; au sud-ouest, par la contrée de Woulli; à l'ouest, par le royaume de Fouta-torra; & au nord, par celui de Kajaaga, situé entre la Gambie & le Sénégal; il est très-fréquenté par les Slatés qui le traversent en conduisant leurs caravanes de l'intérieur de l'Afrique, sur la côte, & par les marchands qui y viennent acheter du sel.

Les Mandingues & les Serawoullis, établis dans ce pays, ont ces deux branches de com-

Afrique.

merce presqu'entièrement en leurs mains. Les mêmes marchands vont aussi chercher du sel dans le royaume de *Gedumah* & les autres pays Maures ; ils y portent en échange du grain & des toiles de coton bleu. Ils vont ensuite dans le *Dentila* & les contrées voisines, échanger ce sel contre du fer, du beurre végétal & de la poudre d'or. Ils vendent aussi plusieurs gommes odorantes, qui jettées sur les cendres chaudes répandent une odeur très-agréable.

Les droits imposés aux voyageurs sont très-considérables. Dans presque toutes les villes, on paye une barre de marchandises d'Europe pour un âne chargé ; & à Fatteconda, on paye une pièce de taffetas ou un fusil & six bouteilles de poudre. Ce tribut rend le roi de Bondou redoutable à tous ses voisins.

Les Foulahs sont après les Mandingues la nation la plus considérable de ce pays. Ils sont naturellement doux & faciles : le mahométisme a fait de grands progrès parmi eux, par l'établissement de petites écoles où les enfans apprennent à lire le koran. M. Park remarqua dans ces écoles l'extrême docilité & l'air respectueux des élèves.

Nous avons déjà observé que ces peuples sont pasteurs & agriculteurs. Ils sont très-opu-

lens dans le royaume de Bondou & leurs soins rendent le bétail extrêmement doux & familier; ils traient leurs vaches soir & matin; le lait en est délicieux, mais peu abondant; ils ne l'emploient que quand il est aigre; ils en tirent une crême très-épaisse, dont ils font le beurre en le battant avec force dans une calebasse; ils le font ensuite fondre & le conservent pour s'en nourrir. L'art de faire le fromage leur est inconnu: ils font aussi un commerce d'excellens chevaux qui sont un mélange des races africaine & arabe. Afrique.

CHAPITRE V.

Obſervations ſur le royaume de Kajaaga. — Des Serawoullis. — Leur langage, leurs mœurs. — Deſcription de Joag. — M. Park eſt maltraité & volé par ordre de Baſcheri, roi du Kajaaga. — Beau trait d'une eſclave. — Demba-Ségo, neveu du roi de Kaſſon, fait une viſite à M. Park, & lui offre de le conduire dans les états de ſon oncle. — Cette offre eſt acceptée. — Départ de M. Park avec ſon protecteur. — Ils traverſent le Sénégal.

LES Français donnent le nom de *Galam* au royaume de *Kajaaga*, mais ce dernier eſt le ſeul qu'emploient les habitans du pays. Le Kajaaga eſt borné au ſud-eſt & au ſud, par le pays de Bambouk ; à l'oueſt par celui de Bondou & de Fouta-Torra, & au nord par le Sénégal.

« Je crois, dit M. Park, que, dans ce royaume, l'air eſt plus pur & le climat plus ſain que dans les contrées qui ſe rapprochent de la côte. Ce pays offre un mélange agréable de collines & de vallées, coupées par

Afrique.

les eaux tortueuſes du Sénégal, qui déſcendent des montagnes de l'intérieur de l'Afrique. »

Les Serawoullis que les Français nomment Séracolets, ſont les habitans du Kajaaga. Ils ſont d'un noir de jais; leur gouvernement eſt monarchique; ils aiment le commerce & ſont renommés pour la loyauté avec laquelle ils le font. Ils vont vendre au loin le ſel & les toiles de coton, & ils font ſur ces objets un gain conſidérable. Quand un Serawoulli eſt de retour d'un voyage, ſes amis s'aſſemblent pour le féliciter, & il montre ſa libéralité par quelques préſens qu'il leur fait. S'il n'a pas réuſſi dans ſon entrepriſe, ſa maiſon eſt bientôt déſerte, on le regarde comme un homme ſans intelligence.

La langue des Serawoullis diffère de celle des Mandingues. En général elle eſt entendue dans les royaumes de Kaſſon, de Kaarta, de Ludamar & au nord du royaume de Bambara; ces peuples étant les principaux commerçans de ces pays divers.

» A notre arrivée à *Joag*, je logeai chez le gouverneur de la ville, auquel on donne dans ce pays le titre de *Douti*. Cette ville, qui contient environ deux mille habitans, eſt entourée d'une haute muraille dans laquelle on a

Afrique.

pratiqué des meurtrières ; chaque maison est aussi défendue par un enclos.

» Le soir, je fus invité à des jeux publics, qu'on célèbre toujours à l'arrivée d'un étranger. Le peuple faisait un grand cercle autour des danseurs & quatre tambours battaient avec beaucoup d'ensemble & de justesse. La danse consistait moins en pas difficiles & en attitudes gracieuses qu'en gestes expressifs & variés.

» Au milieu de la nuit, je fus réveillé par dix cavaliers armés que le roi du pays envoyait à ma recherche. L'un d'eux me dit en Mandingue, que j'étais entré dans la ville du roi sans payer les droits, & sans lui faire de présent; que suivant l'usage du pays, mes gens, mes animaux, mes bagages, devaient être confisqués. Il m'apprit aussi qu'il avait ordre de me conduire à *Maana*, (1) lieu de la résidence du roi.

» Mon hôte, que je consultai, me conseilla d'éviter, à quelque prix que ce fut, de me rendre devant le roi, qui, me disait-il, s'approprirait, sans scrupule, tout ce qui lui convien-

(1) Maana est à peu de distance des ruines du fort Saint-Joseph, où les Français avaient autrefois une factorerie.

drait dans mes effets. Je capitulai donc avec les nègres qui venaient me chercher ; je leur présentai les cinq drachmes d'or du roi de Bondou qu'ils prirent sans balancer, & je ne pus m'opposer à ce qu'ils visitassent mes bagages : ils emportèrent au moins la moitié de mes effets. Afrique.

» Cet événement nous accabla. Jonhson se moquait de l'idée de poursuivre notre route sans argent. Le forgeron n'osait parler, de peur d'être reconnu pour un sujet du roi de Kasson contre lequel celui de Kajaaga faisait des préparatifs de guerre.

» Notre situation était affligeante. Il nous était impossible de nous procurer des vivres. Je n'osais montrer ni de la verroterie ni de l'ambre ; le roi, s'il en eût été informé, m'eût probablement ôté le peu d'effets qui me restaient.

» Vers le soir, j'étais assis dans le Bentang, lorsqu'une vieille femme esclave, passant avec un panier sur la tête, me demanda si j'avais dîné : Jonhson lui dit que les nègres envoyés par le roi m'avaient dérobé tout mon argent. Elle parut extrêmement touchée & tira de son panier quelques poignées de pistaches qu'elle me donna en s'éloignant avec promptitude pour éviter mes remercîmens.

Afrique.

» A peine elle m'avait quitté, qu'on m'annonça la visite de *Demba Sego* neveu de *Demba Sego Jalla*, roi de Kasson. Il avait été envoyé en ambassade auprès de *Batcheri*, roi de Kajaaga, pour tenter une pacification qui n'avait pu s'opérer, & il retournait dans son pays. Ayant appris qu'il y avait à Joag un homme blanc, il voulut me voir. Je ne lui cachai point ma triste situation. A l'instant il m'offrit sa protection, me dit qu'il me servirait de guide jusque dans le Kasson, & qu'il se rendait garant de ma sûreté si je voulais partir le lendemain matin. J'acceptai cette offre avec reconnaissance & nous arrivâmes le 28 sur les bords du Sénégal, où ce fleuve sépare le royaume de Kajaaga de celui de Kasson, sur le territoire duquel nous débarquâmes après un passage périlleux pour les hommes & difficile pour les chevaux. »

CHAPITRE VI.

Arrivée à Tiésie. — Couduite de Demba-Sego. — Entrevue avec Tiggity-Sego, frère du roi. — Détension à Tiésie. — Description de cette ville & ses habitans. — Rapacité de Tiggity-Sego. — M. Park part pour Kouniakary, capitale du royaume. — Son arrivée à Jumbo, lieu de naissance du Forgeron. — Son arrivée à Kouniakary. — Audience favorable qu'il obtient du roi. — Séjour à Kouniakary. — Départ pour Kemmou, capitale du Kaarta. — Réception que le roi de Kaarta fait à M. Park. — Conseil qu'il lui donne. — Départ de M. Park pour le royaume Maure du Ludamar. — Honneurs que le roi de Kaarta lui fait rendre.

« Dès que nous fûmes sur le territoire de *Kasson*, *Demba-Sego* me dit qu'il attendait de moi quelque riche présent pour m'avoir mis hors de danger. Il savait qu'on m'avait volé à Joag, & sa demande me surprit. Il eût été imprudent de me plaindre ; je lui donnai, sans objections, sept barres d'ambre & un peu de tabac.

Afrique.

» Après une longue journée de marche dans un pays où je vis plusieurs rochers de granit blanc, nous arrivâmes à Tiésie & nous logeâmes chez Demba-Sego, qui me présenta le lendemain à son père *Tiggity-Sego*. Ce prince m'examina beaucoup & me dit ensuite qu'il n'avait jamais vu qu'un blanc : au portrait qu'il m'en fit, je reconnus le major Houghton. Je lui fis connaître les motifs de mon voyage, mais il ne me crut pas. Il me dit de me rendre à *Kouniakari*, résidence du Roi son frère.

» Le lendemain, 31 décembre, Demba-Sego eut ordre d'aller appaiser une querelle survenue entre les Maures & les habitans de Tiésie. Il m'emprunta mon cheval, & je m'empressai de lui être agréable. Pendant son absence, je visitai la ville, je causai avec ses habitans qui m'accueillaient avec bienveillance.

» Tiésie est une grande ville sans murs, qui n'a d'autre défense contre l'ennemi qu'une espèce de citadelle. Les habitans sont riches en grains, en bétail & peu difficiles sur leurs alimens. Grands & petits, maîtres & esclaves, tous mangent les rats, les taupes, les écureuils, les serpens, les sauterelles. Je reconnus un jour un morceau de la peau d'un serpent dont

un de mes gens avait mangé dans une fête où il avait été invité. Afrique.

» Trois jours après le départ de son fils, Tiggity-Sego tint un palaver pour juger un Buschréen prévenu d'avoir séduit la femme de son ami. La cause fut plaidée avec finesse & intelligence. Le Buschréen fut condamné à être réduit en captivité & à être vendu comme esclave, ou à fournir deux esclaves pour son rachat, si le kafir y consentait. Celui-ci se désista de ses droits & se contenta de demander que le coupable fut fouetté devant la porte de Tiggity-Sego, ce qui fut exécuté. Les spectateurs, malgré les cris du patient, applaudirent à cette juste punition, qui fut (cette particularité est remarquable) de quarante coups moins un, selon la loi de Moyse.

» Le 4 janvier 1796, j'allai voir arriver un convoi de vivres, achetés pour l'approvisionnement de Tiésie, qui, comme ville frontière, devait probablement être exposée aux incursions des Maures du *Gédumah.* Il était composé de 400 hommes marchant en bon ordre & portant sur la tête de grandes callebasses remplies de grains & de pistaches. Des archers les précédaient, huit chanteurs étaient à leur suite. A l'approche de la ville, ces chanteurs entonnèrent des couplets, dont toute la troupe

Afrique.

répétait le refrain en frappant sur de gros tambours. Les provisions furent déposées chez Tiggity-Sego & la nuit se passa en réjouissances.

Une ambassade de dix personnes, envoyée par le roi de *Fouta-Torra*, arriva le 5 janvier à Tiésie. Ces envoyés déclarèrent au peuple assemblé que s'il n'embrassait pas la religion mahométane, leur roi romprait la neutralité & se joindrait au roi de Kajaaga. Cette condition était humiliante, mais un prince puissant l'exigeait, elle fut acceptée.

Demba-Sego revint le 8 avec mon cheval. Je fis aussitôt connaître mon dessein de partir le lendemain; mais avant mon départ, il fallut encore faire un présent à Tiggity; quoique j'eusse offert sept barres d'ambre & sept barres de tabac, Demba trouvant le présent indigne de son père, fit ouvrir mes paquets & prit tout ce qu'il lui plut. J'avais été volé à Joag de la moitié de ma petite fortune, à Tiesie, où l'on se vantait de m'avoir accueilli avec générosité, on ne me laissa que la moitié de ce que n'avaient pas pris les premiers voleurs!

Le 10, nous quittâmes Tiésie de grand matin. Nous traversâmes le lendemain le *Krieko*, un des bras du Sénégal. A deux mille delà, nous passâmes sans nous arrêter à *Madina*, assez

aſſez grande ville, & dans l'après-dînée nous découvrîmes *Jambo*, patrie du forgeron. Son frère, inſtruit de ſon retour, arriva bientôt à ſa rencontre avec un chanteur. Il amenait un cheval au forgeron, afin que ſon entrée dans ſa ville natale fut plus pompeuſe, & il nous pria de mettre une double charge de poudre dans nos fuſils. Afrique.

» Le chanteur marchait le premier ſuivi des deux frères; en peu d'inſtans, nous fûmes joints par une foule de gens qui témoignaient par leurs chants & leurs gambades la joie qu'ils avaient de revoir un compatriote. En entrant à Jambo, le chanteur improviſa une chanſon ſur le retour du forgeron; il vanta ſon courage & invita ſes amis à lui offrir un repas abondant.

» A la porte de la demeure du forgeron, nous mîmes pied à terre & nous fîmes une décharge de nos fuſils. Ce nègre reçut ſes parens avec beaucoup de ſenſibilité. Au milieu de tous ces tranſports, on amena la mère du forgeron. Elle était aveugle, très-vieille & marchait appuyée ſur un bâton; tout le monde lui fit place : elle étendit la main ſur ſon fils, le félicita de ſon retour & lui toucha, avec ſoin, les mains, le viſage & les bras : elle était ivre de la joie la plus pure & la plus douce.

» Retiré dans un coin de la chaumière, je

Afrique.

contemplais avec raviſſement cette ſcène touchante. Perſonne ne me remarquait; le forgeron captivait toute l'attention. Il fut engagé par ſon père à raconter ſes aventures; tout le monde garda le ſilence. Il fit rapidement le tableau de ce qui lui était arrivé en ſe rendant ſur les bords de la Gambie, de ſes occupations à Piſania & des dangers du retour. C'eſt dans cette dernière partie de ſon récit qu'il parla de moi & qu'il peignit, par les expreſſions les plus fortes, ma bienveillance pour lui. Il me montra alors à l'aſſemblée, & s'écria : « *Affille ibi ſiringo* : » — Voyez-le là aſſis.

» Tous les yeux ſe tournèrent à l'inſtant ſur moi. Chacun était ſurpris de ne m'avoir pas aperçu plutôt; quelques femmes & quelques enfans parurent inquiets de ſe voir ſi près d'un blanc : le forgeron les raſſura. Je paſſai le reſte du jour & le lendemain avec ces bonnes gens, & je m'occupai enſuite de mon départ. Le forgeron voulut m'accompagner à *Kouniakari*, où j'arrivai le 14. Je me détournai quelque peu pour paſſer à *Soulo*, village où demeurait un Slatée, nommé *Salim-Daucari*, qui faiſait le commerce de la Gambie & jouiſſait d'une grande reputation. Le docteur Laidley lui avait confié des marchandiſes pour la valeur de cinq eſclaves & m'avait donné un ordre pour

en toucher le montant. Ce Slatée m'accueillit avec beaucoup d'honnêteté & m'accompagna à Kouniakari où le roi m'attendait impatiemment; mais, quelque diligence que nous eussions faite, nous ne pûmes le voir le même jour, étant arrivés après le coucher du soleil. Afrique.

» A travers une foule de curieux, je me rendis le lendemain à l'audience du roi de Kasson : je le trouvai assis sur une natte dans une grande chaumière. Il avait environ soixante ans. Ses succès à la guerre & la douceur de son gouvernement le faisaient chérir de tous ses sujets. Il ne parut pas très-persuadé sur les motifs de mon voyage que Salim-Daucari lui expliqua; mais cependant il me promit tous les secours qui dépendraient de lui & me mit sous les yeux le tableau des dangers auxquels je m'exposais. Il m'apprit qu'il avait vu le major Hougthon & qu'il lui avait fait présent d'un cheval blanc; il ajouta que ce voyageur avait traversé le royaume de Kaarta & perdu la vie dans le pays des Maures; mais il ignorait comment.

» Je fis au roi un présent qui fut bien reçu, quoique de peu de valeur; il m'envoya en retour un taureau blanc que mes compagnons virent avec le plus grand plaisir : sa couleur était une marque de faveur particulière.

Afrique.

» Les obſtacles qui s'oppoſaient à mes projets étaient grands. La guerre était ſur le point de ſe déclarer entre les rois de Kaſſon & de Kajaaga; mais le royaume de Kaarta que je devais traverſer allait être compris dans cette guerre & il éprouvait, en outre, des hoſtilités de la part des habitans du Bambara.

» Le roi m'apprit lui-même ces circonſtances & me conſeilla de reſter quelque tems dans les environs de Kouniakari, juſqu'à ce qu'il eût reçu des avis certains du Bambara. Je retournai à Soulo où Salim-Daucari me remit en poudre d'or les trois cinquièmes de la ſomme qu'il devait au docteur Laidley.

» *Samba-Sego*, ſecond fils du roi, apprit bientôt que Salim-Daucari m'avait fait un paiement qu'il crut beaucoup plus conſidérable. Le 23 janvier, il vint me voir & me demanda avec inſtance combien j'avais reçu, déclarant que la moitié de la ſomme, quelle qu'elle fût, appartenait au roi, & me faiſant entendre qu'il eſpérait en outre un beau préſent pour lui & un autre pour ſa ſuite. Il fallut me ſoumettre; Salim-Daucari intercéda pour moi, & j'en fus quitte pour ſeize barres de marchandiſes, un peu de poudre & de balles, à condition même qu'on ne me demanderait plus rien dans tout le Kaſſon.

Afrique.

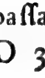
» Dans la matinée du 26, j'allai me promener ſur le ſommet d'une montagne au ſud de Soulo, où je jouis d'une vue enchantereſſe. Le nombre des villes, des villages & les champs cultivés qui les entouraient, offraient une perſpective d'une beauté ſupérieure à tout ce que j'avais vu juſqu'alors en Afrique. On ſe fera une idée du nombre des habitans de ce pays, en conſidérant que le roi de Kaſſon peut raſſembler une armée de 40,000 combattans.

» En parcourant la montagne, je vis des creux profonds & des cavernes qui ſervent de refuge aux loups & aux hyènes, qui viennent ſouvent, pendant la nuit, attaquer les troupeaux des habitans de Soulo, & qui emportent toujours quelque tête de bétail.

» Les meſſagers arrivèrent du Kaarta & rapportèrent que la guerre n'était pas encore commencée entre le Bambara & le Kaarta, que je pourrais traverſer ce dernier royaume avant que l'armée du Bambara l'envahît.

» Le 3 février, deux guides à cheval vinrent me chercher à Soulo, pour me conduire juſqu'aux frontières du Kaarta. Je pris congé de Salim-Daucari, & je me ſéparai du bon forgeron.

» Nous voyageâmes le long des bords du Krieko qui étaient bien cultivés & paſſant par



Afrique.

Soumou, nous arrivâmes à *Kimo*, résidence de *Madi-Konko* gouverneur de la province de *Sorroma*, dans le pays de Kasson. Là, mes guides me quittèrent pour rejoindre l'armée qui marchait contre le Kajaaga & ce ne fut qu'avec beaucoup peine que j'obtins un nouveau guide de Madi-Konko. Le 7 février, je quittai Kimo, conduit par le fils même du gouverneur. Nous suivîmes encore les bords du Krieko. Cette jolie rivière commence son cours un peu à l'est de ce lieu, est très-bruyante & très-rapide jusqu'au bas de la montagne de Tappa, puis serpente tranquillement à travers la belle plaine de Kouniakari &, grossie des eaux d'une autre rivière qui vient du nord, se réunit au Sénégal, dans les environs de la cascade de Félaw.

» Le 8 février, nous vîmes *Seimpo* & plusieurs autres villages; nous nous arrêtâmes, vers le soir, à *Lackarago*, petit village situé sur une chaine de montagnes qui sépare le Kasson & le Kaarta. A l'est de ce village nous grimpâmes sur une montagne, d'où nous découvrîmes au sud-est plusieurs montagnes très-élevées que mon guide me dit être celles du Foudalou. Nous en descendîmes par un chemin difficile & raboteux, puis nous suivîmes un ravin profond & sombre parce que les arbres qui étaient au dessus, formaient un épais berceau.

» Nous fûmes bientôt à l'extrémité de ce chemin romantique. A midi nous fîmes halte auprès d'une korée, c'eſt-à-dire d'un endroit où l'on trouve de l'eau ; avec quelques grains de verroterie, nous achetâmes de quoi faire un bon repas : nous arrivâmes le ſoir à *Fieſurah*. Afrique.

» Notre hôte nous rançonna & ne ſe décida à nous ſervir de guide & à nous protéger juſqu'à *Kemmou*, capitale du Kaarta, que moyennant une couverture de laine qui lui plaiſait ſingulièrement. C'était un négre très-ſuperſtitieux. Nous étions arrivés dans une partie du bois très-ſombre & très-ſolitaire, tout à coup il s'arrêta & ſiffla trois fois avec force, en ſe ſervant d'un morceau de bambou qu'il portait au cou. Je fus éffrayé, mais il m'aſſura que ſon ſeul but était de connaître l'iſſue du voyage. Il mit alors pied à terre, poſa ſa lance en travers du chemin, dit pluſieurs courtes prières & termina par trois autres coups de ſifflet. Après avoir écouté quelque temps, il nous aſſura que nous pouvions avancer ſans redouter aucun péril.

» Nous quittâmes *Karankalla* le 12 & nous arrivâmes de bonne heure à *Kemmou*. Cette ville eſt ſituée au milieu d'une plaine vaſte & découverte. J'allai loger vis-à-vis la demeure royale ; je chargeai le fils de Madi-Konko & mon hôte d'aller informer le roi de mon ar-

Afrique.

rivée. Ils revinrent bientôt avec un messager, pour me dire que ce prince désirait me voir dans la soirée. Le messager avait l'ordre de me préparer un logement & de veiller à ce que la foule des curieux qui m'environnait ne me fit aucune insulte. Je fus à peine entré dans mon logement que cette foule m'y suivit, & la curiosité fut si grande pour me voir, que la chambre fut vidée & remplie treize fois de suite.

» Un peu avant le coucher du soleil le roi me fit mander. Je suivis son messager. En entrant dans la cour où ce prince était assis, je fus étonné du grand nombre de personnes qu'il avait autour de lui & de l'ordre qui régnait parmi elles. Tout le monde était assis, les hommes à droite, les femmes & les enfans à gauche. On avait laissé un passage pour moi.

» Le roi, dont le nom était *Daisy-Kourabarri*, n'avait aucun vêtement qui le distinguât de ses sujets. Un banc de terre de deux pieds de haut & couvert d'une peau de léopard était son trône. Je m'assis à terre en face de lui, je lui fis part des causes de mon voyage & réclamai sa protection. Il parut satisfait; mais il m'annonça qu'il ne pouvait, en ce moment, m'être d'un grand secours; que toute communication était interrompue entre le Kaarta & le Bambara, que *Mansong*, roi de Bambara

était déjà entré dans le *Fouladou* pour venir l'attaquer & que je ne devais pas espérer pouvoir pénétrer dans son royaume, parce que je serais regardé comme un espion ; que si ses états étaient en paix j'aurais pu y demeurer jusqu'à ce que j'eusse trouvé une occasion favorable pour poursuivre mon voyage ; qu'enfin, dans l'état actuel des choses, il ne souhaitait pas que j'y restasse de peur qu'il m'arriva quelque malheur & que mes compatriotes ne pussent dire qu'il avait fait périr un homme blanc. Il me conseilla de retourner dans le Kasson & d'y demeurer jusqu'à la fin de la guerre, qu'alors il serait charmé de me voir, & que s'il était mort, son fils prendrait soin de me faire conduire.

» Le conseil était sage sans doute, mais je ne le suivis pas. Je craignais de rester pendant la saison des pluies dans l'intérieur de l'Afrique, & je me déterminai à aller plus loin. Alors le roi me proposa de me rendre dans le *Ludamar*, habité par les Maures, d'où, en faisant un détour, je pourrais pénétrer dans le Bambara, & il m'offrit un guide pour me conduire jusqu'à *Jarra*, ville frontière du Ludamar. J'adoptai ce parti ; la conversation continuait, mais un nègre montant un beau cheval maure entra dans la cour & annonça qu'il

Afrique. avait des choses importantes à communiquer au monarque. Le roi mit ses sandales; à ce signal les étrangers sortirent. Je laissai mon domestique dans les environs pour apprendre quelques nouvelles. Une heure après, il vint m'apprendre que l'armée du Bambara s'avançait vers le Kaarta.

» Daisy m'envoya un mouton qui servit pour notre souper; tandis qu'on le préparait, la prière fut annoncée, non par la voix d'un prêtre comme c'est l'usage, mais par le bruit du tambour & le son de grandes dents d'éléphans, percées comme des cornes de bœuf sauvage. Le son de cet instrument est mélodieux, il approche beaucoup de la voix humaine. L'armée du Kaarta étant alors à Kemmou, les mosquées étaient très-fréquentées, car la moitié des guerriers suivent la loi de Mahomet.

J'envoyai le 15 mes pistolets d'arçon & leurs fourreaux en présent au roi & je me hâtai de partir pour *Jarra*, impatient de quitter un pays qui devait être bientôt le théâtre de la guerre. Trois des fils de Daisy & deux cents hommes de cavalerie m'accompagnèrent par bienveillance jusqu'à quelque distance de Kemmou. »

CHAPITRE VII.

Route de Kemmou à Funingkedi.—Obſervations ſur le Rhamus Lotus.—Jeune homme maſſacré par les Maures.—Paſſage à Simbing.—Détails ſur l'aſſaſſinat du major Houghton.—Arrivée à Jarra.—Cauſes de la guerre entre les royaumes de Bambara & du Kaarta.—De celle du Kaarta & du Kaſſon.

» Nous arrivâmes, dit M. Park, le 13 février à *Marina*, village où nous couchâmes. Des voleurs entrèrent pendant la nuit dans la chaumière où était mon bagage, ouvrirent un de mes paquets & me prirent beaucoup de verroterie, une partie de mes habits, de l'ambre & de la poudre d'or; j'en fis inutilement mes plaintes aux deux princes qui étaient encore avec moi.

» En partant de *Marina* nous rencontrâmes deux négres qui s'occupaient à cueillir des *Tomberongs* dont ils avaient déjà rempli deux corbeilles.

» Les tomberongs ſont de petites bayes jaunes & farineuſes, d'un goût délicieux. C'eſt

Afrique.

le fruit de la plante que Linné appelle *Rhamus lotus*. Ils ſont très-priſés des gens du pays qui en font une ſorte de pain; à cet effet, ils les expoſent quelques jours au ſoleil, puis ils les pilent légèrement dans un mortier de bois, juſqu'à ce que la partie farineuſe ſoit ſéparée du noyeau. Ils délayent cette farine avec un peu d'eau, en font des gateaux qu'ils mettent cuire au ſoleil; par l'odeur & la couleur, ces gateaux reſſemblent au meilleur pain d'épices; ils mettent enſuite les noyaux dans un grand vaſe d'eau pour en extraire le peu de farine qui reſte; cette eau farineuſe eſt d'un goût agréable & avec un peu de millet pilé elle forme une eſpèce de gruau que les nègres appellent *fondi*, & qui ſert de déjeûner dans le Ludamar, pendant les mois de février & de mars. Le fruit du lotus ſe recueille en étendant un drap ſous l'arbuſte, & en frappant les branches avec une gaule.

» Le lotus croît dans toutes les parties de l'Afrique que j'ai parcourues; on le trouve ſur-tout dans les terrains ſablonneux du Kaarta, du Ludamar & au nord du Bambara; c'eſt l'arbuſte le plus commun dans ces contrées. Il fournit aux Négres un aliment qui reſſemble au pain & une boiſſon douce qu'ils aiment beaucoup. Il y a apparence que c'eſt de ce pain

qu'une armée de Libiens s'eſt nourrie, comme le rapporte Pline. Afrique.

» Le 15 février nous arrivâmes à *Funingkedi* ville très-conſidérable, où nous fumes très-bien accueillis par un Slatée qui faiſoit le commerce de la Gambie. Il nous apprit que beaucoup de gens de Funingkedi partiraient le lendemain pour Jarra, & nous prîmes la réſolution de les attendre.

» Au milieu de la nuit, je fus réveillé par de grands cris. On m'apprit que les Maures venaient pour voler du bétail; je montai ſur le toit d'une chaumière, d'où je vis cinq Maures à cheval qui pouſſaient vers la ville un grand troupeau dont ils choiſirent les ſeize plus beaux bœufs qu'ils emmenèrent tranquillement.

» Peu après on ramena un des gardiens des troupeaux, il avait reçu un coup de fuſil d'un des Maures. Sa mère déſolée marchait devant lui en louant ſes bonnes qualités. « *Eé maffo fonio abada* ». Jamais il n'a menti s'écriait-elle, & tous les ſpectateurs déploraient ſon ſort.

» J'examinai le bleſſé, il avait la jambe percée d'une balle & deux os caſſés au deſſous du genou. Je reconnus la néceſſité de l'amputation, mais cette propoſition fit horreur aux Nègres, & le bleſſé fut confié aux ſoins de quelques buſchréens qui lui firent marmotter

Afrique

quelques phrases arabes pour lui assurer son entrée en paradis; ce pauvre jeune homme mourut le même soir.

» Pour éviter les brigands Maures nous partîmes dans la nuit du 17, & nous passâmes le lendemain près de *Simbing*, ville frontière du Ludamar. C'est dans cette ville que le major Houghton fut abandonné par ses nègres domestiques qui ne voulurent pas le suivre dans le pays des Maures. C'est de là qu'il écrivit avec un crayon la dernière lettre que le docteur Laidley reçut de lui. Arrivé seul à Jarra, il se lia avec quelques marchands Maures qui allaient à *Tischéet*, ville située près des marais salanes du grand désert, à dix journées de marche au nord de Jarra. Après deux jours, les Maures le dépouillèrent & s'enfuirent. Le malheureux major se voyant ainsi trahi, retourna à *Jarra*, il y avait quelque jours qu'il n'avait point pris de nourriture & les Maures refusant de lui en donner, il succomba à son infortune : on ignore s'il périt de faim ou s'il fut massacré. Son corps fut traîné dans les bois; on me montra de loin le lieu où on le laissa sans sépulture.

» Nous trouvâmes au nord de *Simbing* un ruisseau sur les bords du quel il y avait un grand nombre de chevaux sauvages qui,

notre approche s'éloignèrent au galop. Les Nègres leur font la chasse & aiment beaucoup leur chair.

Afrique.

» Nous arrivâmes à midi à *Jarra*. Avant de parler de cette ville, je vais dire un mot sur la guerre qui m'engagea à suivre cette route & qui devint la cause de toutes mes infortunes.

» Un parti maure pilla dans un village du Bambara quelques chameaux vendus à des habitans du Kaarta. Ceux-ci les réclamèrent en vain : telle fut l'origine de la guerre. *Mansong*, roi du *Bambara*, jaloux de la prospérité de *Daisy*, saisit ce prétexte pour armer contre le *Kaarta*. Il envoya d'abord un messager à ce dernier, pour le prévenir que dans la saison du sec, il se rendrait à Kemmou, à la tête de neuf mille hommes ; qu'en conséquence il eût à ordonner à ses esclaves de nettoyer les maisons & de tout préparer pour le bien recevoir. Le messager présenta ensuite des sandales de fer à Daisy, & lui dit que, jusqu'à ce qu'il eût sui assez pour user ces sandales, il ne serait pas en sureté contre les flèches du roi de Bambara.

» *Daisy* répondit avec fermeté à ce message insolent. Il assembla ses grands pour délibérer sur les moyens de faire tête à l'orage,

Afrique.

excita l'enthouſiaſme de ſes ſujets, permit aux puſillanimes de ſe retirer dans les royaumes voiſins & de revenir quand ils voudraient, pourvu qu'ils obſervaſſent une exacte neutralité.

» La proclamation de Daiſy fut généralement applaudie. Pluſieurs tribus, profitant de la permiſſion, ſe retirèrent dans le Ludamar & le Kaſſon, ce qui diminua conſidérablement l'armée de Kaarta : elle ne s'élevait pas à plus de quatre mille hommes, mais ils étaient tous remplis de bravoure & de fermeté. Bientôt Menſong s'avança vers Kemmou avec toute ſon armée. Daiſy ſe retira d'abord à *Joco*, puis il alla s'enfermer dans la forte place de *Gedingouma* qui était bien approviſionnée. Elle eſt bâtie dans un étroit défilé, formé par deux hautes montagnes, & n'a que deux portes. Daiſy en défendait une, ſes fils défendaient l'autre. L'armée du Bambara s'en approcha & fit inutilement pluſieurs tentatives pour l'emporter d'aſſaut.

» Manſong voulut alors la réduire par famine, il la bloqua pendant deux mois. Harcelé par les fréquentes ſorties des aſſiégés, il fit demander à *Ali*, roi *du Ludamar*, deux cents cavaliers pour l'aider à s'emparer de la place. Mais le maure refuſa ce ſecours promis depuis le commencement

commencement de la guerre. Indigné d'un tel procédé, Manfong marcha droit à *Freningkédy* avec une partie de fon armée, pour furprendre le camp d'Aly, mais les Maures, avertis à temps, fe retirèrent vers le nord. Ayant échoué dans fon entreprife, Manfong retourna dans fa capitale.

Afrique.

» Pendant ce temps le roi de Kaffon mourut & fes deux fils fe difputèrent le trône qui refta au plus jeune, *Samba-fego* : l'aîné fe refugia à *Gédingouma* où les gens de *Samba-fego* vinrent le redemander. *Daify* refufa de le rendre, en déclarant qu'il ne foutiendrait pas fes prétentions.

» *Samba-fego* fut irrité de ces refus & fe joignit à quelque révoltés du Kaarta. Il enleva d'abord quelques habitans qui enfemençaient les terres & raffemblaient les troupeaux. *Daify* fe vengea bientôt. Il entra dans le Kaffon & fit maffacrer plufieurs de fes fujets rebelles qui étaient dans des villages voifins de *Kouniakari*, & n'épargna pas les habitans en état de porter les armes. Après cette expédition il marcha contre les *Jowers* & les *Kacarous*, autres fujets rebelles, qui s'enfuirent devant lui. Ainfi finirent ces guerres, & tel était l'état de ces pays peu de temps après que j'y fus arrivé.

Afrique.

CHAPITRE VIII.

Description de Jarra.---Des Maures qui l'habitent. — M. Park obtient la liberté de traverser le royaume de Ludamar. — Il se rend à Déena. — Il est maltraité par les Maures. ---Arrivée à Sampaka.-Il est arrêté à Samie, par ordre d'Ali, conduit à Benowm, où on le retient prisonnier. — Il reçoit la visite de quelques dames Maures. — Ses souffrances dans le camp des Maures.—Observations sur les villes de Houssa & de Tombuctou.—Il suit Ali qui transporte son camp au nord. — Il est présenté à la reine Fatima. — Ali part pour Jarra. — M. Park le suit.—Ali retient le nègre Demba.—Il retourne à son camp, & laisse M. Park à Jarra. — Irruption de Daisy, roi de Kaarta. — M. Park s'éloigne de Jarra avec les habitans. — Il est arrêté à Quéria & s'échappe. — Arrêté de nouveau par les Maures il parvient encore à se sauver.

» LA ville de *Jarra* est très-grande. Ses maisons sont bâties en pierre & l'argile y remplace le mortier. Elle est située dans le royaume de Ludamar, habitée en partie par des nègres qui sortent des états du midi & préfèrent

Afrique.

payer un tribut considérable aux Maures pour obtenir une incertaine protection, que de rester chez eux, exposés à leurs rapines & à leurs agressions.

» Les *Maures* du Ludamar ressemblent aux mulâtres des Antilles & sont distingués des Maures barbaresques dont le grand désert les sépare. Voici ce qu'on sait sur leur origine.

Vers le milieu du septième siècle, lorsque les Arabes n'avaient pas encore conquis l'Afrique, tous les habitans de cette partie du monde, soit qu'ils descendissent des Numides, des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Goths ou des Vendales étaient compris sous la dénomination générale de Maures.

Lorsque les Kalifes étendaient l'empire de l'Islamisme, presque toutes ces nations embrassèrent cette religion. Cependant quelques tribus numides, se dérobant à la fureur des Arabes, traversèrent ces déserts immenses. Une de ces tribus, celle de *Zanhaga* découvrit & conquit les nations qui habitent le long du *Niger*. Il est à remarquer que *Léon l'Africain* dont on suit ici la relation, entend par le nom de Niger, le *Sénégal* que les Mandingues appelent *Bafing* (le fleuve noir.)

Les pays soumis à la domination de ces Maures s'étendent de l'ouest à l'est, depuis

Afrique.

l'embouchure du Sénégal, jusqu'à l'Abissinie. C'est un peuple perfide & rusé qui trompe & vole à chaque instant les nègres naïfs & crédules.

» Je logeai en arrivant à Jaffa, chez *Daman-Jumma*, Slaté qui faisait le commerce de la Gambie. Depuis cinq ans, ce nègre avait acheté du docteur Laidley des marchandises à crédit, & le docteur m'avait donné un ordre pour en recevoir le montant jusqu'à la valeur de six esclaves. *Daman-Jumma* reconnut la dette & me promit de me donner tout l'argent qu'il pourrait se procurer.

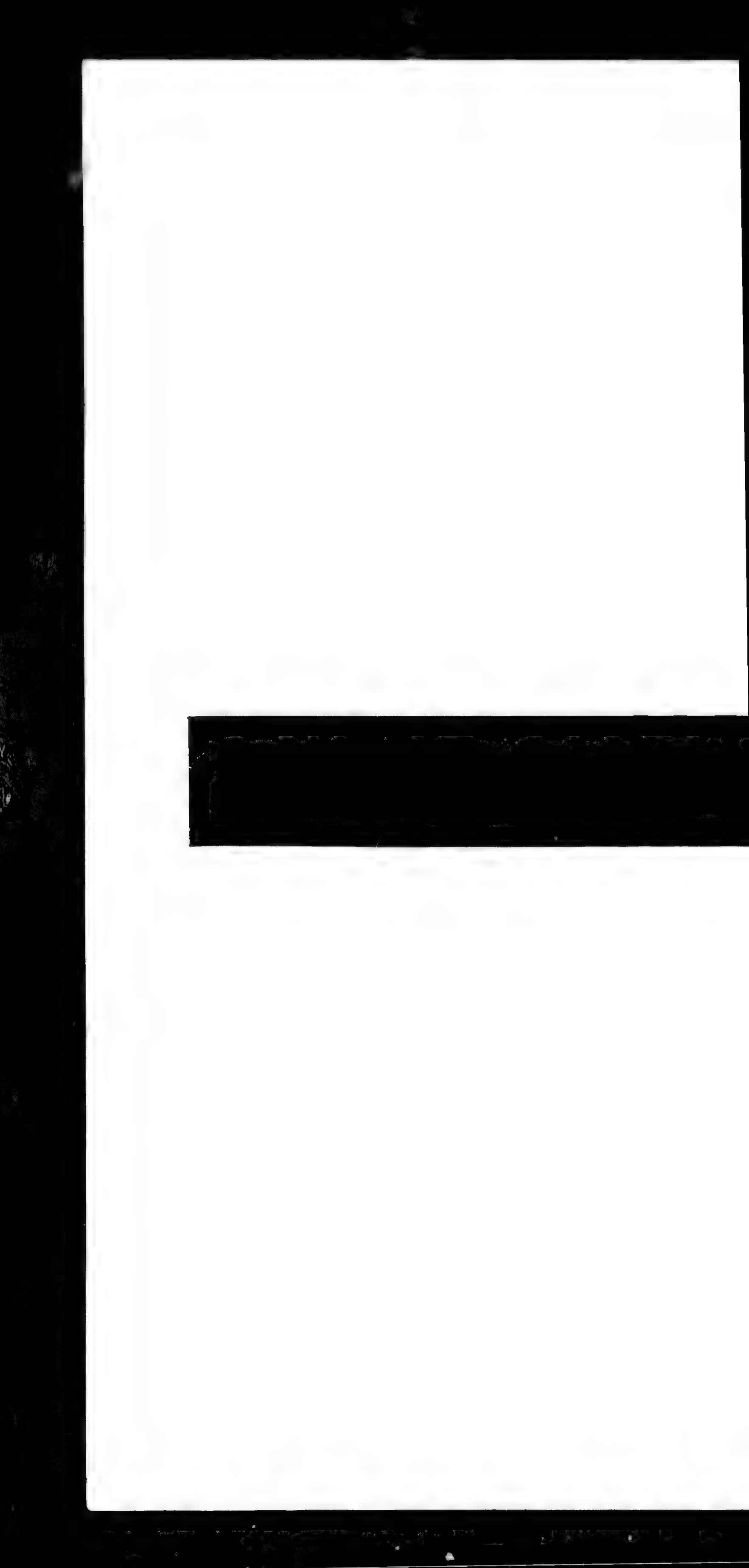
Les difficultés qúe j'avais déjà éprouvées, l'état incertain du pays effrayèrent mes domestiques au point qu'ils me déclarèrent qu'ils aimaient mieux renoncer à toutes récompenses que de faire un pas de plus vers l'est. Déterminé à suivre mon projet, j'envoyai un présent de cinq vêtemens de coton à *Ali* roi du *Ludamar*, pour lui demander la permission de traverser ses états. Après quatorze jours d'attente, un des esclaves de ce prince vint à Jarra me dire qu'il était chargé de me conduire en sûreté jusqu'à *Gomba* & prétendit que je lui devais aussi un vêtement de toile de coton pour sa peine.

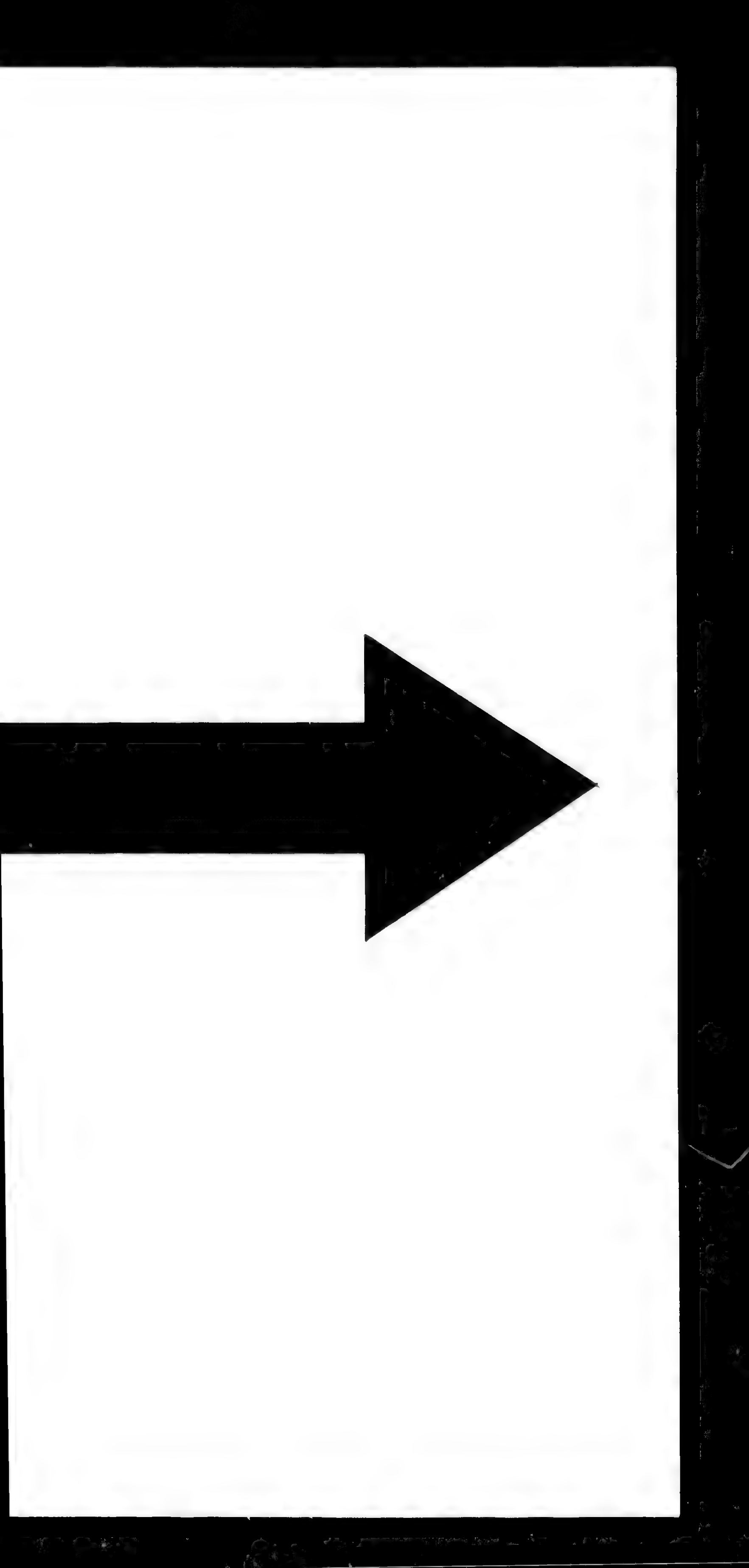
Demba, mon fidèle domestique, voulut m'accompagner, & je remis à Johnson un duplicata

de mes papiers pour les porter promptement à Pisania. Je laissai chez *Daman* quelques hardes & ce qui ne m'était pas absolument nécessaire, afin que les Maures fussent moins tentés de me piller. Afrique.

Je partis dans l'après midi avec l'esclave d'Ali; celui de Daman & mon domestique; passant par *Troumgoumba*, *Quira* & *Conipe*, nous arrivâmes à *Déena*, grande ville, bâtie comme *Jarra*. Les habitans s'assemblèrent autour de la chaumière où je logeais & me traitèrent avec insolence. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me fâcher & être ainsi autorisés à prendre mon bagage. Les insultes ne leur réussissant pas, ils dirent que j'étais un chrétien & que, par conséquent, les enfans de Mahomet avaient droit de se saisir de tout ce que j'avais: aussitôt ils ouvrirent mon bagage & s'emparèrent de tout ce qui leur convint. Cette fois mes gens résolurent de rebrousser chemin & je partis seul, le 3 mars, à deux heures du matin. Les hurlemens des bêtes féroces m'engagèrent à voyager avec précaution. J'avais à peine fait un demi-mille que je vis accourir Demba & l'esclave de Daman, leur retour me fit le plus grand plaisir.

Nous nous mîmes en route le 4 mars & nous fûmes rendus à *Sampaka* dans la soirée. Nous





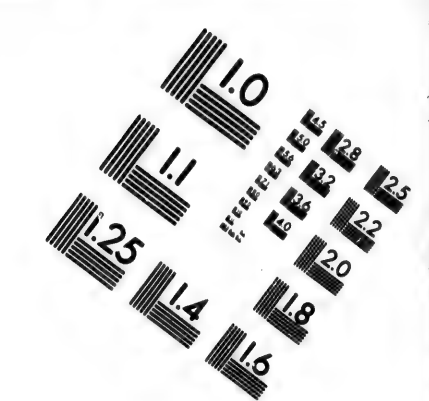
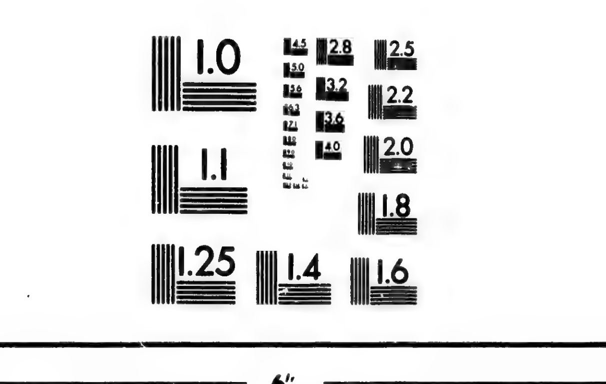
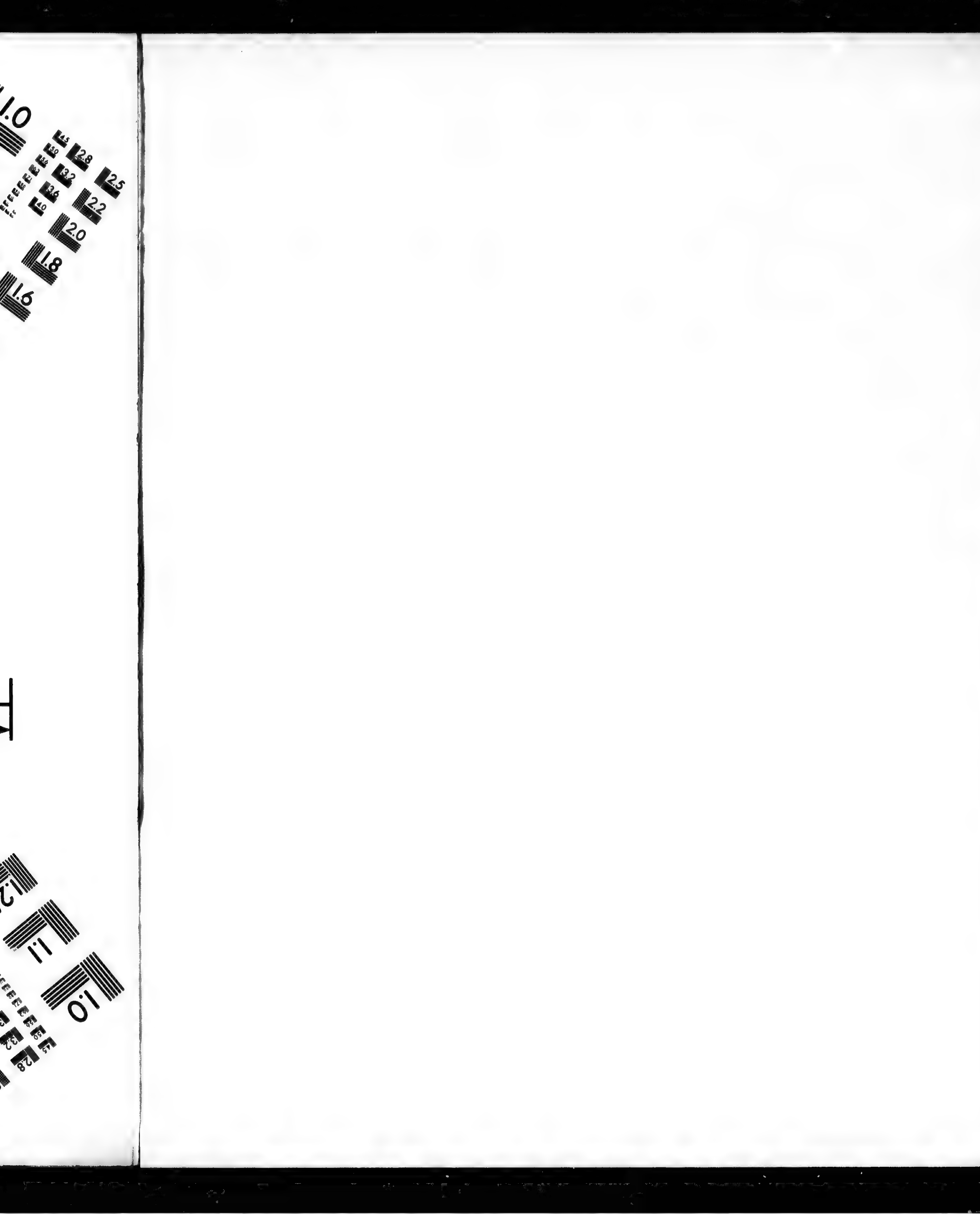


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Afrique.

vîmes en route beaucoup de sauterelles. Ces insectes dévorent tous les végétaux qu'ils rencontrent & dépouillent en peu d'instans les arbres de leurs feuilles. Elles suivent dans leur vol la direction du vent qui, dans la saison du sec, souffle toujours du nord est. Tous les lieux où elles passent sont dévastés.

Sampaka est une grand ville, que le roi de Bambara céda aux Maures avec toutes celles qui sont entre elle & *Gomba* pour obtenir la paix. Je logeai chez un nègre qui faisait de la poudre à feu. Je vis chez lui du salpêtre fort blanc; on le tire en grande partie des étangs, remplis dans le temps des pluies & où le bétail évite les grandes chaleurs dans la saison du sec. Quand l'eau est évaporée, on voit sur le limon une croûte blanchâtre que les gens du pays ramassent & purifient. Les Maures leurs fournissent du soufre qui vient des ports de la méditerrannée. Les nègres font la poudre en pilant ensemble dans un mortier de bois les différentes matières qui la composent; les grains en sont inégaux, & le bruit de l'explosion est loin d'être aussi fort que celui de la poudre d'Europe.

» Près d'un village nommé *Dalli*, nous vimes deux grands troupeaux de chameaux qui paissaient. Les Maures les font paître en leur

relevant une jambe de devant qu'ils attachent pour les empêcher de s'éloigner.

Afrique.

» Auſſitôt qu'on ſut à *Dalli* qu'un homme blanc arrivait, on quitta les jeux pour venir me voir. Précédés de leur muſique, les habitans s'avancèrent deux à deux & avec beaucoup d'ordre. Les muſiciens jouaient d'une eſpèce de flutte à bec : parmi leurs airs, j'en entendis de très-doux & de très-mélancoliques. On danſa & on chanta juſqu'à minuit, & la foule qui m'environna fut très-grande pendant tout ce temps.

» De Dalli nous nous rendîmes à *Samée*. Le Douty, fier d'héberger un homme blanc, nous accueillit avec bienveillance & me fit conſentir à reſter chez lui toute la journée du lendemain 7 mars.

» Je me croyais déjà échappé à tous les dangers, déjà mon imagination me tranſportait ſur les bords du Niger & me préſentait des ſcènes raviſſantes & variées au ſein de l'Afrique ; vaine & trop courte illuſion! Une troupe de ſoldats d'Ali entre dans ma chaumière, m'arrache à ce rêve enchanteur & me mène brutalement au camp de *Benowm* ; le fidèle *Demba* reſte ſeul avec moi. Les Maures qui s'aperçoivent de mon étonnement & de ma terreur, me raſſurent & m'annoncent qu'ils ne

Afrique.

ſont venus me chercher que pour complaire à *Fatima* qui déſirait beaucoup voir un chrétien & que probablement Ali, après avoir ſatisfait la curioſité de ſon épouſe, me ferait quelque préſent conſidérable & me donnerait un guide qui me conduirait dans le Bambara.

La réſiſtance était inutile & je quittai mon hôte. Un ſentier tortueux nous mena à *Dangali* où nous paſſâmes la nuit. Nous arrivâmes le 10 à *Samamingkous*. Le ſoir, parut la nouvelle lune qui annonçait le commencement du carême. Auſſitôt on alluma de grands feux dans toute la ville & on fit cuire beaucoup plus d'alimens que de coutume.

» Le lendemain les Maures furent prêts de bonne heure &, quoiqu'ils m'euſſent aſſurés qu'ils ne boiraient ni ne mangeraient avant le coucher du ſoleil, ils eurent plus d'une fois recours au ſouffrou (1) que j'avais rempli d'eau pour mon uſage.

J'allai en arrivant à *Déèna*, préſenter mon reſpect à un fils d'Ali. Il était dans une chaumière très-baſſe avec cinq ou ſix compagnons. Tous étaient occupés à ſe laver les pieds & les mains, & à ſe gargariſer la bouche avec de l'eau. A peine

(1) Eſpèce d'outre.

étais-je assis que ce prince me présenta un fusil à deux coups en m'ordonnant d'en teindre la culasse en bleu & de racommoder une des platines. J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que ces choses m'étaient étrangères, alors il me demanda de suite des couteaux & des ciseaux. Demba qui me servait d'interprète, répondit que je n'en avais point. A l'instant le fils d'Ali saisissant une carabine, la banda & appuyant le bout sur l'oreille du négre, il lui aurait infailliblement fait sauter le crâne, si on ne lui eût arraché l'arme des mains & si on n'eût fait évader le malheureux Denba.

» Le 12, vers les cinq heures, nous découvrîmes *Benowm*, résidence d'Ali. Des tentes malpropres, au milieu desquelles étaient de grands troupeaux, tel est l'aspect qu'offrait ce camp. Nous ne pûmes obtenir qu'un peu d'eau en y arrivant. Les Maures, hommes, femmes, enfans accoururent sur mon passage; je pouvais à peine faire un mouvement. Je parvins enfin à la tente du roi.

» Assis sur un coussin de maroquin noir, Ali rognait quelques poils de sa moustache, tandis qu'une esclave tenait un miroir devant lui. C'était un vieillard de la race des Arabes. Il portait une longue barbe blanche & avait l'air sombre & soucieux. Il me considéra long-temps

Afrique.

avec attention & fut très-étonné que je ne parlasse pas l'arabe. Les personnes qui l'entouraient, les femmes sur-tout, m'accablaient de questions, regardaient toutes les parties de mes vêtemens, déboutonnaient mon gillet pour s'assurer de la blancheur de ma peau, comptaient mes doigts des pieds & des mains & semblaient douter que j'appartinsse à la nature humaine.

» Ali fit amener un cochon qu'il ordonna de tuer & de préparer pour mon souper. Sachant que les Maures ont cet animal en horreur, je refusai d'en manger. Alors les jeunes gens détachèrent le cochon, dans l'espoir qu'il courrait sur moi; mais il se trompèrent; après avoir attaqué tous ceux qui se trouvaient sur son passage, il alla se refugier sous le coussin du roi. Cependant j'avais faim, je demandai quelque chose à manger. On m'apporta un peu de maïs bouilli avec du sel & de l'eau, & on étendit devant la tente du premier esclave du roi, un tapis sur lequel je passai la nuit.

» Le lendemain, Ali me fit conduire dans une cabane de forme carrée qu'il m'avait fait préparer. A l'un des poteaux on avait attaché, par ordre d'Ali, le cochon dont j'ai déjà parlé. Le roi voulait ainsi témoigner son

mépris pour un chrétien, & ce voisinage était fort désagréable pour moi. Exposé à la curiosité & aux insultes des Maures, il est impossible de décrire ce que j'eus à souffrir. Soupçonné d'être un espion, étranger, sans protections & chrétien; que de titres à l'animosité de ces barbares! quoique j'opposasse la patience & la résignation la plus grande à leurs mauvais traitemens, ma position n'en fut pas moins cruelle.

Afrique.

» Johnson, arrêté à Jarra, fut amené le 18 mars à *Benowm*, il apportait le paquet de hardes que j'avais laissées chez *Daman*. J'appris avec le plus grand plaisir qu'il avait remis mes papiers en mains sûres. *Ali* s'empara de tous mes effets; je ne pus garder que la chemise que j'avais sur le corps & une boussole que j'avais heureusement enterrée dans le sable : c'était avec mes vêtemens tout ce qui me restait.

» Les Maures qui voulaient m'occuper, me donnèrent l'emploi de barbier ; mais ma maladresse me fit bientôt ôter cette charge.

» Une boussole que les envoyés d'Ali m'avaient prise, fut bientôt l'objet de leur superstitieuse curiosité. Le roi voulut savoir pourquoi l'aiguille se tournait toujours du côté du grand désert ; je ne trouvai d'autre moyen de

Afrique.

ſortir de l'embarras où me jettait cette queſtion, que de dire que ma mère demeurait bien au-delà des déſerts de Sahara, que tant qu'elle vivrait, le petit morceau de fer ſe tournerait toujours de ce côté-là & me ſervirait de guide pour me rendre vers elle; mais que ſi elle mourait, le petit morceau de fer ſe tournerait vers ſa tombe. A ces mots l'étonnement d'Ali redoubla, & après avoir retourné la bouſſole en tous ſens, il me la rendit avec précaution, croyant qu'elle renfermait quelque choſe de magique.

» Le 20 mars, un enfant d'Ali âgé d'environ neuf ans, vint m'apprendre qu'on avait tenu conſeil ſur moi. Cet enfant me dit avec beaucoup d'intérêt, que ſon oncle avait conſeillé au roi ſon père, de me faire arracher les yeux, parce qu'ils reſſemblaient à ceux d'un chat, que tous les Buchréens avaient approuvés ce conſeil, mais que ſon père ne voulait pas faire exécuter cette ſentence juſqu'à ce que j'euſſe paru devant la reine *Fatima*, qui était en ce moment dans le nord.

» J'appris en frémiſſant cette réſolution barbare; je demandai à Ali la permiſſion de retourner à Jarra; il me refuſa, en me diſant que la reine ne m'avait pas vu & qu'il fallait que je reſtaſſe à *Benowm* juſqu'à ſon arri-

vée, qu'alors je ſerais maître de partir & que mon cheval me ſerait rendu. Afrique.

» Je tombai dans une ſombre mélancolie & fus attaqué d'une fièvre violente. Je commençais à goûter quelque repos, lorſque pluſieurs Maures entrèrent dans ma cabane, me plaiſantèrent ſur ma ſouffrance & l'augmentèrent par mille vexations. Craignant de ſortir des bornes de la prudence, j'allai me coucher ſous quelques arbres voiſins du camp; mais un des fils d'Ali accourut & me força à le ſuivre. Un de ſes compagnons tira un piſtolet de l'arçon de ſa ſelle & m'ajuſta. Deux fois le feu ne prit qu'à l'amorce, je crus à ſon air d'indifférence que le piſtolet n'était pas chargé; mais enfin l'arme ayant fait feu, il en ſortit un morceau d'acier qui alla frapper contre une pierre. Ali en me voyant témoigna la plus grande colère & donna l'ordre de me brûler la cervelle, lorſqu'on me trouverait hors de l'enceinte du camp.

» Un horizon épais & brumeux du côté de l'eſt annonça un vent de ſable, qui commença le lendemain & ſouffla pendant deux jours. Le ciel était obſcurci par la quantité de ſable qu'il portait; l'air courait de l'eſt à l'oueſt comme un vaſte fleuve. Le ſable tombait dans les alimens cuits en plein air, & s'attachait à la

Afrique.

peau, qui dans cette ſaiſon eſt toujours moite. Les Maures s'en préſervaient en ſe tournant du côté oppoſé à la direction du vent & en mettant un linge ſur leur viſage.

» Vers ce temps-là toutes les femmes du camp teignirent leurs pieds & le bout de leur doigt d'une forte couleur de ſafran. J'en ignorai toujours le motif. Leur importunité était ſouvent extrême. Le 25 mars il en vint une troupe dans ma cabane, pour vérifier ſi la circonciſion était ſuivie par les Nazaréens comme par les Mahométans. Tournant la choſe en plaiſanterie, j'obſervai à ces dames, que je ne pouvais pas donner une démonſtration occulaire devant un auſſi grand nombre de jolies femmes, mais que ſi une ſeule voulait reſter, je ſatisferais ſa curioſité. Ces dames entendirent la plaiſanterie & s'en allèrent en riant. Celle que j'avais déſignée, contente de mon hommage, m'envoya de la farine & du lait pour mon ſouper.

» Le 28 mars, Ali me fit avertir que je monterais à cheval avec lui; il vint effectivement dans l'après dînée me chercher. Je le ſuivis; il me mena dans les tentes de quatre différentes dames; dans chacune on me ſervit du lait & de l'eau. Les dames me firent mille queſtions, examinèrent avec attention mes

cheveux & ma peau, & affectèrent de me regarder comme un être d'une espèce inférieure à la leur.

» Un mois entier s'était écoulé depuis que je languissais dans le camp des Maures. On m'apportait vers minuit une gamelle de kouskous avec du sel & de l'eau : c'était tout ce qu'on nous donnait à Demba, Johnson & moi pour appaiser notre faim le jour suivant, car c'était alors le temps du Ramadan, & les Maures jugeaient à propos que nous observassions la loi comme eux.

» Je me fis cependant à ce régime &, pour abréger les longues heures, j'essayai d'apprendre à écrire l'Arabe; je demandais à tous ceux qui venaient me voir de m'instruire; l'orgueil de montrer leurs connaissances faisait toujours bien accueillir ma demande.

» Le 14 avril, Ali se détermina à aller au-devant de Fatima. On tua un jeune bœuf dont on emporta la viande coupée par tranche & séchée au soleil; cette viande & deux sacs de kouskous furent toutes les provisions du voyage. Le surlendemain Ali partit sans bruit, ne prit avec lui qu'un petit nombre de ses gens & annonça qu'il serait de retour dans neuf ou dix jours.

» Un Schérif, venant de *Walet* avec du sel

Afrique.

& d'autres marchandises, arriva le 18 au camp; on le logea dans ma cabane; il était instruit, connaissait la langue arabe & celle du Bambara & voyageait ainsi en sureté dans plusieurs royaumes. Habitant de Walet, il avait été à *Houssa* & à *Tombuctou*. Voici ce qu'il m'apprit de ces trois villes.

» *Houssa* est la plus grande ville que j'aie jamais vue; *Walet* est plus grand que *Tombuctou*; mais éloigné du Niger, il y vient fort peu d'étrangers. Son principal commerce est en sel. De Benowm à Walet, il y a dix jours de marche, pendant lesquels on ne trouve aucune ville remarquable, & on est obligé de se nourrir du lait qu'on achète des Arabes. On traverse pendant deux jours un pays sablonneux où l'on ne trouve point d'eau; il faut ensuite onze jours pour aller de *Walet* à *Tombuctou*. L'eau est moins rare sur cette route, & l'on y voyage ordinairement sur des bœufs. On voit à *Tombuctou* des Juifs qui parlent Arabe & se servent des mêmes prières que les Maures.

» Ce Schérif m'indiqua la position de *Tombuctou*, à l'est-quart-de-sud, & ne varia que très-peu dans les différentes indications que je lui demandai.

» Je vis arriver aussi un autre schérif de *Maroc*, nommé *Sidi-Mahomet-Moura-Abdalla*

dalla, avec cinq bœufs chargés de sel. Il savait un peu l'Anglais, & il m'apprit qu'il venait de la *Santa-Crux*, & qu'il fallait cinquante jours pour faire le chemin de *Maroc* à *Benowm*. Afrique.

» Ces deux Schérifs & quelques étrangers qui vinrent au camp d'Ali, me firent trouver le temps de ma détention moins ennuyeux; mais d'autres désagrémens m'étaient réservés; on retrancha sur ma nourriture, souvent on restait deux jours sans me l'apporter : qu'on juge ma situation & celle de mes deux nègres.

» On apprit le 29 avril que l'armée du Bambara s'avançait & l'alarme se répandit dans le pays ; un fils d'Ali arriva au camp, fit emmener le bétail, abattre les tentes & donna l'ordre du départ pour le lendemain. Le 30, tout le camp partit; on marcha droit au nord & je fus envoyé avec deux tentes à *Farani*, où j'arrivai le soir.

» Craignant qu'on ne fit du premier mai un jour de jeûne, comme de celui du départ, j'entrai dans *Farani* où le Douty me donna tout ce qu'il avait à manger, en me recommandant de venir tous les jours tant que je serais dans son voisinage. Les Maures méprisent les habitans de *Farani* & les traitent avec la plus brutale insolence.

Afrique.

» Le 3 mai, nous étions rendus au nouveau camp d'Ali. Plus vaste que celui que nous quittions, ce camp était placé au milieu d'une grande forêt, à environ deux milles de distance d'une ville nègre nommée *Boubeker*. Je fus en arrivant à la tente d'*Ali*, pour présenter mon respect à la reine *Fatima*. Le roi parut satisfait de me voir, & dit à son épouse que j'étais ce chrétien dont on lui avait parlé. *Fatima* était de la caste des Arabes, elle avait de longs cheveux noirs & une excessive corpulence. Contente de mes réponses, elle m'offrit une jatte de lait; ce présent me parut d'un bon augure.

» La chaleur était extrême; toute la nature en était accablée: hommes, animaux, tout se ressentait de la disette de l'eau; j'en souffrais plus que personne, quoi que Fatima m'en donnât une ou deux fois par jour & qu'elle m'eut permis d'avoir une outre à moi; mais les cruels Maures ne permettaient pas à mon nègre fidèle de la remplir, & tel était l'effroi de Demba, qu'il aurait préféré mourir de soif que de s'exposer à la brutalité des Maures. Une nuit je fus obligé, tant était grande la soif qui me dévorait, de prendre ma part de l'eau d'une petite auge dans laquelle trois vaches s'abreuvaient; je bus avec grand

plaisir, jusqu'à ce que l'eau fut presqu'épuisée. Afrique.

» C'est ainsi que se passa le mois de mai. Ali me traitait toujours en esclave & *Fatima* qui me témoignait quelqu'intérêt n'avait rien dit encore de ma délivrance. Tout annonçait la saison des pluies ; je sentais que mon sort allait se décider, je résolus d'attendre sans monter d'impatience : des événemens imprévus hâtèrent ce moment si désiré.

» Des transfuges du *Kaarta* proposèrent à *Ali* de leur fournir deux cents cavaliers Maures, pour chasser *Daisy* de *Gédingoumar* : dans le dessein de leur extorquer de l'argent, *Ali* fit partir un de ses fils pour *Jarra*. La circonstance me parut mportante &, grace à *Fatima*, j'obtins la permission d'accompagner *Ali* à *Jarra* ; je pris alors congé de la reine qui m'avait fait rendre mes effets avec beaucoup de bienveillance ; & le 26 mai je quittai de bonne heure le camp d'*Ali*, accompagné de *Johnson*, de *Demba* & de plusieurs cavaliers.

» Le 28 au matin, un messager d'Ali vint m'annoncer que désormais mon nègre *Demba* appartenait au roi. Je fis en vain les représentations les plus vives & les plus fortes, *Ali* fut inexorable & ordonna de conduire *Demba* à *Boubeker*. Notre séparation nous arracha des

Afrique.

larmes amères : avec ce fidèle ami, je perdais tout ce qui pouvait adoucir l'horreur de ma ſituation. J'appris à *Daman-Jumma*, chez lequel j'avais déjà logé à Jarra & chez qui je revins, tout ce qui m'était arrivé chez les Maures ; je le priai d'uſer de tout ſon crédit pour racheter *Demba* ; il ſe charga avec empreſſement de cette négociation. Ali refuſa long-temps de le céder, cependant il conſentit à la fin à le vendre à *Daman*, à condition que celui-ci le garderait chez lui. *Daman* accepta le marché & promit de payer l'eſclave dès qu'on le lui enverrait.

» Ali qui ne s'était armé en faveur des rebelles du Kaarta que pour en tirer de l'argent, leur demanda, avant de rien entreprendre & en leur faiſant beaucoup de proteſtations d'amitié, de lui donner à titre d'avance quatre cents têtes de bétail, deux cents vêtemens de toile de coton bleue & une quantité conſidérable de grains, de colliers & d'autres ornemens. Les rebelles furent embarraſſés, mais ils prièrent *Ali* de prendre des habitans de *Jarra* la moitié du bétail qu'il exigeait. Ali y conſentit & cette convention fut exécutée ſur-le-champ.

» Le 2 juin, *Ali* me fit avertir qu'il me permettait de reſter à *Jarra* juſqu'à ſon retour. Le 9, tous les Maures en ſortirent. Le 12,

on apprit par un homme bleſſé, trouvé dans les bois, les ſuccès de *Daiſy* dans le Kaſſon & ſes deſſeins contre les rebelles de ſes états. Ceux-ci réclamèrent auſſitôt les ſecours d'*Ali*, qui leur fit dire qu'il avait beſoin d'employer ailleurs ſa cavalerie.

Afrique.

» Abandonnés à leurs propres forces, les rebelles entrèrent en campagne, au nombre de huit cents hommes; mais ils trouvèrent bientôt Daiſy à la tête d'une armée nombreuſe, ils battirent en retraite & prirent bientôt la fuite devant lui. Le déſordre était à ſon comble dans Jarra &, malgré l'amitié que le roi du Kaarta m'avait témoignée, je ne jugeai pas à propos de l'attendre. Je montai donc à cheval & je ſuivis les habitans qui fuyaient.

» Demba m'avait été enlevé par Ali, Jonhſon refuſait de me ſuivre plus loin, je reſtais ſeul pour continuer mon entrepriſe. J'en prévoyais toutes les difficultés & cependant rien ne put me détourner de mon projet.

J'étais arrivé à *Kadeeja* & à *Queira* avec les habitans fugitifs, j'attendais l'arrivee de quelques Mandingues qui allaient dans le Bambara pour faire route avec eux, lorſque, le premier juillet, le premier eſclave d'*Ali* arriva avec quatre Maures à *Queira* & deſcendit chez le Douty. Johnſon ſut bientôt qu'ils venaient

Afrique.

pour me ramener à *Boubeker*. Inſtruit de leurs deſſeins, je réſolus de partir ſur-le-champ. Pendant la nuit je préparai mon bagage : deux chemiſes, deux paires de culottes longues, deux mouchoirs de poche, une veſte, un gillet, un chapeau & un manteau le compoſaient. Il ne me reſtait plus rien pour acheter des vivres.

» Johnſon réſiſta à toutes les inſtances que je lui fis pour m'accompagner. Il retournait ſur les bords de la Gambie, je lui confiai des papiers & le chargeai de donner de mes nouvelles à mes amis de Piſania & de leur dire qu'il m'avait vu bien portant ſur les frontières du Bambara.

» Paſſant légèrement par-deſſus les nègres qui dormaient à ma porte, je montai à cheval, pris congé de *Johnſon* & de *Daman* & m'éloignai avec précaution. Des gardeurs de troupeaux qui faiſaient boire leur bétail à une korée me pourſuivirent pendant plus d'un demi-mille en me jetant des pierres. J'étais à peine hors de leur portée, que j'entendis de nouveaux cris derrière moi. Je me retournai & je vis trois Maures qui venaient à moi au grand galop, en brandiſſant leurs fuſils à deux coups. Je m'arrêtai & revins à leur rencontre. Après m'avoir traité avec férocité, l'un d'eux m'ordonna d'ouvrir mon paquet. J'obéis. Après

avoir examiné mon bagage, ils ne trouvèrent que mon manteau qui méritât d'être pris. Il m'était extrêmement utile, je les priai long-temps de me le laisser; mais un d'eux me l'arracha & s'en fut au galop; les deux autres le suivirent. Afrique.

» Je tournai alors mes pas vers l'est, & m'enfonçai dans les bois pour n'être pas poursuivi. Bientôt je me trouvai dans un chemin frayé. »

Avant de présenter au lecteur la suite des voyages de M. Park, nous plaçons sous ses yeux, dans le chapitre suivant, les observations de ce voyageur sur les mœurs, les usages, les habitans, les cérémonies religieuses de ces Maures, dont ce chapitre a fait assez connaître le caractère féroce & barbare.

Afrique.

CHAPITRE IX.

Caractère & mœurs des Maures. — Occupations des femmes.—Religion.—Education.—Beauté des femmes. — Vêtemens. — Occupations des femmes. – Esclaves nègresses. —Maladies. — Jurisprudence.—Impôts.--Forces du Ludamar. – Chevaux des Maures. – Funérailles. – Mariage.—Présent que fait la nouvelle épouse. — La Banna salée. – Géographie du Ludamar. – Animaux du Ludamar. –Quelques traits caractéristiques.–Vie errante des maures.

LES Maures du milieu de l'Afrique sont divisés en plusieurs tribus indépendantes. Les plus redoutables sont celles de *Trasart* & d'*Il-Braken*, sur la rive septentrionale du Sénégal. Les tribus de *Gédingouma*, de *Jafnou* & de *Ludamar* sont moins considérables, mais elles sont puissantes & belliqueuses. Chaque tribu est gouvernée par un chef, ou roi, qui jouit d'une autorité absolue.

Les Maures sont pasteurs. En temps de paix, ils ne s'occupent guère que de leurs troupeaux. Ils passent alternativement de la voracité à l'ab-

ſtinence. Les jeûnes fréquens preſcrits par la religion, les voyages pénibles qu'ils font à travers le déſert leur donnent la force de ſupporter la ſoif & la faim; mais quand l'occaſion s'en préſente, ils mangent plus dans un ſeul repas que trois européens. Ils négligent l'agriculture & échangent du ſel gemme qu'ils tirent du grand déſert contre du grain, des toiles de coton & autres objets qu'ils reçoivent des nègres. Afrique.

Leur pays eſt ſtérile & ne produit que peu d'objets propres à être manufacturés. Cependant ils fabriquent eux-mêmes une étoffe très-forte dont ils couvrent leurs tentes & qui provient du poil des chèvres, filé par les femmes Maures. Ces femmes préparent auſſi les cuirs dont on fait les ſelles, les brides, les valiſes & autres objets.

Les Maures font avec du fer natif des piques, des couteaux & même des marmites; mais ils achètent des européens leurs ſabres, leurs armes à feu & leurs munitions, qu'ils payent avec des nègres qu'ils enlèvent dans les royaumes voiſins.

Les Maures ſont mahométans rigides. Ils ont la bigoterie, la ſuperſtition & l'intolérance de leur ſecte. A Benowm, à défaut de moſquée, les prières ſe font dans une enceinte de

Afrique.

nattes. Celui qui y préside est à-la-fois prêtre & maître d'école. Ses écoliers s'assemblent tous les soirs devant sa tente, où, à la clarté d'un grand feu, on leur apprend quelques sentences du koran & les principes de leur religion. Leur alphabet diffère peu de celui qu'on trouve dans la grammaire de Richardson. Leurs prêtres feignent de connaître la littérature étrangère. Celui de *Benowm* me montra plusieurs caractères barbares qu'il prétendait être l'alphabet romain & d'autres qu'il donnait pour du persan. Sa bibliothèque consistait en neuf volumes in-4°., où l'on trouvait, presque à chaque page, le nom de Mahomet tracé en caractère rouge.

Le papier étant rare & cher, les écoliers écrivent ce qu'on leur apprend sur des planchettes qu'ils portent toujours pendues derrière le dos. Dès qu'un écolier sait lire & écrire quelques passages du koran, il est suffisamment instruit & il sort de la classe des enfans; alors il méprise les nègres illettrés & ne perd pas une occasion de montrer sa supériorité sur ceux qui n'ont pas tant de science que lui.

L'éducation des filles Maures est très-négligée. Les femmes se soucient peu des qualités morales, les hommes ne regardent pas le manque de ces qualités comme un défaut. Les femmes qu'ils regardent comme d'une espèce

inférieure, ne font, felon eux, créées que pour Afrique.
es plaifirs & les caprices d'un maître. Le goût de la volupté eft leur première qualité & la lus aveugle foumiffion, leur premier devoir.

Chez les Maures, corpulence & beauté font ynonymes. La femme à qui il faut un chameau pour la porter, eft une beauté parfaite; elle que deux efclaves peuvent foutenir, ne eut avoir que des prétentions modérées. Les emmes prennent beaucoup de peines pour evenir maffives & flatter le goût des Maures. es mères font, à cet effet, manger tous les atins à leurs filles une énorme quantité de ouskous & boire une grande jatte de lait de hameau. Souvent les coups font employés pour s y contraindre. Cet ufage n'occafionne ni aladies, ni indigeftions & produit bientôt mbonpoint fi défiré qui eft aux yeux des aures la perfection même.

Les Maures achètent des nègres tous leurs temens, ce qui force les femmes à s'habiller ec économie. En général, elles ne portent 'une pagne qui leur ceint le corps, defcend efque jufqu'à terre & fait à-peu-près l'effet ne jupe. Au haut de cette pagne, on coud ix pièces carrées, l'une devant, l'autre rière, & on les attache enfemble fur l'éule. La coiffure des femmes eft compofée d'un

Afrique.

bandeau de toile de coton, dont une partie plus large que le reste leur couvre le visage quand elles vont au soleil. Elles ne sortent jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le degré de fortune de leurs maris, varie les occupations des femmes maures. La reine & quelques autres font comme les grandes dames d'Europe, elles causent avec ceux qui viennent les voir, font quelques prières & applaudissent à leurs charmes devant un miroir. Celles d'une classe inférieure s'occupent des soins du ménage, sont vaines, parleuses, & font sentir à leurs esclaves les effets de leur mauvaise humeur.

Le sort de ces négresses esclaves est déplorable; contraintes d'aller chercher de l'eau dans des grandes outres qu'on appelle *guirbas*, il faut qu'elles charient assez d'eau pour leurs maîtres & leur chevaux, puis elles pilent le maïs & préparent le manger. Dans les intervalles, elles balayent la tente, battent le beurre & font tout ce qu'il y a de plus pénible. Elles sont mal nourries & cruellement châtiées pour la moindre faute.

L'habillement des Maures du Ludamar ne diffère guère de celui des nègres dont il a été parlé dans le chap. II, si l'on n'en excepte le turban qui, chez eux, est toujours de toile

blanche. Les Maures qui ont une longue barbe en ſont orgueilleux, parce qu'elle prouve leur origine arabe. Les autres ont en général les cheveux courts, touffus & extrêmement noirs. Afrique.

Les maladies les plus communes chez les Maures, ſont la fièvre intermittente & la dyſenterie. On les abandonne ordinairement au ſeul ſecours de la nature. Quelquefois la petite vérole fait chez les Maures de grands ravages & paſſe de chez eux chez les nègres du midi. Ces derniers peuples pratiquent l'inoculation.

Leur juriſprudence criminelle eſt prompte & déciſive; mais les peines capitales ne ſont guère infligées qu'aux nègres. La ſeule fantaiſie du roi tient lieu de loi & de jugement.

La garde de leurs troupeaux eſt un des ſoins les plus importans des Maures. Cependant la plupart d'entre eux reſtent ſouvent à ne rien faire, paſſant le jour à parler de leurs chevaux, ou à former des projets de rapine contre les nègres. Les oiſifs ſe rendent dans la tente du roi; ils y cauſent avec beaucoup de liberté les uns des autres, mais ils n'ont qu'une opinion ſur leur chef. Ils le louent ſouvent dans des chanſons ſi remplies d'adulation, qu'un deſpote maure peut ſeul entendre ſans rougir.

Le roi eſt toujours vêtu des étoffes les plus précieuſes. Ses vêtemens ſont tantôt de toile de

Afrique.

coton bleue de *Tombuctou*, tantôt de mousseline achetée à *Maroc*. Sa tente est plus grande que les autres; mais il oublie fréquemment sa grandeur & devient l'égal de ses plus petits sujets.

Différens impôts fournissent aux dépenses du gouvernement. Les nègres établis dans le Ludamar payent une taxe en grains, en toile ou en poudre d'or. Toutes les Korées sont sujettes à une taxe qui se paie en bétail. Toutes les marchandises qui passent dans le royaume doivent des droits qui sont toujours prélevés en nature. Mais les plus grands revenus du roi sont le pillage & l'extorsion. Les nègres qui habitent le Ludamar tremblent de paraître riches; le prince a dans toutes les villes des espions qui lui rendent compte de la fortune de ses sujets, qu'il trouve toujours moyen de niveler.

Les forces du Ludamar sont sa cavalerie qui est bien montée & qui paraît très-adroite à la guerre d'escarmouche & de surprise. Chaque cavalier se fournit son cheval & ses armes qui sont, un grand sabre, un fusil à deux coups, un sachet de cuir rouge pour mettre les balles & une poire à poudre qu'il porte en bandoullière; il n'a d'autre paye & d'autre récompense que le pillage. On ne peut fixer le nombre des Maures du Ludamar, mais l'ar-

armée sous le gouvernement d'Ali, était de deux mille cavaliers.

Les chevaux Maures sont très-beaux & tellement estimés que les princes nègres donnent de douze à quatorze esclaves pour en avoir un.

Les Maures sont de très-bons cavaliers, ils montent à cheval sans crainte : ils ont des selles dont les arçons de devant & de derrière sont si hauts qu'ils y sont bien en sureté, le sable dont leur pays est couvert les préserve de toute fracture ou lézion, si par hasard, ils tombent de cheval. Comme les Maures au bord du désert, ils mettent leur orgueil à faire galoper un cheval ventre à terre & à l'arrêter tout-à-coup en tirant la bride de manière à déhancher l'animal, ce qui arrive souvent.

Dès qu'un malade meurt, ses parents font entendre des cris d'usage en ces sortes d'occasions; les femmes vont joindre à ce concert leurs voix glapissantes. Les Maures enterrent leurs morts secrètement, à l'entrée de la nuit & non loin de leur tente. Ils plantent sur la tombe un arbuste particulier & ils ne souffrent pas qu'un étranger en arrache une feuille, ou même y touche, tant est grande leur vénération pour les morts.

Un grand tambour appelé *tabala* annonce

Afrique.

chez ces peuples la célébration d'un mariage. Plusieurs personnes se rassemblent dans la tente où les époux vont s'unir, mais on n'y trouve pas cette gaité qui accompagne toujours les mariages nègres; il n'y a ni chant, ni danse, ni autre amusement. Une femme bat le tambour, & les autres personnes de son sexe poussent toutes à la fois, à intervalles égaux, un cri aigu, & remuent en même temps leur langue d'un côté de la bouche à l'autre avec une volubilité extraordinaire. M. Parck qui nous donne ces notions lassé de ce spectable ne vit pas le reste de la cérémonie & n'en parle pas, il ajoute seulement qu'il commençait à s'endormir dans sa cabane lorsqu'une vieille femme entra, tenant une gamelle dans sa main & lui disant qu'elle lui apportait un présent de la part de la nouvelle mariée; avant qu'il fut revenu de sa surprise, la femme lui jetta sur le visage ce que contenait la gamelle. C'était la même espèce d'eau lustrale dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés. La vieille assura à M. Park que les jeunes maures non mariés recevaient toujours avec reconnoissance une faveur aussi distinguée; il s'éssuya & chargea la vieille de ses remercîmens. Après que l'épouse a fait ce don, le tambour continue à battre & les femmes répètent leur cri pendant

tout

toute la nuit. Vers les neuf heures du matin la nouvelle mariée sort en cérémonie de la tente de sa mère, accompagnée d'un grand nombre de femmes portant la tente dont son mari lui a fait présent ; les unes portent les poteaux, les autres les cordes & toutes poussent le même cri que la veille : arrivées dans le lieu destiné à la résidence des nouveaux époux, elles y plantent la tente. Le nouveau marié suit de près le cortège de femmes ; il a avec lui un grand nombre d'hommes conduisant quatre taureaux qu'on attache aux piquets de la tente, puis on en tue un cinquième qu'on distribue aux spectateurs & la cérémonie est terminée

Afrique.

La manière dont on célèbre la banna salée parmi les Maures, mérite bien le nom de fête. Tous les esclaves sont proprement habillés. Les maîtres de maisons font à l'envi distribuer des provisions à leurs voisins qui sont moins riches qu'eux. La faim disparaît, hommes, femmes, enfans, libres ou esclaves ont à manger jusqu'à la satiété.

Le Ludamar est borné au nord par le grand désert de Sahara. Cette mer de sable qui occupe un si grand espace dans le nord de l'Afrique est presqu'entièrement inhabitée. Dans quelques endroits, une légère apparence de

Afrique.

végétation excite quelques miſérables Arabes à y conduire leurs troupeaux ; quelques peuplades maures ont fixé leur réſidence dans d'autres endroits où l'on trouve un peu plus d'eau & de pâturages. Là, elles vivent pauvres, mais indépendantes, ſans redouter la domination des deſpotes de la Barbarie. Le reſte du déſert, abſolument dépourvu d'eau, ne voit d'autres être humains que quelques marchands dont les caravanes forment de temps en temps la pénible & dangereuſe entrepriſe de le traverſer. Dans quelques parties de cette vaſte ſolitude, le ſable eſt couvert d'arbuſtes rabougris qui marquent les haltes des caravannes & fourniſſent un peu de pâture aux chameaux ; mais dans d'autres endroits, le voyageur ne voit autour de lui que les cieux & une immenſe étendue de ſable. L'œil cherche en vain où ſe repoſer, & l'ame eſt ſans ceſſe remplie de la cruelle appréhenſion de périr de ſoif.

La gazelle & l'autruche ſont les ſeuls animaux qui habitent ces contrés ; la légéreté de leur courſe fait qu'elles ſe tranſportent facilement dans les endroits éloignés où il y a de l'eau ; ſur les confins du déſert, où elle eſt plus facile à trouver, on voit des lions, des panthères, des ſangliers & des éléphans.

Le ſeul animal domeſtique qui réſiſte à la

fatigue du paſſage du déſert eſt le chameau ; la conformation de ſon eſtomac lui fournit en ſuffiſance de l'eau pour dix à douze jours. On a vu pluſieurs fois dans cet abrégé ſa deſcription & l'utilité dont il eſt, ce qui nous engage à ne pas en reparler.

Afrique.

Les Maures ont quelque choſe de déſagréable dans la figure. On croit voir ſur leur viſage la perfidie & la cruauté; leur regard eſt tellement égaré qu'on les prendrait pour des fous. Leurs trahiſons & leur méchanceté ſont prouvées par les vols & les brigandages qu'ils commettent dans les villages nègres, ſans que les habitans paiſibles de ces villages en tirent vengeance. Le courage entreprenant des Maures, la connaiſſance qu'ils ont du pays, la viteſſe de leurs chevaux les rendent des ennemis très-dangereux : les petits royaumes nègres près du déſert ſont dans des tranſes continuelles tandis que les tribus maures vivent tranquilles, grâce à la terreur que leur nom inſpire.

Le Maure change de place à chaque ſaiſon. Dans le mois de février, quand le ſoleil dévore toutes les plantes, il ſe rapproche du pays des Nègres, il y demeure juſqu'à la ſaiſon des pluies qui commence en juillet. Alors il retourne au nord après avoir échangé du ſel contre des grains & d'autres objets de néceſ-

Afrique.

ſité. Cette vie errante habitue les Maures à la fatigue & aux privations, mais elle reſsère entr'eux les liens de l'amitié & leur donne pour les étrangers une averſion inſurmontable. Se croyant bien au deſſus des Nègres, parce qu'ils ont la connaiſſance des lettres, ils ſont vains, orgueilleux, féroces & intolérans, enfin ils uniſſent la ſuperſtition du nègre à la perfidie & à la cruauté de l'Arabe. Tous ont en horreur le nom chrétien & ne penſent pas qu'il y ait du mal à maſſacrer un européen. Ce que M. Park éprouva pendant qu'il fut entre leurs mains & la mort du major Houghton prouvent cette dernière aſſertion.

On trouvera dans la ſuite quelques détails également applicables aux Maures & aux Nègres qui habitent le midi de leur pays, nous les donnerons en faiſant connaître ces Nègres.

Afrique.

CHAPITRE X.

Joie qu'éprouve M. Park en échappant aux Maures. — Sa situation dans le désert. --- Une vieille femme lui donne à manger. --- Il est bien accueilli par des Foulahs. — Il arrive à Wawra, ville nègre tributaire du Roi de Bambara. --- Il se rend à Vassibou. --- Il est joint par des Kaartans fugitifs, qui l'accompagnent jusque dans le Bambara. --- Il voit le Niger. --- Quelques détails sur Ségo, capitale du Bambara. --- Le Roi Mansong refuse de voir M. Park & lui envoie un présent. — Généreuse hospitalité d'une négresse. — Le shéa ou arbre à beurre. — Conduite des Maures de Sansading. — M. Park continue sa marche & éprouve plusieurs incidents. — Il arrive à Modibou, part pour Kea & laisse son cheval en chemin. — Il s'embarque à Kéa, arrive à Mourzan, traverse le Niger & va à Silla. — Il se détermine à s'arrêter. — Détails sur le cours intérieur du fleuve & sur les états voisins du côté de l'est.

COMMENT peindre la joie de M. Park, lorsqu'il se vit échappé à tous les dangers dont il était menacé chez les Maures. Je respirais

Afrique.

dit-il plus facilement, j'étais beaucoup plus dispos, le désert même me paraissait agréable. Cependant ma situation était encore déplorable, j'étais sans moyen pour me procurer des vivres & je craignais de ne pas trouver d'eau. Je souffris pendant toute la journée une soif ardente, ma bouche était sèche & enflammée. J'essayai de mâcher des feuilles d'arbustes, mais je ne fus pas soulagé. Un peu avant le coucher du soleil, j'éprouvai un tournoiement de tête & une extrême foiblesse; je tombai sur le sable & je me crus prêt à expirer. Le soleil disparaissait de l'horizon, lorsque je repris un peu de courage; je marchai aussi long-temps que je pus, en poussant mon cheval devant moi. Bientôt j'aperçus quelques éclairs. Oh! qui peindra ma joie à cette vue. Ces éclairs annonçaient la pluie. Ils augmentèrent rapidement, le vent agitait violemment les buissons, j'ouvrais la bouche pour recevoir les gouttes rafraichissantes que j'attendais lorsque je fus couvert d'un nuage de sable que le vent poussait avec tant de force que je fus obligé de m'abriter sous des arbres pour n'en être pas suffoqué. Ce nuage de sable couvrit l'air pendant une grande heure; après qu'il fut passé je me remis en route quoique j'eusse beaucoup de peine à marcher, enfin vers les

Afrique.

dix heures du soir de nouveaux éclairs très-vifs furent suivis de quelques grosses gouttes de pluie & le sable cessa de voler. Bientôt la pluie tomba en abondance, j'étendis tout mon linge pour la recueillir & étancher ma soif en le suçant.

La nuit était très-obscure, j'avançais difficilement, quand j'aperçus plusieurs lumières. Je craignais d'être tombé dans un parti Maure, & marchant avec beaucoup de précaution vers elles, j'entendis les mugissement des bœufs, ce qui me fit connaître qu'il y avait là des puits ou mares dont les Maures étaient probablement les maîtres. Cette idée me fit m'éloigner au plus vite quoique j'eusse encore soif, je marchai vers l'est-sud-est &, un peu avant onze heures, je trouvai des champs cultivés où plusieurs nègres plantaient du maïs. Ils m'apprirent que le village voisin, s'appellait *Schrilla*, qu'il appartenait à *Ali* & qu'il était habité par des nègres Foulahs.

Au nom d'*Ali*, j'hésitai à entrer dans ce village, cependant la lassitude de mon cheval & ma faim me décidèrent; j'allai droit chez le Douty qui ne voulut pas me recevoir & qui me refusa même une poignée de maïs pour moi & mon cheval. Je m'éloignai & sortis du village : en dehors des murs, je vis quelques huttes dispersées vers lesquelles je me dirigeai.

Afrique.

Une vieille femme filait du coton à la porte d'une de ces huttes, je lui fis ſigne que j'avais faim, à l'inſtant elle me fit entrer chez elle & me donna du Kouſkous pour moi & du maïs pour mon cheval. Je fis préſent d'un de mes mouchoirs à cette pauvre femme. Il me fallut bientôt échapper à de nouveaux dangers, les gens du village s'aſſemblaient & voulaient me mener à Ali, je frémis à ce nom & ſerrant le maïs que la vieille m'avait donné, je me remis en route, marchant d'abord au nord pour qu'on ne ſoupçonna pas que je m'étais enfui de chez les Maures. Traverſant enſuite les bois & dirigeant ma marche vers le ſud, j'arrivai le 4 juillet dans un lieu habité par des Foulahs. Un paſteur me fit un bon accueil; je payai ſes ſoins généreux & un peu de maïs, avec quelques boutons de cuivre; en le quittant, j'entrai dans un chemin qui allait droit au royaume de Bambara. Le lendemain 5, j'étais à dix heures dans la ville nègre de *Wawra* qui appartient au *Kaarta*, mais qui était alors tributaire de *Manſong*, roi de *Bambara*.

Cette petite ville eſt entourée de murs élevés & habitée par des Mandingues & des Foulahs; ſes habitans s'occupent de la culture du grain qu'ils échangent avec les Maures contre le ſel. *Flancharec*, Douty de cette ville,

me reçut très-bien. Je dormais tranquillement sur une peau de bœuf, quand la curiosité des habitans me réveilla; le Douty, qui avait été à la Gambie, leur assura que j'étais un blanc, que j'allais à *Ségo* capitale du Bambara & qu'à coup sûr, j'étais très-pauvre. Plusieurs femmes, apprenant que j'allais à Ségo, me prièrent de demander au roi Mansong ce qu'étaient devenus leurs enfans. Toutes me donnèrent des preuves de leur tendresse & de leur sollicitude maternelle.

Afrique.

Le 6 juillet, je gagnai *Dingyce.* Un vieux foulah m'invita à entrer dans sa hutte. Le Douty m'envoya quelques alimens pour moi & du grain pour mon cheval. Le lendemain, au moment de mon départ, mon hôte me demanda de mes cheveux qui étaient m'a-t-il dit, un saphis qui donnait à celui qui le portait toute l'instruction des blancs. Je me prêtai volontiers à ses desirs.

Vers midi, je parvins à *Vassibou*, petite ville où je m'arrêtai pour attendre que l'occasion me procurât un guide pour *Satilé.* Je restai quatre jours chez le Douty &, pendant ce temps je suivis les habitans dans leurs champs pour les voir travailler. La culture s'y pratique en grand, & les nègres disent avec orgueil qu'ils n'ont jamais connu la faim. Hommes & femmes

Afrique.

labourent le sol avec une bêche pointue supérieure à celle des bords de la Gambie. La crainte des Maures fait qu'ils portent toujours leurs armes avec eux.

Le soir du 11, huit Kaartans fugitifs arrivèrent à *Vassibou :* fuyant la tyrannie des Maures, ils allaient vivre sous les lois de *Mansong :* ils m'offrirent de me conduire à *Satilé*, j'acceptai.

Le 12, nous partîmes à la pointe du jour & nous marchâmes avec une vitesse extraordinaire jusqu'au soleil couchant. En approchant de *Satilé*, nous fûmes pris par les habitans pour un parti Maure. L'alarme se répandit dans toute la ville, dont nous trouvâmes les portes fermées; après de longs pourparlers, le Douty nous permit de coucher dans son baloun & nous donna même à chacun une peau de bœuf pour nous servir de lit.

Le 13, nous arrivâmes à un village ruiné par la guerre, six mois auparavant. Pour empêcher qu'on y bâtit aucune ville, on avait brulé le Bentang, comblé les puits & détruit tout ce qui pouvait rendre ce séjour commode & agréable.

Vers midi mon cheval était si fatigué que je ne pus suivre mes compagnons de voyage. Je les priai donc de continuer leur route, mais

ils s'y refusèrent. Les lions, me dirent-ils, sont nombreux dans ces contrées, mais quoiqu'ils n'attaquent pas souvent une troupe, ils auraient bientôt trouvé un homme seul. Il fut convenu qu'un cavalier resterait avec moi pour faire aller mon cheval devant moi tandis que les autres se rendraient à *Gallou* pour y chercher des logemens & y préparer de l'herbe pour les chevaux. Avec le secours de ce bon nègre je conduisis lentement mon cheval jusqu'à *Gallou*, ville considérable dans une belle & riche vallée qu'entourent des rochers élevés. Afrique.

Le Douty fit présent d'une belle brebis blanche à mes compagnons & je me procurai du grain pour mon cheval.

Le lendemain nous arrivâmes à *Mourja*, ville grande & fameuse par son commerce de sel: Les Maures l'apportent en grande quantité. La plupart des naturels sont mahométans & il n'est pas permis aux Kafirs de boire du *Neodollo*, sorte de bière, excepté dans de certaines maisons. Cette boisson rend la gaîté aux nègres & quelque fois les ennivre. Le maïs y étant abondant, les habitans sont généreux pour les étrangers. Nous reçûmes de différentes personnes autant de grains & de lait qu'il nous en eût fallu pour trois fois plus de monde. Nous y passâmes deux jours & notre

Afrique.

séjour ne diminua pas la libéralité de nos hôtes.

Le 16, nous partîmes pour *Sansading* & suivîmes un chemin pittoresque entre deux collines : nous arrivâmes le soir à *Datlibou* d'où nous nous mîmes en marche le lendemain pour nous rendre à *Fanimbou*. Le Douty de ce village, ayant appris qu'il y avait parmi nous un homme blanc, m'envoya sur le champ trois vieux mousquets à reparer & il fut fort surpris quand je lui eus dit que je ne le pouvais pas.

Le 18, nous allâmes à *Geotoiro*. Mes compagnons se disputaient avec le cadi qui ne voulait pas leur permettre d'acheter quelques provisions, mais ils le trouvèrent inflexible : ce ne fut que vers minuit, qu'on nous apporta des vivres qui nous rendirent la nuit plus agréable.

Le lendemain nous nous proposâmes d'aller jusqu'à *Doulinkeabou*. Mes compagnons de voyage, beaucoup mieux montés que moi, me laissèrent bientôt derrière eux. Je marchais pieds nuds conduisant mon cheval devant moi. Je rencontrai une caravane de soixante-dix esclaves, qui venaient de *Ségo*. ile étaient attachés par le cou avec des lanières de cuir tressées comme des cordes. Sept esclaves te-

naient à la même corde, entre chaque groupe de sept, marchait un homme avec un mousquet. Plusieurs de ces esclaves étaient en mauvais état & on comptait parmi eux beaucoup de femmes. Le domestique de *Sidi-Mahomed* que je vis à la suite de ces esclaves m'apprit qu'ils allaient à *Maroc* par le *Ludamar* & le grand désert. Dans l'après midi, je rencontrai une vingtaine de Maures à cheval & bien armés, c'étaient les propriétaires des esclaves. Ils m'apprirent que *Sidi* n'était pas à *Sego*, mais qu'il était allé à *Kancaba* chercher de la poudre d'or.

Afrique.

Mes compagnons de voyage étaient partis lorsque j'arrivai à *Doulinkeabou*; mon cheval était si fatigué que je ne pus les suivre. Le Douty m'accorda de l'eau pour boire, mais son hospitalité se borna là. Le lendemain, je lui demandai envain quelques vivres, ce ne fut qu'après son départ, que sa femme m'envoya un peu de farine que je délayai dans de l'eau & que je bus pour mon déjeuner. Je continuai ma route & j'arrivai vers midi près d'une Korée où des Foulahs me donnèrent du lait. J'y trouvai deux nègres qui allaient à *Sego* & je m'applaudis de cette heureuse rencontre. Dans un petit village où nous nous arrêtâmes, nous fûmes invités à une espèce de

Afrique.

repas public où régnait une ſorte de cérémonie. On y ſervit avec profuſion du *Sinkatou* (mets composé de lait aigre & de farine,) & de la bière faite avec du grain du pays. Les femmes étaient admiſes dans cette ſociété, ce que je n'avais jamais vu en Afrique. Tout ſe faiſait ſans gêne, chacun buvait à ſon gré. Les convives faiſaient l'un à l'autre un ſigne de tête quand ils voulaient boire & diſaient ordinairement en prenant la calebaſſe, *Berka* (Je vous remercie). Tous, hommes & femmes me parurent un peu ivres, mais la fête ſe termina ſans querelle.

Dans les villages où nous paſsâmes en ſortant de ce lieu, les Bambaras me prirent pour un Maure & me plaiſantèrent beaucoup. Le ſoir pour un bouton, je me procurai quelques alimens pour moi & mon cheval. J'appris alors que le lendemain, je verrais le Niger que les nègres appellent le *Joliba* ou la *grande eau*. Dans cette contrée, les lions ſont ſi communs que l'on ferme les portes des villes au coucher du ſoleil.

L'idée de voir le Niger, le bourdonnement des Mouſtiques, m'empêchèrent de fermer l'œil pendant la nuit. Je fus obligé d'attendre le grand jour pour faire ouvrir les portes; en approchant de Ségo, je rejoignis les Kaar-

Afrique.

ans fugitifs & ils convinrent de me préfen-
er au roi. Nous marchions au travers d'un
errain marécageux, je cherchais à découvrir le fleuve, lorfque l'un des nègres s'écria :
geo offilli (voyez l'eau), & j'aperçus en regardant devant moi le majeftueux Niger,
arge comme la Tamife à *Weftminfter*, qui
coulait lentement *vers l'Orient*. Je courus au
rivage &, après avoir bu des eaux du fleuve,
e remerciai le ciel de ce qu'il avait couronné
mes efforts d'un fuccès fi complet.

Le cours du Niger ne me caufa aucune
furprife, mes doutes à ce fujet avaient été
prefque détruits par les différens rapports des
nègres que j'avais queftionnés & je favais
déjà que le major Houghton avait auffi recueilli
des informations pareilles.

Ségo capitale du *Bambara*, fe compofe de
quatre villes, deux fur la rive feptentrionale,
s'appellent *Ségo-Koro*, & *Ségo-Bou* ; les deux
fur la rive méridionale, s'appellent *Ségo-fou-korro*, & *Ségo-fee-korro*. Toutes font entourées
de grands murs de terre ; les maifons font
conftruites en argile ; elles font carrées &
leurs toits font plats ; quelques-unes ont deux
étages ; plufieurs font blanchies. Outre ces
bâtimens, on trouve dans tous les quartiers
des mofoquées bâties par les Maures. Les rues

Afrique.

sont étroites, les voitures à roues inconnues. Sa population s'élève environ à trente mille habitans; le roi de Bambara réside constament à *Ségo-see-korro* & il emploie un grand nombre d'esclaves à transporter les habitans d'un côté à l'autre de la rivière. Le salaire qu'ils reçoivent fournit un revenu considérable; les canots dont on fait usage pour ces passages, sont d'une forme singulière; ils sont faits avec les troncs de deux arbres joints bout à bout: de sorte que la jointure est précisément au milieu; ils n'ont ni pont, ni mâts, mais beaucoup de capacité. J'en ai vu qui traversaient la rivière chargés de quatre chevaux & de plusieurs personnes.

En arrivant au passage, la foule me regardait en silence; j'y vis avec inquiétude plusieurs Maures; je m'assis sur le rivage pour attendre mon tour & je contemplai cette grande ville, ces nombreux canots, cette population active, les terres bien cultivées qui s'étendaient au loin & annonçaient l'opulence & la civilisation.

J'attendis plus de deux heures. Le roi *Mansong* fut averti que je venais pour le voir, il me fit dire aussitôt que je ne serais pas admis en sa présence, sans qu'il sut ce qui m'amenait en son pays, qu'il me défendait

de

de passer la rivière. Le messager qui m'apporta cet ordre, me conseilla d'aller chercher dans un village qu'il me montra, un logement pour la nuit, en me disant que le lendemain, il m'apporterait de nouvelles instructions. Je fus au village où personne ne voulut me recevoir; je restai toute la journée sans manger, assis sous un arbre : le vent s'était élevé & annonçait une forte pluie. Vers le soir, j'étais décidé à grimper sur l'arbre pour y passer la nuit à l'abri des bêtes féroces; déjà j'avais lâché mon cheval, afin qu'il put paître en liberté, quand une femme, qui revenait des champs, s'arrêta pour me regarder. Elle s'informe de ma position, je la lui expose en peu de mots : alors avec un air de grande compassion, elle prend ma selle & ma bride, & me fait signe de la suivre; elle me conduit dans sa hutte, allume une lampe, étend une natte sur le sol & me dit que j'y pouvais passer la nuit; mais elle s'aperçoit que j'ai faim & sort aussitôt pour me procurer à manger. Bientôt elle revient avec un fort beau poisson qu'elle fait griller à moitié sur quelques charbons & qu'elle me donne ensuite pour souper : puis me montrant ma natte, ma digne bienfaitrice m'invite à m'y reposer sans crainte. Les femmes de sa maison n'a-

Afrique.

Afrique.

vaient cessé de me contempler; elle les rappella alors au travail, qui consistait à filer du coton. Pour charmer l'ennui de ce travail, elles eurent recours à des chansons & en improvisèrent même une sur moi. Une femme seule chantait d'abord, les autres reprenaient en chœur. L'air en était doux & plaintif, les paroles repondaient à celles-ci. — « Les vents rugissaient & la pluie tombait. — Le pauvre homme blanc, faible & fatigué, vint & s'assit sous notre arbre. — Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. — Chœur. — Ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère. &c. &c. » Ces détails minutieux pour le lecteur, donneront peut-être une idée de la position cruelle où je me trouvais. Ém*u* d'une bonté si touchante, si inespérée, je ne pus fermer les yeux. Le matin je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste, c'était le seul don que j'eusse à lui offrir.

Le 22 juillet, le roi me fit demander si j'avais apporté quelques présens; Je lui fis dire que les Maures m'avaient tout volé. Le lendemain un messager m'apporta un sac conte-

nant cinq mille kauris. (1) C'était un don du roi qui m'invitait en même temps à m'éloigner de *Ségo*. Le messager ajouta qu'il avait ordre de me conduire jusqu'à *Sansanding*, si mon intention était d'aller à *Jenné*. Je ne pus deviner les motifs de cette conduite.

Afrique.

Mon guide était franc & communicatif; en me conduisant dans un village à l'est de *Ségo*, où nous fûmes bien reçus, il m'apprit que si *Jenné* était réellement le lieu de ma destination, j'avais formé une entreprise très-dangereuse. « Jenné, me dit-il, fait, il est vrai, par-« tie des états du roi de Bambara; mais dans » le fait, c'est une ville Maure; la plupart » des habitans sont *Buschréens* & le gouver-» neur même, quoique nommé par Mansong, » est de cette secte. » — Je voyais le danger de retomber entre les mains des Maures & j'appris que le péril augmenterait à mesure que j'irais plus avant, toutes les villes étant sous leur influence, sur-tout Tombuctou, objet principal de mes recherches, où ce peuple barbare ne permet à aucun chrétien de demeurer: cependant je partis du village le 24, &, accompagné de mon guide, je passai vers huit heures par une grande ville appellée *Kabba*,

(1) 250 Kauris équivalent à 24 sols de france.

Afrique.

ſituée au milieu d'un beau pays, très-bien cultivé, & reſſemblant plutôt à l'intérieur de l'Angleterre, qu'à celui de l'Afrique. Les habitans étaient par-tout occupés à recueillir le fruit du *Shéa*, avec lequel on fait le beurre végétal dont il a été parlé dans le commencement de cet ouvrage. Cet arbre qui ſe place dans l'ordre naturel des *Sapotœ*, a quelque reſſemblance avec l'arbre *madhuca*, que Charles Hamilton décrit dans les recherches aſiatiques. Il croît abondamment dans toute la partie méridionale du Bambara; on ne le plante pas, mais on le trouve naturellement dans les bois. Lorſqu'on défriche les forêts pour la culture, on coupe tous les arbres excepté les shéas; le fruit de cet arbre, avec le noyau duquel, ſéché au ſoleil & bouilli dans l'eau, on prépare le beurre végétal, reſſemble un peu à l'olive d'Eſpagne. Le noyau eſt enveloppé d'une pulpe douce, que recouvre une mince écorce verte. Le beurre qui en provient ſe conſerve toute l'année ſans ſel, eſt plus blanc, plus ferme & plus agréable au goût que le meilleur beurre de lait de vache. On fait encore ſécher ce fruit dans un four, ſous lequel on allume un feu de bois clair. Après trois jours le fruit eſt en état d'être pillé & bouilli; le beurre préparé de cette manière,



Schea *ou Arbre à Beurre.*

eſt préfé
au ſoleil.
ſont un
africaine
Paſſan
pêcheurs
grande
mille ha
les Maur
roterie &
de la po
qu'ils rev
& dans l
En arri
madi, do
pluſieurs
leſtes ini
m'apprit
voir vu,
un autre;
en grand
tenir à l'
religion &
l'arabe, i
ſer avec
les Arabe
gion de
peu & l

est préféré à celui qui provient du fruit séché au soleil. La récolte & la préparation du shéa, sont un des premiers objets de l'industrie africaine.

Passant par plusieurs villages habités par des pêcheurs, nous arrivâmes à *Sansanding*, très-grande ville qui contient dix-huit à vingt mille habitans ; elle est très-fréquentée par les Maures, qui y apportent du sel, de la verroterie & du corail qu'ils échangent contre de la poudre d'or & de la toile de coton, qu'ils revendent à un grand bénéfice à *Beerou* & dans les pays Maures.

En arrivant à la demeure de *Counti-mamadi*, douty de la ville, je fus entouré par plusieurs personnes qui parlaient différens dialectes inintelligibles pour moi. Mon guide m'apprit que ces spectateurs prétendaient m'avoir vu, les uns dans un lieu, les autres dans un autre; les Maures s'étant bientôt assemblés en grand nombre, forcèrent les nègres à se tenir à l'écart : ils me questionnèrent sur ma religion & trouvant que je ne savais pas bien l'arabe, ils firent venir deux juifs pour causer avec moi. Ces Juifs sont habillés comme les Arabes & pratiquent à l'extérieur la religion de Mahomet. Les nègres les respectent peu & les Maures les méprisent : ceux-ci

Afrique.

voulurent que je me conformaſſe à leur religion ; mon hôte intervint en ma faveur, déclara que j'étais l'étranger du roi & qu'il ne conſentirait pas à me laiſſer maltraiter. Les clameurs s'appaiſèrent, mais on me força de monter ſur un ſiege élevé près de la porte de la moſquée, afin que chacun put me voir. Je reſtai là juſqu'au coucher du ſoleil ; alors on me conduiſit à ma demeure ; le douty en ferma la porte, mais cette précaution fut inutile, les Maures grimpèrent par-deſſus le mur de terre, & vinrent en foule dans ma cour pour me voir faire mes dévotions du ſoir & manger des œufs. Il furent étonnés de ce que je ne les mangeais pas crus ; mon hôte ayant ſu que je prendrais volontiers ma part de tous les mets qu'on voudrait bien m'envoyer, fit tuer un mouton, dont on prépara une partie pour mon ſouper. Vers minuit, quand tout le monde fut retiré, cet honnête vieillard vint me prier de lui écrire un ſaphi, je le ſatisfis avec plaiſir.

Le 25, de bonne heure, je fus hors des murs de *Sanſanding*, j'atteingnis le ſoir *Sibili*, petite ville, d'où je gagnai *Nyara*, grande ville un peu éloignée du fleuve. J'y paſſai la journée du 27, chez le douty, qui a une maiſon fort commode, à deux étages & couverte

d'un toit plat. Il me montra de la poudre à tirer de sa composition & un petit linge brun qui venait, dit-il, d'un pays très-éloigné appellé *Kong*. Afrique.

J'arrivai le 28 à *Nyamée*, ville principalement habitée par les Foulahs du royaume de *Massina*; le douty refusa de me voir; mais il me fit conduire par son fils à *Modibou*, ville fort peu éloignée.

Nous avancions avec beaucoup de précautions, mon guide examinait soigneusement tous les buissons; je lui en demandai la raison: il m'apprit que les lions étaient fort communs dans cette partie du pays & que souvent ils attaquaient les voyageurs. Tandis qu'il parlait, mon cheval tressaillit & j'aperçus à peu de distance un grand animal de l'espèce des caméléopards. Son cou & ses jambes de devant étaient très-longs; sa tête était garnie de deux cornes courtes & noires tournées en arrière. Sa queue descendait jusqu'au jarret & avait à son extrémité une touffe de crins. L'animal était d'un gris de souris; il s'éloigna en trotant pesament & en regardant si nous le poursuivions. Peu après, nous vîmes un grand lion rouge qui avait la tête couchée entre les deux pattes de devant. J'ôtai machinalement mes pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque,

Afrique.

mon cheval devint plutôt que moi sa victime ; mais il nous laissa passer tranquillement : le soir nous entrâmes dans *Modibou*, village délicieusement situé sur les bords du Niger, d'où l'on domine sur la rivière dans un espace de plusieurs milles à l'est & à l'ouest. De petites îles vertes, paisibles demeures des quelques industrieux Foulahs, parsèment ce fleuve & décorent son lit beaucoup plus majestueux qu'à *Ségo* : on prend, en cet endroit, beaucoup de poissons dans de grands filets de coton, que les naturels font eux-même ; les crocodiles sont communs dans ce lieu, mais ils sont moins incommodes pour le voyageur, que les nombreux essaims de moustiques qui s'élèvent des ruisseaux & des marais. Mes habits étaient en lambeaux ; qu'on juge de ce que j'eus à souffrir de leurs attaques. Le lendemain je partis pour *Kea*, à sept milles de *Modibou* ; mon cheval tomba & ne put se relever. Je lui ôtai sa selle & sa bride & plaçai devant lui toute l'herbe que je pus ramasser : j'eus en le regardant la triste persuasion que moi-même, avant peu je succomberais ainsi, mourant de faim & de fatigue. Je m'éloignai & suivant mon conducteur, j'arrivai à *Kea* est un petit village habité par des pêcheurs. Le douty, vieillard morose, me reçut fort froi-

dement & ne voulut pas me donner l'hofpitalité. Heureufement un canot de pêcheurs de *Silla* paffa, defcendant la rivière ; à la prière du douty il fe chargea de moi. Le nègre qui m'avait accompagné depuis *Modibou*, me quitta alors, en me promettant de prendre foin de mon cheval, s'il était encore envie.

Afrique.

Vers quatre heures nous arrivâmes à *Mourzan*, ville de pêcheurs, fur la rive feptentrionale. De là on me conduifit à *Silla*, grande ville où je reftai jufqu'à la nuit affis fous un arbre. Une foule nombreufe m'entourait, mais le langage de ces gens différait de celui des autres parties du Bambara ; j'appris que plus j'avancerais vers l'eft, plus j'aurais de difficulté à entendre le langage des habitans que les Nègres appellent *Jenné-Kummo*, & les Maures *Kalam-Soudan*.

Le Douty me permit, après beaucoup de prières d'entrer dans fon ballon pour éviter la pluie. Cet endroit était humide, pendant la nuit j'eus un accès de fièvre ; abattu par la maladie, épuifé de fatigue & de faim, à moitié nu, & ne poffédant pas un feul objet de quelque valeur, pour me procurer des habits, des aliments & un afile, je réfléchis férieufement fur ma pofition. J'étais convaincu que des obftacles nombreux s'éléveraient devant moi

Afrique.

si j'allais plus loin. Les pluies étaient déjà commencées, les marais étaient inondés; ce qui me restait de kauris ne suffisait pas pour louer un canot & j'avais peu d'espoir de subsister de la charité d'autrui, dans un pays influencé par les Maures; je craignais d'exposer inutilement ma vie en allant plus loin sans la protection de quelqu'homme puissant, protection que je ne pouvais me procurer faute de moyens. Si je périssais, mes découvertes étaient ensevelies avec moi. Une perte inévitable m'attendait du côte de l'est, il ne me restait que le parti de retourner à la Gambie en faisant, à pied, plusieurs centaines de milles dans des pays inconnus; je m'y arrêtai, forcé par la nécessité.

Avant de quitter *Silla*, je pris quelques renseignemens sur le cours ultérieur du Niger, sur la situation & l'étendue des royaumes qui l'avoisinent & j'en tirai les détails suivans que j'ai lieu de croire authentiques.

A deux journées de marche à l'est de *Silla* est *Jenné*, situé sur une petite île du fleuve & qui contient plus d'habitans qu'aucune autre ville du Bambara. A deux autres journées, la rivière s'étend & forme un lac considérable appelé *Dibbie* (lac obscur). Tout ce que j'ai pu savoir de ce lac, c'est qu'en le traversant de l'ouest à l'est, les canots perdent la

terre de vue pendant un jour entier. L'eau sort de ce lac en plusieurs courans, qui forment bientôt deux grands bras de rivière dont l'un coule au nord-est, l'autre à l'est : ces bras se réunissent à *Kabra*, qui est à une journée de marche au sud de *Tombuctou* & qui forme le port de cette ville. L'espace qu'enferment les deux courans s'appelle *Jimballa*, il est habité par des Nègres. La distance de *Jenné* à *Tombuctou* est de douze jours de marche. Afrique.

A onze journées au dessus de *Kabra*, le fleuve passe au sud de *Houssa* qui en est à deux journées de marche ; quant au cours du fleuve au-delà de ce point & à son embouchure définitive, tous les naturels n'en ont aucune connaissance allant rarement plus loin que *Tombuctou* & *Houssa*. Il est cependant probable que le Niger fournit une communication sûre & facile à des nations très-éloignées les unes des autres. Plusieurs personnes que j'ai consultées se sont accordées à dire que les marchands nègres qui viennent de l'est de *Houssa* & de *Tombuctou* parlent une langue différente de celle du Bambara & des pays qui leurs sont connus ; mais ces marchands mêmes ignorent où se terminent le Niger, car ceux qui parlent arabe expriment sa prodigieuse longueur en disant qu'il va au bout du monde. Les noms de

Afrique.

plusieurs royaumes à l'est de Houssa sont familiers aux Bambaras ; je vis des carquois & des flèches d'un travail très-curieux qui venaient du royaume de *Kassina*.

Sur la rive septentrionale du Niger, à quelque distance de *Silla* est le royaume de *Massina* habité par des Foulahs ; ils y sont comme ailleurs, pasteurs & tributaires du roi de Bambara.

Au nord de *Massina* est le royaume de *Tombuctou*. La capitale de ce royaume est un des principaux marchés du grand commerce que les Maures font avec les Nègres. L'espoir des richesses, le zèle de ces peuples pour la religion ont peuplé cette grande ville de Maures & de convertis mahométans. Le roi lui-même & les principaux officiers de l'état sont maures ; ils sont très-sévères & très-intolérans dans leurs principes. Un vieillard négre, m'apprit qu'ayant été à *Tombuctou*, il prit son logement dans une espèce d'auberge publique, dont l'hôte, l'ayant conduit dans sa cabane, étendit par terre une natte ; il posa dessus une corde & dit au nègre, « si vous êtes musulman, vous êtes mon » ami, asseyez-vous ; mais si vous êtes un » kafir, vous êtes mon esclave & avec cette » corde je vous conduirai au marché ». Le roi

égnant à Tombuctu en 1796, s'appelait *Abou Abrahima*, il paffait pour poffèder de grandes icheffes. Ses femmes, fes concubines étaient êtues de foies & les premiers officiers de état vivaient avec beaucoup de fplendeur. es dépenfes du gouvernement font défrayées ar une taxe fur les marchandifes que l'on erçoit aux portes de la ville.

Afrique.

Houffa, capitale d'un royaume de ce nom, ft à l'eft de *Tombuctou*; c'eft auffi un grand arché maure. Plufieurs marchands qui y ont té, m'ont dit qu'elle était plus grande & plus euplée que *Tombuctou*. La police, le com-nerce & le gouvernement font les mêmes d[illegible] s deux états; les nègres font à Houffa plus ombreux que les Maures & ont quelque part u gouvernement.

Je n'ai pu me procurer beaucoup de renfei-nemens fur le royaume de *Jimbala*. Le fol en eft ès-fertile, & le pays tellement entrecoupé de uiffeaux & de marais, que les Maures n'ont as, jufqu'à préfent, pu le foumettre. Les ha-itans font nègres, quelques-uns font fort ulens; la capitale eft un pays de repos pour s marchands qui vont de *Tombuctou* vers oueft.

Au fud de *Jimbala*, eft le royaume nègre e *Gotto*, qu'on dit très-étendu, il était jadis

Afrique.

divisé en petits états qui se gouvernaient par leurs propres chefs; mais leurs querelles intestines engagèrent les rois voisins à s'emparer de leur territoire. Enfin un chef habile, nommé *Mouffée*, les réunit en armes contre le Bambara; choisi pour capitaine général, il expédia sur le champ une flotte de canots chargés de vivres, qui partant des bords du lac Dibbie remonta le Niger jusque vers *Jenné*, puis, avec la totalité de son armée, il entra dans le Bambara & arriva devant *Jenné*, avant que les habitans fussent instruits de son approche. Sa flotte le joignit le même jour & débarqua les vivres; *Mouffée* fit passer sur la flotte une partie de son armée & dans la nuit *Jenné* fut prise d'assaut. Cet événement épouvanta le roi de *Bambara* qui demanda la paix & ne l'obtint qu'en s'engageant à donner tous les ans à Mouffée un nombre déterminé d'esclaves, à rendre tout ce qui avait été pris aux habitans du *Gotto*. Le vainqueur rentra triomphant dans son pays & en fut déclaré le roi. La capitale de ce royaume prit le nom du pays.

A l'ouest de *Gotto* est le royaume de *Baedoo* conquis par le roi de Bambara, vers 1788, & tributaire de ce prince depuis ce temps. A l'ouest de celui-ci est *Maniana*, dont les habitans sont féroces & cruels; jamais ils ne font

quartier dans les combats, on dit même qu'ils font des feſtins barbares & dégoûtans de chair humaine. J'ai dû ajouter quelquefois à tous ces rapports, car tous ceux que j'ai interrogés ſur les pays dont je viens de parler ſe ſont accordés, dans tous les points, ſur les renſeignemens que je leur demandais.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XI.

M. Park revient vers l'ouest. --- Il arrive à Modibou & y retrouve son cheval. --- Il éprouve de grandes difficultés dans sa marche. --- Apprenant que le roi de Bambara a envoyé des gens pour l'arrêter, il évite Ségo --- Exemple de cruauté dans les guerres des Africains. --- Réception inhospitalière à Tuffara. --- Funérailles d'un enfant esclave à Souha. --- Arrivée à Koulikorro. --- Accueil que lui valent les Saphis qu'il écrit. --- Arrivée à Baunnakou & à Kouma. --- Il est pillé par des Bandits. --- Il arrive à Sibidoulou. --- Réception que lui fait le Mansa qui s'engage à lui faire retrouver ses effet. --- Il se rend à Wonda. --- Il recouvre ses habits & son cheval, & offre ce dernier au Mansa. --- Il parvient à Kamalia. --- Quelques détails sur cette ville. --- Accueil amical qu'il reçoit de Karfa-Taura, Slatée, qui lui propose de l'attendre pour aller à la Gambie. --- Maladie de M. Park. --- Il se décide à rester & à attendre Karfa.

LE douty de Silla instruit de l'intention où j'étais de retourner sur mes pas, m'apprit que, vû la crue des ruisseaux, il m'était impossible de

de prendre un autre chemin que celui de la rive septentrionale, il ajouta même que bientôt cette route cesserait d'être praticable à cause du débordement du fleuve; mais comme il m'approuvait, il engagea quelques pêcheurs à me transporter à *Mouzzan*. Je partis donc le 30 juillet & traversant *Mouzzan* j'arrivai dans l'après midi à *Kea*. Le douty consentit à me laisser coucher dans la même hutte que son esclave qui, me voyant malade, me prêta une grande toile pour me couvrir pendant la nuit.

Le lendemain le frère du douty allait à *Madibou*, je le suivis: il se chargea de ma selle que je voulais offrir au roi de Bambara.

A un mille à l'ouest de Kea, nous aperçûmes un grand nombre de jarres de terre disposées en pile les unes sur les autres; elles étaient très-propres, sans vernis & venaient probablement de *Downie* ville à l'ouest de *Tombuctou*. Comme nous en approchions, mon compagnon de voyage arracha une poignée d'herbe qu'il jetta dessus en me faisant signe de l'imiter, ce que je fis; il me dit qu'il y avait environ deux ans qu'on avait trouvé ces jarres sans que personne les eût réclamées, que c'était pour les défendre de la pluie, & par respect pour l'invisible propriétaire, qu'on y jettait cette herbe en passant.

Afrique.

Nous vîmes bientôt les traces encore fraîches d'un lion, alors mon compagnon voulut que je passasse le premier, je m'en défendis, il s'obstina, me menaça, jetta la selle par terre & s'en alla; j'en ôtai les sangles & les étriers & je jettai cette selle dans la rivière; alors le nègre sauta dans l'eau & la retirant, il s'enfuit en l'emportant. Je continuai ma route, mais craignant le lion je fis un grand détour pour l'éviter; à quatre heures j'entrai à *Modibou*, j'y retrouvai une selle que mon guide avait rapportée, dans la crainte que je n'instruise le roi de ce vol.

Tandis que je causais avec le douty j'entendis hennir un cheval, c'était le mien que le douty avait recueilli, il me le rendit & exigea que je l'emmenasse.

Le premier août, je partis de *Modibou* & j'arrivai à *Nyamée*, où je restai trois jours; le 5, je me remis en route; mais le chemin était tellement inondé que je fus souvent en danger de le perdre. Le soir j'étais à *Nyra*, où le douty m'accueillit fort bien; j'y restai le 6 & en repartis le 7; mais telle était la crue de l'eau que j'en avais souvent jusqu'à la poitrine. Le 8, j'offris 200 kauris pour avoir un guide, mais il ne s'en présenta point. Ce ne fut que le 9 qu'un maure & sa femme qui allaient à Ségo pour

y porter du ſel, me promirent de me conduire avec eux, mais ne connoiſſant pas le chemin eux-mêmes ils ne me furent d'aucune utilité. Afrique.

Le Douty de *Sibity*, à qui je demandai un guide pour me conduire à *Sanſanding*, me refuſa. On m'indiqua une vieille hutte, où je paſſai une mauvaiſe nuit. Les murs de ces huttes étant amollis par les pluies, ſont ſouvent trop faibles pour en ſupporter le poids : le lendemain j'en pus compter quatorze ainſi tombées depuis le commencement de la ſaiſon pluvieuſe.

Le 11, je partis pour *Sanſanding*. *Counti-Mamadi* qui m'avait ſi bien traité à mon paſſage, me ſalua à peine : on diſait que j'étais dans le Bambara en qualité d'eſpion. Mon hôte me fit ſavoir qu'on avait reçu de *Ségo* des nouvelles très-défavorables ſur mon compte : pendant la nuit il vint m'avertir lui-même que *Manſong* avait dépêché à Jenné un canot, à l'effet de me ramener. Il m'engagea à partir avant le jour & à éviter *Diggani* & toute autre ville voiſine de Ségo.

Le 12, je gagnai *Kabba*. A mon arrivée, je vis le peuple aſſemblé à la porte de la ville. Comme j'avançais, un nègre accourut au-devant de moi, me conduiſit autour des murs de la ville & me montrant l'occident, me dit de

Afrique.

m'éloigner ou qu'il m'arriverait pis : vainement je lui représentai les dangers de passer la nuit dans les bois. « Éloignez-vous » fut sa seule réponse. Cet empressement à me faire partir, me fit soupçonner que ces bons nègres me faisaient échapper à quelques émissaires envoyés par le roi. Je m'éloignai & je parvins dans un village distant de la route ; le Douty me permit de passer la nuit près d'un four où l'on faisait sécher le fruit du Shéa.

J'appris dans un petit village à un demi-mille de *Ségo*, que je n'avais point de temps à perdre pour sortir en sûreté du Bambara. Après plusieurs irrésolutions sur le chemin que je prendrais, je me déterminai à remonter le Niger, afin de savoir jusqu'où il était navigable dans cette direction. Je me mis donc en marche & au coucher du soleil j'étais à *Soubou*, où je me procurai un logement pour 200 kauris.

Le 14, je continuai à remonter le Niger, dans un pays populeux & bien cultivé. Je passai à *Kamalia*, ville murée, sans m'y arrêter. Je traversai encore *Samée*, où se tient un grand marché de bétail, de toile & de grain. Je passai au travers des marchands sans être beaucoup remarqué & j'allai coucher dans un petit village.

Le 15, je traversai une grande ville, ap-

pelée *Sai*, qui excita ma curiosité. Elle est ceinte de deux fossés très-profonds, éloignés d'environ cent toises de ses murs. Sur le haut des tranchées sont plusieurs tours carrées; le tout offre l'aspect d'une fortification régulière. Voici ce que j'appris : Quand le père du roi actuel de Bambara désolait *Maniana*, le douty de *Sai* eut deux fils tués les armes à la main en combattant pour le roi; il avait un troisième fils vivant; le roi ayant demandé un nouveau renfort, & sur-tout ce fils, le douty le refusa; ce qui irrita tellement le roi, qu'à son retour de *Maniana*, il mit le siége devant *Sai*, dont le douty était défendu par les habitans, & il entoura cette ville des tranchées que j'ai vues. La famine s'y fit sentir au bout de deux mois de siége & les assiégeans jouissaient de l'abondance. Mais le roi s'apercevant que ces infortunés aimaient mieux mourir de faim que de se rendre, eut recours à la trahison; il leur promit que s'ils ouvraient leurs portes, personne ne serait tué ni injurié, à l'exception du douty. Le vieillard se sacrifia pour ses concitoyens; il se rendit au camp du roi où il fut mis à mort. Son fils fut massacré en essayant de s'échapper. Les autres habitans furent faits prisonniers & vendus comme esclaves.

Vers midi, je vins à *Kaimou*; j'offris en vain

Afrique.

Afrique.

cinquante kauris pour une petite quantité de grain. Cependant, comme j'étais prêt à partir, un habitant me prenant pour un schérif maure, m'en apporta un peu en présent, en me priant seulement de lui donner ma bénédiction, qu'il reçut avec mille remercîmens.

A *Song*, les habitans refusèrent de me loger. Le 13, je passai à *Jubbé*, ville considérable qui a une mosquée. Là, le pays commence à s'élever en collines. En traversant un marais près de *Gangou*, mon cheval tomba dans un trou, & pensa se noyer avant de pouvoir dégager son pied de l'argile tenace qui en garnissait le fond. Je m'arrêtai à midi auprès d'*Yamina*, dans un petit village où j'achetai un peu de grain, & où je fis sécher mes habits & mes papiers.

La ville d'*Yamina* présente de loin un fort bel aspect. Elle couvre presque la même étendue de terrain que *Sansanding* : mais ayant été pillée par *Daisy*, elle n'a pas repris sa splendeur. La moitié de la ville n'est qu'un monceau de ruines : cependant, c'est encore un lieu considérable & fréquenté par les Maures.

Je m'arrêtai le soir à *Farra*, où j'eus sans peine un logement pour la nuit. Le 17, je passai à *Balaba*, & au travers des ruines de trois villes détruites par Daisy, qui fit esclaves tous leurs habitans. L'aspect du pays qui com-

mençait à devenir montueux, n'avait rien d'encourageant. J'arrivai le soir à *Kanika* où le douty me reçut avec bonté. Afrique.

Le lendemain, m'étant mis en route, je parvins à une rivière appelée *Frina*. J'allais la traverser à la nage, quand un nègre me cria d'arrêter, si je ne voulais pas être dévoré par les crocodiles. Il m'aida à la passer & le soir j'entrai dans *Taffara*, ville murée. J'y reconnus avec plaisir que la langue s'améliorait & se rapprochait du pur mandingue. Aucun habitant de cette ville ne voulut me recevoir; l'étranger qui m'avait aidé à passer la rivière m'invita à partager son souper; & je dormis dans le coin d'une cour sur des herbes humides.

Le 20, je passai par *Jabba* : je m'arrêtai quelques minutes à *Somino*, où j'obtins quelque peu d'un aliment grossier que les naturels du pays préparent avec des cosses de maïs & qu'ils appellent *Bou*. A *Souha*, village un peu éloigné de *Somino*, je ne pus, ni par prière, ni pour des kauris, obtenir quelques alimens du douty. Pendant que j'examinais la figure de cet homme inhospitalier, un esclave creusa, par son ordre, un trou dans la terre &, allant au village, en rapporta bientôt le corps d'un enfant de neuf à dix ans, absolument nud. Le nègre le portait par un bras & par une jambe,

Afrique.

avec une indifférence barbare. Pendant qu'il le couvrait de terre, le douty répétait souvent: *Naphula attiniata* (argent perdu) : l'enfant avait été un de ses esclaves.

J'entrai au coucher du soleil dans *Koulikorro*, ville considérable & grand marché de sel. J'y logeai chez un Bambara, jadis esclave d'un Maure, mais mis en liberté depuis. Il avait toutes les superstitions de son enfance; il me demanda un saphi, que je luis écrivis aussitôt. Cette nouvelle se répandit avec rapidité. Le douty en voulut; son fils m'apporta un peu de farine & de lait pour en obtenir un & en fut si content qu'il me promit du lait pour le lendemain. Je passai une nuit tranquille, ce qui ne m'était pas arrivé depuis long-temps.

Le 21, après avoir traversé les villages de *Kayou* & *Toulumbou*, j'arrivai à *Marrabou*, ville célèbre par son commerce de sel. Un Kaartan de la tribu de *Jower* me reçut très-bien. Il avait fait une grande fortune par le commerce des esclaves & on l'appelait communément *jattée* (l'hôte), à cause de l'accueil qu'il faisait aux étrangers. Ceux qui avaient de l'argent étaient toujours bien traités; ceux qui n'en avaient point, se contentaient de ce qu'il leur offrait. Je fus logé avec sept pauvres gens

le *Kancaba*, & notre hôte nous envoya quel-
ues vivres.

Le 22 août, j'arrivai à un ruiſſeau profond
ue je paſſai à la nage; c'était le troiſième que
e paſſais de cette manière, & mes papiers n'en
ouffraient pas, parce que je les avais mis en
ûreté dans la coiffe de mon chapeau. Vers le
oir, je trouvai un petit ſentier qui me con-
uiſit à *Froukabou*, où je couchai.

Le lendemain, à cinq heures du ſoir, j'étais
Bammakou, ville du moyen ordre, dont les
abitans ſont très-riches. Les Maures qui ap-
portent leur ſel par le Kaarta ou le Bambara,
'arrêtent dans cet endroit; les nègres achè-
ent ſouvent ce ſel en gros pour le vendre en
étail. Je logeai chez un ſerawoulli. Un Maure
ui avait été à *Rio-Grandé*, vint me voir; il
arlait avec éloge des chrétiens; le ſoir, il
n'envoya du riz bouilli & du lait. Là, j'appris
que pour arriver à la Gambie, il y avait deux
hemins; l'un impraticable, me diſait-on, parce
u'il fallait traverſer le Joliba, & qu'on ne trou-
erait point de canot qui pût contenir mon che-
al; l'autre, par les montagnes, difficile &
ocailleux, mais par lequel je pourrais traverſer
e pays de Manding, avec de la patience &
es précautions. Je m'adreſſai ſur-le-champ au
outy pour avoir un guide: il m'apprit qu'un

Afrique.

Tilli-kea, c'est à-dire, un chanteur, devait partir pour *Sibidoulou*, & qu'il me montrerait la route des montagnes. Ce chanteur m'égara & me quitta : je cherchai long-temps le chemin, enfin j'en trouvai un, que des pasteurs m'assurèrent être le bon. J'arrivai le soir à un petit village, appelé *Kouma ;* il appartient tout entier à un marchand manding : les champs voisins lui rendent beaucoup de grains ; son bétail paît en liberté dans la vallée & le hauteurs hérissées de rochers, le mettent à l'abri des fureurs de la guerre. Dans sa retraite, il voit peu d'étrangers ; mais il accueille avec bonté le voyageur fatigué. Je fus bientôt environné de villageois honnêtes, qui me firent mille questions sur mon pays & qui m'apportèrent, en remercîment de mes réponses, du lait, du grain pour moi & de l'herbe pour mon cheval. Ils allumèrent du feu dans la hutte qui m'était destinée & furent très-empressés à me bien traiter.

Le lendemain, deux bergers qui allaient du côté de *Sibidoulou*, me montrèrent mon chemin. Ils étaient à environ un quart de mille en avant quand j'entendis un cri qui semblait provenir d'une personne à qui il était arrivé un grand malheur. Je remontai à cheval, j'appelai à haute voix, & j'aperçus un des bergers cou-

Afrique.

hé sur les grandes herbes, près du chemin. Lorſque j'en approchai, il me dit tout bas de n'arrêter, qu'une troupe d'hommes armés vait enlevé ſon compagnon & lui avait tiré à ui-même deux flèches. Regardant autour de noi, je vis à peu de diſtance un homme aſſis ur une ſouche, & je diſtinguai auſſi les têtes e ſix ou ſept autres qui étaient aſſis dans 'herbe. J'allai à eux, les prenant pour des haſſeurs d'éléphans. Ils m'ordonnèrent d'abord e paſſer mon chemin; mais ils me rappelèrent ientôt. Ils me dirent que le roi des Foulahs oulait me voir & qu'il fallait les ſuivre à *Foudalou*. Arrivés dans un endroit obſcur du ois, ils me dépouillèrent & ne me laiſsèrent ue la plus mauvaiſe de mes deux chemiſes & ne grande culotte; en s'éloignant, l'un d'eux ne jeta mon chapeau, dans la coiffe duquel taient toutes mes notes.

Quand ils m'eurent quitté, je réfléchis ſur non ſort & j'étais convaincu qu'il fallait pé-ir. Je repris cependant courage; je me levai & narchai en avant, perſuadé que quelque ſe-ours n'était pas éloigné. Bientôt je rejoignis es deux bergers de *Kouma*, avec leſquels 'arrivai à *Sibidoulou*, ville frontière du ro-aume de *Manding*.

La ville de *Sibidoulou* eſt ſituée dans une

Afrique.

vallée fertile, qu'entourent des collines de roches; elle eſt d'un accès difficile pour les chevaux; dans les guerres entre les Foulahs, les Mandingues & les Bambaras, elle n'a été pillée qu'une fois. A mon arrivée le peuple m'entoura & me ſuivit chez le manſa, mot qui ſignifie roi: cependant il me parut que le gouvernement de Manding était une eſpèce d'oligarchie; chaque ville ayant ſon manſa particulier & le principal pouvoir de l'état étant dans l'aſſemblée de tous ces chefs. Je racontai au manſa le vol qu'on m'avait fait de mon cheval & de mes habits, & mon récit fut confirmé par les deux bergers. A peine j'eus fini, qu'ôtant ſa pipe de ſa bouche, il agita avec indignation la manche de ſon vêtement. « aſſeyez-vous, me dit-il, tout vous ſera rendu, je l'ai juré: puis s'adreſſant à un ſerviteur, donnez dit-il à l'homme blanc, de l'eau à boire. Au point du jour vous irez ſur les montagnes & vous informerez le douty de *Bammakou*, qu'un pauvre blanc, l'étranger du roi de Bambara, a été volé par les gens du roi de Fouladou. »

Je remerciai le manſa de ſa bonté & j'acceptai l'invitation qu'il me fit de reſter avec lui juſqu'au retour du meſſager. Il me fit conduire dans une hutte & m'envoya des ali-

Afrique.

mens ; mais la foule qui s'assemblait pour me voir, qui prenait pitié de moi & maudissait les Foulahs, m'empêcha de dormir avant minuit. La disette se faisant sentir dans ce pays, je ne voulus pas abuser de la générosité du mansa ; je lui demandai la permission de partir. Il m'engagea à aller jusqu'à *Wonda*, où il me promit que j'aurais des nouvelles de mes effets.

Wonda, où j'arrivai le 30, est une petite ville, près d'une haute montagne, & où l'on trouve une mosquée. Le mansa qui était Mahométan, remplissait les deux fonctions de premier magistrat & de maître d'école pour les enfans. Il tenait son école dans un hangar ouvert, où je pris ma demeure. Depuis longtemps je ressentais des accès de fièvre, qui redoublèrent pendant mon séjour à Wonda. Mon hôte s'en aperçut & s'en inquiéta, car il eut été obligé, dans l'état de maladie où j'étais, de me garder jusqu'à ce que je me guérisse ou mourusse.

Le 6 septembre, deux personnes de *Sibidoulou* me ramenèrent mon cheval & mes habits : mais je trouvai ma boussole de poche brisée, c'était pour moi une perte irréparable. La maigreur de mon cheval & les chemins difficiles que j'avais à parcourir, m'engagèrent

Afrique.

à le laiſſer entre les mains du manſa, comme un gage de ma reconnaiſſance ; je le priai d'envoyer à celui de Sibidoulou ma bride & ma ſelle, ſeul préſent que je puſſe lui offrir pour ſes ſoins généreux.

Le 8 ſeptembre, au moment de mon départ, le manſa me donna en témoignage de ſouvenir, ſa lance & un ſac de cuir pour contenir mes habits. Je convertis mes bottes en ſandales & je marchai facilement.

Le 9 je gagnai *Nemacou*, où je ne pus trouver d'alimens, tant la diſette était grande. Le 10, un nègre nommé *Modi-Lemina-Taura*, ſe doutant de mes beſoins, m'apporta quelques vivres & me promit de me conduire le lendemain dans ſa maiſon à *Kenyeto* ; nous y arrivâmes le 11 au ſoir. Mon hôte s'aperçevant que je m'étais bleſſé, m'invita à reſter chez lui & eut pour moi les ſoins les plus obligeans. Le 14 je partis & pris le chemin de *Jeryang*, beau canton, bien cultivé, dont le manſa eſt regardé comme le plus puiſſant de tous ceux du *Manding*.

Le 15, je gagnai *Doſita*, où je paſſai la journée du 16 à cauſe de la pluie. Le 17, je partis pour *Manſia*, ville conſidérable où l'on ramaſſe de la poudre d'or. Malgré mon extrême faibleſſe, j'y arrivai dans l'après-midi ; le manſa

Afrique.

tait peu hoſpitalier, cependant il me fit donner un peu de grain, mais il me fit demander quelque choſe en retour. Je l'aſſurai que je n'avais rien qui méritât d'être offert; il ne me crut pas & eſſaya deux fois pendant la nuit de pénétrer dans ma hutte pour s'en aſſurer. Mais ayant ſoupçonné ſon deſſein, j'avais pris des meſures pour le repouſſer.

Le 16, vers deux heures, j'étais rendu à *Kamalia*, petite ville où les habitans ramaſſent une grande quantité d'or. Les Buſchréens y vivent ſéparés des Kafirs; leurs huttes ſont éparſes autour de la ville; leur moſquée eſt une pièce de terre carrée, unie & entourée de troncs d'arbres; elle a une petite ſaillie du côté de l'orient, où le prêtre ſe tient quand il appelle le peuple à la prière: on trouve beaucoup de ces moſquées chez les nègres convertis.

A mon arrivée à *Kamalia*, je fus conduit chez un Buſchréen, nommé *Karfa-Taura*, frère de celui qui m'avait reçu ſi hoſpitalièrement à *Kinyeto*. Il raſſemblait une troupe d'eſclaves pour les aller vendre aux Européens ſur la Gambie. Je le trouvai entouré de pluſieurs Slatées qui ſe propoſaient d'accompagner ſa troupe; il leur liſait un livre arabe & me demanda en ſouriant, ſi je le comprenais. Sur

Afrique.

ma réponse négative, il envoya un Slatée chercher le petit livre curieux qui avait été apporté des pays occidentaux : c'était notre livre de prières ordinaires. Karfa parut très-aise d'apprendre que je pouvais le lire ; car les Slatées qui étaient présens me prenaient grace à ma misère & à mon teint jauni par la maladie, pour un Arabe déguisé. Karfa, me voyant lire facilement, n'eut plus aucune défiance & me promit tous les secours qui dépendraient de lui. Il m'apprit qu'il était impossible de traverser de plusieurs mois le désert de Jallonka, à cause des rivières rapides qui partagent le chemin. Il se proposait lui-même de partir pour la Gambie, aussitôt que les rivières seraient guéables & les herbes brûlées; il me conseilla de rester avec lui & de l'accompagner dans ce voyage. Il ajouta plusieurs raisons pour m'engager à l'attendre, me promit des vivres en abondance & me dit qu'à mon arrivée à la Gambie, je lui donnerais ce qu'il me plairait pour salaire ; nous fûmes bientôt d'accord sur ce salaire, aussitôt Karfa me fit préparer une hutte où il ordonna qu'on me fournit abondamment d'eau & de bois ; il m'envoyait de la farine deux fois par jour : cependant la fièvre me minait ; mon hôte eut pour moi, pendant toute ma maladie, les soins les plus

plus tendres ; je ne recouvrai ma ſanté qu'à la fin des pluies ; l'odeur des champs couverts de blé & l'aſpect des campagnes, hâtèrent ma convaleſcence. Afrique.

Les Slatées qui demeuraient à *Kamalia* & un autre qui arrivait de *Ségo*, jaloux des bontés que *Karfa* avait pour moi, firent ſur mon compte mille récits calomnieux & ridicules ; mais l'amitié de mon généreux hôte ne s'en altéra pas. Un jour un eſclave que le Slatée de *Ségo* avait amené, me demanda quelques alimens, je lui dis que j'étais étranger & que je n'avais rien à donner. « Je vous ai » donné à manger lorſque vous aviez faim, re- » prit-il, avez-vous oublié l'homme qui vous » apporta du lait à *Karankalla ?* mais, ajouta-t- » il avec un ſoupir, je n'avais pas alors les fers » aux pieds. » Je le reconnus & demandai à *Karfa* quelques piſtaches pour lui donner en retour de ce qu'il avait fait pour moi. Il avait été fait priſonnier à la bataille de *Joka* & envoyé à *Ségo*, où il avait été acheté par ſon maître actuel.

Au commencement de décembre, Karfa ſongea à completter le nombre de ſes eſclaves ; le 19, il partit avec trois Slatées, pour le marché de *Kancaba* : c'eſt dans cette ville que le roi du Bambara envoie ſes eſclaves par petites trou-

Afrique.

pes. *Karfa*, pendant fon abfcence, me laiffa aux foins du Bufchréen, qui eut pour moi les mêmes foins que mon généreux hôte.

Livré à moi-même j'étendis les obfervations que j'avais déjà faites fur le climat & les productions du fol; j'étudiai les habitans; je me procurai des lumières fur les trois grandes branches du commerce de l'Afrique. L'or, l'ivoire & les efclaves, telles furent mes occupations pendant le refte de mon féjour à Kamalia.

CHAPITRE XI.

Du climat. --- Du sol. --- Productions végétales. --- Population. --- Caractère des Mandingues. --- Leurs mœurs & leurs usages. --- Leurs opinions religieuses. --- Leurs maladies. --- Leurs remèdes. --- Leurs cérémonies funéraires. --- Amusemens, occupations, alimens, arts, &c. --- La servitude, manière dont se font les esclaves. --- Différence entre eux. --- Droits & autorité des maîtres sur ces esclaves.

Le chemin que M. Park avait fait, tant en allant qu'en revenant, se trouvant compris entre les 12e & 15e degrés de latitude : l'on croira aisément qu'il y trouva le climat extrêmement chaud. La chaleur n'était cependant nulle part aussi intense que dans le camp de *Benowm.* Vers le milieu de juin on éprouve souvent des ouragans accompagnés de tonnerre & de pluie ; c'est le prélude de la saison pluvieuse, qui dure jusqu'en novembre : pendant ce temps, la pluie est très-forte & le vent souffle du sud-est ; à la fin de la saison, le vent passe au nord-est & y reste. Dès qu'il s'y

Afrique.

fixe, il produit dans l'aspect du pays un changement surprenant; l'herbe se sèche & meurt; les rivières abaissent rapidemment & plusieurs arbres perdent leurs feuilles.

Vers cette époque on sent le *harmattan*, vent sec & brûlant du nord-est. En passant par-dessus le grand désert de Sahara, il acquiert une puissante attraction pour l'humidité & brûle tout ce qui se trouve sur son passage. Il est cependant très-salutaire; il rend la santé à ceux qui ont souffert de l'humidité constante qui règne pendant la saison des pluies.

Lorsque les herbes sont assez séches, les habitans y mettent le feu : cet usage n'a pas lieu dans le Ludamar. La combustion des herbes offre un aspect effrayant; elle est bientôt suivie d'une verdure fraîche & nouvelle, le pays en devient plus agréable & plus sain.

On trouve en Afrique la plupart des racines comestibles de l'Amérique : cependant M. Park n'y a vu, ni la canne à sucre, ni le caffier, ni le cacao. Les habitans ne les connaissent pas; l'ananas & mille autres fruits y sont aussi inconnus; à l'embouchure de la Gambie, on trouve quelques orangers & quelques bannaniers, mais on ne sait si ces arbres sont indigènes.

Le sol couvert de bois originaires appartient à l'État ; un particulier qui peut cultiver plus de terrain qu'il n'en possède, en obtient, à condition de le perdre, si dans un temps limité il n'est pas mis en culture. Si la condition est remplie, la terre appartient au possesseur & passe à ses héritiers. Afrique.

La population n'est pas très-grande : plusieurs districts sont totalement dépourvus d'habitans ; les frontières de plusieurs royaumes sont désertes ; les bords du Sénégal, de la Gambie & des autres rivières près de la côte, sont défavorables à la population.

Les Mandingues, en particulier, sont doux, gais, curieux, crédules, simples & aimant la flatterie. Leur défaut le plus marquant est le penchant au vol, que pourtant ils regardent comme un crime, puisqu'ils ne s'en rendent pas coupables les uns envers les autres. Ce penchant vicieux est compensé par leur générosité & leur charité désintéressées ; les femmes sur-tout possèdent éminemment ces deux qualités. M. Park les a toujours trouvées bonnes & compatissantes.

La tendresse maternelle ne connaît dans ce climat, ni la contrainte, ni les distractions de la vie civilisée ; le plus tendre retour de la part des enfans, en est la récompense ; le plus grand

Afrique.

affront qu'on puiſſe faire à un nègre eſt de parler avec mépris de celle qui lui a donné le jour. Cette affection filiale n'a rien d'étonnant, la polygamie affoiblit l'amour paternel en le partageant, & concentre la tendreſſe de la mère en un ſeul point : auſſi la ſollicitude maternelle s'étend non-ſeulement ſur les facultés phyſiques, mais encore ſur les morales, & les premières leçons qu'une mère donne à ſon enfant ſont le reſpect pour la vérité. On en a vu un exemple dans le cours de cet ouvrage. Une mère dont le fils fut tué par des Maures à *Funingkedi*, n'avait de conſolation dans ſa douleur extrême, que le plaiſir de dire que ſon fils n'avait jamais fait un menſonge; c'était un éloge pour le mort, une leçon pour les vivans.

Les nègreſſes allaitent leurs enfans juſqu'à ce qu'ils marchent ſeuls, ſouvent elles les nourriſſent pendant trois ans. Dès que l'enfant peut marcher, on lui laiſſe une grande liberté. Les filles en grandiſſant, apprenent à filer le coton, à battre le blé & à s'acquitter des autres travaux domeſtiques. Les garçons travaillent aux champs; les deux ſexes en atteignant l'âge de puberté, ſubiſſent la circonciſion. Les Kafirs regardent cette opération moins comme une cérémonie religieuſe que comme un uſage utile & commode. Le lecteur a vu dans la

fecond volume de cet abrégé les détails de cette cérémonie : nous nous difpenferons de les tranfcrire, puifque le temps n'y a apporté aucun changement.

Afrique.

Les mariages parmi les nègres font bientôt conclus; Dès qu'un homme a trouvé une jeune fille à fon gré, il la demande au père qui la lui donne ordinairement pour le prix de deux efclaves. Il fait enfuite fa déclaration à la fille; mais on ne regarde pas le confentement de celle-ci comme néceffaire; fi les parents font d'accord & qu'ils ayent mangé quelques noix de *Kolla*, que le prétendu offre comme arrhes du marché, la jeune perfonne époufe celui qu'ils ont choifi ou refte fille, car l'amant aurait droit de la réclamer comme efclave, fi les parens la donnaient à un autre. Le jour des nôces, on tue un bouc, un taureau & on prépare beaucoup de mets. A la nuit la mariée eft conduite dans une hutte, où les matrones l'aident à arranger la robe nuptiale qui eft toujours de coton blanc, & faite de manière à cacher la perfonne de la tête aux pieds. Alors elle s'affied au milieu de la chambre & les vieilles placées autour d'elle, lui donnent des leçons de conduite pour l'avenir; des jeunes filles qui amufent la compagnie par des chanfons & des danfes très-gaies, interrompent fouvent la mo-

Afrique.

rale des vieilles femmes. Pendant ce temps, le mari s'occupe au dehors des convives, il leur distribue de petits présents & veille à ce que chacun prenne part à la gaieté commune. Après le repas on chante & on danse toute la nuit; à minuit les matrones conduisent la mariée dans sa hutte & l'époux disparaît à un signe convenu. Vers le matin, les femmes viennent examiner la couche nuptiale, cette cérémonie est indispensablement nécessaire & le mariage serait nul si elle avoit été omise.

Nous renvoyons encore le lecteur au 2 volume de cet abrégé pour connaître la dépendance des femmes, leurs conditions, & les jugemens portés entre les époux.

Les enfans des Mandingues ne portent pas toujours les noms de leurs parens. Quelques-uns de ces noms expriment les bonnes ou mauvaises qualités, d'autre des reproches; outre leur nom propre, ils ont encore un surnom qui désigne la tribu à laquelle ils appartiennent. Quelques-unes de ces tribus sont nombreuses & très-puissantes; chaque négre s'enorguellit de l'antiquité de la sienne.

Sept ou huit jours après qu'il est né, on nomme un enfant; on commence par lui raser la tête, on prépare pour les convives un mets nommé *déga* fait de maïs pilé & de lait

Afrique.

igre; ſi les parens ſont riches, on y ajoute une brebis ou une chèvre. Cette fête s'appelle *Ding-koun-lie* (la tonſure de la tête de l'enfant).

Les négrès ſe ſaluent toujours en ſe rencontrant. *Abbé haeretto, è ning ſemi, anavuari,* ſont leurs ſaluts les plus ordinaires & ſignifient *êtes-vous bien ?* ou quelque choſe d'approchant ; ils ont auſſi des ſalutations pour les différentes heures du jour. La réponſe générale eſt de prononcer d'abord le mot *marhaba* (mon ami), & de répéter le ſalut de la perſonne elle-même ou ſon ſurnom.

Ils calculent le temps par les *ſaiſons pluvieuſes*, l'année par les *lunes*, les jours par les *ſoleils*. Ils diviſent le jour en matin, milieu du jour & ſoir. Le retour du ſoleil eſt au deſſus de leur portée, les changemens de forme de la lune ont attiré leur attention. Ils font une prière à chaque nouvelle lune; c'eſt le ſeul culte que les payens rendent à l'être ſuprême; c'eſt une imprudence de commencer un voyage pendant le dernier quartier de la lune; une éclipſe quelconque eſt attribuée à la ſorcellerie; l'aſtronomie eſt regardée chez eux comme une choſe inutile.

Leurs idées ſur la géographie ne ſont pas plus étendue; ſelon eux le monde eſt une plaine indéfiniment étendue; la mer eſt une grande

Afrique.

rivière ſalée qui les ſepare du *Tobaudodou* (la terre des blancs) & d'un autre pays habité par des cannibales d'une taille giganteſque nommés *Koumi*, auquel ils donnent le nom de *Jong - Sangdou* (terre où on vend les eſclaves). Leur pays eſt le meilleur, ils ſont les peuples les plus heureux & nous plaignent beaucoup.

Malgré leur ſuperſtition, quelques opinions religieuſes des nègres méritent attention; la croyance d'un dieu, celle d'un état futur de peines & de récompenſes ſont générales chez eux. Cependant, ſi l'on en excepte les temps de nouvelle lune, les naturels payens n'offrent aucune prière à Dieu; ils le regardent comme un être ſi au deſſus de nous, qu'ils ne croyent pas que nos importunités peuvent changer quelque choſe à ſes décrets; ils croyent à des eſprits ſubordonnés à qui le Tout-Puiſſant a confié les affaires de ce monde & dont on peut ſe concilier la bienveillance par des cérémonies magiques. Au reſte, ils parlent rarement de leur religion & en parlent toujours avec reſpect.

Rarement les Mandingues deviennent vieux, très-peu vont au-delà de cinquante ou ſoixante ans; ils diſtinguent chacune des années de leur vie par un événement particulier; ainſi ils diſent l'année de la guerre du Kaarta, l'année de la guerre du Farbana, etc: il ſerait poſſible que

Afrique.

n 1796 fut nommé par plusieurs cantons
nnée du passage de l'homme blanc.

Les maladies sont peu communes parmi les
ègres; leurs alimens simples, une vie active
s en préservent. Les fièvres & le flux de ven-
e sont leurs indispositions les plus communes;
our y remédier, ils emploient les saphis &
s cérémonies superstitieuses, qui n'ont d'au-
es vertus que de donner du courage au ma-
de; un traitement plus systématique est celui-
: au premier accès de fièvre on place le ma-
de dans une espèce de bain de vapeurs que
on fait, en étendant sur des cendres chaudes
s branches de *nauclea orientali* sur les-
uelles ont couche le malade enveloppé
ns un grand drap de coton; on arrose les
anches de gouttes d'eau qui parviennent
tre les interstices des cendres chaudes &
uvrent bientôt le malade d'un nuage de va-
urs; ce procédé occasionne une transpiration
ondante & soulage le malade.

L'écorce de différens arbres réduite en pou-
e & mêlée dans les alimens est leur remède
ontre la dysenterie, rarement il leur réussit.

Les autres maladies des nègres sont le téta-
s, l'éléphantiasis & une lèpre du plus mau-
is genre qui se manifeste par des tâches scor-
tiques & qui se fixent aux pieds & aux mains.

Afrique.

La peau se sèche, les extrémités des doig
s'enflent & s'ulcèrent; le pus qui en sort e
âcre & fœtide, les ongles tombent, les os de
doigts se carient & se séparent des jointure
Le mal croît quelquefois au point que le ma
lade perd tous ses doigts des mains & des pieds
quelquefois aussi tous les membres tombent
détruits par cette cruelle maladie que les nè
gres appellent *ballajou* (incurable).

Le ver de guinée est très-commun en plu
sieurs endroits. Les nègres l'attribuent au
mauvaises eaux, ainsi que le gonflement de
glandes du cou & le goëtre, très-commu
dans quelques parties du Bambara. On trouve
aussi dans l'intérieur quelques exemples d
gonorrhée simple.

Les nègres sont meilleurs chirurgiens qu
médecins; ils sont heureux dans le traitemen
des fractures & des dislocations; leurs éclisse
& leurs bandages sont simples & faciles à ôte
On couche le malade sur une natte douce
on baigne souvent le membre fracturé ave
de l'eau fraîche; ils ouvrent tous les abcè
par le feu, les pansemens se font avec de
feuilles lisses, du beurre de shéa ou de l
bouze de vache. Près de la côte où ils se pr
curent des lancettes, ils pratiquent quelque
fois la saignée. Dans les inflammations locale

Afrique.

font usage d'une ventouse singulière, l'opé-
eur fait des incisions à la partie affectée &
applique une corne de bœuf à l'exrémité de
quelle il y a petit trou ; il prend ensuite
ns sa bouche un morceau de cire, puis,
pliquant ses lèvres au trou, il pompe l'air
la corne &, par un mouvement de sa langue,
ferme le trou avec la cire. Ce procédé pro-
it en général un écoulement abondant.

A la mort d'un personnage important les
rens & amis se réunissent & font entendre
s cris lugubres. On tue un bœuf pour ceux qui
sistent aux funérailles ; la cérémonie a lieu le
ur même de la mort. Les nègres n'ont pas de
u de sépulture déterminé, souvent ils creu-
nt la fosse dans la hutte même du défunt ;
corps est vêtu d'une toile de coton blanc &
veloppé d'une natte. A la nuit, les parens le
rtent au tombeau ; lorsque la fosse est hors
la ville on la couvre de branches épineuses
ur en écarter les loups ; jamais on ne
uvre le tombeau d'une pierre qui servirait
monument ou de décoration.

Ici vient naturellement le tableau des amu-
mens domestiques, des occupations, des ali-
ens & des arts des nègres : on a vu dans le
cond volume de cet abrégé, des détails sur
rs instrumens de musique, sur leurs dan-

Afrique.

ses, leurs guiriots ou chanteurs, leurs arts & métiers; nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur, & nous ne parlerons que de leurs alimens; ils varient suivant les divers districts. Les nègres libres déjeûnent à la pointe du jour, avec de la bouillie de farine & d'eau à laquelle on mêle un peu de fruit de tamarin, pour lui donner un goût acide. Vers deux heures on mange une espèce de pouding, fait avec un peu de beurre de shéa. Le souper est le principal repas; il se fait vers minuit : il consiste en kouskous mêlé de viande ou de beurre de shéa. Le breuvage est de la bière et de l'hydromel; ils boivent souvent avec excès; les nouveaux convertis ne boivent que de l'eau. Les naturels de toutes les classes prennent du tabac & en fument; leurs pipes sont de bois, & se terminent par un bowl de terre assez curieux. Dans l'intérieur, le luxe est le sel; les enfans en sucent des morceaux gommés, & dans ces contrées, dire qu'un homme mange du sel avec ses alimens, c'est dire, qu'il est très-riche.

Les esclaves sont en Afrique, relativement aux hommes libres, dans la proportion de trois contre un. On a vu dans le commencement de ce livre, chap II, quel était leur traitement, nous y ajouterons les observations suivantes qui sont essentielles. Plus ils sont

éloignés de leur pays, plus leur valeur augmente, parce qu'ils s'échappent quelquefois lorsqu'ils en sont près. Quant dans une guerre, un homme libre est fait prisonnier, ses amis peuvent le racheter, en donnant deux esclaves à sa place ; un esclave pris n'a point cette espérance : ce sont ces derniers que les Slatées achètent de préférence, dans l'intérieur, parce qu'ils sont moins disposés à s'enfuir que les autres. Les guerres produisent beaucoup d'esclaves & proviennent souvent de provocations très-frivoles, telles que la guerre entre le Kajaaga & le Kaarta, occasionnée par le refus de rendre un esclave, & celle du Bambara & du Kaarta, occasionnée par la perte de quelques bêtes de bétail.

Il y a en Afrique deux sortes de guerre, l'une qu'on appelle *Killi* (appeller dehors) est toujours ouverte & déclarée, & se décide ordinairement dans une seule campagne. Les vainqueurs enchaînent & emmènent leurs prisonniers & emportent leur butin. A leur départ, les fugitifs reviennent & reconstruisent avec activité leurs maisons dévastées pour se reposer encore sous le *Tabba* (1) de leur

(1) Arbre de l'espèce des *Sterculia* & dont les branches sont horizontales.

Afrique.

village. L'autre sorte de guerre s'appelle *Tegria* (pillage ou vol). Elle a pour cause des querelles héréditaires que les habitans d'un pays ou d'un district nourissent les uns contre les autres. C'est après la moisson & quand les denrées sont communes qu'elles ont lieu avec plus de fureur. Le secret préside à ces expéditions & l'audace les fait réussir.

Lorsque, par ces moyens, un nègre est tombé entre les mains d'un ennemi, il reste esclave du vainqueur qui le garde près de lui & plus souvent le fait vendre dans quelque contrée éloignée. Rarement un Africain rend la liberté à celui qu'il a fait esclave.

La famine est une autre cause de servitude. Pendant une grande disette qui dura trois ans dans le pays voisin de la Gambie, plusieurs nègres vinrent à Pisania se livrer aux blancs comme esclaves pour ne pas mourir de faim. Il arrive souvent que les parens vendent leurs enfans pour achetter des vivres.

L'insolvabilité est une troisième cause de servitude. Un marchand malheureux qui a fait une fausse spéculation est à la disposition des créanciers qui le vendent pour se payer de son produit.

L'esclavage est encore la peine de celui qui a commis des crimes contre les lois du pays.

Les

Les crimes de cette espèce, sont l'insolvabilité, l'adultère, le meurtre & la sorcelerie ; mais ces crimes ne sont pas communs. En cas de meurtre, le plus proche parent du mort a la faculté de tuer le coupable ou de le vendre comme esclave. En cas d'adultère, l'offensé a le droit de vendre le coupable ou de lui faire payer une rançon. La sorcelerie est en d'autres mots l'empoisonnement. Ce crime & sa punition sont très-rares.

Afrique.

Un nègre libre devenu esclave, réduit ses enfans au même sort, si la mère est de condition esclave. Quelquefois cependant leur maître leur rend la liberté pour un service important qu'ils en ont reçu. Mais c'est sur-tout en s'échappant que ces esclaves recouvrent la liberté. Une fois qu'ils y sont résolus, il est rare qu'ils n'y parviennent pas. Tels sont les principaux traits du systême d'esclavage dominant en Afrique, & dont la nature & l'étendue prouvent l'antiquité.



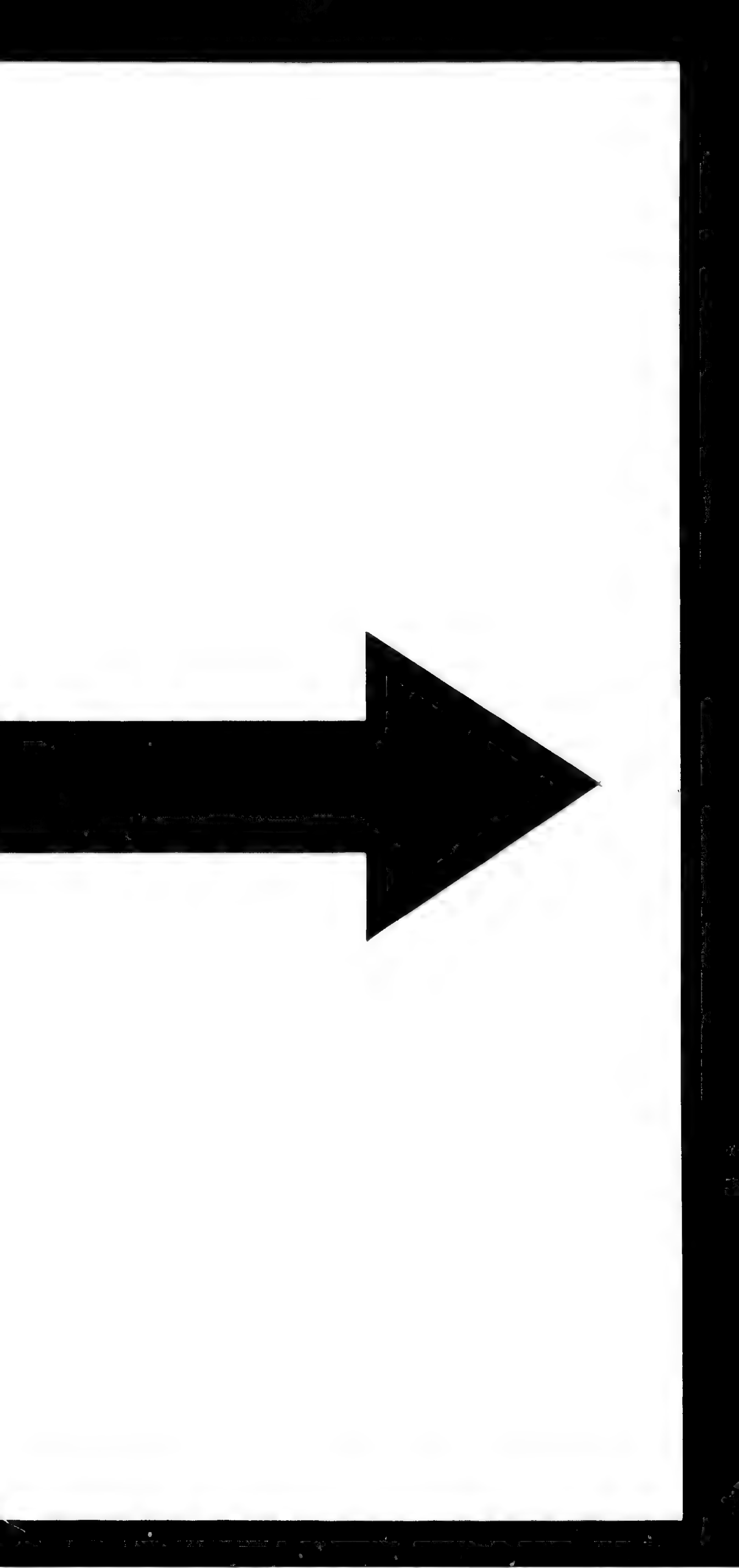
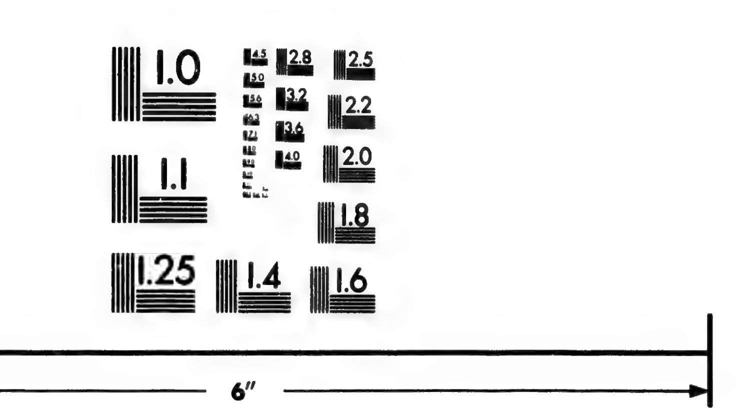
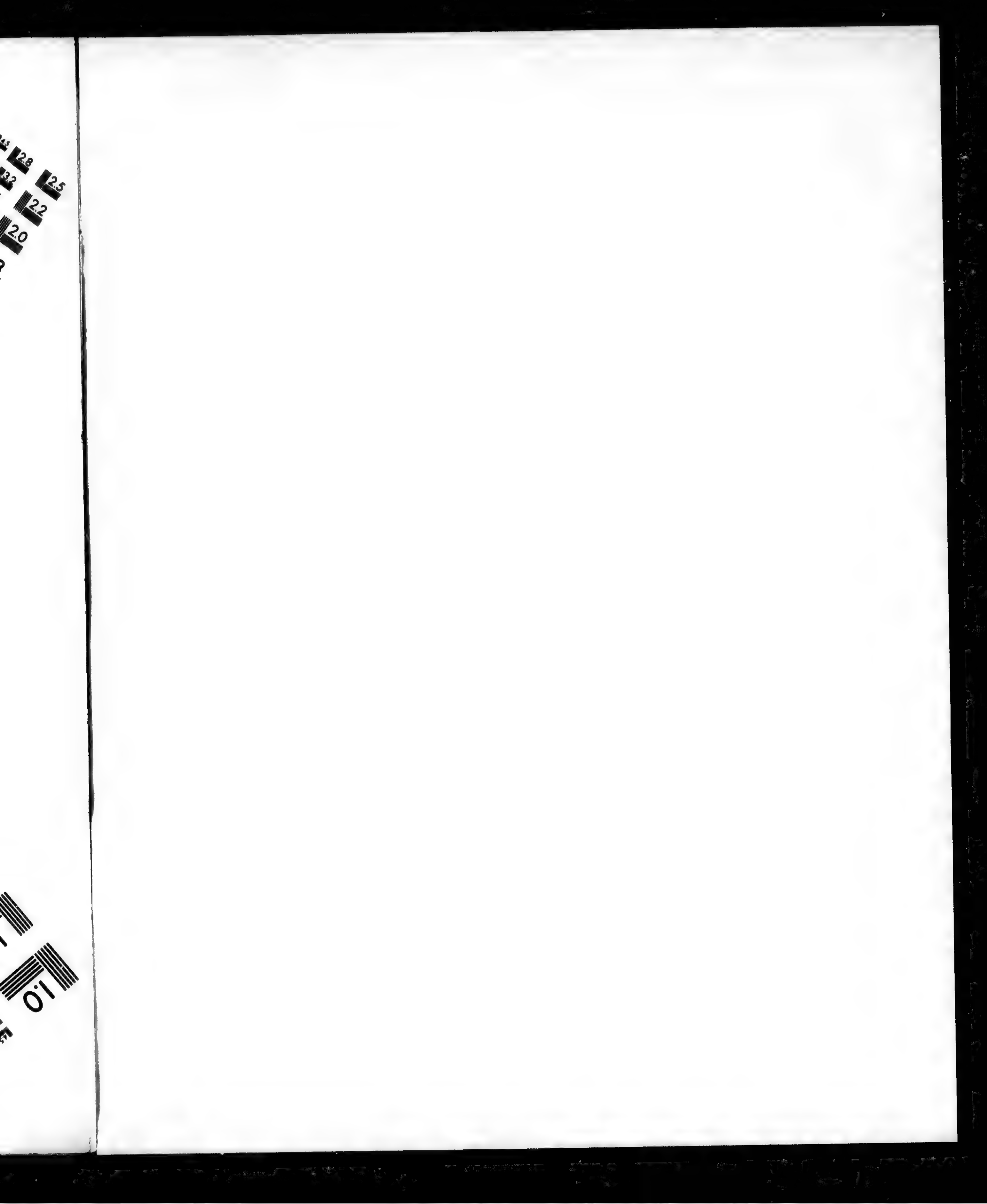


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

Afrique.

CHAPITRE XII.

De la poudre d'or. --- Manière de l'amasser. --- Procédé employé pour la laver. --- Sa valeur en Afrique. --- De l'ivoire. --- Surprise que cause aux Nègres le prix que les Européens y attachent. --- Dents éparses qu'on trouve dans les bois. --- Chasse à l'éléphant. --- Réflexions sur le peu de progrès de la culture.

IL nous reste à parler de l'or & de l'ivoire, les deux marchandises les plus précieuses & les plus importantes productions de l'Afrique, de la manière dont les nègres se les procurent; nous y ajouterons quelques réflexions sur les progrès de la culture : M. Mungo Park nous servira toujours de guide.

Ce n'est que dans les pays montueux qu'on trouve l'or, a-t-on dit. Cette observation n'est pas exacte. On en trouve dans toutes les parties du Manding qui n'a que quelques collines ; il abonde dans le *Jallonkadou* qui est loin d'être un pays montueux, sur-tout aux environs de *Bouri*. Il est à remarquer que dans ce dernier lieu, à quatre journées de marche au sud ouest de Kamalia,

Afrique.

on trouve en même temps & presque au même prix du sel gemme que les nègres apportent du désert, & du sel marin que les nègres vont chercher à Rio Grandi & qu'ils échangent contre de l'or.

L'or du Manding est tout en petits grains, presque purs, dont la grosseur varie depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'un pois. Ils sont dispersés dans un grand volume de sable ou d'argile. Les Mandingues l'appellent alors *Sanou munko*. (Poudre d'or.) Il paraît que ces grains ont été entraînés par les eaux descendant en torrens des montagnes voisines.

Lorsque la moisson est finie & que les eaux sont basses, le mansa indique un jour pour commencer le *Sanou kou* (lavage de l'or). Les femmes se tiennent prêtes pour ce jour marqué. Une pelle ou bêche pour creuser le sable, deux ou trois calebasses pour le laver, quelques tuyaux de plume pour contenir la poudre d'or, voilà les ustensiles employés à ce travail. Le matin on tue un bœuf pour le repas du premier jour & on fait des prières & des opérations magiques pour s'assurer le succès.

Le lavage est le procédé le plus facile pour obtenir la poudre d'or. Pendant que quelques personnes cherchent dans les sables, d'autres

Afrique.

remontent le torrent jusqu'aux endroits plus rapides, où l'eau n'a laissé que des petits cailloux; cette recherche est la plus pénible, souvent les femmes ont la peau des doigts usée à ce travail, mais aussi elles trouvent par fois des morceaux d'or appellés *Sanou birro* (pierres d'or), qui les payent de leurs peines. La méthode la plus sûre pour le lavage, se pratique dans le fort de la saison sèche. On creuse un puits profond au pied de quelque montagne qu'on sait d'avance contenir de l'or & on retire la terre dans de grandes calébasses à mesure que les ouvriers bêchent. On trouve différentes couches d'argille & de terre, on lève de chacune une ou deux calebasses jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une couche qui contienne de l'or, ou jusqu'à ce que les rochers ou les eaux empêchent d'aller plus avant. Les couches de beau sable rougeâtre av[illegible]e petites taches noires, sont celles où on trouve le plus d'or.

La manière de séparer l'or d'avec le sable est très-simple; cette opération se fait toujours par des femmes. Elles mettent dans une grande calebasse avec une quantité suffisante d'eau, une portion de sable ou d'argile, puis elles secouent la calebasse de manière à mêler ensemble l'eau & la terre, & à donner au tout

Afrique.

un mouvement de rotation ; elles commencent doucement & augmentent de vitesse, jusqu'à ce qu'à chaque révolution du mélange, il sorte un peu d'eau & de sable par dessus les bords de la calebasse. Après que l'opération a duré quelque temps, elles laissent tomber le sable au fond & en versent l'eau ; elles ôtent encore le plus gros sable, remettent de l'eau, & ainsi de suite, jusqu'à ce que l'eau sorte presque pur. Prenant ensuite une seconde calebasse, elles versent le sable de l'une dans l'autre, en laissant dans la première la partie qui se trouve le plus près du fond, puis y mêlant un peu d'eau, elles la remuent dans la calebasse en l'examinant avec soin. Elles sont contentes si le contenu de deux calebasses fournit trois ou quatre grains d'or. On garde cette poudre dans des tuyaux de plume qu'on bouche avec du coton.

Ces détails prouvent que les montagnes du pays contiennent une grande quantité de ce métal, & que si on remontait à la source des ruisseaux & des torrens qui en charient ces parcelles, on trouverait l'or en plus grosses parties ; cette recherche conduirait sans-doute à la découverte de quelque mine.

Une partie de cet or est converti en ornemens pour les femmes ; ces bijoux ne sont

Afrique.

précieux que par leurs poids, mais ils sont sans élégance & sans grace. Une femme, en grande toilette, porte ordinairement sur elle en bijoux d'or la valeur de 50 à 60 livres sterling.

Les Slatés consument aussi beaucoup d'or pour leurs voyages, mais les Maures, en échange de leur sel & de leurs marchandises, en enlèvent la plus grande portion. Leur sel est à Kamalia & dans l'intérieur d'un très-grand prix. Une brique d'environ deux pieds & demi de long sur quatorze pouces de large se vend deux liv. sterling. La valeur des marchandises européennes varie beaucoup dans le Manding, suivant que la côte en fournit plus ou moins. Les retours de ces articles se font toujours en esclaves.

Les nègres pèsent l'or dans de petites balances qu'ils portent toujours sur eux. Ils ne mettent aucune différence entre l'or travaillé & l'or en poudre.

L'empressement avec lequel les Européens recherchent les dents d'éléphans étonne beaucoup les nègres. Ils ne comprennent pas l'usage que nous en faisons & pensent, quoi qu'on puisse leur dire, que nous leur en cachons le véritable emploi, afin qu'ils n'augmentent pas le prix.

Les éléphans ſont nombreux dans l'intérieur de l'Afrique & diffèrent de ceux d'Aſie; ils ſont moins dociles & ne ſe peuvent apprivoiſer. Afrique.

L'ivoire que l'on vend ſur les rivières de la Gambie & du Sénégal provient en grande partie de l'intérieur de l'Afrique. Sitôt que les habitans d'un village ont apperçu l'empreinte des pieds d'un éléphant, ils prennent leurs armes, animés par l'eſpoir de manger ſa chair, de faire des ſandales de ſa peau & de vendre ſes dents aux Européens. Dans le Bambara, le Kaarta & le Jallonkadou où les éléphans ſont très-nombreux, le défaut de poudre à canon fait que les habitans ont moins de moyens de leur faire la chaſſe.

Les voyageurs trouvent ſouvent des dents d'éléphant dans les bois, ils les cherchent même très-attentivement.

On a vu dans le vingt-huitième volume de cet abregé, la manière dont les Africains de l'eſt font la guerre aux éléphans, & des détails & obſervations curieuſes ſur cet animal; nous y renvoyons le lecteur, puiſque nous ne pourions que lui répéter ce qu'il a déjà lu.

On connaît maintenant la nature & l'étendue des rapport commerciaux qui ſubſiſtent entre les nègres & les européens. les eſclaves, l'or,

Afrique.

l'ivoire, la cire & le miel, les cuirs, les gommes & les bois de teinture composent les objets d'exportation. Les grains, le tabac, l'indigo, le coton en laine pouraient être exportés aussi; mais les nègres ne récoltent que pour leur consommation intérieure les objets qui demandent de la culture & du travail: on ne peut rien attendre de plus. Cependant il n'y a nul doute que les productions des Indes orientales & occidentales ne puissent être naturalisées dans ces climats; mais il faudrait diriger l'industrie de ce peuple & éclairer son esprit. Cette entreprise préliminaire ne serait pas la moins nécessaire ni la moins difficile.

Afrique.

CHAPITRE XIII.

Manuscrits arabes dont les Nègres mahométans se servent. --- Education des enfans Nègres. --- Retour de Karfa. --- Rhamadan. --- Inquiétudes de M. Park sur son départ. --- Départ de la caravane. --- Son aspect au moment du départ. --- Elle traverse le désert de Jallonka. --- Fin d'une esclave. --- Quelques détails sur les Jallonkas. --- Pont singulier. --- Arrivée à Malacotta. --- Anecdote du roi des Jallofs. --- Incidens sur la route. --- Procès pour un mariage. --- La caravane arrive sur la Gambie. --- Elle s'arrête à Jindey. --- M. Park & Karfa vont à Pisania. --- Diverses particularités qui précèdent le départ de M. Park. --- Il arrête son passage sur un vaisseau américain. --- Il arrive en Angleterre.

Le Buschréen auquel Karfa m'avait confié, (c'est M. Park qui parle) était doux, paisible, affable & strictement attaché à la religion de Mahomet. *Fankouma*, c'est son nom, n'était point intolérant. Il lisait & instruisait la jeunesse. Les garçons prenaient leurs leçons le

Afrique.

soir & le matin avant le jour, à la lueur d'un grand feu; pendant le jour ils travaillaient.

Outre le coran & deux volumes de commentaires sur ce livre, le Buschréen possédait plusieurs manuscrits qu'il avait acheté des Maures. Je découvris que les nègres possédaient une version du pentateuque de Moyse qu'ils appellent *Taureta la mousa*. Cet ouvrage est estimé & se vend le prix d'un esclave de choix. Ils ont aussi une version des pseaumes de David, *Zabora Dawidi*, & enfin le livre d'Isaïe, qu'ils appellent *Lingeeli la Isa*. Au moyen de ces livres, quelques nègres convertis ont acquis quelques connaissances des événemens de l'ancien testament.

Lorsque je montrai la grammaire arabe de Richardson à quelques Slatées de la Gambie, ils furent étonnés de ce que les Européens entendaient & écrivaient cette langue sacrée: l'un d'eux m'offrit un âne & six barres de marchandises pour avoir ce livre.

Dès qu'un jeune écolier a subi ses trois examens, on avertit ses parens qu'il a achevé son éducation & qu'il est à propos qu'ils rachètent leur fils. Ils donnent en échange au maître d'école un esclave ou sa valeur ; si les parens n'ont pas le moyen de retirer leur enfant, il reste esclave domestique du maître d'é-

Afrique.

cole, jusqu'à ce que, par son industrie, il puisse se racheter lui-même.

Karfa revint à Kamalia avec treize esclaves d'élite, tous pris par l'armée du Bambara, dans les royaumes de Wassela & de Kaarta, envoyés de Ségo à Kancuba pour y être vendus. Il amenait aussi une jeune fille qu'il avait épousée à *Kancuba* comme sa quatrième femme & aux parens de laquelle il avait donné trois esclaves. Elle fut bien accueillie par les autres femmes qui avaient fait nettoyer & blanchir une hutte pour la recevoir.

Mes habits étaient si usés que j'osais à peine me montrer. Karfa me fit donner une grande culotte & un vêtement du pays.

Les esclaves que Karfa avait amenés me firent plusieurs questions. Ils voulurent savoir si on les mangeait après leur avoir fait passer la grande eau, & doutèrent de ma véracité quand je leur dis qu'on les employait à cultiver la terre.

La manière dont on s'assure des esclaves consiste à mettre dans la même paire de fers, la jambe droite de l'un & la gauche de l'autre. Ils ne peuvent marcher que fort lentement & en supportant leurs fers avec une corde. Ils sont attachés quatre à quatre avec de fortes lanières tressées. Dans la nuit, on leur met une nouvelle

Afrique.

paire de fers & quelquefois on leur passe au cou une légère chaîne du même métal.

Ceux qui donnent des marques de mécontentement sont assujettis d'une autre manière. On fait entrer la jambe de l'esclave dans une entaille évasée, faite dans un épais billot de bois d'environ trois pieds de long & on l'y attache par une forte vertevelle de fer dont une branche passe de chaque côté de la cheville.

Cependant à d'autres égards, le traitement des esclaves à Kamalia ne fut pas cruel; on les soignait, on les excitait à des jeux de hazard & à chanter des airs qui pussent les réjouir. Quelques-uns supportaient leur malheur avec courage, les autres étaient très-abattus. Malgré les précautions qu'on prenait pour les garder, un d'eux parvint à s'échapper, tous ses compagnons l'auraient sans doute imité s'il eut voulu les aider à rompre leurs chaînes.

Tout était prêt pour le départ, mais on le remit après le rhamadan, qui fut observé avec une grande sévérité par les Buschréens. Je me conformai à leurs usages, je jeûnai pendant trois jours, ce qui m'attira leur bienveillance. La conduite des nègres, leur douceur, leur humilité pendant ce temps, contraste parfaitement avec l'intollérance barbare & la bigoterie que les Maures montrent à cette époque.

Afrique.

Le 19 avril fut enfin fixé pour le départ des Slatées. Cette résolution me tira d'inquiétude; car, malgré la bienveillance de Karfa, j'étais loin de trouver ma situation agréable. J'étais un objet d'inimitié pour tous ceux qui étaient à Kamalia, & j'étais las d'un état continuel d'alarmes & de craintes.

Enfin le jour du départ arriva. La caravane consistait en trente-cinq esclaves appartenant à Karfa & à quatre autres Slatées. Les hommes libres étaient au nombre de quatorze; plusieurs avaient avec eux une ou deux femmes & quelques esclaves domestiques : de plus, le maître d'école qui retournait à *Woradou*, emmenait avec lui huit de ses écoliers, ce qui porta le nombre des hommes libres & des esclaves domestiques à trente-huit.

Parmi les hommes libres étaient six chanteurs, pour nous distraire de nos fatigues & nous procurer un bon accueil de la part des étrangers. A notre départ, les habitans nous suivirent pendant un demi-mille; parvenus sur le haut d'une montagne, toutes les personnes de la caravane reçurent ordre de s'asseoir d'un côté, les yeux tournés vers l'ouest; les gens de la ville furent priés de s'asseoir de l'autre, le visage tourné vers *Kamalia*. Alors le maître d'école & deux principaux Slatées, placés entre

Afrique.

les deux grouppes, prononcèrent d'un ton ſolennel une longue prière, puis, marchant autour de la caravane, en faiſant des marques ſur terre avec la pointe de leurs lances, ils marmotèrent quelques paroles par manière de charme. Après cette cérémonie, toutes les perſonnes de la caravane ſe levèrent bruſquement &, ſans prendre congé de leurs amis, ils ſe mirent en marche.

Nous nous arrêtâmes deux heures à *Marabou*, village muré, pour laiſſer repoſer les eſclaves: nous entrâmes à Bala vers les quatre heures de l'après-midi. A cette époque, les habitans ſe nourriſaient de poiſſon qu'on trouve en abondance dans les ruiſſeaux voiſins. Le lendemain nous nous rendîmes à *Worumbang*, village ſur la frontière du *Manding* & du *Jallonkadou*. Nous y achetâmes une grande quantité de proviſions pour traverſer les déſerts du *Jallonkadou*; le 21, nous entrâmes dans les bois, prenant notre route par *Kinytakouro*.

Après avoir pris quelque nourriture, nous allâmes juſqu'au *Kokoro*, bras du Sénégal. On fit halte pendant dix minutes. Les bords de cette rivière ſont très-hauts, les herbes & les branches faiſaient voir que l'eau s'était élevée à cet endroit, dans la ſaiſon pluvieuſe, à plus de vingt pieds au-deſſus de ce que nous la

Afrique.

voyions. Ce n'était alors qu'un ruiſſeau propre à faire tourner un moulin. Les crocodiles qui y abondent & les dangers de le paſſer à gué dans la ſaiſon pluvieuſe, lui ont fait donner le nom de *Kokoro* (dangereux).

Vers le coucher du ſoleil, nous étions en vue de *Kinytakouro*, ville conſidérable au milieu d'une plaine fertile. Avant d'y entrer, nous fîmes halte pour attendre les perſonnes reſtées en arrière. Une femme & une fille appartenant à un Slatée de Bala, ne pouvaient ſuivre la troupe, elles furent rudement fouettées & on les traîna juſque vers trois heures de l'après-midi, que l'une & l'autre furent affeſtées de vomiſſemens. On découvrit par-là qu'elles avaient mangé de l'argile. C'eſt un uſage aſſez familier aux nègres; mais on ne ſait ſi c'eſt un dérangement d'appétit ou un moyen de s'empoiſonner. Le Slatée à qui appartenaient ces femmes, abandonna l'idée de leur faire traverſer les bois dans cet état & retourna avec elles à Bala.

Nous entrâmes dans l'ordre ſuivant à *Kinytakouro*. En avant, cinq à ſix chanteurs appartenant à la caravane, ſuivis des autres perſonnes de condition libre; enſuite les eſclaves, attachés à la manière ordinaire, quatre tenant à la même corde, un homme avec une lance

Afrique.

entre chaque grouppe ; ſuivaient les eſclaves domeſtiques, enfin les femmes libres, épouſes des Slatées & autres. A cent toiſes de la porte les chanteurs commencèrent une chanſon dans laquelle ils vantaient l'hoſpitalité des habitans de la ville pour les étrangers & leur amitié pour les Mandingues. Nous allâmes droit au Bentang où le peuple ſe réunit pour écouter notre hiſtoire, que deux chanteurs racontèrent. Après leur récit, le chef de la ville leur fit un petit préſent & tous les gens de la troupe, eſclaves ou libres, furent invités par l'un ou l'autre & pourvus pour la nuit de logement & de ſubſiſtances.

Nous partîmes de cette ville le 22 avril, pour nous rendre dans un petit village à vingt-deux milles de là, dans l'oueſt. Les habitans s'occupaient alors à conſtruire des petites huttes temporaires dans les rochers pour s'oppoſer aux hoſtilités des Foulahs du Fouladou. La ſituation qu'ils avaient choiſie était preſque imprenable ; il n'y avait de praticable qu'un ſentier par lequel il ne pouvait paſſer qu'une ſeule perſonne à la fois ; ils avaient amaſſé au haut de ce ſentier des quartiers de rochers pour rouler ſur les Foulahs, ſi ceux-ci tentaient l'aſſaut.

Le 23, nous entrâmes dans le déſert de *Jallonka*, & nous paſsâmes ſur les ruines de deux

Afrique.

deux petites villes brûlées par les Foulahs. A deux heures, nous étions sur les bords du *Wonda*, rivière plus large que le *Kokoro*. Les bancs prodigieux de poissons qu'on y trouve en rendent le courant vaseux. Après avoir traversé la rivière, toute la caravane marcha serrée & avec vitesse, par un pays boisé, mais beau, coupé de montagnes & de vallées & peuplé de perdrix, de poules de Guinée & de cerfs.

Le soir, nous étions parvenus sur les bords du *Co-meissang*, joli ruisseau, dans lequel je me baignai pendant que la troupe se reposait. A environ trois mille de là, nous fîmes halte dans un bois épais & nous allumâmes nos feux pour la nuit. Le rugissement des bêtes féroces & les importunités des petites fourmis brunes troublèrent souvent notre sommeil.

Le 24, nous partîmes à la pointe du jour, après avoir bu un peu de *moéning* (espèce de gruau). Une femme esclave qui avait refusé de prendre de la nourriture le matin, resta en arrière & se plaignit de douleurs vives dans les jambes; on lui ôta sa charge, & elle eut ordre de marcher à la tête de la troupe. Vers onze heures, nous nous reposions au bord d'un ruisseau; quelques personnes découvrirent une ruche d'abeilles dans un arbre creux & allaient

Afrique.

en prendre le miel, lorsque le plus grand essaim que j'eusse jamais vu en sortit & nous fit fuir de tous côtés. La pauvre esclave, qui s'appelait *Nealée*, ne s'était pas levée de place, & avait été piquée d'une manière effroyable. On mit le feu aux herbes, pour aller rechercher sans danger les paquets qu'en se sauvant, on avait laissés çà & là.

Néalée refusa d'aller plus loin; les prières, les menaces furent inutiles; alors on eut recours au fouet. Après en avoir supporté quelques coups, elle se leva brusquemment & marcha vigoureusement pendant cinq heures de suite; mais alors elle tomba sur l'herbe. Le fouet restant sans effet, Karsa la fit placer sur l'âne qui portait nos provisions; l'âne était fort rétif, la pauvre femme ne put se soutenir. Ne voulant pas l'abandonner, les Slatées firent avec des bambous une espèce de litière sur laquelle ils l'assujettirent. Deux esclaves la portaient, & deux autres les suivaient pour les relayer au besoin. Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit au bord d'un ruisseau, au pied d'une haute montagne, nommée *Gangaran-kouro*. Les esclaves fatigués faisaient craquer leurs doigts en signe de désespoir. Aussitôt on les mit tous aux fers; le lendemain ils avaient repris courage.

Afrique.

Le 25, Néalée ne pouvant marcher ni se tenir debout, fut attachée sur le dos de l'âne, qui ne voulut pas marcher avec cette charge. Un cri général s'éleva alors contre la malheureuse esclave. *Kang-Tegi*, *Kang-Tegi* (coupez-lui la gorge), répéta plusieurs fois toute la troupe: je m'éloignai pour n'être pas témoin de ce massacre. Bientôt un esclave domestique, de Karfa portant au bout de son arc les habits de Néalée, me rejoignit & me dit: *Nealée affilita* (Néalée est perdue). Il m'apprit que Karfa n'avait pas voulu consentir à ce qu'on lui coupa la gorge, qu'on l'avait laissée sur le chemin, où les bêtes féroces la dévoreraient bientôt.

Après avoir traversé la rivière *Furkoumah*, aussi large que le *Wonda*, nous marchâmes fort vite. A midi, nous vîmes une grande troupe d'éléphans, qui nous laissa passer tranquillement; nous nous arrêtâmes le soir près d'un petit ruisseau où nous passâmes la nuit.

Le 26, nous montâmes une colline pierreuse, appelée *Boki Kouro*, & arrivâmes à une belle rivière nommée *Boki*, que nous passâmes à gué. A un mille à l'ouest, nous prîmes une route qui conduit au nord-est, vers le *Gadou*. Ayant vu sur le sable des traces de chevaux, on conclut que les brigands avaient passé par

Afrique.

là, & pour les éviter à leur retour, nous marchâmes sans ordre à travers les herbes & les brouffailles. Nous pafsâmes la nuit près d'un puits nommé *Cullongqui* (puits de fable blanc).

Le 27, paffant à travers de grands bois de bambous fecs, & après avoir fait un léger repas fur les bords du *Nunkolo*, nous parvînmes à *Soufeta* village *Jalonka*, fur le *Kullo*. Ce diftrict comprend tout le pays le long des bords de la rivière Noire, principale branche du Sénégal. C'étaient les premières habitations humaines que nous voyions depuis cinq jours. Après beaucoup de prières, on nous donna des huttes pour coucher; mais on nous refufa toute efpèce de provifions à caufe d'une grande difette qui avait régné dans le pays & pendant laquelle les habitans n'avaient vécu que de la poudre jaune qu'on trouve dans les coffes du *Nitta* (efpèce de mimofa que les nègres nomment ainfi), & de graines de bambous qui, bien pilées & préparées, ont un goût affez femblable à celui du riz. Nous apprêtâmes alors pour notre fouper une grande quantité de notre kouskous & plufieurs habitans furent invités à notre repas : ils reconnurent cette attention en enlevant un écolier du maître d'école & en le dépouillant entièrement.

Le lendemain, nous arrivâmes à *Manna*; les habitans recueillaient les fruits des *Nittas*, arbres très-communs dans ce canton. Les coſſes ſont longues, étroites & contiennent quelques ſemences noires enveloppées dans la poudre fine & farineuſe dont j'ai parlé. Lorſqu'on mange cette poudre ſeule elle eſt viſqueuſe; mais avec du lait ou de l'eau elle forme un aliment agréable & nourriſſant. Afrique.

La langue des habitans de *Manna* eſt celle qu'on parle dans le vaſte & montueux pays qu'on nomme *Jallonkadou*. Elle a quelques rapports avec le Mandingue; mais les peuples les regardent comme différentes.

Les *Jallonkas* n'ont point de ſouverain commun; ils ſont gouvernés par de petits chefs indépendans les uns des autres, & rarement unis entre eux, même en temps de guerre.

Le chef de *Manna* nous accompagna juſqu'au bord du *Baſing* (rivière Noire), que nous paſsâmes ſur un pont de bambous d'une conſtruction ſingulière. La rivière, en cet endroit, eſt unie, profonde & a peu de courant. Deux grands arbres, attachés par leurs cîmes, ſont aſſez longs pour gagner d'un bord à l'autre, les racines poſant ſur les rochers & les cîmes flottant ſur l'eau : on place quelques arbres dans cette direction, on les couvre de bambous

Afrique.

ſecs, de manière à former un pont flottant avec un abord en pente à chaque bout, à l'endroit où les arbres touchent aux rochers. Dans la ſaiſon pluvieuſe ce pont eſt emporté par le débordement de la rivière, & tous les ans il eſt rebâti par les habitans de *Manna*, qui perçoivent pour cela, un petit péage de chaque paſſager.

Nous ſûmes dans l'après-midi que deux cents Jallonkas s'étaient raſſemblés près de la petite ville *Mélo*, pour piller la caravane, ce qui nous fit changer de direction & marcher juſqu'à minuit. Avant d'entrer dans *Koba*, on s'aperçut qu'il manquait un homme libre & trois eſclaves. On détacha ſix hommes pour faire des recherches, mais elles furent infructueuſes; & ce ne fut que le lendemain vers onze heures, que nous retrouvâmes dans *Koba*, où nous nous étions arrêtés, l'homme libre & les eſclaves qui avaient quitté la troupe: l'obſcurité de la nuit les avait ſéparés de nous. Nous reſtâmes à *Koba* juſqu'au 30, & *Karfa* ayant loué une eſcorte nous nous rendîmes à *Tinkingtang* : de là marchant par un pays inégal & pierreux, nous arrivâmes au ſoir à *Lingicotta*, petit village dans le diſtrict de Woradou. Ce ne fut qu'à notre arrivée que nous mangeâmes la dernière poignée de farine de nos proviſions.

Le 2 mai, les esclaves étant très-fatigués, nous fîmes halte à neuf milles, à l'ouest, dans un village où, par son crédit, le maître d'école nous procura quelques provisions. De là il envoya un messager à Malacotta pour apprendre son arrivée dans le pays à ses amis, il les pria en même temps de préparer beaucoup de vivres pour régaler la caravane pendant deux ou trois jours.

Afrique.

Le 3, nous partîmes pour Malacotta, & nous attendîmes dans un village à mi-chemin, le retour du messager qui arriva vers deux heures. Le frère aîné du maître d'école le suivait; l'entrevue de ces deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis neuf ans, fut tendre & touchante; ils restèrent quelques temps sans pouvoir parler; enfin le maître d'école reprenant la parole, montra Karfa à son frère, en lui disant: « voilà l'homme qui m'a » servi de père dans le Manding, je vous l'au» rais désigné plutôt, mais mon cœur était trop » plein. »

Nous fûmes bien reçus à Malacotta : c'est une ville non murée. Les huttes, pour la plupart, sont faites d'éclisses de cannes, entrelacées à peu près comme un ouvrage de vannerie, & recouvertes de boue. Nous y passâmes trois jours, pendant chacun desquels le maî-

Afrique.

tre d'école nous fit présent d'un bœuf; les habitans de la ville rivalisèrent avec lui ; ils sont actifs & industrieux ; ils font du savon, en faisant bouillir dans l'eau des pistaches une lessive de cendre de bois. Ils fabriquent aussi du fer qu'ils portent à Bondou, pour l'échanger contre du sel : une troupe de ces habitans revenus depuis peu de Bondou, apporta des détails concernant une guerre entre *Almami Abdulkader*, roi de *Fouta-torra*, & *Damel* roi des *Jalloffs*, dont les événemens devinrent le sujet favori des chants de nos musiciens & des conversations de tous les pays qui bordent le Sénégal & la Gambie.

Abdulkader, voulant propager sa religion, avait envoyé à *Damel* une ambassade pareille à celle qu'il avait envoyée dans le *Kasson*. Deux Buschréens portant chacun un grand couteau, au bout d'une perche, accompagnaient l'ambassadeur : admis en présence de Damel, l'envoyé exposa les intentions de son maître, & lui dit en lui présentant les deux couteaux : « avec ce couteau, Abdulkader » ne dédaignera pas de raser la tête de Damel, » si Damel veut embrasser la foi de Mahomet; » avec celui-ci, Abdulkader coupera la gorge » de Damel, si Damel le refuse : choisissez. » Damel répondit froidement qu'il ne voulait,

ni avoir la tête rasée, ni la gorge coupée. Alors on se prépara à la guerre; à l'approche d'Abdulkader les habitans comblèrent leurs puits, détruisirent leurs subsistances & abandonnèrent leurs habitations. Il marcha ainsi trois jours, à travers un pays désert; son armée souffrit tellement de la disette d'eau, que plusieurs de ses gens périrent en route. Il changea de marche & gagna un bois, où ses soldats ayant trouvé de l'eau, appaisèrent leur soif, se couchèrent sans précaution & s'endormirent sous les arbres. Damel les attaqua dans cette position, un grand nombre fut tué, un plus grand fut fait prisonnier : parmi ces derniers se trouva Abdulkader lui-même. Ce prince extravagant fut conduit devant Damel, dont la conduite en cette occasion est citée avec les plus grands éloges. Il pouvait le faire périr, & les réponses orgueilleuses de son captif semblaient le provoquer à cet acte de vengeance; il se contente de le retenir esclave jusqu'à ce que sa présence dans son royaume ne fut plus un sujet d'alarme pour ses voisins : cet esclavage ne dura que trois mois, après lesquels Damel le rendit aux sollicitations des habitans de Fouta-Torra.

Afrique.

Cette histoire, toute étrange qu'elle est, me fut confirmée par des Européens sur la

Afrique.

Gambie, & par des esclaves qui furent faits prisonniers avec Abdulkader & qu'on transportait aux Indes Occidentales.

Le 7 mai, après avoir traversé le *Ba-lée*, (rivière du Miel), nous arrivâmes à *Biniun-gala*, ville murée, où nous restâmes deux jours : de là nous allâmes à *Dindikou*, capitale du district de *Konkadou*, dont les hauteurs produisent beaucoup d'or. Je rencontrai dans cette ville un nègre dont les cheveux & la peau étaient d'un blanc obscur : c'était un de ces hommes que dans les îles Espagnoles de l'Amérique, on nomme *albinos*, nègres blancs. Leur peau d'une teinte cadavéreuse est désagréable à la vue ; les naturels regardent cette couleur comme l'effet d'une maladie.

Le 11 mai, nous arrivâmes à *Satadou*, capitale d'un district auquel cette ville donne son nom : elle était autrefois d'une grande étendue ; mais plusieurs familles l'ont quittée à cause des incursions des Foulahs de Fouta-Jalla, qui venaient secrètement par les bois, enlever les gens qu'ils trouvaient dans les champs de grains, & même aux puits près de la ville. Le 10, nous traversâmes le Fa[illegible] même fleuve que j'avais déjà passé à Bondou. On le passe aisément à gué dans cet endroit ; le courant n'a pas deux pieds de profondeur,

l'eau en eſt très-pure & coule ſur un lit de ſable & de gravier. Nous paſſâmes la nuit à *Médina*, petit village appartenant en entier à un marchand Mandingue, qui, par un long commerce avec les Européens, a conſervé quelques-unes de leurs habitudes. On le ſert dans des plats d'étain, & les maiſons reſſemblent à celles des Anglais ſur la Gambie. Afrique.

Le 13, une caravane d'eſclaves appartenant à des Serawoullis, convint de faire route avec nous juſqu'à *Baniſerile*, capitale du *Dentila*, à une grande journée de *Médina*. Après une marche fort pénible nous arrivâmes tard à *Baniſerile*. Un de nos Slatées était natif de ce lieu; il en était abſent depuis pluſieurs années; il m'invita à aller avec lui à ſa maiſon. Ses amis le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie: auſſitôt qu'il ſe fut aſſis près du ſeuil de ſa porte, ſa future épouſe lui apporta dans une calebaſſe un peu d'eau, le pria de s'en laver les mains, & lorſqu'il eut fini, elle avala cette eau avec la plus vive émotion de plaiſir. Cette action eſt la plus grande preuve qu'une femme puiſſe donner à ſon amant de ſa fidélité & de ſon attachement.

Nous reſtâmes deux jours en cette ville pour y acheter du fer, du beurre de shéa & quelques autres articles propres à vendre à

Afrique.

la Gambie. Le Slatée de cette ville, ayant appris que les esclaves étaient à bas prix à la côte, resta chez lui pour y terminer son mariage.

Le 16, nous marchâmes par les bois jusqu'à la vue de *Jali-funda*. Décidés à passer la nuit à *Kirwani*, grande ville où nous arrivâmes à quatre heures : nous n'en approchâmes pas. *Kirwani* est dans une vallée, le pays est sans bois & bien cultivé; les habitans sont actifs & industrieux; leur agriculture est à un grand point de perfection, car ils ramassent pendant la saison sèche, le fumier de leur bétail, dont ils font de grands tas pour en fumer leur terres dans la saison, ce que je n'avais pas encore vu en Afrique. Près de la ville, on voit plusieurs fourneaux dans lesquels les habitans préparent le fer qu'ils forgent ensuite en petites barres d'environ un pied de long sur deux pouces de large. Deux de ces barres font une bêche à la manière Mandingue.

Le lendemain de notre arrivée, un Slatée du lieu vint proposer à Karfa, de lui échanger un esclave. Le marché fut bientôt conclu, quelque peu de drap & du beurre de shéa, décidèrent Karfa.

Le 20, nous entrâmes dans le désert de *Tenda*, qui a deux jours de marche; les bois y sont épais & le terrain y va en pente, au

Afrique.

ud-oueſt. Nous y rencontrâmes une caravane de 27 perſonnes revenant de la Gambie, preſque toutes armées de fuſils. Ces nègres avaient de grands baudriers d'écarlate & des chapeaux à l'européenne ; nous apprîmes d'eux qu'il y avait peu de demandes d'eſclaves ſur la côte. A cette nouvelle, les Serawoullis nous quittèrent & prirent le chemin du nord pour ſe rendre à Kajaaga. Nous arrivâmes le ſoir ſur le bord d'un étang nommé *Tabbayée*, où nous nous repoſâmes quelque peu &, marchant enſuite pendant la nuit, les uns près des autres, nous arrivâmes à *Tambaconda*, petite ville murée où nous fûmes bien reçus : nous y paſſâmes quatre jours, à cauſe d'un procès que *Modi-Lémina*, l'un des Slatées de la caravane, y eut au ſujet d'une femme qu'il avait épouſée, dont il avait eu deux enfans & dont il était ſéparé depuis huit ans qu'il avait paſſés dans le Manding, ſans donner aucune de ſes nouvelles. La femme le croyant mort s'était remariée & avait eu deux autres enfans de ſon ſecond époux. *Lémina* réclama ſa femme, l'autre refuſa de la rendre : une aſſemblée de chefs décida que la femme choiſirait entre les deux maris : *Lemina* était un peu plus âgé que ſon rival, mais il était beaucoup plus riche & il eut l'avantage.

Afrique.

On ne trouve plus de *shéas* dès qu'on a paſſé *Tambaconda.* Karfa m'en avertit & je pris ſur cette arbre toutes les notions qu'on a vues précédemment. Nous paſſâmes près de *Sibi-killin*, & nous couchâmes près d'un ruiſſeau qui courait vers la Gambie. Le lendemain après une marche fatigante dans un pays entrecoupé de montagnes & peuplé de ſinges & d'animaux féroces, nous arrivâmes à *Koum-bou*, petit village, près duquel ſont les ruines d'une grande ville détruite dans une ancienne guerre. Les habitans en ſont à tel point in-hoſpitaliers, que nous décidâmes de paſſer la nuit dans les champs & d'y faire des caban-nes pour éviter la pluie que le temps an-nonçait.

Le 28, nous couchâmes dans une ville Fou-lah à ſept milles dans l'oueſt; le 29, après avoir traverſé le *Néola-koba*, bras conſidérable de la Gambie, nous parvînmes à une contrée bien peuplée: là, pluſieurs villes à la vue les unes des autres priſes enſemble, ſont nom-mées *Tenda*; mais chacune d'elles a encore un nom particulier. Nous logeâmes à *Koba-Tenda*, & y paſſâmes la journée du lende-main pour y prendre des vivres.

Le 30, nous entrâmes dans *Jalla-cotta*, ville conſidérable que des bandits Foulahs, venan

lu Bondou, à travers les bois, infeſtent aſſez ouvent. Ici, un de nos chanteurs échangea un Afrique. ſclave contre une jeune fille qui appartenait un habitant de la ville : jamais je ne vis de louleur plus attendriſſante que celle de cette nfortunée quand elle apprit ſon ſort.

Traverſant le lendemain une plaine couverte de *ciboas*, nous arrivâmes au bord du *Néiko*, bras de la Gambie, qui dans la ſaiſon pluvieuſe eſt ſouvent funeſte aux voyageurs. Après que nous l'eûmes traverſé, nos chanteurs célébrèrent notre arrivée dans les terres le l'oueſt. Ce pays eſt très-plane, ſon ſol eſt n mélange de ſable & d'argile. Le ſoir il plut beaucoup & nous eûmes recours aux euilles de ciboa, qui placées ſur la tête, défendent tout le corps de la pluie : nous paſſâmes nuit ſous un grand tabba, près des ruines l'un village. Le lendemain, après avoir traverſé *Noulico*, gros ruiſſeau qui coule vers la Gambie, je me revis à ma grande joie ſur les ords de cette rivière, qui dans cet endroit ſt profonde, peu rapide & navigable. Sur la ive méridionale, vis-à-vis le lieu où nous tions, eſt une grande plaine de terre argileuſe, ommée *Toumbi Tourila*, eſpèce de marais ans lequel des voyageurs ſe ſont ſouvent perus, parce qu'il faut plus d'un jour pour la

Afrique.

traverser. Un peu avant la nuit nous arrivâmes à *Seesukunda*, village du Wouli ; les esclaves ayant cueilli des fruits de *Nittas*, les habitans ne voulurent pas permettre qu'ils entrassent dans leur village avec ces fruits.

Le lendemain, passant par plusieurs villages où l'on ne voulut pas nous recevoir, quoique nous fussions très-fatigués, nous atteignîmes *Baraconda*, où nous passâmes la journée du 4. Le 5, nous arrivâmes de bonne heure à *Médina*, capitale du Wouli ; je demandai des nouvelles du roi qui m'avait si bien reçu à mon passage, & j'appris avec chagrin qu'il avait été dangereusement malade ; *Karfa* ne voulant pas permettre que la caravane s'arrêta, je lui fis dire, par l'officier préposé aux droits que ses prières pour mon bon voyage n'avaient pas été inutiles : nous arrivâmes le lendemain à *Jindey*, où j'avais quitté dix-huit mois auparavant mon ami, le docteur *Laidley*.

Karfa, d'après mon avis, laissa ses esclaves à *Jindey* &, ne voulant pas me quitter jusqu'à mon départ d'Afrique, il m'accompagna. Nous partîmes le 9 de bon matin ; je quittai avec la plus vive émotion mes malheureux compagnons de voyage que la misère & la captivité attendaient dans une autre terre.

Nous

Nous arrivâmes le soir à *Tendacunda*, où nous fûmes agréablement reçus chez la *Seniora Camilla*, qui avait veçu plusieurs années à la Factorie Anglaise & qui parlait bien l'anglais; elle m'avait connu avant mon départ, mais mes vêtemens & ma figure étaient si différens de ceux des européens, qu'elle me prit d'abord pour un Maure. Lorsque je me nommai, elle me regarda avec surprise & m'assura que personne sur la Gambie ne s'attendait à me revoir; qu'on avait répandu le bruit que j'avais éprouvé le sort du major Houghton. J'appris avec peine que *Demba* & *Johnson* n'étaient pas revenus. *Karfa* nous écoutait avec attention; tout lui semblait merveilleux, tout attirait ses regards & excitait son admiration, le lit sur-tout : il me demandait l'usage de chaque chose & m'emabarrassait quelquefois.

Afrique.

Le 10, M. *Robert Ainseley* ayant appris que j'étais à *Tendacunda*, m'offrit son cheval & m'apprit que le docteur Laidley demeurait maintenant à *Kaye*, situé un peu plus bas sur la rivière & qu'il était allé à *Doumasansa* pour acheter du riz; il m'invita à rester chez lui à Pisania, jusqu'au retour du docteur; j'acceptai & Karfa me suivit. J'y arrivai vers dix heures; le Schouner de M. Ainsley était à l'ancre devant la place : c'était pour Karfa

Afrique.

l'objet le plus ſurprenant. Il eut de la peine à comprendre l'uſage des mâts, des voiles, des agrès; il ne concevait pas qu'on pu faire mouvoir un ſi grand corps par la ſeule force du vent. Toute la compoſition du vaiſſeau était neuve pour lui & excita ſa méditation pendant la plus grande partie du jour.

Le docteur Laidley arriva le 12 vers midi; ſa joie & ſa ſurpriſe furent extrêmes. Je repris auſſitôt l'habillement Anglais & je me raſai. Karfa me vit avec plaiſir vêtu d'une manière nouvelle, mais il regretta ma barbe. Le docteur acquitta mes engagemens pécuniaires; au lieu du prix d'un eſclave de choix convenu avec Karfa pour ſes ſoins, je lui en fis compter deux & j'envoyai, par ce Slatée, un préſent au bon maître d'école. Le docteur s'était chargé de placer les eſclaves de Karfa & ce bon nègre attendri de tant de ſoins me diſant ſouvent avec ſenſibilité: « mon voyage a vraiment été heureux. » Il s'écriait en voyant les produits de notre induſtrie, *fato fing inta feng.* (Les hommes noirs ne ſont rien).

La ſaiſon des pluies approchant, j'engageai Karfa à retourner à *Jindey* trouver ſes gens. Le 14, il me quitta avec beaucoup d'attendriſſement; nous eſpérions nous revoir encore, mais notre attente fut trompée.

Le *Charleſtown*, vaiſſeau américain commandé par M. *Charles Harris*, entra le 15 dans la rivière & échangea ſa cargaiſon conſiſtant en rhum & en tabac contre des eſclaves. J'avais pris le parti de m'embarquer ſur ce vaiſſeau & d'aller en Amérique, d'où je trouverais facilement un paſſage pour l'Angleterre; je me ſéparai donc du docteur Laidley, à qui j'avais mille obligations, & de mes autres amis : je partis le 17 juin. Nous reſtâmes à Goré juſqu'au commencement d'octobre; nous arrivâmes enfin au port *Saint-Jean*, à Antigoa, où je trouvai le Paquebot le *Cheſter-field*, qui me ramena à *Falmouth* le 22 décembre; je me rendis de là, immédiatement à Londres, après avoir été abſent d'Angleterre pendant deux ans & ſept mois.

Afrique.

INT

Au voya

CE *voyage*
la côte orienta
ſance du milie
croire que ſans
M. Mungo Pa
dans l'eſt, ont
intrépides voya
bords du Nige
terminé le cour
la joie de ces
mêmes motifs
ſauvages, en ſ
riches de leurs
les dangers qui

Réduit à reſ
térieur du Dar
le projet de pe
chercher le N
y vérifier tout
chevalier Bruc
d'entreprendre
de revenir en E
fait pour ſa gl
Natolie & ne
avoir reconnu
tirer les regar
par leur ſpen
gradation où
des Ottomans.

Nous joind

INTRODUCTION

Au voyage de M. Browne.

Ce voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par la côte orientale, complette presque la connaissance du milieu de ce continent. Tout porte à croire que sans les difficultés insurmontables que M. Mungo Park, dans l'ouest, & M. Browne, dans l'est, ont trouvés sous leurs pas, ces deux intrépides voyageurs se fussent rencontrés sur les bords du Niger dont ils auraient reconnu & déterminé le cours : et quelle n'eut pas alors été la joie de ces deux hommes entraînés par les mêmes motifs dans des régions lointaines & sauvages, en se retrouvant si loin de leur patrie, riches de leurs découvertes & vainqueurs de tous les dangers qui les environnaient.

Réduit à rester pendant trois ans dans l'intérieur du Darfour, M. Browne n'abandonna le projet de pénétrer dans l'occident pour rechercher le Niger, ou dans l'Abissinie pour y vérifier toutes les découvertes faites par le chevalier Bruce, que quand tous les moyens d'entreprendre ces voyages lui manquèrent. Forcé de revenir en Egypte, il crut n'avoir pas assez fait pour sa gloire; il parcourut la Syrie, la Natolie & ne revint dans sa patrie qu'après avoir reconnu ces provinces si dignes d'attirer les regards du voyageur, si intéressantes par leur spendeur passée & par l'état de dégradation où elles sont tombées sous l'empire des Ottomans.

Nous joindrons ici nos éloges à ceux que

l'Europe lettrée a donnés à ce savant voyageur, sur sa constance, son courage, la justesse de ses remarques, la clarté avec laquelle il les expose & sur l'opiniâtreté qu'il a mise dans ses recherches. Cette gloire, il ne la doit qu'à lui seul ; c'est en servant les arts, les sciences & le commerce qu'il se l'est acquise.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur la marche que nous avons suivie dans l'abrégé du voyage de M. Browne. Assez d'écrivains ont publiés des relations sur l'Egypte, & dans les volumes précédents on a lu assez de détails sur les mœurs, les coutumes, les vêtements, &c. des peuples de ces contrées pour que nous nous soyons abstenus d'en parler. Nous n'offrons à nos lecteurs que ce qu'un long séjour au Caire a mis notre voyageur à même de reconnaître plus particulièrement, &, passant rapidement sur les faits connus, nous arrivons au Darfour, principal objet de notre travail. Là, nous n'avons omis aucun fait, aucun indice, & nous osons assurer que le lecteur y retrouvera l'exacte description que M. Browne en donne, & que nous n'avons que resserrée. Nous avons également passé rapidement sur la Syrie, la Natolie & Constantinople : les abrégés des voyages de Norden, Niebuhr & Choiseuil-Gouffier ont assez fait connaître ces contrées : nous n'avons cité que l'entrée du Pacha de Damas, en cette ville, avec la caravane sacrée, bien persuadés que dans un ouvrage tel que celui-ci, le lecteur n'aime à s'instruire qu'en s'amusant, qu'il rejette tout ce qui a déjà été dit & qui n'ajoute pas à ses connaissances ou à ses plaisirs.

LIVRE SECOND.

Voyage de M. Browne en Egypte, dans le Darfour & en Syrie, en 1792 jusqu'en 1798.

CHAPITRE PREMIER.

Alexandrie.—Ses deux ports. — Végétation. — Antiquités.—Population.— Gouvernement.— Commerce. — Manufactures. —Anecdotes. — Voyage à Siwa. — Tentatives pour pénétrer jusqu'au Temple de Jupiter - Ammon. — Route.—Animaux du désert.—Siwa.—Relations. — Mœurs & productions. — L'auteur veut & ne peut pénétrer dans le désert.

Plusieurs voyageurs ont écrit sur l'Égypte, & le lecteur a vu dans les volumes précédens un abrégé de leurs relations. Nous ne nous arrêterons, donc dans celui que nous allons offrir du voyage de Browne, qu'à ce qui nous paraîtra nouveau pour le lecteur, ou à ce qui aura été

Afrique.

obſervé par l'auteur ſous un aſpect différent de celui ſous lequel ſes prédéceſſeurs l'ont vu.

J'arrivai, dit Browne, en Egypte le 10 janvier 1792, après un voyage de vingt-ſix jours qui n'eut rien de remarquable & qui fut exempt de dangers.

Alexandrie peut à peine faire reconnaître l'un des principaux monumens de la magnificence de ſon fondateur, l'entrepôt du commerce de l'Orient & le théâtre du luxe d'Antoine & de Cléopâtre : quinze ſiècles ont fait diſparaître ſon opulence.

On ne peut ſe former une idée de l'ancienne étendue de cette ville par les murailles qui l'entourent aujourd'hui & qui furent bâties par les Saraſins. Elles ſont entrenues avec ſoin pour réſiſter à la cavalerie des Mamelouks & aux Arabes Bédouins qui enlèvent ſouvent le bétail des environs (1).

Une colonnade détruite à plus de moitié eſt le ſeul reſte de l'ancienne ville qui ſoit digne de remarque : on la voit près de la porte de Roſette.

---

(1) Le lecteur voudra bien se souvenir en lisant tout ce qui a trait à l'Egypte, que ceci fût écrit avant l'invasiou des Français.

Afrique.

Tout porte à croire que cette ville était autrefois plus étendue qu'aujourd'hui. Cependant on ne trouve des maiſons que dans un coin de l'eſpace qui eſt entre les deux ports; le reſte eſt occupé par des jardins où l'on cultive les fruits & les légumes auxquels les gens du pays ſont habitués, & par le lieu où l'on jette les immondices & les décombres. Les ruines qui rempliſſent le ſol dans cet endroit ſont cauſe qu'il ne peut être propre à la culture. On voit de toutes parts des monceaux de décombres qui atteſtent l'ancienne grandeur de cette ville; les ſoins que les habitans prennent de creuſer la terre, & les fortes ondées de pluies font ſouvent découvrir des morceaux de marbres précieux, des fragmens de ſculpture & d'anciennes médailles.

Le nouveau port dont le fond eſt rocheux & où les vaiſſeaux ſont expoſés à certains vents, eſt ſitué à l'eſt & n'a jamais été bon; le défaut d'eau fait que les vaiſſeaux y ſont reſſerrés dans un étroit eſpace. D'après le deſſein que Norden en a tracé & l'atteſtation de pluſieurs vieillards qui diſent avoir vu l'eau juſqu'à l'entrée de l'ancienne douane, on peut croire que la mer ſe retire, & que la nature a beaucoup contribué aux changemens opérés dans ce port.

L'ancrage eſt sûr dans le vieux port où l'on

Afrique.

trouve toujours cinq & six brasses d'eau; mais quoi qu'un peu moins spacieux que le nouveau, il est réservé aux seuls mahométans.

A l'extrémité orientale de la ville où l'on croit qu'était autrefois le phare, on trouve un fort en ruines, joint au continent par une chaussée de pierre où l'on a pratiqué plusieurs arches pour affaiblir l'effet de l'eau. On voit aussi, du côté du couchant, une muraille non moins dégradée.

Les maisons d'Alexandrie sont en maçonnerie, à deux étages & commodes. Quoique les toits soient en terrasses, elles sont bien garanties des pluies d'automne.

Il n'y a plus que sept citernes en état de servir: elles contiennent assez d'eau pour l'usage des habitans; leur éloignement fait une ressource à la classe indigente du peuple, qui charie l'eau sur des chameaux & vend quatre ou cinq *paras* (1) la charge d'un de ces animaux.

Les toits des citernes sont en bois, ce qui fait penser qu'ils sont aussi anciens que les citernes mêmes, car, dans un pays où le bois est très-rare & la pierre très-abondante,

(1) Le *para* vaut un sol de France.

on ne peut croire que les habitans actuels les eussent construits à si grands frais. Afrique.

Le sol naturel d'Alexandrie est pierreux & sabloneux, par conséquent stérile. Cependant on trouve presque par-tout une couche végétale légère propre à toutes cultures & qui a sans doute été rapportée. Les jardins produisent des oranges & des citrons; les dattes, sans être de la première qualité, sont bonnes & la culture en est lucrative; l'aspect des dattiers offre un coup-d'œil agréable.

La culture des herbes potagères & des racines réussit bien à Alexandrie au moyen de fréquentes irrigations. Les arbres fruitiers indigènes sont le Nerprun & le Caffier, que les habitans nomment *Kischné*. Le premièr porte un fruit de la grosseur d'une cerise, avec un noyau, mais qui par son parfum & sa couleur ressemble plutôt à la pomme.

La colonne de Pompée & l'Obélisque sont les monumens antiques qui ont éprouvé le moins de dégradation. On ne peut cependant plus lire sur la colonne l'inscription que Pococke en a autrefois copiée.

On trouve dans la grande mosquée un sarcophage de marbre serpentine, semblable à celui qui est au Caire & que Niébuhr a décrit. Il est chargé d'hiéroglifes & n'a point

Afrique.

ressenti les effets du temps. Un fermier de la douane voulut, dit-on, autrefois l'enlever pour l'offrir à l'empereur d'Allemagne : il avait, à cet effet, gagné les chefs du pays. Son secret fut découvert. Le peuple s'assembla en tumulte & il fallut qu'il renonçât à son projet. Depuis ce temps, on en permet à peine la vue à un étranger.

Des mahométans de diverses nations, des chrétiens grecs, des Arméniens & des Juifs composent la population d'Alexandrie, qui ne s'élevait à guère moins de vingt mille ames en 1792. Mais la peste de 1796 en a beaucoup diminué le nombre. La situation du couvent des moines grecs est délicieuse & romantique.

Dans l'est de la ville, sur les bords de la mer, on voit les maisons des consuls & des négocians européens les unes près des autres. Ils font société entre eux, vivent à la manière européennes & ne sont jamais troublés que par leurs propres querelles.

Souvent dupes des Francs qui le sont eux-mêmes des courtiers & autres agens du pays que leur commerce les obligent d'employer, les habitans d'Alexandrie se portent rarement à quelque malhonnêteté envers les étrangers, quoi qu'ils ayent la réputation de ne pas les aimer beaucoup.

Afrique.

Un Sardar, tantôt caſchef, tantôt officier inférieur, commande le fort & les troupes de la ville. Les habitans ſont chargés du gouvernement civil. Un Arabe nommé par le Grand-Seigneur remplit les Fonctions de Cadi ou premier magiſtrat; des Scheiks & les Imans des deux moſquées rempliſſent les autres places de la magiſtrature.

Les revenus d'Alexandrie ne vont pas au-delà de 4,500 bourſes, ou 225,000 liv. ſter. Du temps de Ptolomée, ils montaient à 12,500 talens, ou deux millions & demi-ſter.

Alexandrie fait un commerce plus conſidérable que Damiette. Tout ce que l'Europe tire d'Égypte & tout ce qu'elle y envoye, paſſe par ſes ports. Les îſles de Candie & de l'Archipel y portent le bois de charpente & de conſtructionpour les vaiſſeaux; Conſtantinople y verſe en grande quantité le cuivre brut & travaillé. Le café, le riz, les cuirs non-tannés, partent de tous les ports de l'Égypte, & ce paſſage continuel de tant de marchandiſes tient les habitans dans la plus grande activité.

De petits bateaux, portant de quinze à cinquante tonneaux, font le cabotage de Roſette à Alexandrie. Les marchandiſes que l'on tranſporte de Roſette au Caire y ſont portées ſur des bateaux d'une autre forme. Le ſafran qu'on

Afrique.

cultive en Egypte, & le ſéné, qui vient princi-palement par Suez, & qu'on recueille en partie dans la Nubie près de la première cataracte du Nil, ſont les principaux articles que les Européens prennent en retour des marchandiſes qu'ils apportent en Égypte.

Le commerce du drap que l'Europe four-niſſait eſt beaucoup diminué; les Égyptiens y ont ſubſtitué les draps du pays. Livourne four-nit encore à Alexandrie quelque peu de corail travaillé, & Veniſe de la verroterie.

Pluſieurs langues ſont très-familières aux habitans d'Alexandrie : mais l'arabe dont ils ſe ſervent eſt mêlé de beaucoup de mots tirés du turc & de pluſieurs autres idiômes.

La perſévérance & l'adreſſe qu'Hirtius a re-marqué en eux, ſe fait encore diſtinguer parmi leurs traits caractériſtiques. Le moyen qu'ils emploient pour fendre une ancienne colonne de trois ou quatre pieds de diamètre eſt ingé-nieux. Ils font une entaillure d'un demi-pouce de profondeur & qui s'étend ſur un douzième de la circonférence, &, mettant à chaque extré-mité de l'entaillure un morceau d'acier de la grandeur d'une pièce d'argent de cinq francs, ils enfoncent un coin dans le milieu. Pendant ce temps-là, cinq ou ſix morceaux d'acier ſont placés à égale diſtance autour de la colonne

& on les y fait entrer à petits coups de marteau : bientôt la colonne eft partagée régulièrement. Afrique.

On fabrique à Alexandrie des lampes & des phioles de verre vert & de verre blanc. Au lieu d'alkali, on fe fert de natrun : on trouve de l'excellent fable fur la plage baffe de la côte.

Le gouvernement & les habitans d'Alexandrie eurent, il y a quelque temps, une querelle au fujet de la conduite des chrétiens Syriens chargés de la douane. Les habitans d'Alexandrie ne font pas dociles & leur fituation les enhardit contre le gouvernement. Ils regardent les Beys comme des ufurpateurs rebelles à la Porte & s'attachent à profiter de leurs moindres fautes. Les Beys veulent les traiter comme les autres Égyptiens, mais ils les trouvent fans ceffe occupés à perpétuer leur autocratie imparfaite qu'ils ont maintenue jufqu'à préfent à force de fubterfuges.

Les magafins publics furent fermés par un cafchef envoyé par Mourad-bey pour remplir cet ordre. Cet officier, chargé d'arrêter & de mener au Caire le Scheik Mohammed-el-Miffiri, un des principaux Mullas, diftingué par fon efprit & fon éloquence, & toujours oppofé aux volontés des beys, n'était point accompagné de foldats; il fut bientôt contraint de fortir de la ville & les habitans chafsèrent

Afrique.

en même temps le ſurintendant de la douane contre qui ils avaient ſouvent, mais inutilement porté des plaintes au Bey. Après ces démarches hardies, on répara les murs de la ville & on la mit en état de défenſe; tous les habitans furent diviſés en diſtricts & armés ou à leurs frais ou aux dépends du public. Un mois après, un corps de troupe marcha contre Alexandrie pour la faire rentrer dans le devoir: des députés de cette ville annoncèrent aux Caſchefs qui le commandaient qu'ils feraient reçus amicalement s'ils venaient ſans intentions hoſtiles, ſinon, que tous les habitans s'oppoſeraient à ſon entrée. L'un des Caſchefs ne ſe ſentant pas en force pour ſoumettre la ville, déclara qu'il ne voulait que certifier que les habitans étaient toujours attachés au gouvernement & que Mourad-bey avait été trompé ſur la cauſe de leurs préparatifs. Quinze jours après il quitta Alexandrie, n'emportant qu'un préſent de peu de valeur, que lui offrirent les marchands européens.

Déterminé à découvrir les veſtiges du temple de Jupiter-Ammon, je me procurai un interprète & fis marché avec quelques Arabes qui chariaient des dattes & d'autres marchandiſes de Siwa, pour qu'ils portaſſent mes proviſions & mon bagage, & qu'ils me fiſſent paſſer

en

en sûreté parmi les autres Arabes qui font paître leurs troupeaux dans le voisinage de la mer. Nous partîmes d'Alexandrie le 24 février 1792, & suivîmes les côtes de la mer ; nous fîmes le premier jour huit milles (1) & j'aperçus les fondemens d'un grand nombre d'édifices, dont les restes étaient si dégradés, qu'il n'était pas possible de découvrir à quoi ils avaient servi & s'ils étaient anciens ou modernes. Nous suivîmes les côtes pendant neuf jours, sans jamais perdre la mer de vue. La côte est unie, le sol plane & sablonneux : quelques endroits sont couverts de verdure, &, quoique l'herbe ne consiste qu'en différentes espèces de kalis, elle suffit pour les chameaux. Nous portions avec nous de l'orge & de la paille hachée pour nos chevaux.

Afrique.

Dans les longs voyages, les orientaux se servent d'une espèce de beurre clarifié qu'ils appellent *miskli* & qui se conserve long-temps. On l'apporte de la côte occidentale de Barbarie. (2)

---

(1) Dans tout le cours de cet ouvrage il n'est question que de milles géographiques.

(2) Ne serait-ce pas le beurre végétal dont parle M. Mungo-Park ?

Nous vîmes, presque par-tout où nous nous arrêtâmes, des gerboises, des tortues, des lézards & quelques serpens. Une immense quantité de limaçons étaient attachés aux herbes épineuses que nos chameaux paissaient ; nous n'aperçûmes guère d'autres oiseaux que ceux de mer, un petit épervier qu'un voyageur tua, fut le seul oiseau de terre que je vis.

Nous trouvâmes près de quelques sources des lapins sauvages, nous remarquâmes aussi des traces de gazelles & d'autruches. Un vent de nord-ouest & de nord-ouest quart de nord, nous incommoda beaucoup ainsi que des ondées de pluie journalières.

Des partis de Bédouins gardaient leurs troupeaux sur le chemin & dans le voisinage du lac Maréotis, maintenant à sec. Plusieurs nous reçurent avec hospitalité & bienveillance & nous régalèrent de lait, de dattes & de pain frais.

Le 4 mars, nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, & nous arriveâmes le 9 à Siwa à huit heures du soir.

De la mer à Siwa le chemin est stérile, rempli de sable, de rochers & de talc.

Karet-am-el-Soghëir où nous passâmes le 7 est un lieu triste dont les habitans sont pauvres : on y trouve de la bonne eau ; le scheik-

Afrique.

el-Bellad, pour nous remercier de quelques petit présens que nous lui avions faits, tua un mouton & nous en fit part. Ce village est indépendant ; son territoire ne produit que des dattes qui nourissent les habitans, leurs chameaux & leurs ânes.

A un mille & demi de distance, on voit un bosquet de dattiers & un peu d'eau : on trouve dans le reste de la route quelques parties de terre couverte d'une croûte de sel.

Siwa répond parfaitement à l'idée qu'on a des Oases. Son terrain peu spacieux, mais fertile, est environné d'un désert. Avant d'entrer dans la ville, on marche une demie-heure au milieu des dattiers ; nous mîmes pied à terre & nous nous assîmes, selon l'usage, sur le *niesjed*, (place où l'on s'assemble pour prier). Près de cette place était le tombeau d'un marabou. Nous fûmes complimentés sur notre arrivée par les chefs de la ville, qui nous conduisirent dans un logement assez peu commode, mais le meilleur qu'ils eussent : on nous apporta bientôt un grand plat de riz & de la viande bouillie ; les Scheiks assistèrent à notre repas.

Mes compagnons de voyage m'avaient fait passer, sans m'en avertir, pour un Mamelouk ; mais le peuple ayant remarqué que

Afrique.

je ne me joignais pas à lui pour la prière du soir, conçut des soupçons ; il fallut s'expliquer le lendemain. Les Scheiks furent étonnés de mon projet de voyage dont ils ne concevaient pas les motifs ; cependant, grâce à quelques petits présens, tous, un seul excepté, étaient disposés à se concilier avec moi. Ce Scheik rigide était sur-tout indigné de ce que j'avais pris le costume des Musulmans. Après beaucoup d'altercations, on me laissa trois jours pour me reposer, mais, pendant ce temps, je ne pus sortir sans être accablé de pierres & d'injures. Mon sort s'améliora le quatrième jour, j'obtins la permission de me promener dans la ville pour en examiner les choses remarquables.

Suivant un sentier bien ombragé à travers les jardins, j'arrivai à ce qu'on appelle des ruines. Je vis là, un édifice d'une antiquité incontestable, petit à la vérité, mais digne de remarques. Il n'y avait qu'une seule chambre & les murs étaient construits de grosses pierres pareilles à celles des pyramides. Cette chambre de trente deux pieds de long sur quinze de large & dix-huit de haut, était autrefois couverte par six grandes pierres qui atteignaient d'une muraille à l'autre. Une grande porte & deux portes parallèles étaient à une

Afrique.

extrémité ; l'autre bout de la chambre était presque entièrement en ruines : on n'y voyait aucune trace d'appartemens attenans, les murs étaient au dehors couverts de sculpture. On y voyait trois rangs de figures qui semblaient former une procession & dont les intervalles étaient remplis de caractères hyérogliphiques. La voûte était ornée de la même manière ; mais une des pierres était tombée & on n'en pouvait voir la suite. Les cinq autres pierres restaient entières, on en pouvait distinguer la sculpture ; dans quelques endroits, les couleurs des peintures étaient encore conservées.

Les environs de cet édifice attestent qu'il y en a eu d'autres que le temps a détruits jusqu'au niveau du sol, & dont les habitans ont enlevé les matériaux qu'il est facile de distinguer dans les murs de leurs maisons.

Par les ordres des Scheiks on nous avait préparé un excellent dîner dans un jardin où nous fûmes à l'abri des importuns. Le soleil était près du méridien, j'en profitai pour prendre hauteur & je trouvai 29° 12' & une fraction de latitude nord, & 44° 54' de longitude est.

On me mena le lendemain dans des appartemens taillés dans le roc ; on n'y trouvait ni ornemens ni inscriptions ; mais on dut les

Afrique.

creuſer avec beaucoup de peines. Ils ne contiennent rien qui annonce de quel uſage ils ont pu être : cependant on peut préſumer qu'ils ont été faits pour y dépoſer les morts.

Ce monument, ouvrage des prèmiers Égyptiens, me fit eſpérer d'en trouver de plus conſidérables en avançant davantage, ou du moins d'apprendre par le moyen des Arabes errans, quelque choſe ſur la poſition des ruines du fameux temple de Jupiter-Ammon, ſi, toutes fois, elles exiſtent encore. Il me ſemblait probable que les Arabes qui traverſent le déſert en tous ſens, euſſent quelques notions ſur ces ruines qui ne doivent être qu'à trois ou quatre journées de Siwa.

Les Scheiks que je conſultai ne purent m'indiquer cet objet de mes recherches, mais un d'eux m'apprit, qu'on trouvait en marchant vers l'oueſt un endroit appellé *Araſchié* où l'on voit des ruines ; mais il m'apprit auſſi qu'elles étaient entourées d'eau & que faute de bateau on n'en pouvait approcher. Quoique je fuſſe perſuadé que ce n'était pas l'Oaſe d'Ammon, je réſolus de m'y rendre : le 12 mars, je me mis en route. Au bout de deux jours nous arrivâmes dans le lieu qu'on nous avait indiqué : il eſt peu diſtant de la plaine de *Gégabid*. C'eſt une île au milieu d'un lac d'eau

Afrique.

salée ; on y voit beaucoup de rochers difformes, mais on ne peut croire que ce soient des restes d'architecture ; il est même hors de vraisemblance qu'on y ait jamais construit quelqu'édifice, puisqu'on n'y trouve ni sources ni arbres. Nous marchâmes encore quelque temps vers le sud ; mais nos recherches étant infructueuses, nous entrâmes dans le chemin qui va de Siwa à Alexandrie, & nous arrivâmes dans cette dernière ville, le 2 avril 1792.

Sur la route de Siwa à Araschié, je vis un petit édifice d'ordre dorique : on n'y remarquait aucune inscription ; ses proportions annonçaient le beau temps de l'architecture ; il n'était cependant que de pierre calcaire.

La ressemblance des ruines de Siwa avec celles de la haute Égypte, prouve assez que les édifices d'où elles proviennent ont été bâtis par la même race d'hommes. Les figures d'Isis & d'Anubis s'y distinguent également dans les sculptures, & les proportions des colonnes sont les mêmes.

Les habitans de Siwa n'ont aucune tradition vraisemblable sur la nature sablonneuse des rochers qui sont dans le voisinage des ruines & qui diffèrent essentiellement des pierres de ces ruines.

Pour se rendre de Siwa à Berna sur la côte,

Afrique.

il faut quatorze jours, de Siwa au Caire douze jours & autant pour aller de Siwa à Charjé, principal village de l'Elwah.

L'Oafe de Siwa a environ fix milles de long & quatre milles & demi de large. Des dattiers, des grenadiers, des figuiers, des oliviers, des bananiers, des abricotiers rempliffent une grande partie de cet efpace. Les jardins y font bien entretenus & produifent abondamment. On y cultive du riz rougeâtre qui diffère de celui du Delta, & du blé pour la confommation des habitans. On y trouve des fources d'eau douce & d'eau falée; mais la plupart des premières font chaudes & les étrangers qui boivent de leurs eaux font fouvent attaqués de fièvres très-dangereufes. Après les pluies, la terre refte pendant plufieurs femaines couverte de fel.

Quatre ou cinq Scheiks font à la tête du gouvernement; leur dignité eft élective, celui dont le parti eft le plus fort l'obtient toujours. Souvent ils font oppofés entr'eux, & le bien public en fouffre; ils rempliffent les fonctions de cadi & des juges, mais n'ont pas affez de confidération pour maintenir l'ordre. Le peuple prend les armes pour le moindre prétexte, & les familles ennemies fe font la guerre, même au milieu des rues.

Afrique.

Souvent un enfant nouvellement né est précipité du haut d'une maison dans la rue : c'est le fruit du libertinage des femmes que rien ne donne occasion de soupçonner. On fait des recherches pour découvrir les auteurs du crime, elles sont presque toujours inutiles & bientôt on n'en parle plus.

Les habitans de Siwa ont le teint plus foncé que les Egyptiens ; leur dialecte leur est particulier. Il font rarement usage de café & de tabac ; il sont de la secte de Malik. Les gens pauvres sont vêtus fort simplement, ils vont presque nus. L'habillement des autres ressemble plus à celui des Arabes du désert qu'à celui des Egyptiens ou des Maures. Ils portent une chemise de toile de coton blanc, qui leur tombe jusqu'à la cheville du pied & qui a de grandes manches ; ils se coiffent d'un bonnet rouge tunisain & n'ont point de turban : leurs souliers sont aussi rouges. Dans le temps chaud, ils jettent sur leurs épaules un drap bleu & blanc qu'on nomme *melayé* & auquel ils substituent une couverture de laine pendant l'hiver.

Les Siwans ont peu de meubles ; quelques vases de terre, quelques nattes en font la plus grande partie : on voit quelques ustensiles de cuivre chez les riches. Les caravanes de Mourzouk leur vendent quelques esclaves ; ils

Afrique.

tirent du Caire & d'Alexandrie, où ils vont vendre leurs dattes, en partie sèches & en partie battues & semblables à des confitures, les autres objets dont ils ont besoin. Ils mangent peu de viande & de poisson; notre pain leur est inconnu : ils mangent des gâteaux plats, sans levain & à demi-cuits, & des crêpes faites de farine & d'eau & frites dans de l'huile de palme : ils se nourissent principalement de riz, de lait & de dattes; ils boivent une liqueur qu'ils tirent du dattier & qu'ils appellent *eau de dattier*; elle peut enivrer quand elle est un peu fermentée. Ils n'ont, pour quadrupèdes domestiques, que des chèvres égyptiennes, des moutons dont la laine ressemble au poil de chèvre, quelques bœufs & quelques chameaux.

Les femmes de Siwa portent des voiles comme celles d'Égypte.

Aftique.

CHAPITRE II.

Route d'Alexandria à Rosette. — Aboukir. — Rosette.--Terané.—Foué.—Deirout & Demenhour. — Gouvernement de Terané. — Carlo-Rosetti. — Commerce du Natron. — Voyage aux Lacs.—Les Lacs.—Du Natron.--Couvents & manuscrits cophtes.—Départ pour le Caire.

Le premier mai (c'est toujours Browne qui parle), je partis à cheval d'Alexandrie pour me rendre à Rosette : pendant deux milles, je marchai au milieu de vestiges d'anciens édifices qui ne méritent pas d'être remarqués. Sur les bords du canal, on trouve assez d'herbe pour nourrir les troupeaux des habitans d'Alexandrie; on y voit aussi beaucoup de dattiers.

La *Taposiris parva* de l'antiquité dont les ruines sont en partie au bord de la mer & en partie sous l'eau, était à deux mille d'Aboukir.

Aboukir n'est qu'un mauvais village. Près de là, est un petit port formé par une langue de terre, au bout de laquelle on a bâti une forteresse peu redoutable où sont quelques soldats

Afrique.

& un Tcherbachi, qui levent un droit de péage sur tous ceux qui passent l'eau près de la forteresse. Il n'entre dans le port d'Aboukir que les vaisseaux qui veulent éviter le mauvais temps.

Le chemin d'Alexandrie à Rosette est indiqué par de petites colonnes de briques élevées de distance en distance. Nous mîmes huit jours & demi à le parcourir.

Les environs de Rosette méritent tous les éloges qu'on en a fait. Si l'on n'y trouve pas les sites romantiques des bords du Rhin & du Danube, on contemple du moins avec plaisir des champs fertiles qui produisent presque tout ce qui est agréable ou nécessaire à la vie. Le riz couvrant la terre de sa verdure, les bosquets d'orangers exhalant leur parfum, les dattiers à l'ombre épaisse, les mosquées & les tombeaux d'une architecture bizarre, mais simple; le Nil majestueux & fécondant, qui coule à regret vers la mer, font des tableaux sublimes qui affectent délicieusement l'ame du voyageur.

Les environs de Rosette offrent quelques restes d'antiquité. Le château d'Abou-Mandou qui en est à deux mille, s'éleve pittoresquement sur les bords du Nil.

Rosette est d'une forme régulière & oblon-

gue, elle eſt très-peuplée. Ses habitans ſont mieux civiliſés que ceux d'Alexandrie & du Caire. On compte parmi eux quelques Francs & beaucoup de Grecs. C'eſt l'entrepôt du commerce du Caire & d'Alexandrie ; ſa manufacture de toile de coton ſuffit à la conſommation du pays.

Afrique.

Une barre à l'embouchure du Nil au deſſous de Roſette, rend la navigation de ce fleuve dangereuſe. Le Nil qui, pendant ſes débordemens, forme pluſieurs petits bras, n'a que deux principales embouchures, celle de Roſette & celle de Damiette.

Le diſtrict de Roſette eſt ſous la direction de Mourad-Bey & le gouvernement du Caire, nomme un officier inférieur pour commander dans cette ville.

Pluſieurs ſavans, c'eſt-à-dire, pluſieurs théologiens & caſuiſtes mahométans vivent à Roſette dans une apathie ſtoïque. On les voit ſouvent aſſis dans leurs jardins, sur les bords du fleuve, occupés à fumer & à converſer.

Le 6 mai, je m'embarquai pour Terané. Un vent favorable nous porta juſqu'au canal de Menouf, qui eſt en ligne directe avec le cours du fleuve au deſſus du Delta.

Les villages de cette partie de l'Egypte ſont près les unes des autres, très-peuplés, & les

Afrique.

champs qui les environnent sont très-bien cultivés. La plaine s'étend à perte de vue de chaque côté du fleuve, mais celle du côté de l'ouest n'offre que très-peu de terres labourables. Les paysans y ont l'air pauvres, ce qui est nécessaire sous le gouvernement des Mamelouks.

Leur bétail est considérable & ils tirent beaucoup de profit du passage des étrangers. on trouve, dans quelques-uns de ces villages, des femmes pour la commodité des voyageurs; elles partagent leur gain avec le gouverneur qui les protège, & leur métier ne leur donne aucun air de légereté ou d'indécence.

Un bateau de Menouf nous porta en six heures à Terané. De Rosette à Terané je comptai plus de cent villages parmi lesquels on distingue Foué aux préjudice duquel Rosette s'est agrandi. Son site est un des plus agréables qu'offrent les bords du Nil. Deirout, sur la rive occidentale, est une grande ville; Demenhour, plus peuplé que Deirout, est sur le canal qui porte l'eau à Alexandrie.

Terané est à l'embouchure la plus occidentale du Nil, à très-peu de distance de ses bords. Les maisons sont bâties en briques de terre cuites au soleil; quelques-unes le sont aussi en pierre.

Mourad-Bey a sous sa dépendance la ville &

Afrique.

le district de Terané. Un de ses caschefs est ordinairement chargé du gouvernement & de la perception des revenus. Lors de mon passage, *Carlo Rosetti*, marchand vénitien & consul général de l'empereur d'Allemagne, était chargé de cette perception. Il se fit donner le privilège exclusif de recueillir & d'exporter le natron dont les Européens augmentaient beau-coup leurs demandes. Jusques là, cet article n'avait été d'aucun rapport pour les Beys, leurs gens le donnant aux Européens au plus bas prix possible.

La quantité de natron qu'on tire des lacs, le prix qu'il coûte sur les lieux & les impôts qu'on y met sont incertains. Carlo Rosetti fut le premier qui en afferma le commerce; cette spéculation lui donna, sur le district de Terané, une autorité presqu'égale à celle des Caschefs.

La consommation du natron augmentait à Marseille, à Venise & à Livourne. Les essais qu'on en fit à Londres ne furent pas sans succès. Rosetti chargea son neveu de résider à Terané en qualité de son délégué, mais ce jeune homme n'était pas propre à gouverner un peuple accoutumé à n'obéir qu'à la crainte. Quelques soldats esclavons ne suffisaient pas pour protéger les gens employés à recueillir le natron; trois mois après mon départ de Terané,

le neveu de Rofetti mourut & fa mort fu attribuée au poifon. Depuis ce temps l'oncle a vendu une grande partie de fon privilège & n'en retire prefque plus aucun profit.

Les droits du gouvernement fur cet article fe font élevés dans l'année de la plus grande confommation à 32,000 patakes qui font 6,000 liv. fter. La guerre en a beaucoup diminué la confommation.

Le neveu de Rofetti me fit loger chez lui. Je parcourus le lendemain toute la partie du Delta qui eft vis-à-vis la ville; j'y trouvai plufieurs morceaux de colonnes & des ruines qui annonçaient d'anciens édifices, mais je ne vis point d'infcriptions ni d'objets dignes de recherches.

Je me rendis aux lacs avec des Arabes qui allaient y chercher une charge de natron. Cinq efclavons me fervirent d'efcorte. Nous marchâmes toute la nuit, à fept heures du matin nous arrivâmes près d'une fource voifine du lac & nous nous y repofâmes quelque temps pour nous rafraîchir. Le chemin de Terané aux lacs eft plane & beau, quoique le pays foit ftérile. Les édifices les plus voifins de ces lacs font trois couvents habités par quelques religieux Cophtes. Deux font à un mille & demi du lac oriental, le troifième en eft à fix mille. On voit encore

quelques

quelques vestiges d'autres bâtimens détruits depuis long-temps.

Afrique.

On ne trouve dans cette partie de l'Égypte d'autres animaux que la gazelle & l'autruche qui y paraissent très-rarement. Les bords des lacs offrent seuls quelques plantes & quelques roseaux. Le lac oriental est d'une forme très-irrégulière, & il est difficile d'en déterminer l'étendue. Il y a plus d'eau en hiver qu'en été. Je vis des marques qui m'indiquaient qu'il avait monté quatre pieds plus haut qu'il n'était en ce moment. On dit que vers la fin de l'été ces lacs sont presqu'à sec & qu'alors l'espace qui a été couvert par l'eau reste couvert de sel. Au sein du lac jaillit une source qui agite beaucoup l'eau. Près de cette source le thermomètre marquait 76°. tandis qu'en plein air il était à 87°. Le lac occidental ne diffère presque pas de l'autre; dans tous les deux, l'eau est d'une couleur rougeâtre, & le fond qu'on aperçoit facilement est d'une couleur de sang.

La surface de la terre autour des lacs est imprégnée de natron; elle offre au pied la légère résistance d'un terrain labouré qui a éprouvé une petite gelée. Le sol est d'un sable solide. Après la moindre évaporation, l'eau des lacs laisse toujours un sédiment de sel. Une

Afrique.

montagne voisine de ces lacs offre, pour peu qu'on y creuse la terre, des masses de natron plus alkalin & plus brillant, qui ressemble assez à celui de Barbarie & à celui que j'ai remarqué dans le chemin de Soudan.

L'épaisseur du natron dans les lacs est d'une coudée ; il se régénère facilement. Les Arabes disent que le pays qui le produit, s'étend à vingt jours de marche.

Le natron se vend à Terané une piastre le *Cantar*; mais il est probablement enchéri par les frais. Les Arabes, malgré le privilège de Rosetti, en exportent furtivement & le vendent par tout où ils peuvent. La quantité que Venise en tirait annuellement est beaucoup diminuée.

Je visitai les deux couvens cophtes les plus voisins des lacs. J'y appris que le baron de Thunis ou Tholus que Catherine II, impératrice de Russie, avait envoyé en Égypte quelques années auparavant pour détacher les Beys de la Porte, était le seul européen qui eût passé dans ce lieu avant moi. Cet envoyé, moins prudent que courageux, fut arrêté au Caire & mis sécrètement à mort par l'ordre des Beys qui ne voulurent pas le livrer à la Porte qui le leur demandait.

Les religieux de ces couvents ont toute la simplicité des premiers âges. Rarement ils

mangent de la viande, plus rarement encore ils touchent au vin & au café. Ils sont ignorans, mais étrangers au vice. Ils cultivent un petit jardin qui leur fournit les végétaux les plus usuels, ils élèvent quelques volailles & ont leurs puits particuliers. La charité des chrétiens de leur secte leur fournit le reste des choses nécessaires à la vie; leurs besoins comme leur dépense, ne s'étendent pas loin. On entre chez eux par une trappe appuyée en dedans par deux meules de pierre. Leurs couvens quoique bâtis depuis plusieurs siècles, sont encore en très-bon état.

Afrique.

On me montra dans un des couvents, plusieurs livres, les uns en langue cophte, les autres en arabe & même en syriaque. J'y vis un dictionnaire arabe & cophte, l'ancien & le nouveau testament, & les œuvres de Saint Grégoire de Naziance en arabe. Le supérieur me dit qu'ils avaient plus de huit cents volumes, mais il refusa de m'en céder aucun, même de m'en faire voir d'autres. Les moines des ces couvents ne parlent que l'arabe vulgaire.

Je retournai après trois jours passés dans le voisinage des lacs, à Terané. J'en partis pour le Caire où j'arrivai le 26 mai 1792.

Arique.

CHAPITRE III.

Le Caire.—Gouvernement de l'Egypte en 1792. —Pacha & Beys.—Mamelouks.— Leurs talens militaires.—Puissance & revenus des Beys.— Kalige.—Nil.—Mosquées.—Bains & Ockals. Maisons.—Mœurs & usages.— Différentes classes du peuple. — Cophtes.—Commerce.— Manufactures.—Monnaie.—Fortéresse. — Citernes.— Mis Attiké.—Ancienne Mosquée.— Ancienne Babylone. — Fostat. — Boulak. — Gizé.—Tombeau de Schafey.—Bateaux pour se promener.—Gens qui charment les serpens. Magie.—Danseuses.—Cafés.—Tableau historique de ce qui s'est passé en Egypte avant la conquête des Français.—Beys actuels.

ONZE mois de séjour au Caire, m'ont mis à même de parler d'une manière plus exacte que tous ceux qui m'ont précédé, de cette ville célèbre.

La réputation d'une ville surnommée *la grande* & qui est la seconde de l'Orient, la capitale de l'Afrique & le théâtre d'événemens étonnans, sa nombreuse population composée de nations diverses qui gardent leurs idiômes, leurs mœurs & leurs costumes, tout excite

l'admiration & la curiosité de l'étranger qui entre au Caire.

Afrique.

Le Caire est à l'est du Nil, un peu loin de ses bords; mais le faubourg de Misr-el-Attikô & celui de Boulak se prolongent jusqu'à ce fleuve. On voit au sud-est & à l'est la chaîne de montagnes qui suit le cours du Nil, jusque dans la Haute-Égypte; au nord du Caire, la plaine s'étend jusqu'au Delta, auquel elle ressemble par ses productions & par le sol. Au-dessous de la montagne est le fort, regardé comme redoutable avant l'invention de l'artillerie.

Cette ville, que les gens du pays appellent *Misr*, sans pareille, *Misr*, mère du monde, n'a que des rues étroites, nécessaires pour garantir les habitans de la chaleur d'un soleil vertical : on étend souvent une toile légère d'un rang de maison à l'autre, & cette perspective offre aussi son agrément.

Selim II, sultan des Turcs, qui conquit l'Égypte, alors gouvernée, & depuis plus de 300 ans, par l'aristocratie militaire des Mamelouks, respecta ses anciens préjugés. C'est d'après l'usage qu'il établit, que le pacha ne fait que partager le pouvoir des Beys, & que son autorité dépend de leur volonté unanime. Les intérêts opposés de ces Beys occasionnent souvent des guerres sanglantes entre eux; mais ils oublient

Afrique.

leurs querelles & s'unissent tous contre un ennemi commun.

Sélim était trop sûr de son pouvoir pour craindre que ses ordres fussent méconnus, & l'autorité du pacha fut d'abord très-étendue; mais elle s'anéantit successivement par les intrigues des Beys. Président perpétuel du divan, sa juridiction était plutôt civile que militaire. Long-temps cette assemblée se tint au château; à présent elle a lieu dans le palais d'un des principaux Beys; cependant, lorsqu'on reçoit un firman de Constantinople, les Beys se rendent au château pour entendre les ordres de la Porte. Après la lecture, ils disent : « *Esmana oua taana* » (nous avons entendu & nous obéirons); dès qu'ils sont dehors, ils s'écrient unanimement : « *Esmana oua ausma* » (nous avons entendu & nous désobéirons).

Salah Aga, esclave de Mourad-bey, se rendit en 1791, par ordre du gouvernement d'Égypte, à Constantinople, pour y négocier la paix avec la Porte. Il offrit au Grand-Seigneur des chevaux, de riches étoffes & quelques autres objets. Il fut bien accueilli & nommé *vaquil el sultan* (agent du sultan) au Caire. On voulait par-là l'engager à diviser les beys; mais ceux-ci sentant le danger de leurs divisions s'étaient réunis par intérêt, dès-lors ils ces-

sèrent d'envoyer le tribut à Constantinople.

Afrique.

Les Mamelouks sont pour la plupart des esclaves Circassiens, Géorgiens & Mingreliens; les autres sont des prisonniers Autrichiens ou Russes, qui préfèrent cet état à leur religion. Ce sont les agens des Beys qui les recrutent à Constantinople; on admet quelquefois dans leur corps des esclaves nègres qui viennent de l'intérieur de l'Afrique. On leur apprend tous les exercices qui donnent de la force & de l'agilité; on leur fait cultiver les lettres dès qu'ils montrent quelques dispositions pour l'étude. Quelques-uns écrivent fort bien l'arabe, mais la plupart ne savent pas lire & Mourad-bey est de ce nombre.

Toujours un simple Mamelouk est revêtu de l'habit militaire & armé d'une paire de pistolets, d'un sabre & d'un poignard; il est coiffé d'un bonnet vert, autour duquel est roulé un turban; le reste de l'habillement ressemble à celui de tous les autres mahométans & sa couleur dépend de la fantaisie de celui qui le porte : ils ont pourtant de longues culottes de drap de Venise cramoisi, auxquelles sont attachées leurs pantouffles rouges. A cheval, outre les armes dont j'ai parlé, ils ont une paire de pistolets d'arçon & le *dubbous* (hache de bataille). Pour le combat, ils portent un casque

Afrique.

ſur leur tête & une cotte de maille ſous leur robe. Ces cottes de mailles coûtent quelquefois jusqu'à cinq cents piaſtres : elles viennent de la Perſe & de Conſtantinople. Leurs chevaux ſont des plus belles races arabes & achetés quelquefois de 150 à 200 liv. ſter.

Les Mamelouks n'ont point de paye ; ils ſont nourris par les beys, les caſchefs ou les autres officiers auxquels ils appartiennent. Tout officier qui achète un eſclave en fait de droit un Mamelouk.

L'eſclave admis au nombre des Mamelouks reçoit de ſon maître un cheval, des armes & l'habillement complet : cet article ſe renouvelle tous les ans dans le mois du rhamadan. La générosité de leurs maîtres, les récompenſes qu'ils obtiennent, les extorſions qu'ils ſe permettent fourniſſent aux Mamelouks de quoi ſatisfaire leur avarice où leur débauche. Ceux que la faveur des Beys élèvent aux places de chaſnadars ou tréſoriers, acquièrent ſouvent de grandes richeſſes.

Plus étourdis qu'inſolens, les Mamelouks aiment l'oſtentation ; rarement ils ſe marient avant d'avoir obtenu un emploi : ils ſont contens de leur ſort & on en a vu pluſieurs refuſer de le changer. Les Arabes regardent ceux qui ſont nés de parens chrétiens comme de mauvais mahométans.

Afrique.

Rarement les Mamelouks ont des enfans, quoi qu'en général ils soient robustes & bien faits. On présume que, les fils même d'un Bey n'ayant ni titre ni considération, les femmes se font avorter. De dix-huit Beys dont l'histoire m'est très-connue, deux seuls ont eu des enfans vivans.

Intrépides, hardis, supportant gaiement toutes les fatigues, montant à cheval & maniant le sabre avec habileté, ils sont bien supérieurs à tous les soldats de l'orient; mais inférieurs aux troupes européennes pour les manœuvres régulières & les évolutions rapides.(1)

Un Mamelouk que la faveur ou son mérite seconde, devient caschef & avec le temps bey: mais il doit sur-tout son élévation à son attachement au parti d'un chef puissant.

Vingt-quatre Beys, parmi lesquels on compte le Yeux-Tchery-Aga & quelques autres officiers se partagent le gouvernement de l'Egypte entière. Le successeur de celui qui meurt est choisi par celui qui a le plus d'autorité; mais il devrait l'être par les ving-trois Beys restans.

Plusieurs Beys reçoivent de la Porte des di-

---

(1) L'invasion de l'Egypte par les Français, en est une preuve convaincante.

Afrique.

gnités auxquelles sont attachés des revenus indéterminés : telles sont celles de *Scheik-el-ballad*, ou gouverneu de la ville; *Defterdar*, ou grand trésorier; *Emir-el-hadgi*, ou conducteur de la caravane sacrée.

Les gouverneurs particuliers d'un district & les autres officiers sont nommés par le Bey auquel le district appartient; ce sont ordinairement les esclaves mêmes du Bey qui occupent ces places; ils rendent compte à leurs maîtres de leurs recettes. Pour être opulent, un Bey doit avoir six cents à mille bourses de revenus par an; ceux de Mourad-bey s'élevaient au double. Les Beys les moins riches ont environ trois cents bourses, ou 15,000 liv. ster. de revenus.

Un *Mulla*, nommé tous les ans à Constantinople, exerce au Caire la principale autorité judiciaire; il juge principalement les cas douteux & difficiles. Il y a en outre un cadi dans chaque district; le nombre de ces districts est, au Caire, de plus de deux cents.

Les Imans, ou prêtres des quatres sectes, ont la direction respective de ceux qui professent ces sectes. Le *Scheik-el-Bikkeri* est très-respecté par sa place & exerce une autorité spéciale sur les autres ıchérifs.

Les émolumens du cadi sont du dixième de

la valeur des objets conteſtés ; leurs jugemens ſont ſouvent le fruit de la ſubornation. Afrique.

Chaque Bey juge les affaires importantes dans ſon gouvernement ; ils ſont attentifs à reſpecter mutuellement leurs droits. Leur gouvernement a l'avantage de la grande publicité ; mais les gouvernans ſont toujours acceſſibles à l'influence ſi puiſſante de l'or.

Rapportons une affaire dont j'ai été témoin. Deux Maronites, ſucceſſivement fermiers des douanes, s'étaient beaucoup enrichis. Dans une querelle, l'un d'eux ſe permit une réflexion choquante pour l'autre qui ſe rendit auſſitôt chez le Bey & lui dit : « Cette cité n'eſt pas aſſez vaſte pour moi & un tel. Il faut que tu faſſes mourir l'un de nous deux ; donne la mort à mon ennemi, voici dix mille ſequins pour toi. » Le marché fut accepté & exécuté à l'inſtant.

Les caſchefs perçoivent les revenus & jugent les petits procès dans leur arrondiſſement ; mais on peut appeler de leur jugement au tribunal du Bey. Les cophtes font la répartition & la perception des impôts. Ce travail exige des connaiſſances locales au-deſſus de l'intelligence des Beys & de leurs lieutenans.

Chaque profeſſion, chaque métier a, au Caire, ſon ſcheik particulier, dont l'autorité

Afrique.

est très-grande sur les personnes de sa communauté. Chaque rue est aussi fermée par une porte, qui peut retarder les efforts d'une troupe mutinée : ces deux motifs contribuent à maintenir le bon ordre.

Le plus ancien tribut dû par les sujets au gouvernement, est le *zecchat*, ou le dixième de toutes les productions de la terre. Mahomet, qui établit cet impôt, le destina aux pauvres & défendit aux personnes de sa famille d'en profiter; mais en même temps il leur alloua la cinquième partie du butin qu'on ferait à la guerre. Ce tribut se perçoit encore de la même manière; mais il a perdu sa destination première. On donne aussi le nom de *zecchat*, à l'impôt mis sur les marchandises qu'on fait entrer dans le pays, & qui a depuis peu remplacé presque entièrement le précédent.

Le *charrage* est le second impôt. C'est le *gizie*, ou la capitation, auquel sont imposés les *Dhummiés*, c'est-à-dire, les chrétiens & les juifs : les vrais mahométans ne sont pas soumis à la capitation.

L'Égypte étant une des premières acquisitions territoriales des mahométans, les impôts ne s'y levèrent pas d'abord avec sévérité. Les abus commis sous le califat égyptien, en l'appauvrisant & en la dépeuplant, ont nui aux

Afrique.

institutions les plus douces & les plus raisonnables : ces abus sont parvenus graduellement à leur comble, & s'ils s'étendent davantage, l'existence des cultivateurs est compromise.

Une taxe de deux patakes (1) par foddân (2), est le principal impôt territorial qu'on lève en Égypte. Fut-il l'effet d'un accord entre les vainqueurs arabes & les gens du pays ? existait-il sous un gouvernement antérieur ? c'est ce qu'on ignore : mais le sultan Sélim le maintint. Comme on ne cultive maintenant que les deux tiers des terres de l'Égypte, cet impôt ne produit que 8,600 bourses, ou 420,000 liv. sterling, au lieu de 12,900 bourses qu'il pourrait produire. Mais les Beys, peu contens de ce revenu légitime, exigent souvent cinq ou six patakes de plus par foddân, ce qui porte cet impôt à 1,250,000 liv. ster. Aussi plusieurs districts sont-ils en retard de plusieurs années pour cette taxe.

Les droits de douane qu'on perçoit à Alexandrie, Damiette, Suez & Cosseïr, & le tribut exigé des caravanes qui font le commerce d'Afrique, à leur passage à Charjé, à Assiout &

(1) Le Patake, pièce de monnaie Hongraise, vaut 1 liv. 10 s. de France.

(2) Le Foddan équivaut à-peu-près à un acre.

Afrique.

même à leur commerce au Caire, font une autre branche d'impôts. Il eft difficile d'avoir des données certaines fur fon produit, qui varie tous les ans.

Le grand nombre de villages entièrement habité par des cophtes, qui font en pleine rebellion, les eccléfiaftiques & les gens de leur fecte attachés aux Beys & qui font francs de toute impofition, font que le *gizié* ne rapporte pas ce qu'on pourrait l'eftimer.

Quelques impôts arbitraires des droits de péage fur le Nil & en quelques autres endroits, des confifcations & fur-tout le pillage, forment le refte des revenus des Beys. Les négocians français, au commencement de cette guerre, furent vexés à un tel point, qu'ils quittèrent le Caire & fe retirèrent à Alexandrie.

Les Arabes errans ne payent aucun tribut. Quelquefois ils font repouffés & pillés en s'approchant des villes ; mais les Beys ont coutume de les ménager & de vivre en bonne intelligence avec eux.

Le fel provenant des falines du bord de la mer, paye un léger droit à Affiout & au Caire. Les bains, les femmes publiques, les *choummari* (maifon où on vend de l'eau-de-vie), payent auffi quelques droits.

Le *miri*, ou revenu public, fe compofe des

Afrique.

impôts dont on vient de parler. Les Beys devraient envoyer annuellement 1,200 bourſes à Conſtantinople ; mais jamais ils ne manquent de raiſons pour les retenir.

Quoiqu'on alloue au pacha mille mahboubs, ou 3,000 piaſtres pour ſa dépenſe journalière, l'état qu'il eſt obligé de tenir, fait que ſon pachalik n'eſt pas très-lucratif.

Le tréſorier de la monnaie remet tous les jours cinq cents demi-mahboubs à Mourad-bey & à ſa femme, & ce n'eſt-là qu'une faible partie de leurs dépenſes.

Les impôts auxquels elles ſont aſſujetties font préſumer que les terres ſont d'une grande valeur en Egypte. Je ne puis en déterminer le coût, non plus que celui du travail du cultivateur qui eſt payé ſur le produit. Je crois cependant pouvoir évaluer celui-ci à un ſeptième de piaſtre par jour.

Les ſucceſſeurs de Mahomet n'ont pas ſuivi ſes préceptes ſur l'héredité. Dans pluſieurs contrées le gouvernement s'arroge la propriété des terres : autrefois il y avait encore quelques exceptions à cet uſage, elles ſont détruites aujourd'hui ; tous les droits ſont confondus par la violence. La plus grande partie des terres d'Egypte appartient donc au gouvernement & aux prêtres attachés aux moſ-

Afrique.

quées : ils les ont obtenues, ou de la munificence des princes & de quelques riches particuliers, ou les mesures que quelques individus ont prises pour l'avantage de leur postérité. On désigne du nom *wakf*, la portion des prêtres : ce mot signifié une chose sur laquelle le droit du propriétaire est immuable, mais dont le profit est destiné à quelqu'établissement charitable.

La cause qui fait léguer aux mosquées les propriétés territoriales est dans le droit d'héritage, que le gouvernement prétend avoir & dans les amandes ruineuses qu'il exige. Par ce moyen elles font partie du *wakf*, & le gouvernement n'a plus de prétentions à former sur elles : mais le légataire s'arrange de manière que ses héritiers & leurs successeurs en perçoivent la rente, dont on n'alloue aux mosquées qu'une trés-petite partie. On voit donc que les procureurs des mosquées & le gouvernement, donnent à ferme une plus grande partie des terres de l'Egypte, ce qui rend le cultivateur peu fortuné, parce que les charges qu'on lui impose sont toujours très-onéreuses.

Les contrats entre les propriétaires & les fermiers sont ordinairement à vie ; le fermier & sa famille n'emploient d'autres bras que

loi

lors des débordemens du Nil, pour arroser les terres. Jamais un paysan n'afferme plus de terre qu'il n'en peut cultiver avec sa famille, & toujours il est maître de la quitter & de changer d'habitation : mais tel est l'attachement de ces malheureux pour la terre qu'ils labourent, qu'on en a vu plusieurs, s'imposer les plus dures privations, pour pouvoir acquitter le propriétaire de leur champ & rester dans leur coin de terre.

Afrique.

La nourriture & quelques vêtemens forment le payement des domestiques des grands, mais ils s'en dédommagent par leurs extorsions.

Revenons au Caire : cette ville s'étend du nord au sud ; il n'y a plus que quelques fragmens de ses anciennes murailles. Le *khaiige*, ou canal qui la traverse, commence à Misr-el-attiké. Long-temps il présente l'aspect d'une voierie où l'on jette toute sorte d'immondice : on le nettoie à la crue du Nil, alors il est couvert de bateaux.

La croissance périodique du Nil est encore la même que dans les premiers siécles, c'est-à-dire de 16 coudées ou 24 pieds anglais. Il croît, depuis le 21 juin jusqu'au commencement de septembre, de quatre pouces par jour, passé ce temps, il décroît graduellement jusqu'au solstice d'hiver : on sait que

Afrique.

cette croissance annuelle contribue à la fertilité de l'Égypte.

La plus grande largeur du Nil n'est pas de deux mille pieds ; son courant peut être estimé à trois milles par heure ; ses eaux sont toujours troubles & vaseuses : elles sont sales dans les temps des débordemens. Ce fleuve est très-poissonneux ; j'y ai principalement remarqué le *boulti*, le *kelb-el-bahr*, le *farhôn*, le *charmant*, poisson rond, d'environ huit pouces de longueur, & qu'on dit empoisonner ceux qui en mangent ; le *taban-el-bahr*, ou l'anguille, & le *nefash*, espèce de saumon souvent très-gros. On ne sait pas si l'*oxynchus*, ce poisson si fameux dans les antiquités d'Égypte, existe encore : d'Anville dit que c'est le *kescher* d'aujourd'hui. Le plus délicat de ces poissons est le boulti, qui ressemble à la truite, mais qui est plus gros : si on en excepte la truite aucun autre poisson du Nil ne ressemble à celui d'Europe.

Du Caire à Syenné, que les habitans appellent Assouan, on ne trouve de plantes sauvages que dans quelques endroits rocheux. Dans l'étendue de ce chemin qui est de trois cent soixante milles, les bords du Nil forment des gradins couverts de plantes potagères, sur-tout de *baméas*. Le *baméa* croît à la hau-

teur de trois pieds, ſes feuilles reſſemblent à celle du groſeillier, il porte des coſſes pointues dont l'odeur & le goût ſont très-agréables. Afrique.

L'uſage des radeaux faits de grandes jarres blanches s'eſt conſervé ſur le Nil : on en voit auſſi qui ſont formés de calebaſſe, ſur leſquels une ſeule perſonne traverſe gravement le fleuve. Quelquefois les plongeurs cachent leur tête dans ces calebaſſes, pour s'approcher des oiſeaux aquatiques & les prendre ainſi par les jambes.

L'oie de Turquie, dont la chair eſt très-ſalubre ſe diſtingue parmi les oiſeaux qui fréquentent le Nil.

Le crocodile & l'hyppopotâme ſont trop connus pour que j'en parle; les hyppopotâmes abondent en Nubie; les crocodiles ſont moins nombreux qu'autrefois en Égypte & on n'en trouve plus qu'au deſſus d'Aſſiout : on ſait combien ils ſont dangereux.

Parmi les trois cents moſquées qu'on compte au Caire, quatre ou cinq ſont beaucoup plus magnifiques que les autres: on diſtribue journellement de la ſoupe & d'autres alimens à pluſieurs milliers de pauvres dans celle de *Jama-el-az-her*. Cette moſquée dont les biens ſont immenſes, eſt la plus belle du Caire; les colonnes qui ſoutiennent la voûte ſont de marbre, & le pavé eſt couvert de tapis de Perſe. Un

Afrique.

Scheik du premier ordre y préside & entretient, outre les pauvres, un grand nombre d'hommes savans en théologie Musulmane & en langue Arabe. La collection des manuscrits est considérable ; mais les leçons qu'on y donne sont loin de la science véritable.

La mosquée *d'el-hassancin*, érigée par Mahomet-bey-aboudhahab, bâtie des matériaux les plus précieux, & celle de *Sultan-el-Ghouri*, sont les plus fréquentées.

On a souvent décrit & dessiné l'édifice bâti par les Sarasins dans l'île de Rouda & qui contient le *mokkias* ou nilomètre, nous ne nous y arrêterons pas.

On trouve au Caire de grands & magnifiques réservoirs, où l'on distribue de l'eau à ceux qui en veulent ; les bains sont aussi abondamment fournis d'eau : on en a lu la description dans l'abrégé du voyage de Bruce.

Les *okals*, ou magasins du Caire sont solides, spacieux, commodes & propres : on y fait les ventes en gros. Les marchés de *Khan-khalil*, d'*Hamsawi*, & quelques autres sont destinés au détail ; & chaque genre de commerce y a son quartier particulier.

Presque toutes les maisons sont bâties en pierre, à deux ou trois étages, avec des toits en terrasses. Les rez-de-chaussée n'ont point

de fenêtres : celles des premiers & seconds étages sont fermées par des jalousies ; les maisons des personnes riches sont les seuls qui ayent des vitres. Afrique.

Birket el-fil, étang où le canal verse ses eaux est entouré des maisons des grands. Celles des Beys ont de grandes cours quarées ; une ou deux ailes sont occupées par les Mamelouks, le reste par le harem ; le Bey se tient pendant l'été dans un appartement qui communique au toit & où l'air se renouvelle continuellement. On n'a besoin de feu au Caire que pour la cuisine ; pendant l'hiver, un vêtement un peu plus chaud suffit.

Des meubles élégans & précieux ornent les appartemens des femmes ; la simplicité & la propreté distinguent ceux des hommes : les maisons sont commodes & solides, mais irrégulières.

Les Mamelouks font trois repas, le premier avant le lever du soleil, le second à dix heures du matin, le troisième à cinq heures après midi. Un grand pileau, entouré de plusieurs plats de viande de boucherie, de poisson & de volaille compose leur repas ; ils ne boivent que de l'eau en mangeant, mais sitôt qu'ils ont cessé de manger, ils prennent le café. Les grands se font servir du sorbet ; le vin qu'ils boivent est tiré de l'Europe.

Afrique.

On fait en Égypte, avec du maïs, du millet, de l'orge & même du riz, une liqueur fermentée qui ressemble assez à notre bière légère, elle est d'un goût agréable mais ne se conserve pas. On donne le nom d'*araki* à celle que les chrétiens tirent des dattes & des raisins de Corinthe.

On met dans des jarres frottées d'une pâte d'amandes amères, l'eau qu'on porte dans les maisons : ce moyen la rend trés-claire en moins de deux heures.

Les Egyptiennes qui sortent dans les rues ne se découvrent jamais que les yeux & le bout des doigts : elles sont en général petites mais bien faites ; celles d'un haut rang sont assez blondes, ce qui est, avec l'embonpoint, le caractère de la beauté dans ces climats. On les marie à quatorze ou quinze ans, à vingt leurs charmes sont déjà passés ; les femmes cophtes ont ordinairement un corps bien formé, de grands yeux noirs & une physionomie intéressante.

Des Arabes fiers de s'appeller *Ibn arab*, fils d'Arabes, des chrétiens-cophtes nombreux au Caire & dans la Haute-Egypte, & des Mamelouks composent en partie la population du Caire. Seize mille esclaves blancs y ont été amenés dans les onze années qui ont précédé

mon voyage ; la peste & d'autres causes avaient en 1792, reduit le nombre des Mamelouks à moins de huit mille, ce qui en rendit les demandes très-multipliées. Des Grecs, des Syriens, des Arméniens, des Maugrebins de Barbarie, remarquables par leur frugalité & leur activité, quelques Mahométans de l'Arabie propre & des contrées plus orientales, quelques Turcs amenés par leur commerce & des Juifs sont les autres habitans du Caire. Outre les nègres esclaves qu'on voit dans toutes les maisons, on trouve encore des noirs de Nubie qui font l'office de portiers & qui vendent des vivres & du *bouza*. (Espèce d'hydromel).

Afrique.

On compte au Caire trois cent mille habitans, & deux millions & demi dans toute l'Egypte. Il faut observer que la manière d'évaluer la population de cette contrée diffère de celle dont on se sert en Europe. Sous une tyrannie dévoratrice, on recherche avec ardeur une douce obscurité, ce qui fait que les Egyptiens ont rarement une demeure stable.

Les Cophtes sont ceux qui intéressent le plus la curiosité; ils ont des traits particuliers qui les distinguent; ils ont les cheveux très-noirs, souvent crépus, le nez aquilin & rarement les lèvres épaisses. Il y a beaucoup de

Afrique.

rapport entre leurs figures & celles des anciennes sculptures Italiennes ; leur teint est d'un brun sale : on ne parle plus leur ancienne langue, cependant on en a conservé quelques mots tels que celui de *Boyûni* nom d'un mois.

Les prières se font en Arabe dans les monastères cophtes, quoique l'épître & l'évangile s'y lisent en cophte : il faut une permission particulière du patriarche, pour copier les manuscrits cophtes qu'on trouve dans quelques couvens.

Intelligens & rusés, les Cophtes font la plupart le métier de courtiers & d'écrivains : jamais ils ne font paraître leurs richesses, parce que leur obscurité est leur sûreté ; naturellement mélancoliques, ils ont du zèle & de l'activité pour le travail : ils aiment beaucoup *l'araki*, sont libres dans leurs amours & très-attachés à leur religion.

Les vêtemens dont on charge les enfans des Européens qui naissent en Egypte sont, à n'en pas douter, la principale cause qui fait qu'ils ne vivent pas plus de deux ou trois ans. Ceux des Egyptiens au contraire, sont au grand air presque nuds, & leur tempérament est sain & vigoureux.

La découverte d'un passage aux Indes par le

cap de Bonne-Espérance, en occasionnant une révolution dans le commerce, réduisit celui du Caire alors très-considérable, aux articles suivans.

Afrique.

Le café, les parfums, les pierres précieuses & des drogues médecinales viennent de l'Yemen au Caire; les schals de Cachemire, les mousselines, les étoffes de coton & les épiceries de Surate y arrivent aussi. Les caravanes du Darfour, du Sennaar & du Fezzan y conduisent des esclaves, & y portent de la poudre d'or, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, des gommes & des drogues médecinales: Jidda & la Mecque y envoyent aussi quelques esclaves Abissins.

Une caravane de Maroc qui emploie cinq mille chameaux pour porter ses marchandises, se rend aussi au Caire à des époques incertaines. Une partie va à la Mecque, l'autre l'attend & s'occupe de son trafic. Les Arabes errans du désert lui fournissent les chameaux dont elle a besoin.

Les Egyptiens & les Arabes qui naviguent sur la mer Rouge, n'ont aucun principe de marine. La construction de leur navire est mauvaise: ils ont une quille aiguë, tandis qu'ils ne devraient tirer que peu d'eau, à cause des

Afrique.

bas fonds & des rochers ; & on les remplit toujours de trop de passagers & de marchandises, aussi leurs voyages sont-ils toujours dangereux. Tout le talent de leurs navigateurs consiste à éviter les rochers cachés sous l'eau le long de la côte ; & malgré leur adresse, le nombre des navires qu'on construit peut à peine remplacer ceux que l'on perd.

On a vu dans le premier chapitre ce que l'Égypte reçoit des Européens : Tunis & Tripoli lui fournissent de l'huile, des bonnets rouges & de la belle flanelle, dont les Bédouins & quelques autres Arabes se servent pour leurs vêtemens. Elle tire de la Syrie du coton, de la soie écrue & manufacturée, du savon, du tabac & de la verroterie. Constantinople lui fournit des esclaves blancs des deux sexes & toutes sortes d'ouvrages en fer, en airain & en cuivre.

On a vu aussi quels étaient les objets que l'Égypte fournit aux Européens. On verra aux chapitres qui traiteront du Darfour, du Sennaar & du Fezzan ce qu'ils en reçoivent. Je me contenterai ici de dire qu'elle fournit à *l'Hédjas* ou Arabie petrée, tous les grains qui s'y consomment, mais qu'elle paye en argent presque tout ce qu'elle tire de l'Inde & de Jidda. Elle envoie à Constantinople des esclaves noirs, principalement des eunuques, beaucoup de café &

quelques marchandises des Indes. Elle vend immensément de riz & de froment dans les bonnes années. Elle ne produit point d'avoine & les chevaux du pays sont nourris d'orge. La Syrie, en échange de ses productions, reçoit de l'Égypte du riz, des cuirs non tannés, du lin & du froment. Afrique.

Les manufactures du Caire sont peu nombreuses. Les demandes d'argent que le gouvernement a faites, ont beaucoup nui aux sucreries qui en fournissaient assez pour Constantinople. Le sucre d'Égypte est moins fort que celui des Antiles, cependant il est très-blanc & d'un grain serré.

Le sel ammoniac du Caire est très-bon. Des lampes de verre, du salpêtre, de la poudre à canon, des cuirs jaunes & rouges s'y fabriquent aussi. La manufacture de toile établie au Caire n'emploie que le plus beau lin d'Égypte.

On a lu dans cet abrégé, la manière de faire éclore les œufs sans incubation. Nous y renvoyons nos lecteurs.

On ne bat monnoie qu'au Caire. On y frappe en or des mahboubs & des demi-mahboubs. (1) En cuivre argenté, des pièces d'un sol que

(1) Le mahboub vaut 6 francs.

Afrique.

les Turcs appellent *Paras*, les Arabes *diwani*, *foudda* ou *maidi*, & les Européens *aspers* ou *médines*: d'un côté de ces pièces on lit le nom du sultan regnant, & de l'autre *misr*, avec la date. La monnoie est dans le château bâti par le célèbre *Yousouf-Abou-Mobdafar-Ibn-Aïoub* dont le titre d'honneur était Salah-ed-din & qui vivait dans le sixième siècle du mahométisme. Les habitans du Caire qui confondent tout en histoire & en Chronologie, prétendent que ce château à été construit & habité par Joseph fils de Jacob. Cette opinion est sans fondement. Ce château irrégulier mais spacieux renferme les casernes des Janissaires & des Assabes; ce dernier corps n'existe plus. Les appartemens que le pacha y occupe sont incommode & petits : on y admire un puits très-profond creusé dans le roc.

Les restes du palais de Salah-ed-din, sont remarquables. D'un appartement très-long qui subsiste encore on voit toutes la ville, le fleuve & la campagne. Plusieurs colonnes encore debout semblent braver le temps & ses ravages: c'est dans ce château qu'on fabrique l'étoffe brodée que la Porte envoie tous les ans à la Mecque pour la Kaba. On en a vu l'usage dans l'abrégé du voyage de Niebuhr.

La situation de *Misr-el-attiké* au midi du

aire est très-agréable. On y voit une mos- Afrique.
uée que Mourad bey a rendue, il y a quelque
mps, à son ancienne splendeur. Elle est
ès-grande, on y trouve encore trente-deux co-
onnes qui n'ont point été déplacées, les autres
t été renversées & replacées sans ordre. Un
ompartiment octogone qui se trouve dans le
ilieu, qui est soutenu par huit colonnes d'or-
re corinthien dont le fût de marbre blanc &
leu a environ dix pieds de longs, est ce
u'on y trouve de plus parfait. La chambre qui
trouve dans ce compartiment, n'a jamais été
uverte. On compte autour plus de cent co-
onnes dont plusieurs en marbre noir.

Le ciment dont on s'est servi dans la cons-
uction de cet édifice, est si dur qu'on voit
lément que la manière de le préparer n'était
oint étrangère aux Sarrasins. Il y a plusieurs
intres d'une forme éliptique où on lit quel-
es inscriptions.

On a trouvé dernièrement dans un caveau de
tte mosquée un coffre de bois de sycomore
ntenant plusieurs livres arabes dont quelques
s en caractères *Cufics* ou Éthiopiens. Il y
a en velin, d'une très-grande beauté. Leur
mbre suffit pour remplir une malle. Mourad-
y qui croyait qu'il y avait un trésor caché
ns cette mosquée, la fit rebâtir, & c'est en

Afrique.

creuſant les fondemens d'un mur, qu'on trou va le caveau & les livres.

On voit, vers l'oueſt du couvent de S. George les ruines d'une ville qu'on prétend avoir é bâtie par les Perſes qui lui avaient donné nom de leur capitale. Ce n'eſt plus qu'u monceau de décombres.

Boulak, ville grande & irrégulière, s'e formé inſenſiblement autour du lieu où o s'embarque. Le grand Ali-Bey y a bâti u magaſin vaſte & commode pour les marchan diſes qui viennent d'Alexandrie. Les jardi qui ſéparent Boulak du Caire ſont fertiles e fruits & légumes. Boulak eſt le port de Baſſe-Égypte comme Miſr-el-Attiké eſt cel la haute.

Vis-à-vis Boulak, au milieu du fleuve, o voit une petite île où eſt une maiſon de pla ſance de Mourad-Bey; ſur la rive oppoſée e Embabil, village où l'on fait du beurre excellen

Jiza, ville conſidérable qu'Iſmaël-Bey ava fait fortifier, eſt au ſud vis-à-vis Miſr-el-Att ké. Mourad-Bey y a fait achever un pala commencé par Iſmaël, & en a fait ſon habit tion ordinaire. Il y a auſſi établi une fonder de canons qu'un rénégat Zanthiote dirige.

Les murailles de Jiza ſont étendues & n'o qu'une porte vers la campagne. Elles ont d

pieds de haut, trois d'épais & ſont fortifiées de ſix demi-lunes, mais elles ne pouraient faire une grande réſiſtance. Afrique.

Le palais du Bey eſt au ſud, tout près du Nil. Le luxe n'a rien épargné de ce qui peut flatter les jouiſſances d'un prince d'Orient.

Mourad-Bey avait depuis quelque temps une marine militaire. Il avait fait conſtruire trois ou quatre vaiſſeaux dont le plus grand portait vingt-quatre canons. L'équipage nombreux, composé de Grecs de l'Archipel ſe nommait *Nicola Reis*, c'eſt-à-dire le capitaine Nicolas.

L'île que Diodore de Sicile a nommé *Venus-aurea* eſt au midi de Jiza. On l'appelle *Geziet-el-Dahab*.

Les jardins & les maiſons au nord-eſt du Caire appartiennent aux principaux perſonnages de la ville. On trouve du même côté la plaine ou les Mamelouks font leurs exercices. Le terrain à l'eſt eſt rempli de tombeaux ; les montagnes dépourvues de verdure ſont de ſable blanc & de pierre calcaire.

Hors des murs près du château, eſt le tombeau de l'Iſman Schaffei. Les femmes qui viſitent les tombeaux le vendredi courent en foule à la moſquée qui le renferme.

Pendant les crues du Nil, les gens riches ſe ſervent de petits bateaux légers & élégans qui



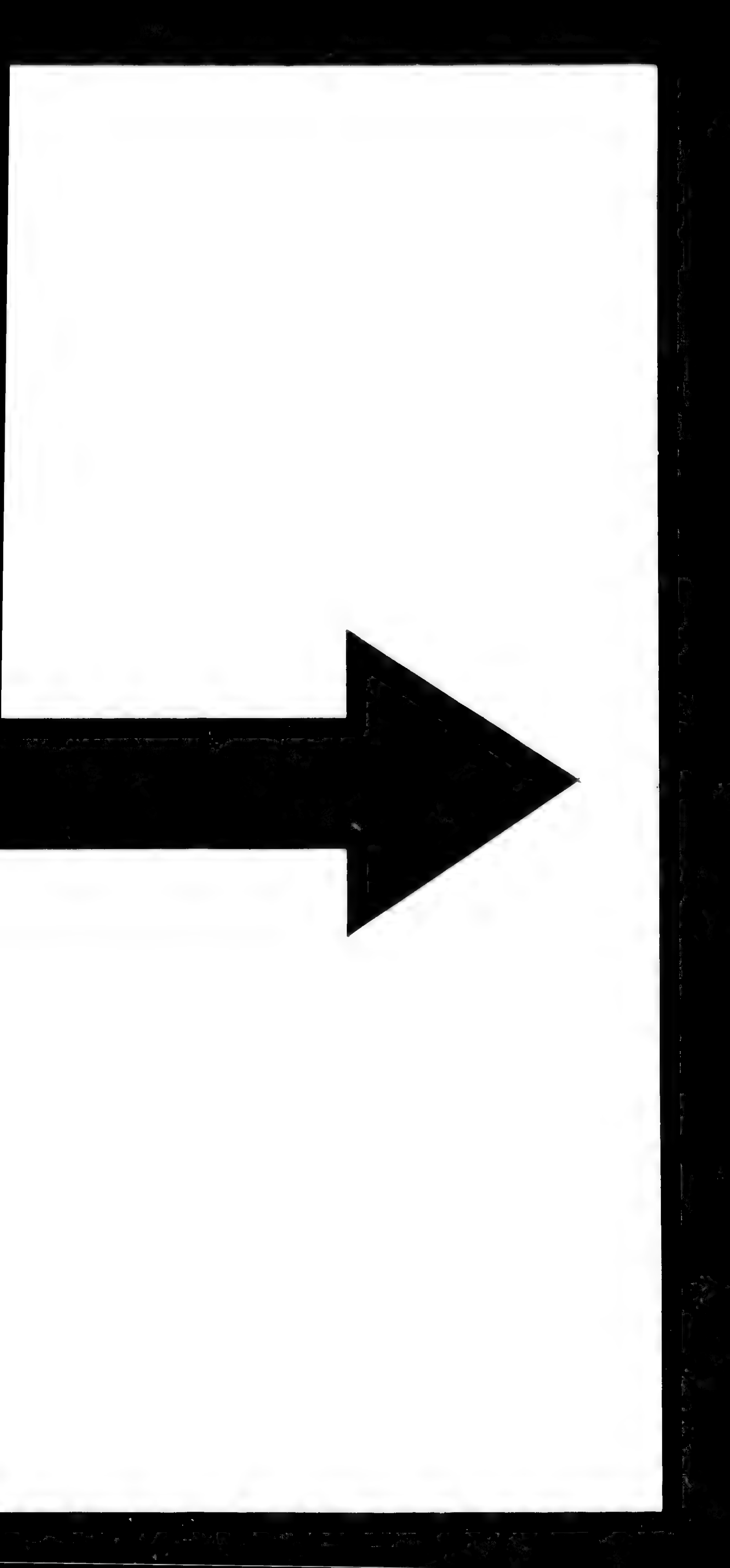
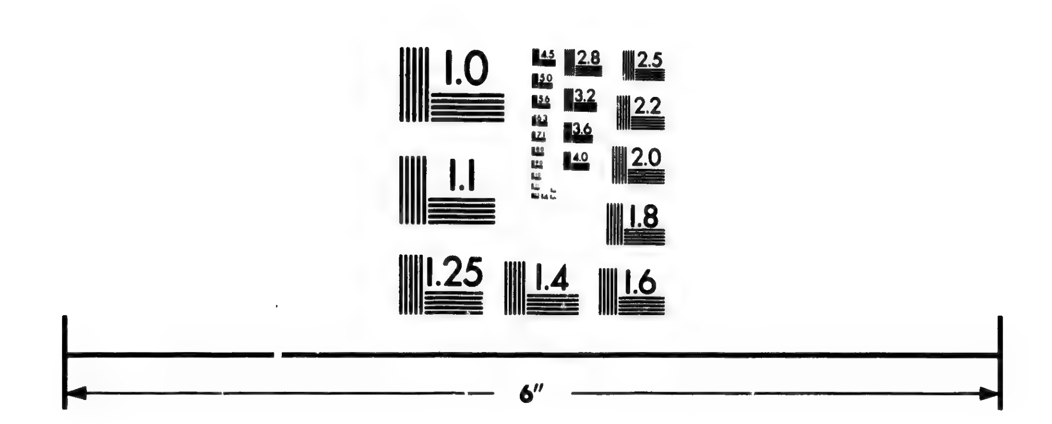
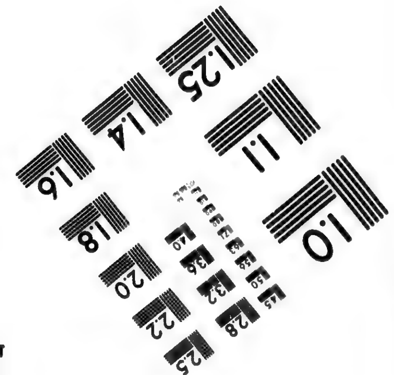
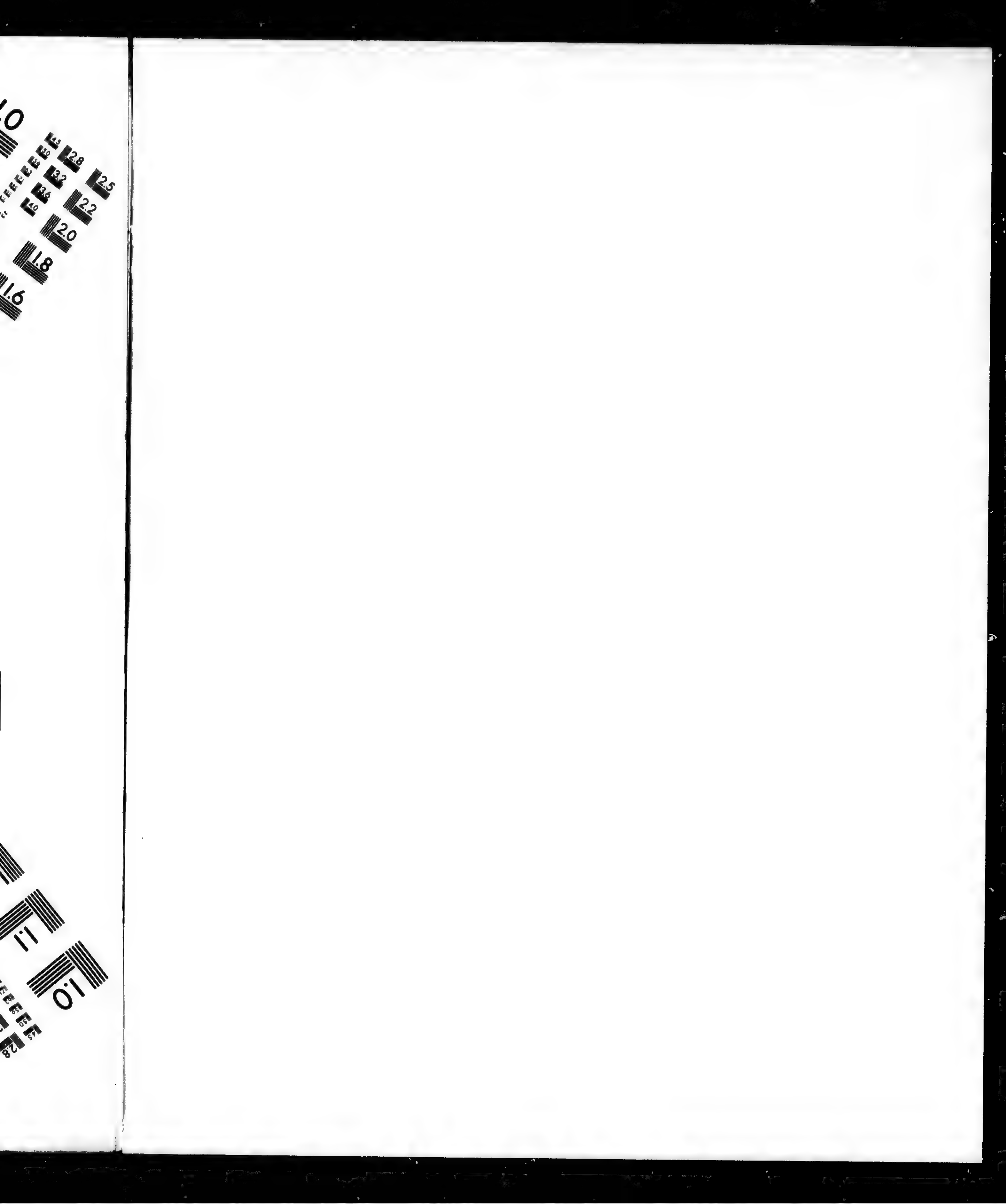


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Afrique. ont huit rames. Ceux des femmes sont pontés & fermés; ceux des hommes sont ouverts & quelquefois garnis de jalousies.

Bab-el-Nasr & *Bab-el-Fiotuch* sont les principales portes du Caire. Elles présentent toute la magnificence des Sarrasins.

Les charlatans & les faiseurs de tours se rendent sur la place de *Romili*. On y voit des gens qui paroissent avoir un pouvoir extraordinaire sur les serpens, qui sont, au Caire, de la race des vipères & très-venimeux. On attribue aussi une grande influence au nom d'*Ismallah*. Il y a deux manières de l'employer; l'une légitime & l'autre criminelle, & ceux qui les emploient ajoutent beaucoup de foi à leur efficacité.

Trois ou quatre endroits des montagnes voisines du Caire ont, disent les Arabes, une influence magique. L'un s'appelle *El maraga*, la terre y tremble; le second *Bir-el-Kouffar*, le puits des infidelles; un autre *Caffant-el-Molouk*; le quatrième *Aïn-el-Siré*; dans ce dernier on trouve une source d'eau salée à laquelle on attribue des vertus médicales.

Les Ghawasiés ou danseuses forment une classe particulière; il en a été parlé dans l'abrégé du voyage de Bruce.

Pendant le rhamadan on vit au Caire de la manière suivante.

O

On rompt le jeûne par quelques rafraîchissemens; la prière commence ensuite & dure long-temps. Après la prière on fait le principal repas : le Bey donne ensuite audience à ceux qui viennent lui parler d'affaires. Les amusemens suivent cette audience : le gerid & quelques autres amusements se pratiquent le jour; on commence la lutte à la nuit; les Égyptiens sont très-adroits à cet exercice. Les chanteurs succèdent à ces jeux; leurs accents mélancoliques font éprouver des sensations délicieuses. Les conteurs les remplacent & amusent par leurs histoires assez semblables aux mille & une nuits. Les beaux esprits bouffons viennent après & font des comparaisons inattendues, plaisantes & qui font beaucoup rire les Égyptiens. Les chanteuses leur succèdent; elles s'accompagnent d'un instrument assez semblable à la guitare. Quelques-unes ont une très-grande réputation & sont souvent bien récompensées. Les cas où les femmes du *harem* chantent, sont très-rares, elles restent alors cachées par un rideau ou par des jalousies. Les danses terminent le spectacle & les danseuses réservent tout leur talent pour le déployer en présence des princes. On voit aussi quelques *Pehlawans* ou danseurs de corde qui sont assez adroits.

Afrique.

Les Beys jouent très-bien & très-vite aux

Afrique.

echecs & aux dames polonaises. Ce sont les seules jeux permis au Caire.

Les cafés sont presque toujours remplis de fumeurs & de causeurs. Ils sont petits & on n'y trouve que du café & du feu pour allumer les pipes. Ceux de Damas que j'ai vus depuis, sont plus grands & bâtis sur des canaux d'eau courante, cependant les meubles y sont de la plus grande simplicité ; un de ces cafés de Damas peut contenir jusqu'à mille personnes ; il est ouvert de tous côtés & entouré d'arbres & d'eau.

Le nombre des petits impôts en Égypte, s'élève jusqu'à trois cent soixante. Il y en a un sur les marchandises qui vont de Jiza au Caire. Un panier d'œufs qui vaut deux paras paye un demi-para de droits.

Les événemens qui précédèrent le gouvernement d'Ismael-bey sont assez connus. Hassan-bey lui succéda dans la place de Scheik-el-Belad. Mais il en fut bientôt chassé par Mourad Bey, qui resta à la tête du gouvernement jusqu'à ce que Gazi Assane capitan pacha l'eut forcé de s'enfuir dans la Haute Égypte. Au départ du capitan pacha, les Beys revinrent au Caire. Alors Mourad-Bey fut obligé de partager le gouvernement avec Ibrahim, ancien esclave du grand Ali-Bey. Depuis, ils ont régi

l'Égypte, Ibrahim en qualité de *Scheik-el-Belad* & Mourad en celle de *Defier-dâr*. Jaloux l'un de l'autre, ils cherchent mutuellement à se nuire, cependant ils augmentent ensemble le nombre de leurs Mamelouks & se procurent le plus d'argent qu'ils peuvent. Les Beys de la Haute-Égypte que la Porte favorise, les regardent comme des usurpateurs. L'un d'eux est allé il y a peu de temps à Acre pour mette Djezzar dans leur parti ; mais ce chef puissant n'a donné à ce Bey que de fausses espérances. Afrique.

La peste fit périr beaucoup de Mamelouks en 1791. L'insurrection d'Alexandrie est le dernier événement mémorable. Voyez le chap. 1.

Le 30 août 1762, Ibrahim a marié sa fille à un Bey très-puissant, qui porte le même nom que lui, sans être son parent. Ce mariage fut célébré avec la plus grande pompe ; les trois s qui précédèrent celui de cette union, furent passés dans les fêtes. On fit plusieurs présens de schals & de caffetans & on distribua de l'argent. Après la consommation, du mariage on montra aux parens & sur-tout à la mère de l'épouse les linges ensanglantés qui attestaient la virginité de la jeune mariée : des matrones lui avaient appris auparavant à recevoir les caresses de son époux, & ces femmes s'étaient tenues dans la chambre voisine jusqu'après la

Afrique.

cérémonie, afin de prêter leurs ſecours en cas de beſoin. Il eſt rare que les époux ne trouvent pas en Orient les jeunes filles vierges, tant on les marie jeunes.

Dans les momens de réjouiſſances, les Beys trouvent encore le moyen de ſatisfaire leur rapacité. Ibrahim-Bey ayant appris qu'une troupe de chanteuſes avait, au mariage de ſa fille, gagné beaucoup d'argent dans la place de Birket-el-fil fit venir celle qui la dirigeait. » Combien de demi ſequins avez vous gagné » hier, lui dit-il? — Dix mille, répondit-elle » bonnement. Eh bien comptez-m'en huit » mille, reprit le Bey, & je vous donnerai un » mandat ſur Ibrahim Jeuhari mon ſecrétaire » — L'argent fut compté & la femme chaſſée du palais ſans obtenir le mandat promis.

Un mot ſur les principaux Beys.

Ibrahim eſt un homme de ſoixante ans, grand, mince & ayant un nez aquilain, il eſt très-avare, mais ſes alliances lui ont formé un parti conſidérable. Il a mille Mamelouks, mais il eſt peu entreprenant.

Mourad a mené une vie active & tumultueuſe. Eſclave de Mehemet-Abou-Dhahab il fit priſonier le fameux Ali-Bey dont la mort ſuivit de près la défaite. Plein d'énergie, il eſt prodigue; la Porte le déteſte. Agé d'environ

quarante-cinq ans, il eſt robuſte mais d'une taille Médiocre. Dix-ſept cents mamelouks lui obéiſſent, & ſes partiſans ſont aguéris & redoutables. Il a épouſé la fille d'Ali-Bey, la veuve de ſon maître. Afrique.

Mohamed-Elfi eſt le troiſième Bey en puiſſance. C'eſt un ancien eſclave de Mourad, âgé d'environ trente-cinq ans. Il eſt ſoupçonneux & impétueux. Il a huit cents Mamelouks. Son pouvoir va toujours croiſſant.

Ibrahim *el-Vali*, titre qui annonce qu'il a le ſecond rang dans l'autorité militaire de la ville eſt du même âge que Mohamed-Elfi. Epoux de la fille du vieux Ibrahim, il lui eſt très-attaché. Il commande à ſix ou ſept cents Mamelouks; ſon caractère eſt ferme & tranquille.

Aioub Bey *el-Zogheir* c'eſt-à-dire le jeune, eſt un des principaux Beys & le plus adroit de tous: on le conſulte dans toutes les occaſions importantes. Il a environ trente-ſix ans, a peu de Mamelouks & rarement on l'accuſe d'exactions.

Les Beys conſidèrent beaucoup Fatmé, fille d'Ali-Bey & épouſe de Mourad qui a pour elle le plus grand reſpect. Tous les Beys qui quittent le Caire lui font une viſite, & leur fait toujours une exhortation qui finit par ces mots. — » Ne pillez point le peuple, mon » père avait coutume de l'épargner. »

R 3

CHAPITRE IV.

Voyage ſur le Nil.—Aſſiout. — Cours du Nil. — Iſles & villages. — Cavernes. — Kaw. — Achemin.— Cavernes peintes.—Girgé.—Dendera.--Ancien temple.--Kous.--Haute Egypte. —El-Wah-el Ghourbi.--- L'Oaſis parva. — Thébes.—Antiquités. — Ina. — Beys fugitifs. —Ruines.—Aſſouan ou Syené. — Retour à Ghenné.

JE partis le 10 ſeptembre 1792 pour l'Abiſſinie, ſans m'être procuré tous les avantages ſur leſquels je comptais, & ſans ſavoir beaucoup d'arabes, quoi que j'euſſe paſſé une grande partie de mon ſéjour au Caire, à l'étude de cette langue très-difficile. Je pris pour interprête un grec qui, outre ſa langue, parlait le turc, l'arabe & l'italien. J'avais auſſi un mahométan du Caire, propre à toute eſpèce de ſervice. Après huit jours d'une navigation très-agréable, je débarquai près d'Aſſiout. Je me logeai dans un okal de cette ville où je fus très-commodément : ma chambre était propre, ſûre & tranquille.

Aſſiout eſt aujourd'hui plus conſidérable que Girgé. Cette ville eſt très-heureuſement ſituée & les eaux du Nil l'entourent, quand ce fleuve

eſt à une certaine hauteur. Elle communique au fleuve par une chauſſée qui va juſqu'à l'endroit où arrivent les bateaux; deux ponts joignent la chauſſée, la ville & la montagne. Afrique.

Bey-Soliman, par la ſageſſe de ſon gouvernement, a rendu la population de cette ville très-conſidérable; il l'a embellie par des plantations. Des auteurs arabes appelaient autrefois Aſſiout *Haut-eſ-Sultan* (poiſſon ou étang du roi). On ignore d'où vient ce nom.

Je ne décrirai pas les montagnes & les cavernes qu'on y trouve & qu'on croit avoir été la ſépulture des anciens Égyptiens: aſſez d'autres voyageurs en ont parlé. (Voyez l'*Abrégé du voyage de Bruce.*)

J'ajouterai pourtant à ce qu'ont dit, ſur les cavernes, les voyageurs qui m'ont précédé, qu'on y voit pluſieurs fragmens d'urnes, d'ibis, de chats, de chiens & d'autres animaux, qui y ont été dépoſés, ſoit parce qu'on les regardaient comme ſacrés, ſoit parce qu'on voulait qu'ils accompagnaſſent leurs maîtres dans une autre vie. Dans l'une des cavernes, en face de l'entrée, il y a trois chambres creuſées dans le roc, dont l'une a 60 pieds ſur 30; l'autre 60 ſur 36; la troiſième, 26 ſur 25. Plus haut, dans les montagnes, les cavernes ſont plus ſpacieuſe encore.

Afrique.

Dans d'autres parties de la montagne, on voit aussi des cavités inégales qui ont été des sépultures & des retraites contre la chaleur des étés.

Scheik-Abadé & Aschmounein offrent quelques antiquités. On voit dans le premier deux colonnes d'ordre corinthien, superbement ornées & placées vis-à-vis l'une de l'autre; on lit sur chacune d'elles des inscriptions grecques, que le temps commence à effacer.

La difficulté de trouver un bateau pour remonter le Nil, me força de rester quinze jours à Assiout; je n'en partis que le 4 octobre, & j'arrivai le même jour à Méhala, village bâti il y a vingt ans par Osman-bey. Les quatre rues de ce village sont à angles droits, les unes avec les autres, bien allignées & beaucoup plus larges que celles des autres villages. Les habitans de la Haute-Égypte bâtissent à peu de frais; l'argile & les briques cuites au soleil sont leurs principaux matériaux & ne leur coûtent que le temps qu'il faut pour ramasser l'un & fabriquer l'autre; le chaume qui leur sert de toit, & le dattier qui leur sert de bois de charpente sont sous leurs mains. Cependant les maisons des villes sont construites avec plus d'art; on en voit même qui sont magnifiques.

On ne peut déterminer la position de plusieurs îles considérables du Nil, parce que les

débordemens du fleuve les font trop fréquemment changer de place.

On compte sur la rive occidentale du Nil, environ cent soixante villes ou villages entre le Caire & Syené, & sur la rive occidentale, deux cent vingt-huit. Les villes les plus considérables de la Haute-Égypte sont : *Achmina*, *Ghenné*, *Kous*, *Syené*, à l'est du Nil ; à l'ouest, *Benesoef*, *Minié*, *Mélawi*, *Monfalout*, *Assiout*, *Tachta*, *Girgé*, *Bardis*, *Bagjoura*, *Nakadé*, *Ermént*, *Isna*.

Le lin qu'on cultive dans les environs d'Assiout est très-beau ; on le transporte avec le froment dans la Basse-Egypte, & le saïd reçoit en retour du sel & d'autres marchandises. La Mecque fournit, par Cosseïr, des marchandises des indes. On n'y voit que rarement des draps larges, de l'étain & d'autres articles que l'Egypte reçoit d'Europe.

Assiout est le lieu où les caravanes du Soudan ou centre de l'Afrique, se reposent toujours quelques temps; ce passage contribue beaucoup à rendre cette ville florissante. On la regarde comme la capitale du centre de l'Egypte, & sa population, qui excède celle de toutes les villes au midi du Caire, peut être estimée à vingt-cinq mille ames. Le Bey du Saïd y fait sa résidence pendant six mois, les autres six mois il

Afrique.

les paſſe à Girgé. Le cadi, quelques officier civils & cinq caſchefs qui y demeurent conſ-tamment & que Soliman-Bey y a placés, tien-nent les rênes de l'adminiſtration. Les chrétien n'y ſont pas nombreux, cependant il y a u évêque cophte.

Une femme qui manque à la chaſteté, e ſoudain punie de mort; un père, un frère, u mari ſerait fui par ſes compatriotes & regard comme étranger, s'il n'infligeait pas ce terribl châtiment à ſa fille, ſa ſœur ou ſon épouſ coupable.

Les lentilles ſont un grand objet de conſom mation dans la Haute-Egypte; la manière d les préparer les rend excellentes; le riz e un objet de luxe.

Les oignons, moins gros, mais plus dou que ceux d'Eſpagne, ſe détériorent quand o les tranſplante; on en mange beaucoup cui avec de la viande.

Aſſalout, qui eſt à quatre heures de naviga tion au ſud d'Aſſiout, eſt grand & très-peupl Entre cette ville & Aſſiout, on voit Ben-Ali ville aſſez conſidérable. Ces trois villes & Girg ſont les entrepôt du commerce de la Haute Egypte.

Le 4 octobre, je continuai à remonter Nil; je paſſai le 6 devant Kaw, ou Gaw-e

Afrique.

Scherki, l'ancienne Antœopolis. Plusieurs colonnes de grandes pierres, couvertes de figures emblématiques & d'hyéroglyphes, attirent l'attention du voyageur. On ne trouve point de ruines à How, sur la rive occidentale du Nil. On croit pourtant que l'ancienne Diospolis était située en cet endroit.

J'arrivai le 8 à Achmim, sur la rive occidentale du fleuve. C'était autrefois Chemmis ou Panopolis; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village agréable : on y voit quelques fragmens de colonnes, &, dans les montagnes voisines, des cavernes semblables à celles d'Assiout.

Des sycomores remplissent les environs d'Achmim & en font un lieu très-pittoresque.

Girgé, où j'arrivai le 11, est bien déchu de sa splendeur. On y trouve plusieurs blocs de granit d'environ six pieds de diamètre & de trois pieds d'épaisseur, qui ressemblent à d'anciennes meules de moulin.

Après avoir passé Farschiout, ville très-peuplée, j'abordai, le 17 octobre, à Dendera, l'ancienne Tentyris; j'y vis son temple célèbre, restes parfaits de l'architecture égyptienne; il est de forme oblongue, a deux cents pieds de longs sur cent cinquante de large; il est aujourd'hui presque enseveli dans le sable. Une galerie obscure règne autour de l'édifice; plusieurs co-

Afrique.

lonnes sont encore debout; l'intérieur de la galerie est couvert d'hyéroglyphes peints, qui ont conservé toute leur fraîcheur.

Le même jour j'atteignis Ghenné, l'ancienne Coenopolis. Rien n'est plus agréable qu'un voyage de nuit sur le Nil, dans la Haute-Egypte.

Kepht, ou l'ancienne Cophtis, où j'arrivai le 19, offre dans ses décombres quelques petites colonnes de granit gris & de grandes pierres couvertes d'hyéroglyphes. On voit près de-là les ruines d'un pont, dont on ne peut cependant déterminer l'étendue.

Le lendemain, je m'arrêtai à Kous, ville bien peuplée, sur la rive orientale du Nil. Une ancienne porte, ornée de figures & ayant une très-épaisse corniche, est à quelque distance de la ville.

Nakadé a un couvent catholique. Askor, où j'étais parvenu le 22, est l'ancienne & fameuse Thèbes.

On trouve dans la Haute-Egypte, sur les bords du Nil, à l'est, des villages & des champs cultivés, très-raprochés du fleuve; à l'ouest les champs sont moins près. Au-delà des montagnes qui se prolongent le long du fleuve, à l'ouest, est un vaste désert, que traversent quelquefois les Arabes Maugrebins. A environ cent

milles du Nil, on trouve çà & là quelques oases fertiles. A l'est du fleuve, c'est-à-dire entre le Nil & la mer Rouge, sont des chaînes de montagnes de marbre & de porphyre, où l'on ne voit ni ville ni village. Quelques tribus d'Arabes errans vivent dans ces montagnes; mais ils n'y sont pas au nombre de plus de trois à quatre mille. Les bords de la mer Rouge sont peu habités, & les Arabes qui y vivent sont peu redoutables.

Afrique.

Si les différentes tribus de Maugrebins pouvaient s'accorder, ces peuples féroces armeraient jusqu'à trente mille hommes; mais leurs partis sont rarement de plus de quatre à cinq mille combattans.

L'Oasis parva, qu'on appelle El-Wah-el-Ghourbi, sert de capitale aux Maugrebins, qui s'étendent de l'Egypte au Fezzan & à Tripoli. Ces Arabes ont pour vêtement une chemise de toile de lin ou de coton, par-dessus laquelle ils roulent une pièce de belle flanelle. Ils ont tous des armes à feu, ne quittent jamais leur fusil & tirent avec justesse; ils élèvent des chevaux, des chameaux & des moutons : ils sont courageux & sobres, se contentant, pour se nourrir pendant ving-quatre heures, d'un petit gâteau & d'une petite bouteille d'eau.

Je parlerai de l'*Oasis magna* dans le chapitre

Afrique.

du Darfour. Je me contenterai de rectifier ici les cartes qui n'ont pas établi exactement la diſtance de ce lieu à l'Oaſis parva. Les Maugrebins m'apprirent que Charjé, le village le plus ſeptentrionale de l'*Oaſis magna*, n'était qu'à deux journées de marche d'El-Wah-el-Ghourbi, c'eſt-à-dire, à environ quarante milles.

Je trouvai en arrivant dans la Thébaïde les habitans un peu calmés; ils ſortaient d'un état de rébellion ouverte contre les Mamelouks. Les Troglodites ſeuls, ou les habitans des montagnes étaient encore agités; ils faiſaient ſouvent feu ſur les troupes du Bey, & ſe retiraient enſuite dans leurs montagnes, où on n'oſait les pourſuivre.

Rien ne peut exciter davantage l'admiration du ſpectateur, que les ruines coloſſales & magnifiques de l'ancienne Thèbes. Eparſes ſur les deux rives du Nil, elles rappellent la brillante deſcription qu'en fait Homère. « La Thèbes » d'Egypte, dont les vaſtes palais ſont remplis » de richeſſes. De chacune de ſes cents portes, » ſortent deux cents guerriers avec leurs chevaux » & leurs chars ». Ces ruines ſont ſans doute les plus anciennes du monde; elles occupent, le long du Nil, un eſpace de trois lieues à l'eſt & à l'oueſt du fleuve, & vont juſqu'au montagnes, c'eſt-à-dire, qu'elles rempliſſent les deux

Afrique.

côtés de la vallée, qui ont enſemble deux lieues & demie de large, ce qui donne à Thèbes une circonférence de vingt-ſept mille pas.

Kourna eſt le premier village qu'on rencontre ſur le territoire de Thèbes, en remontant le Nil; il n'a que très-peu de maiſons. *Abouhadjadj* & le petit diſtrict de *Karnuk* ſont un peu plus haut; *Médinet-abou* eſt à l'extrémité des ruines, & plus loin on voit *Arment*, petit village.

Les noms de *Luxor* & *Axſor*, que les voyageurs modernes donnent aux lieux où ils prétendent que ſont les ruines de Thèbes, ne ſont apparemment qu'une corruption d'*El-Kuſſour*, nom que les Arabes donnent aux ruines; car ni l'un ni l'autre ne ſont de la langue arabe. Norden, ſur-tout, eſt inexact dans ſa topographie & incorrect ſur les noms.

Les plus conſidérables de ces ruines ſont à l'eſt du Nil; celles d'un temple, formant un carré long & ayant à chaque extrémité une double colonnade, eſt, à mon avis, la principale: ſes colonnes énormes & ſes murs ſont chargés d'hyéroglyphes. On voit auſſi celles d'un autre temple à Abouhadjadj.

A l'oueſt du Nil, on voit beaucoup de ruines & des avenues marquées par des reſtes de Sphinx: on y diſtingue deux figures coloſſales

Afrique.

de pierre calcaire, représentant un homme & une femme. On y voit aussi les restes d'un grand temple & des cavernes creusées dans le roc.

L'édifice qu'on appelle le palais de Memnon, est à Kourna, sur la même rive. Quelques colonnes de cet édifice ont quarante pieds de haut & neuf de diamètre; elles sont, aussi-bien que les murs, chargées d'hyéroglyphes.

Le passage de *Biban-el-molouk* est derrière le palais de Memnon, il conduit aux fameuses cavernes qui sont dans les montagnes & que Pockocke a décrites. Voyez l'abrégé de son voyage.

Dans le temple de *Médinet abou*, je vis beaucoup de sang répandu & j'appris qu'un Maugrebin & un Grec qui allaient de Syené au Caire, y avaient été massacrés récemment par les habitans de Kourna.

L'eau de la source du village de *Beirat* est douce; mais son goût diffère de celui de l'eau du Nil.

Du haut de la petite chambre revêtue en-dedans de granit & de porphyre, qu'on trouve dans l'enceinte du vaste temple d'El-kussour, on voit vers le sud une masse isolée, qui a l'apparence des ruines d'une porte: on en voit également à l'ouest & à l'est.

Afrique.

Le 20 octobre, je continuai à remonter le Nil & j'arrivai à Isna où se tenaient les Beys obligés de s'enfuir du Caire. On voit à Isna un temple pareil à ceux de Thèbes, mais moins grand ; les Beys que je vis à Isna étaient *Hassan-el-Giddawi*, *Achmed-el-Uali*, *Osman-bey-Hassan*, & un autre dont je ne pus savoir le nom ; ils étaient pauvres & tristes, ils n'avaient pour revenus que ce qu'ils retiraient des environs de Syéné & d'Isna, pays peu productifs.

Je vis le 28 octobre près d'*Hillial*, les restes d'une ancienne ville, des fragmens de deux anciens temples & une statue moins grande que nature, agenouillée & brisée au-dessus des genoux. La ville avait été entourée de murailles de briques cuites au soleil.

Edfou m'offrit une espèce de portique & un petit temple adjacent.

Le 30, nous passâmes à côté du *Gibel-el-Silfili*, chaîne de montagnes qui se prolongeait jadis au-dessus du Nil : Norden la décrit, ainsi que le temple de *Koum-ombou*, nom qui signifie les ruines d'Ombos.

Le lendemain j'entrai dans Assouan, l'ancienne Syéné : on y voit peu de monumens antiques. La ville moderne est presque en ruines ; son principal revenu est un impôt sur les dattes qu'on envoie d'Ibrin au Caire.

Afrique.

On trouve près de cette ville, les tombeaux des Mamelouks qui s'enfuirent devant Sélim II lorſqu'il conquit l'Egypte : ces tombeaux ſont entièrement dégradés.

Geziret-el-Sag, autrefois l'île Eléphantine, vis-à-vis Aſſouan, poſſède quelques monumens d'architecture. Les Arabes renferment leur bétail dans un de ces monumens ; on y voit une ſtatue de granit tenant un bâton recourbé dans chaque main : beaucoup d'habitans de cette île ont les formes, la figure & les cheveux des nègres.

A trois heures de marche on trouve la première cataracte du Nil ; la chûte n'eſt pas grande, mais le fleuve court avec rapidité & fait peu de bruit. Je ne pus diſtinguer ſi les rochers près de la cataracte étaient de baſalte ; je n'en ai vu aucune carrière, ni en Egypte, ni dans les autres parties de l'Afrique que j'ai viſitées.

Ne pouvant remonter le Nil plus loin, à cauſe de la guerre entre les Mamelouks de Saïd & le Caſchef d'Ibrim, je fus contraint de redeſcendre le fleuve & j'arrivai à Ghenné le 7 novembre 1792.

Afrique.

CHAPITRE V.

Voyage à Cosseïr.—Dangers.—Route.—Cosseïr.—Commerce.—Retour.—Rochers de granit.—Carrière de marbre. — Canal. — Poterie de Ghenné.

LE desir de voir les beaux marbres qu'on trouve sur la route de Cosséïr, me fit entreprendre le voyage de cette ville : mais ne voulant pas y faire un long séjour, je ne pris avec moi que les choses qui m'étaient absolument nécessaires. Je savais que les habitans de Cosseïr étaient furieux contre les Anglais, parce qu'en 1786, le capitaine Nitchell qui mouillait dans son port, avait fait tirer sur la ville, à cause d'une dispute survenue entre les habitans & son équipage.

Je partis de Ghenné le 8 novembre & j'arrivai le 11 à Cosseïr ; je suivis le chemin le plus long : on me reçut avec un air soupçonneux : ce ne fut que par adresse que j'échappai aux recherches d'un vieux Schérif qui m'avait presque deviné. On trouve dans

Afrique.

l'abrégé du voyage de Bruce la description de cette ville, nous y renvoyons nos lecteurs. Le 13, je repartis pour Ghenné, & je suivis alors la même route que Bruce. Ces deux routes sont bordées de grandes & inégales masses de granit & de porphyre, qui sont à la fois magnifiques & effrayantes; mais le sentier qui passe à travers est presque par-tout uni. On allumait autrefois sur les rochers les plus élevés du feu pour servir de signal: cet usage doit être très-ancien.

Le granit rouge, le porphyre rouge & vert, sont très-communs dans cette partie de l'Egypte. Je vis quelques veines d'albâtre & les traces de vert antique décrites par Bruce: on y trouve aussi une immense quantité de marbres que l'on peut exploiter.

La nécessité d'avoir un chemin commode pour transporter les grands blocs de marbre qui ont servi à bâtir les monumens de l'Egypte, a fait avancer aux anciens auteurs qu'on avait creusé dans cette partie un canal de communication entre le golphe d'Arabie & le Nil. Je n'en ai trouvé aucune trace, & tout me porte à croire qu'il n'a jamais existé.

Entre *Bir-ambar* & Ghenné on trouve beaucoup de coloquintes que l'on recueille à peine, tant on les vend à bas prix au Caire.

Les meilleures cruches & les meilleures aiguières se fabriquent à Ghenné, avec une argile bleuâtre & très-ferme ; elles sont minces, légères & d'une forme agréable : on y fait aussi pour filtrer l'eau & la rafraîchir, des jarres très-élégantes.

Afrique.

De Ghenné je revins à Assiout où j'arrivai le 21 novembre, j'en partis le 30 pour le Caire.

Quelques temps avant mon retour de Ghenné, il passa à Kous deux Grecs qui allaient en Abissinie. Un peu d'argent que l'un d'eux avait, devint la cause d'une querelle entr'eux, & le caschef devant qui on porta la cause, mit fin à la dispute en les faisant périr tous les deux. On apprit au Caire cet acte de barbarie avec des détails qui le faisaient paraître beaucoup plus atroce ; on ajouta même que j'étais l'un des deux hommes massacrés ; déjà le consul Anglais demandait justice de cet attentat, quand mon retour démentit le faux bruit répandu à mon sujet : on ne donna aucuue suite à la mort des Grecs.

Afrique.

CHAPITRE VI.

Arrivée du Pacha au Caire en 1796. --- Mort d'Haſſan-Bey. --- Décadance de la Factorerie françaiſe au Caire. --- L'Adminiſtration de la Douane eſt retirée aux Chrétiens Maronites. --- Emeute des Galiougis. --- Mourad Bey, fait boucher le canal de Ménouf. --- Expédition d'Achmet Aga.

BEKIR, pacha à trois queues, qui avait été quelques temps grand viſir, fit ſon entrée au Caire le 13 octobre 1796; il était précédé des grands officiers de la ville, de l'aga des janiſſaires & des boſtangis marchant deux à deux, des Beys ſupérieurement montés & d'un corps de Mamelouks : venaient enſuite douze chevaux richement caparaçonnés, une bande de muſiciens, les porte-queues, les autres officiers, tous les domeſtiques de la maiſon, & enfin le pacha lui-même.

Mourad-bey & Ibrahim ſe diſpenſèrent d'aſſiſter à cette cérémonie; ils ne rendirent leur viſite au pacha qu'après qu'elle fut achevée.

Le pacha, pour aviſer aux moyens d'envoyer

Afrique.

le tribut à Conſtantinople, ce qu'on avait négligé depuis long-temps, manda le *Scheik-el-Belad* & le *Deſterdar*. Ibrahim lui fit répondre que depuis long-temps Mourad était chargé de l'adminiſtration des revenus publics, & Mourad lui fit dire que les jeunes Beys partageant entr'eux toute l'autorité, c'était à eux qu'il devait s'adreſſer. Les jeunes Beys mandés à leur tour, répondirent que ſi le pacha voulait de l'argent, il fallait qu'il apprit que toutes leurs richeſſes étaient enterrées à *Kara-méidan*, (1) & qu'il n'avait qu'à s'y rendre avec eux pour en obtenir une partie.

Les Mamelouks tirent au blanc & lancent le *jerid* dans la place appellée *Mouſtabé* deux fois par ſemaine. Haſſan-bey ſe trouvait un jour préſent à ces exercices, un Mamelouk voulut tirer à ſon tour, mais le coup ne partit pas: il mit ſon fuſil ſur ſon épaule & prit le galop pour faire place à un autre: au moment qu'il paſſait devant Haſſan, l'amorce prit feu & toute la charge traverſa la poitrine du Bey qui tomba mort. Le Mamelouk prit la fuite, mais à tort; il n'eut pas été puni d'un malheur in-

(1) *Kara-Meydan*, place où on exerce les troupes et où les partis différents en viennent souvent aux mains.

Afrique. volontaire : Mouzouk, fils d'Ibrahim, remplaça Haſſan.

Depuis long-temps les Français ſe plaignaient des mauvais traitemens des Beys ; il ne ſe paſſait pas deux mois, ſans qu'on exigea d'eux des ſommes conſidérables qu'on n'avait pas deſſein de leur rendre ; leur commerce diminuait journellement. En novembre 1796, le conſul français obtint de ſon gouvernement la permiſſion de s'établir à Alexandrie où l'on eſt plus en ſûreté & d'où l'on peut s'échapper facilement, quand il y a des vaiſſeaux européens dans le port ; il ne reſtait donc au Caire, à la fin de 1796, que trois maiſons de commerce françaiſes, & un médecin de la même nation : les autres, au nombre de douze familles, s'étaient réunies à Alexandrie.

Cette même année les droits des douanes, depuis long-temps affermés aux Juifs & depuis vingt ans entre les mains des chrétiens de la Syrie leurs furent, d'après leurs plaintes, retirés & confiés à une nouvelle adminiſtration compoſée de Mahométans, chargés de rendre compte directement aux Beys. Les chrétiens anéantis de ce coup, firent des offres avantageuſes à Mourad, mais ce Bey les renvoya avec mépris & maintint la nouvelle adminiſtration qu'il avait crée.

L'oſtentation des chrétiens de Syrie eſt la principale cauſe des extorſions des Beys.

Afrique.

Un officier des vaiſſeaux de Mourad ayant été renvoyé, les *galiongis* ou matelots, la plupart chrétiens, & déjà très-animés contre les Mamelouks en vinrent aux mains avec eux : cette action coûta la vie à ſoixante & dix perſonnes.

Le bras du Nil qui va à Damiette rompit ſes digues & les eaux ſe jettèrent dans l'ancien canal de Menouf, des digues que l'ingénieur Achmed fit conſtruire dans le canal, firent bientôt reprendre leur premier cours aux eaux du fleuve.

Le Sultan du Darfour *Abd-el-Rachman*, deſirant ſe faire une grande reputation parmi les princes ſes voiſins, crut que le moyen le plus certain de parvenir à ſon but ſerait d'avoir de l'artillerie, il demanda donc aux Beys un homme qui le mit à même d'en avoir. Achmed-aga qui avait établi la fonderie de Jiza y fut envoyé par Mourad, & ce Bey pourvut à ce que ſon protégé parut avec éclat à la cour du Sultan ; il partit avec la caravane qui m'avait ramené ; j'ignore quel a été ſon ſort & ſi ſes eſpérances ont été réaliſées, s'il a péri dans le déſert, ou s'il en eſt revenu malheureux.

Volney, Bruce, & les autres voyageurs ont aſſez étudié & comparé les anciens Egyptiens

Afrique.

avec les nouveaux, ont assez parlé de leur couleur, de leurs mœurs, de leur caractère, pour que nous nous dispensions d'en parler encore : nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à l'abrégé du voyage de Bruce.

CHAPITRE VII.

Tamieh. --- Canaux. --- Feïom. --- Roses. --- Lac Moeris. --- Petite Oasis. --- Pyramides d'Hawara, de Daschour, de Sakara, de Gizé. --- Memphis. --- Capitales de l'Egypte. --- Suès. --- Commerce. --- Tur. --- Montagne de granit rouge. --- Mont Sinaï. --- Golphe oriental de la mer rouge. --- Retour au Caire.

LE 28 octobre 1792, je partis du Caire pour *Feïoum*, ville située au Sud-ouest de la première à environ soixante milles. Le scheik de *Moknan* me recommanda à un de ses officiers qui résidait à *Bédis*, & lui ordonna de m'accompagner jusqu'à Feïoum ; je vis sur la route de très-beaux dattiers.

Tamieh est traversé par un petit canal où il y a un peu d'eau courante ; la campagne est cultivée & contraste avec le désert où l'on passe avant d'y arriver.

On fait des nattes à Tamieh, mais les Arabes viennent souvent piller tout ce qui est fabriqué.

A *Senouris*, résidence d'un scheik bédouin

Afrique.

très-hospitalier, nous traversâmes un second canal qui va du Nil au lac Moéris, ainsi que celui de Tamieh.

Le premier janvier 1793, j'arrivai à Feïoum: cette ville est bâtie sur le bord du principal canal qui va du Nil au lac Moéris; elle est environnée de champs cultivés & sur-tout de jardins où l'on recueille cette immense quantité de roses dont on tire l'eau qui a rendu ce lieu célèbre. On propage les rosiers en couchant leurs branches dans la terre, & les rejettons qui en proviennent sont ceux qui portent les roses les plus belles.

Cette ville quoique sur son déclin est encore bien peuplée; la plupart des habitans sont mahométans; les maisons sont construites en pierres & en briques cuites au soleil; la ville est gouvernée par un Caschef; les provisions y sont abondantes, l'eau bonne, le poisson mauvais.

Les ruines de *Médinet faris*; c'est-à-dire, la cité des Persans, sont au nord de Feïoum; c'est probablement l'ancienne Arsinoé; j'y vis quelques vitrifications qui semblaient indiquer le voisinage d'une verrerie Arabe.

Le 4 janvier, je partis pour le lac Moeris, nommé aujourd'hui *Birket-el-Keroun*: Danville l'a assez bien indiqué dans sa carte. Il a à-peu

près trente lieues de circuit; ses bords sont garnis de rochers, excepté du côté de Feïoum où la plage est sablonneuse. Plusieurs pauvres pêcheurs se tiennent constamment sur ce lac: l'eau en est saumache. Afrique.

N'ayant appris qu'à Feïoum que les Maugrebins d'*El-Wah-el-Ghourbi* ne souffraient pas qu'on voyageât dans la partie occidentale du lac, sans qu'on se fût mis sous leur protection, je ne pus visiter quelques ruines qui, m'avait-on dit, sont dans cette direction. Il faut, à ce que j'ai appris, quatre jours pour faire le tour du lac, & on ne peut se procurer que ce que les Maugrebins veulent bien vendre, à l'extrémité opposée à Feïoum.

En marchant au sud-est, nous vîmes à Hawara deux petites pyramides de briques cuites au soleil, & un second passage à travers les montagnes. La plaine de Feïoum au Nil est bien cultivée.

Les habitans d'Illahon, grand village, sont agriculteurs. Près de cet endroit, on traverse le *Bahr-Bila-Ma*, canal très-large, & plus loin le *Bathen*, creux & profond, qu'on croit être le fameux lac Moeris d'Hérodote & de Diodore de Sicile.

J'allai ensuite visiter les pyramides de *Dashour*, de *Sakarra*, d'*Harvara* & de *Médoun*.

Afrique.

Cette dernière est très-élégante : l'intérieur n'en est pas dégradé. Le nombre de ces pyramides est assez considérable.

Je parcourus ensuite la plaine où était Memphis. Elle est sur la rive gauche du Nil, au sud du Caire ; elle a trois milles de large ; on y cultive du bled ; la partie voisine des montagnes est remplie de dattiers. On y trouve encore des ruines ; mais on n'y voit plus de ces marbres, si communs à Alexandrie.

Thèbes ou Diospolis & Memphis ont été les plus anciennes capitales de l'Egypte. Après que Cambyse eut conquis ce pays, Babylone devint la capitale de la partie qu'occupaient les Perses, Alexandrie eut son tour, jusqu'à ce que le Caire eût été bâti par Jeuhar, général d'Abou Tammin, en 968.

M. Browne partit du Caire le premier mars 1793 & arriva, après cinq jours d'une marche fatigante, à Suez, qu'il voulait visiter. Cette ville est assez connue au lecteur, par l'abrégé des voyages de Niébuhr & Norden, pour que je ne répète pas ce qu'on en a lu. Je passerai également sous silence son voyage à *Tur* ou *Tour* & au Mont Sinaï, & je reviendrai pour la quatrième fois avec lui au Caire, d'où je le suivrai dans le Darfour, où il va enfin avoir la liberté de se rendre.

Afrique.

CHAPITRE VIII.

Difficultés pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. --- Caravane du Soudan. --- Départ d'Affiout.--El-Wah.---Charjé, Boulak, Beiris. -- Mougues- --- Déserts de Sceb, de Selimé.-- Léghée. --- Source de natron. --- Entrée dans le royaume de Four. --- Détention de l'auteur. --Perfidie d'un agent. --- Lettre du Sultan. -- El-Fascher.---Cobbé. ---Mœurs. --- Melek Ibrahim. --- Audience du Sultan Abd-el-Rachman-el-Raschid. --- Caractère de ce prince. --- Sa cour. -- Le Mélek-Mousa.--L'auteur exerce la médecine. --- Fête. --- Punition des ennemis de l'auteur. --- Art du Sultan. ---Conduite atroce de l'agent que l'auteur avait amené du Caire. ---Départ du Darfour.

PERSUADÉ que la source du Nil décrite par le Chevalier Bruce (c'est M. Browne qui parle) n'était point celle du vrai Nil ; je voulus en reconnaître la source la plus occidentale. Je voulais m'y rendre par *Masouah* ; mais j'appris que dès qu'on me reconnaîtrait, on ne me laisserait pas passer dans ce pays ; j'aban-

Afrique.

donnai donc ce projet. Je savais que le Sennaar était désolé par la guerre civile & je ne pus prendre cette route dangereuse, quelque grande que fût l'envie que j'avais de la parcourir. Le Darfour m'offrait l'espérance de trouver un gouvernement régulier je pouvais m'attendre à être favorablement accueilli par le monarque ; & quoique ce chemin m'écartât beaucoup de l'Abissinie où je voulais pénétrer, je le choisis, persuadé qu'il m'offrirait plus d'un moyen pour m'y rendre.

Dans ce dessein, je partis du Caire pour Assiout, où j'arrivai le 29 avril 1793 ; je m'y procurai des chameaux & des provisions pour le voyage & je me joignis à la caravane du Soudan, qui ne se mit en route que cinquante jours après.

Nous quittâmes Assiout le 25 mai &, marchant à petites journées, nous arrivâmes à El-Wah où les Jelabs payent habituellement aux Maugrebins un patake par chameau. On marchait ordinairement sans ordre ; mais on se réunit le 31 mai, pour la descente du *Gibel-Roumlie*, montagne haute & rocheuse, sur le côté occidental de la chaîne qui forme, de ce côté-là, la limite orientale du désert enfoncé où sont les Oases. Nous fûmes une heure entière à nous rendre au bas de cette montagne,

du

du sommet de laquelle la vue se perd dans une immense vallée, où l'on découvre quelques dattiers & quelques sources où les voyageurs se reposent.

Afrique.

Après quatre heures de marche, nous arrivâmes le lendemain à *Ainé Dizé*, premier endroit où l'on trouve de l'eau ; il est à l'extrémité de la grande Oase. Le thermomètre de Farenheit monta ce jour-là, à l'ombre de la tente, jusqu'à 116 degrés.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes à Charjé, lieu dépourvu de verdure, à l'exception de l'espace qui entoure la source. Nous annonçâmes notre arrivée en faisant battre le tambour, en poussant beaucoup de cris de joie & en tirant quelques coups de pistolet. Il y avait dans ce village, ainsi que Beiris, un *Gindé*, ou officier d'Ibrahim-Bey-el-Kebir. Ces officiers sont chargés de tout ce qui a rapport au passage des caravanes.

Après six heures de marche, nous atteignîmes, le 7 janvier, Boulak, village misérable où l'on trouve de la bonne eau & des dattes excellentes. Nous n'en partîmes que le sur-lendemain, pour nous rendre à Beiris, à quatorze heures de là.

Nous passâmes à *Moughès*, dernier village méridional de l'Oase, le 14, & le 20, nous

Afrique.

entrâmes dans *Scheb*. L'eau est rare dans ce village, qui n'est guère fréquenté que par les *Arabes Ababdes*, tribu errante & dangereuse.

Scheb produit beaucoup d'alun. La terre où il croît est argileuse & couverte de pierres rouges.

Le 23, nous fîmes halte à *Sélimé*, petit coin de terre verdoyante, au pied d'une chaîne de rochers peu élevés : on y trouve la meilleure eau de la route. Les Jelabs font beaucoup de contes sur une maison qui est dans ce lieu.

Le 25, nous nous remîmes en route & nous arrivâmes le 30 à *Leghéa* : l'eau y a un goût saumache. Le *Chabir*, ou chef de la caravane, ignorait le chemin, ce ne fut qu'au bout de trente-six heures que nous sûmes enfin lequel il fallait suivre. Le 6 juillet, nous atteignîmes *Bir-el Malha*.

On trouve dans ce lieu du natron bien différent de celui de Terané; il est très-solide & très-blanc, devient chaud quand on le met dans l'eau, & se dégage alors de l'air qu'il contient. Les Jelabs le portent en Egypte, où il se vend fort cher & où on l'emploie dans la préparation du tabac.

Les *Cubba Beeschs*, arabes errans qui montent des dromadaires, infestent les environs de *Bir-el-Malha* : cependant ils ne nous attaquèrent point.

Le 12 juillet, nous nous remîmes en route & nous marchâmes jusqu'au 20, que nous campâmes à Medwa, où l'on ne trouve point d'eau.

Afrique.

Nous arrivâmes le 23 à la première source qui se trouve sur le territoire du Darfour : on appelle *Wadi Masrouk*, le lieu où on la trouve. On y est très-incommodé par des fourmis blanches qui détruisent tout ce qu'elles peuvent atteindre. Nous fûmes obligés de nous refugier à *Sweini*, où je logeai chez *Ali-el-Chatib*, un des principaux marchands du pays. Nous y restâmes huit jours, &, le 7 août, nous arrivâmes à Cobbé, l'une des villes les plus fréquentées par les Jelabs.

Sweini est la résidence d'un *Melek*, ou gouverneur pour le sultan de *Darfour*. Les étrangers sont obligés de s'y arrêter, jusqu'à ce qu'il plaise au sultan de leur faire connaître ses volontés.

J'espérais obtenir bientôt la permission de continuer ma route, car les gens du pays me regardaient comme l'étranger du roi. J'observai au melek que, désirant me rendre auprès du sultan, je ne devais pas être retenu sur des prétextes frivoles. J'offris de payer tous les droits qu'on prétendait avoir à exiger, & je demandai qu'en cas contraire, on me laissât

Afrique.

retourner en Egypte. Mes sollicitations furent sans effets ; de faux bruits répandus sur mon compte étaient parvenus aux oreilles du sultan. Le melek dissimula ; j'ignorai les motifs de ma détention, peut-être le melek les ignorait lui-même.

J'attendis patiemment pendant dix jours : alors un ordre du sultan permit à tous les Jelabs de se rendre à leur destination, en payant les droits imposés : mais je restai dans un cas différent. Il faut que j'entre ici dans quelques détails, qui serviront aux voyageurs qui feraient le même voyage que moi.

On m'avait dit au Caire que tout le commerce du Darfour se faisait par échange ; j'ignorais quels étaient les articles qu'il convenait d'y porter, je cherchai donc quelqu'homme probe & honnête que je pusse charger de cette besogne. On m'en indiqua un que je crus tel & que j'arrêtai.

Son zèle, sa déférence, ses soins avant notre départ, m'avaient prévenu en sa faveur. Lorsque nous fûmes en route, il changea de conduite ; il devint insolent & désobéissant. L'ayant un jour menacé de lui brûler la cervelle & ayant été retenu par les Jelabs, mon homme chercha une occasion de vengeance, & les préjugés des gens du Soudan la lui fournirent bientôt.

Afrique.

Il savait que je ne pouvais faire usage des lettres de recommandations que j'avais pour différens marchands du Darfour qu'après avoir vu le sultan. Il mit donc tout en usage pour empêcher que je lui fusse présenté & que ce prince connût ma situation.

Un de ses camarades qui résidait depuis quelque temps à Sweini, excité par mon agent, avertit le monarque que j'étais un Franc, un infidèle, un homme dangereux. Il engagea ce prince à me tenir éloigné de lui, & enfin à me faire surveiller par quelqu'un qui répondît de moi.

Pendant qu'on agissait de la sorte près du sultan, mon agent me volait du corail, chose assez précieuse dans le Darfour.

L'émissaire revint, muni d'une lettre empreinte du sceau du sultan, où on me permettait de me rendre à Cobbé, chez *Ibrahim-el-Wouhaif-chi*, où je demeurerais jusqu'à ce que le sultan me fit appeler : cet *Ibrahim* était précisément l'émissaire. Je ne me doutais pas encore des manœuvres de mes deux fripons; je m'étonnais pourtant qu'on me mît à l'abri des exactions des officiers du sultan, pour me confiner chez un simple particulier : cependant j'obéis promptement; c'était le seul moyen qui me restât. La haine que mes ennemis avaient suscitée contre

moi était ſi grande, que les Fourains, ordinairement hoſpitaliers, me regardaient à peine.

Arique.

Cette horrible ſituation me rendit malade; j'eus la fièvre, la dyſenterie, & je ne commençai à me rétablir qu'au bout d'un mois. A peine convaleſcent, je ſollicitai de nouveau la permiſſion de me rendre près du ſultan : on accéda à ma demnnde; mais j'arrivais à peine à El-Faſcher, que j'eus une rechute terrible. Pour comble de malheur, j'avais épuiſé tous les médicamens que j'avais apportés d'Egypte. Cependant les chaleurs de l'été diſſipèrent ma maladie & je repris des forces.

Je fus d'abord préſenté au melek *Mizellim*, l'un des principaux miniſtres d'*Abd-el-Rachman*. Il avait été eſclave & domeſtique du palais, & on l'avait privé des marques de la virilité pour l'avoir ſurpris avec une des femmes du palais. Ignorant & ſans éducation, il avait de la gaîté & de la vivacité dans l'eſprit, ce qui le rendait agréable à la cour. Il m'accueillit avec rudeſſe & dédain, & me demanda avec hauteur quels étaient les motifs qui m'attiraiênt dans le Darfour.

Dans ce moment, on ſervit pour lui & ſa cour de la viande ſéchée & une gamelle de *polenta*, boiſſon du pays. Comme je vis aiſément qu'ils ne ſe ſouciaient pas de m'inviter &

qu'ils étaient embarraſſés pour me le dire ; je déclarai que je n'avais pas faim & je les priai de commencer ; ils ne perdirent pas de temps, & après leur repas ils m'accablèrent de queſtions ſur l'Europe. Quand ils ſe laſsèrent de m'interroger, j'expliquai ainſi au melek l'objet de mon voyage.

« Melek, étant venu d'un pays très-éloigné » à Miſr (1), les habitans de cette ville m'ont » parlé du vaſte empire, de la magnificence, » & ſur-tout de la juſtice & de l'hoſpitalité du » ſultan Abd-el-Rachman, dont le règne puiſſe » être éternel ! Accoutumé à voyager dans » pluſieurs contrées comme un *Derwiche*, pour » recevoir des leçons de ſageſſe des vieillards, » & chercher dans les plantes qui croiſſent en » différens climats des remèdes contre les ma- » ladies qui aſſiégent l'humanité, j'ai déſiré » voir le royaume de Four. On m'aſſura que » ma perſonne & tout ce que j'aurais y feraient » en ſûreté & qu'on me permettrait d'aller » par-tout où je voudrais. Cependant, depuis » mon entrée dans ce royaume, j'ai trouvé » que ces aſſurances étaient fauſſes ; j'ai été » arrêté, maltraité, volé, & toutes mes re- » clamations ont été nulles. Je demande juſtice.

(1) Le Caire.

» Ce que j'ai ſouffert de la part des officiers du » ſultan eſt paſſé, je n'en parle plus; mais je » demande qu'on me protège, & je déſire la » punition de celui qui m'a volé & la reſtitution » de ce qu'il a à moi.

J'expliquai enſuite mon projet de me rendre dans le Sennaar pour paſſer dans l'Abiſſinie & aller juſqu'à Moka; je demandai auſſi quatre perſonnes de confiance pour me conduire de le Kordofan.

Le melek me répondit que le roi était favorable aux étrangers, qu'il avait déjà donné ordre pour qu'on me remit un ſac de froment & quatre moutons : que dans ce moment, le paſſage par le Kordofan était impoſſible puiſque la guerre y ſignalait ſes fureurs; qu'enfin je n'aurais qu'à nommer mon voleur au roi & que tout me ſerait reſtitué. Je me retirai.

Quatre à cinq jours après, le melek vint me voir avec quelques perſonnes de ſa ſuite. Je lui montrai les préſens que je deſtinais au ſultan ſon maître, mais je refuſai d'ouvrir un coffre qu'il voulait viſiter. *Ali Hamad* mon perfide agent, qui en avait caché la clef, l'ouvrit malgré moi & pluſieurs petits articles diſparurent. On me prit même des piſtolets que je réſervais pour faire des préſens dans le Sennaar & on ne me laiſſa que les choſes dont on

ignorait l'ufage : et quelques jours après on me paya les objets pris, le dixième de leur valeur. Afrique.

Je retournai à Cobbé pour y jouir de la folitude & du repos. Là je rétablis ma fanté & j'étudiai les mœurs des habitans du Darfour. Je m'éloignais des fociétés où l'on faifait ufage du *Merifi* (liqueur fermentée) pour ne pas me trouver dans les querelles qui trop fouvent réfultent de l'ivreffe. J'affiftais fouvent aux entretiens des hommes graves du pays, & leur fociété écartait de moi les réflexions défagréables fur ma fituation.

Je fus obligé, en 1794, en quittant la maifon où je logeais à Cobbé, de figner au propriétaire une déclaration qui atteftait que rien ne m'avait été volé pendant mon féjour chez lui. A mon retour à El-Fafcher je me mis fous la protection du Melek *Ibrahim*, le plus âgé de ceux qui avaient de l'autorité. Le melek Miffellim avait alors été envoyé par le fultan dans le midi du royaume. Je logeai chez un nommé *Moufa* qui, quoiqu'un des fils du fultan *Bokar*, prédéceffeur d'Abd-el-Rachman, n'occupait qu'un petit emploi. Ce *Moufa* équitable & défintéreffé, toujours calme & plein de dignité, était tolérant fur la religion, & quoiqu'il obfervât avec la plus grande rigidité les dogmes de l'Iflamifme, il fe montrait auffi

Afrique. constant obſervateur des droits de l'hoſpitalité.

Ibrahim avait environ ſoixante ans. Il était d'une taille haute, ſa phyſionomie était plus rude qu'expreſſive. Il n'avait ni grace ni aiſance, mais il ne manquait ni d'intelligence ni de ſagacité. Quoique bigot & ſuperſtitieux, ſon jugement était ſain. Il jouiſſait d'une réputation intègre & l'on n'attribuait ſa richeſſe qu'à ſon extrême avarice.

Ibrahim qui n'avait jamais vu d'Européen me reçut favorablement & me témoigna beaucoup de ſurpriſe de ce que j'étais venu dans le Darfour. Je me plaignis à lui des torts & des entraves qu'on m'avait fait ſubir; il me promit juſtice & protection, mais il oublia bientôt ſa promeſſe.

Je trouvai rarement occaſion de parler au ſultan, quoique je me rendiſſe exactement à ſon lever : j'ai ſu depuis que jamais un étranger n'avait été traité comme moi, ce qui me fit conjecturer que les rapports de mes ennemis avaient prévenu le ſultan contre moi.

Je me liai avec quelques perſonnes de la cour & quelques étrangers qui y ſollicitaient des graces. J'allais de temps en temps au marché où ma perſonne paraiſſait toujours étrange & où la foule ſe raſſemblait toujours autour de moi.

Afrique.

Un incident assez désagréable fixa l'attention sur moi, & me procura enfin un entretien avec le sultan. Pour me dissiper un peu, je badinais de temps en temps avec les esclaves. Un jour que je lisais, une fille d'environ quinze ans vint à ma porte. Voulant lui faire peur, je saisis tout-à-coup la toile qui lui ceignait le corps, & elle resta nue. Le hazard fit que son maître passa à l'instant même & la vit. Ses cris assemblèrent beaucoup de monde, il avait chargé une carabine & voulait me tuer, mais quelques-uns de ses compagnons me voyant armé & prêt à me défendre, firent convenir qu'on me punirait d'une toute autre manière. Alors mon perfide agent voulût s'emparer de l'esclave & offrit de la payer le prix que le propriétaire exigerait. Celui-ci demanda dix têtes d'esclaves, & *Ali-Hamad* se prépara à en réclamer la valeur, il avait même pris des arrangemens pour qu'il ne me restât aucun moyen de me défendre.

J'avais fait apporter de Cobbé à El-Fascher tout ce qui me restait de mes marchandises & de mes effets ; j'avais fait déposer ces objets dans la maison d'*Hossein* & de son associé. Hossein était précisément le propriétaire de la jeune esclave. *Ali-Hamad* fit mettre opposition sur tout ce qui m'appartenait & on m'ap-

Afrique.

prit qu'on ne me rendrait mes effets que quand je lui aurais payé la valeur des dix eſclaves.

Cette affaire fit grand bruit. Les marchands d'Égypte irrités au delà de toute expreſſion, en informèrent auſſitôt le ſultan.

Abd-el-Rachman ayant appris que les francs jouiſſaient d'une grande faveur près des Sengiaks & que, ſi quelqu'un d'entr'eux éprouvait des vexations dans le Darfour, on s'en vengerait aiſément ſur les Jelabs qui iraient au Caire, en faiſant juridiquement ſaiſir leurs marchandiſes, penſa que ſa dignité ſerait compromiſe, ſi, dans ſes états, un étranger avait beſoin de recourir à la force pour ſe venger. Il me fit comparaître avec mes adverſaires, leur fit une verte réprimande & nous renvoya par devant le Melek *Mouſa Woullad Jelſoun* ſous la juridiction duquel ſont tous les marchands étrangers.

Cette conduite du ſultan me ſurprit, car il m'avait reçu très froidement la première & la ſeconde fois que je lui fus préſenté, & il avait quitté avec précipitation l'audience qu'il donnait dès qu'il ſe fut aperçu que je m'étais introduit une troiſième fois dans ſon palais.

Abd-el-Rachman eſt petit & d'une complexion ſeche. Il a l'œil vif & les traits expreſſifs, ſa barbe eſt touffue & ſon teint très-noir. Il eſt

Afrique.

très-agile quoiqu'âgé de près de cinquante-cinq ans.

Quelques jours après la séance où il me fut favorable, je pénétrai encore dans l'arrière cour & je vis le sultan debout tenant son épée dans sa main gauche & s'appuyant de la droite sur un bâton dont le bout supérieur était d'argent. Il était coiffé d'une pièce longue de soie rouge qui faisait plusieurs fois le tour de sa tête & ressemblait à celles que les Arabes occidentaux portent pour ceinture.

Ibrahim lui présenta de ma part une pièce d'étoffe de soie & coton fabriquée à Damas. Il la reçut avec bonté & se retira promptement. On demande ordinairement au sultan la permission de quitter El-Fascher. Je voulus profiter de cette étiquette pour parler au sultan. Je le trouvai assis sur son trône, sous un dais de bois très-élevé & garni de différentes étoffes de Syrie & des Indes indistinctement mêlées: derrière les Meleks, assis à quelque distance du trône, il y avait un rang de gardes dont les bonnets étaient ornés sur le devant d'une petite plaque de cuivre & d'une plume d'autruche noire. Leur armure consistait en une lance & un bouclier de peau d'hyppotame qui couvrait leur bras gauche. Quinze eunuques étaient placés derrière le trône. Le nombre des sollici-

Afrique.

teurs & des ſpectateurs placés en avant du trône s'élevait à plus de quinze cents.

Un louangeur ſe tenait à la gauche du prince & criait continuellement de toute ſa force « — Voyez le Buffle ! le fils d'un Buffle ! le » taureau des taureaux ! l'éléphan d'une force » extraordinaire ! le puiſſant ſultan Abd-el- » Rachman-el-Raſchid ! que Dieu prolonge » ta vie ô maitre ! que Dieu t'aſſiſte & te rende » victorieux. »

Je ſortis de cette audience comme des autres ſans avoir pu me faire entendre du ſultan. Je ne le vis jamais porter ſur ſa tête une couronne ainſi qu'il eſt d'uſage parmi les autres monarques africains. Tous ceux devant qui il paſſait s'agenouillaient & ſe proſternaient devant lui, les meleks même n'approchaient de ſon trône qu'en rampant ſur leurs mains & leurs genoux. Les étrangers ne ſont pas ſoumis à cet uſage.

Abd-el-Rachman, après être monté ſur le trône, envoya à l'empereur de Conſtantinople un préſent de trois eunuques de choix & de trois jeunes eſclaves les plus belles du Darfour; l'empereur Ottoman lui envoya en retour une ſuperbe peliſſe, un ſolitaire d'un prix conſidérable & un ſabre très-richement orné.

Le melek *Mouſa Woullad Jelſoun* m'accueillit avec une extrême bonté. On le regarde comme

un homme très-dissimulé & très-ambitieux mais intelligent, prompt à prendre son parti & plein d'énergie. Ses manières sont aisées, il est plus instruit & plus poli que tous ses égaux, il eut pour moi beaucoup d'attention. Je mangeai pendant trois jours à sa table qui était servie avec abondance, j'étais alors accablé de questions. La sagacité avec laquelle le melek discutait les droits de ceux qui plaidaient devant lui & son équité me surprirent, malgré l'adresse des Arabes à défendre leurs intérêts, je ne vis pas Mousa être dupe de leurs artifices.

Afrique.

D'après les ordres du sultan, je donnai au melek l'état de ce qu'on m'avait volé. Quant à la jeune esclave d'Hossein il reconnut mon innocence, ordonna que la jeune fille retournerait chez son maître & que ma malle me serait rendue.

L'affaire du vol que mon agent m'avait fait ne fut pas si facile à terminer, gagné par les présens de mes adversaires, il les condamna seulement à me payer la valeur de quatre têtes d'esclaves, après cette décision je retournai à Cobbé.

Les agens du roi ne m'avaient encore rien donné du prix des objets qu'ils m'avaient forcé de leur vendre à mon arrivée. Je renouvellai à Mousa la demande que j'avais faite à Misselim,

Afrique.

& à Ibrahim, je le priai aussi de me laisser partir avec la première *Selatée* (1) qui irait au sud ou au sud ouest, ou enfin de me faire conduire dans le *Bergou* (2) par un esclave du sultan. J'espérais par le Sennaar gagner l'Abissinie, ou bien traverser la Nubie & retourner en Égypte, ou enfin passer à Suakem & de là à Moka ou Jidda. Par l'autre je comptais faire des découvertes relatives à la rivière blanche, peut-être même aller jusqu'à sa source ; enfin par la troisième, je voulais reconnaître le Niger ou me rendre par le Bournou & le Fezzan à Tripoli.

La guerre rendait impossible le premier de ces projets : celui d'aller au sud m'exposait à une mort certaine, soit par la jalousie de mes compagnons, soit par les armes des gens du pays, telles furent les réponses de Melek ; mais lui ayant observé que le sultan pourait me faire accompagner par des personnes que je récompenserais bien, il me dit qu'il le proposerait, mais qu'il doutait que le sultan y consentit. Pour ma troisième proposition il l'a regarda comme

(1) Expédition armée qui va chercher des esclaves.

(2) Premier royaume Nègre à l'ouest du Darfour.

impossible

impossible & me dissuada tant qu'il put de ce projet, en m'apprenant que les rois du Darfour & du Bergou se redoutaient mutuellement & que les chrétiens étaient abhorrés dans ce dernier royaume. Il m'engagea en même temps à retourner en Egypte par la première occasion. Ce fut à la suite de cet entretien avec Mousa que je retournai à Cobbé où l'on vint me chercher six semaines après pour voir mourir ce bon melek ma dernière espérance.

Afrique.

J'avais envain caché le peu de remèdes que j'avais apporté pour moi. On sut que j'en avais, aussitôt tout le monde fut malade à Cobbé. Il me fallut exercer la médecine; quelques cures heureuses me mirent en crédit & l'année suivante on m'appela souvent à El-Fascher pour y remplir les fonctions de médecin.

On me chargea de guérir le *Faqui Seradgé* (1) d'une fistule, & les soins que je lui donnai me fournirent l'occasion de me rendre souvent à l'audience du sultan à qui je demandai plusieurs fois, mais en vain, la permission de partir. Pendant l'hiver de 1794 il donna enfin l'ordre de me compter une partie de ce qui m'était dû.

(1) Le principal Iman.

Afrique.

Je vis célébrer la fête de *Geled-el-Nahas* (1); fête particulière à ce pays. Elle dure huit jours & pendant ce temps les meleks & les principaux perſonnages font au ſultan des préſens conſidérables. Le ſultan les récompenſe de cette généroſité involontaire en traitant tous ceux qui ſe préſentent & l'on tue le premier jour un ſi grand nombre d'animaux que la viande qu'on mange les jours ſuivans eſt gâtée. Pendant cette fête on fait la revue des troupes dont les exercices ſont une groſſière imitation de ceux des Mamelouks. Le ſultan & les officiers principaux montent de très-beaux chevaux de Dongola, mais ils ne ſont pas habiles écuyers.

Cinq hommes qui avaient entretenu une correſpondance criminelle avec *Haſchem*, chef de la partie du Kordofan, qui réſiſtait aux armes du Sultan, furent amenés à El-Faſcher & mis à mort ſans aucune forme de procès. Le bourreau leur plongea ſon couteau dans la poitrine de la même manière qu'on tue les moutons : cette exécution fut faite en préſence de pluſieurs meleks, pour qu'ils jugeaſſent du ſort qui les attendaient s'ils manquaient de fidélité.

(1) Garniture de la Timbale.

Voulant arrêter l'ivrognerie, le Sultan porta des peines très-graves contre les vendeurs ou fabricateurs du *merisé*; mais on éluda ses ordres, & depuis ce temps les troupes parurent beaucoup moins attachées au monarque. Afrique.

Ali-Hamad, ce perfide agent que j'avais amené d'Egypte, non content de m'avoir volé, mit un jour du sublimé corrosif dans le plat qu'une esclave préparait pour moi : si cette esclave ne m'eût averti, j'aurais été victime de cette attrocité que je ne soupçonnais nullement. Ce monstre voyant que son plan n'avait pas réussi, voulut s'en venger sur l'esclave & allait l'étrangler avec une corde, si je ne l'eusse arraché de ses mains.

Dans l'été de 1795, on me paya en femelles de chameaux le reste de ce que le Sultan me devait. Ce payement était aussi inique que le premier qui m'avait été fait en bœufs dont je ne pouvais tirer partie.

Rien n'est plus ridicule que les momeries que les médecins du Darfour employent pour guérir leurs malades ; ils exorcisent d'abord la maladie, ensuite ils lui adressent des prières, comme à une émanation de la divinité, ils écrivent plusieurs versets de l'alcoran sur une table, puis en enlevent l'encre & la font boire. Ces puérilités durent tant que le malade res-

Afrique.

pire ; mais ſitôt qu'il a ceſſé de vivre ils reſtent fort calmes, & la tranquillité n'eſt troublée que par les cris des femmes.

La petite vérole fit périr en 1795 la moitié de l'armée que le Sultan avait envoyée dans le Kordofan ; on leva un nouveau corps de troupes auxquelles on montra le butin pris ſur *Haſchem*. Pendant qu'il paſſait devant les yeux des ſoldats, les ſpectateurs faiſaient entendre ces cris : — « Vive le Sultan Abd-el-Rachman-el-Raſchid ! que Dieu le rende toujours victorieux ! »

Dégoûté de demander ſans ceſſe & toujours inutilement la permiſſion de partir du Darfour, je m'adreſſai au chabir ou conducteur de la caravane qui retournait en Egypte, & qui campait à *Lehaiſmer*, petit village à trois lieues au nord de Cobbé. Je le décidai à employer tout ſon crédit auprès du Sultan afin qu'il conſentit à ce qu'il m'emmenât, & il parvint enfin, après beaucoup de peine, à obtenir cette permiſſion tant déſirée. Quelques temps auparavant, j'avais reçu du melek une patente revêtue du ſceau royal, pour me rendre dans le Kordofan, mais le *chabir* me donna l'idée que c'était un mauvais trait de mes ennemis, & peu de jours aprés je reconnus qu'il avait deviné la vérité.

Afrique.

Nous restâmes pendant tout le ramadan de 1796 à *Lehaimer*, & n'en partîmes pour l'Egypte que trente-six jours après. Pendant que la caravane se rassemblait, des Maugrebins d'Elwah traversèrent le desert & allèrent jusqu'à Dongola, où ils enlevèrent beaucoup de marchandises & de captifs. Il se trouvait parmi ces derniers une jeune Dongolane âgée tout au plus de quatorze ans, qui fut vendue dans la Haute-Egypte, & delà conduite au Caire où un Arabe l'acheta & la mena ensuite dans le Darfour. Là, des Dongolans la reconnurent & la reclamèrent; l'affaire fut plaidée devant le Sultan, qui prononça que la fille étant née libre ne pouvait être vendue & qu'elle devait être rendu à ses amis.

Notre retour en Egypte n'eut rien d'extraordinaire; je restai vingt jours à Assiout pour me reposer & me guérir d'une diarrhée qui m'affaiblissait beaucoup; j'en partis bien rétabli.

Afrique.

CHAPITRE IX.

Togographie du Darfour. — Ses divers habitans.

Placée à l'extrémité du royaume, sur la route qui va du nord au sud, & étant la principale résidence des marchands, Cobbé doit être regardée comme la capitale du Darfour; elle est par les 14 degrés 11 minutes de latitude & par les 28 degrés 8 minutes de longitude à l'est du méridien de Greenwich; elle a plus de deux milles de longueur, mais elle est très-étroite. Les maisons sont entourées de palissades & séparées par un grand espace de terrain en friche: la ville est remplie d'arbres de plusieurs espèces, parmi lesquels il y a beaucoup de palmiers & sur-tout des *nebkas* & des *heglig*, qui lui donnent un coup d'œil très-agréable. Pendant les pluies, un torrent coule autour de Cobbé; il s'étend du nord au sud jusqu'à la montagne qui porte son nom, & qui est habitée par une immense quantité de Jakals & d'Hyenes. Des puits peu profonds fournissent de l'eau aux habitans de la ville: l'eau en est trouble & désagréable, quelquefois rare, mais elle n'est pas malfaisante.

Afrique.

Cobbé est entourée de petits villages qui en dépendent & qui augmentent sa population. Au nord est celui d'*Helet Hassan*, entièrement peuplé de Dongolans ; il fut long-temps gouverné par le chabir *Hassan-vullad-nasr*, vieillard dont on vantait souvent les talens & les vertus : on voit au nord-nord-ouest, *Noukti* & *Hellet-hummar* ; au sud, *Hellet-el-alamné* & *Hellet-jemin-ullah* ; au sud-ouest & à l'ouest, *Hellet-il-foukkara* & *Bweri*. Je n'ai jamais su ou j'ai oublié les noms des autres villages.

La plaine de Cobbé s'étend à l'ouest & au sud-ouest, jusqu'à vingt milles de distance : là s'élèvent *Kerda* & *Malha*, qui sont deux montagnes rocheuses & escarpées ; au sud, elle a douze milles d'étendue & s'arrête au *Gibel-cousa* près duquel il y a quelques villages : au sud-est, elle va jusqu'à *Barbogé*, & au nord-est jusqu'à *Gibel-Wanua* ; à l'est sud-est, elle est bornée par un torrent au-delà duquel il y a beaucoup de sable, mais à l'est il n'y a presque pas de plaine. Le chemin depuis *Weini* au nord jusqu'à *Gidid* au sud, suit le pied d'une montagne nommée *Tega* d'abord, & *Wanna* ensuite : le *Gibel-cobbé* est presque isolé.

Les Indigènes occupent peu de maisons à Cobbé ; presque tous les habitans sont marchands & étrangers.

Afrique.

Sweini, *Kourma*, *Ril*, *Coubcabia*, *Cours*, *Choba*, *Gidid*, *Gellé*, sont les principales villes du Darfour ; ce sont de petites villes de peu d'étendue & de peu de conséquence. Sweini n'a quelqu'importance que par le passage des caravanes qui vont en Egypte & en reviennent ; on y trouve plusieurs provisions & on y tient marché tout le temps que les Jelabs y restent. Quelques principaux marchands y ont des maisons ; cette ville est la résidence d'un melek, & peut être regardée comme la clef de la route d'Egypte. Les Zeghawajens ou Arabes, en sont les habitans les plus pauvres.

Kourma est peuplé de *Jelaras*, marchands, la plupart nés dans la Haute-Egypte : on y tient marché deux fois par semaine.

La population de Coubcabia est nombreuse & se compose de diverses espèces d'habitans : cette ville est la clef des routes de l'occident ; le sel est le principal moyen d'échange de son marché : on y vend aussi les *tokéas*, grands sacs de cuir qui servent à mettre le blé, l'eau, ou ce qu'on veut.

Ces tokéas sont des pièces de toile de coton de six aunes de long & de dix-huit à vingt pouces de large : c'est une grosse toile

dont les Fourains des classes inférieures font leurs vêtemens. Afrique.

Les habitans de Coubcabia sont Indigènes, Arabes & du Bergou : on y trouve aussi quelques *Felatias* & quelques autres nations.

Les *Foukkaras*, remarquables par leur intolérance, sont les principaux habitans de Cours.

La majeure partie de la population de Ril se compose de Fourains ; on y voit aussi quelques marchands étrangers : cette ville est la clef des chemins du sud & de l'est : elle est la résidence d'un melek & de quelques troupes. Il y a dans le voisinage un é[illegible] qui ne tarit jamais. Les Arabes pasteurs y fournissent du pain, du lait, de la viande & du beurre ; le sol y est propre aux jardins, & l'argile qui est tenace, sert à construire des maisons qui durent long-temps. Ril était la résidence du Sultan qui régnait avant Abd-el-Rachman.

Choba est assez considérable ; on n'y manque pas d'eau ; dans les environs il y a quelques carrières de craie presqu'épuisées.

Gidid a assez d'eau ; elle est habitée par les *Foukkaras*, peuple peu hospitalier.

La ville de Gellé soumise à la tyrannie d'un prêtre est la moins florissante ; le Sultan l'avait donnée au principal iman, homme intri-

Afrique.

gant & d'une grande hypocrifie, qui, par fes vexations, fit émigrer la plus grande partie des habitans.

Le Dongola, le Mahas & tous les bords du Nil jufqu'au Sennaar, font plus favorifés de la nature que le Darfour; mais ils font continuellement défolés par des guerres inteftines & par les irruptions de *Schaikiés*, tribus arabes, qui errent entre le Nil & la mer Rouge; auffi les habitans quittent-ils ce pays dès qu'ils peuvent efpérer de gagner leur vie par leur travail.

Cobbé voit arriver des Egyptiens, des Tunifiens & quelques autres habitans des côtes de la Barbarie, qui n'y reftent que le temps qu'il faut pour vendre leurs marchandifes; quelques-uns fe font mariés dans le Darfour, & y jouiffent de tous les droits des Indigènes: ceux qui viennent du Dongola, du Sennaar, du Mahas, du Kordofan, font en général très-laborieux, mais téméraires, inquiets, féditieux. Tous ces étrangers parlent entr'eux la langue du *Barabra* & l'arabe, mais leurs enfans ne parlent que la langue du Darfour, & ne s'allient guère qu'à des familles de leur origine ou à des Arabes. On les diftingue aifément des Fourains à leur teint & à leur reffemblance avec quelques traits des Européens.

Dans le marché qui fe tient deux fois par

ſemaine au ſud-eſt de la ville, on vend non-ſeulement les marchandiſes du pays & de l'Egypte, mais auſſi des eſclaves qui ont été volés en différens endroits : dans ce cas on fait les ventes en particulier.

L'uſage de boire le meriſé eſt trop grand pour que les habitans nés dans le Barabra & le Kordofan y renoncent; leur ivreſſe occaſionne des querelles où le ſang coule quelquefois.

Il y a à Cobbé quatre écoles où les enfans apprenent à lire & écrire; les Foukkaras ſont à la tête de ces écoles & enſeignent gratis.

Il n'y a à Cobbé qu'une petite moſquée où les Foukkaras s'aſſemblent trois fois par ſemaine. Le cadi *Faqui-abd-el-Rachman*, était très-âgé & renommé par ſes lumières, ſon équité & ſes mœurs. A ſa mort, *Haſſan* le remplaça; mais ce vieillard incapable de remplir cette charge, laiſſa ſes occupations à ſon fils dont la mauvaiſe conduite diviſa les Foukkaras, dont une partie prit pour chef *Haſſan* & l'autre *Bellilou* très-verſé dans les lois, mais dur & repouſſant : le ſultan protéga Haſſan qui commença à bâtir une moſquée plus grande que celle dont j'ai parlé, mais dont je ne vis que les préparatifs.

Afrique.

CHAPITRE X.

Manière de voyager en Afrique. — Saisons dans le Darfour. — Animaux — Quadrupèdes. — -- Oiseaux. — Reptiles & insectes. — Métaux & Minéraux. — Plantes. ---- Gouvernement. — Histoire. --- Agriculture. — Population. — Architecture. ---- Mœurs & coutumes. -- Revenus. -- Commerce.

ON voyage dans tout le nord de l'Afrique par caravanes ; on se met alors sous la conduite d'un chef qu'on nomme chabir. Ces associations momentanées ont pour motif la sûreté des voyageurs ; trois différentes caravanes conduisent des esclaves & des marchandises de l'intérieur au Caire. Celle de Mourzouk, capitale du Fezzan ; celle du Sennaar & celle du Darfour. Leur arrivée en Egypte n'est pas fixée, leur voyage dépend des ordres des chefs & de la difficulté de se procurer des esclaves. La caravane du Fezzan emploie cinquante jours au trajet de Mourzouk au Caire ; la vente de ses marchandises ne dure pas plus de deux mois, après lesquels ceux qui la composent retournent dans leur pays. Les deux au-

tres ſont moins exactes ; les routes qu'elles ſuivent ſont infeſtées d'Arabes indépendans qui les pillent. Les Schaikiés & les Ababdés fréquentent le chemin du Sennaar, les *Cubba-beeſchs* & les *Bédiats* celui du Darfour. Afrique.

L'incertitude du départ rend également incertaine l'arrivée au Caire : d'ailleurs elles voyagent en hiver comme en été. On met moins de temps à aller d'Aſſouan à Sennaar, que d'Aſſiout à Cobbé. On marque les chemins des caravanes par un amas de pierres afin de les reconnaître à leur retour ; malgré ces ſoins, les caravanes s'écartent cependant quelquefois de leur chemin ; deux ou trois fois nous fûmes dans cet embarras.

J'eus occaſion de ſoupçonner en traverſant le déſert que les relations ſur les ſables mouvants de l'Afrique ſont très-exagérées ; il eſt inconcevable que des caravanes entières aient été enſevelies ; on peut croire ſeulement que le défaut d'eau à fait périr ceux qui compoſaient ces caravanes & qu'ils ont été enſuite couverts de ſable.

La caravane avec laquelle je voyageais avait près de cinq cents chameaux ; mais les Jelabs qui retournent de l'Egypte dans le Darfour n'en emploient guère plus de deux cents.

On prend les plus grands ſoins du chameau

Afrique.

qui eſt le porteur de la fortune & le compagnon des travaux des Arabes : on les élève avec beaucoup de peine & on les tourmente rarement. Les Jelabs ſe ſervent rarement de chevaux ; ils achètent communément des ânes en Egypte, les montent en route & les vendent dans le Soudan : on nourrit l'âne d'un peu de paille & d'eau.

Les Jelabs n'emportent qu'une petite quantité de proviſions groſſières : quelques-uns fument & prenent du café ; le plus grand nombre n'a pour toute proviſion qu'un ſac plein de farine, un autre contenant du biſcuit & deux bouteilles de cuir, l'une pleine de beurre, l'autre de miel ou de mélaſſe. Ces proviſions ſont très-bornées & n'excèdent jamais l'abſolu néceſſaire. La caravane du Darfour en Egypte emporte du petit millet dont les Fourains font beaucoup d'uſage. On le mout groſſièrement, on le laiſſe fermenter & on en fait une eſpèce de pâte qui ſe conſerve longtemps. On y ajoute un peu d'eau pour s'en ſervir, & c'eſt un manger aſſez agréable. L'acidité de cette pâte la fait regarder comme propre à prévenir la ſoif : cette pâte eſt appelée *Ginſeïa*.

Les caravanes ne conſomment pas de riz ni d'autres articles qu'on ne peut pas manger ſans

Afrique.

les faire cuire ; celles qui vont du Darfour au Caire, prennent du millet & du gros foin pour les chevaux, mais cela ne vaut pas les fèves & la paille dont on se munit en allant de l'Egypte dans le Darfour.

Les Indigènes du Soudan sont armés de lances légères dont le bout est de fer mou de leur pays ; ils ont des boucliers de trois pieds & demi de long sur un & demi de large ; ces boucliers sont de peau d'éléphant ou d'hyppopotame & d'une construction très-simple.

Il ne va point de caravanes du Darfour à la Mecque ; les Fourains qui y vont, se joignent aux caravanes d'Egypte ou passent par Suakem & par Jidda.

Le pays entre Suakem & le Darfour n'est soumis à aucun gouvernement. Les *Tocruris* qui voyagent en mandians, sont les seuls qui fréquentent cette route.

Lors des pluies de la mi-juin à la mi-septembre, les apparences de la stérilité sont remplacées par une riante verdure : c'est alors que les Fourains sèment le millet en creusant des trous à deux pieds de distance ; leur agriculture n'exige pas d'autres instrumens.

On sème le blé dans le même temps : on recueille le millet au bout de deux mois & le blé trois mois après. Il n'est permis d'en ven-

Afrique.

dre qu'après que la provision du Sultan est faite.

Il y a dans le Darfour deux sortes de millets : le *mahriek* & le *dokn*. On trouve aussi du blé de Turquie & des fèves différentes de celles d'Europe : on cultive dans les jardins, les *baméas*, les *meluchias*, les *adis*, les *lubis* & quelques autres légumes.

Les pastèques & les melons abondent dans le Darfour, dans la saison des pluies.

Le tamarin est le seul arbre dont le fruit mérite d'être cueilli ; les dattiers ne produisent qu'un fruit sec & sans saveur ; ils ont été apportés des bords du Nil, du Dongola ou du Sennaar. Le grand sec les empêche de réussir.

Il n'y a dans le Darfour aucune espèce de chameaux extraordinaire ; ils sont sujets au farçin, maladie contagieuse & qu'on guérit avec un onguent fait de grains de pastèque. On les châtre quelquefois à moitié & on se sert d'un fer rouge pour arrêter l'hémoragie. Les chevaux n'y sont pas en grande quantité ; les meilleurs viennent du Dongola & des Arabes qui sont à l'est du Nil : ces derniers, grands & bien faits, sont remarquables par leur vitesse ; les arabes les nourissent de lait ; les chevaux du Soudan ne sont jamais ferrés.

On

Afrique.

On compte dans ces contrées trois espèces de moutons peu différentes les unes des autres ; leur laine ressemble au poil des chèvres & n'est guère propre à être travaillée ; leur viande est inférieure à celle des moutons d'Egypte : on y nourrit plus de chèvres que de moutons : ces chèvres sont de la même espèce que les chèvres Eygptiennes. Les Fourains châtrent quelquefois les agneaux & les chevreaux, mais assez rarement. L'âne du Darfour est indocile. Les meilleurs sont ceux de l'Egypte : les Jelabs en amènent ; les seuls militaires & les officiers attachés à la cour ont des chevaux.

On châtre quelquefois les taureaux ; mais dans ce pays cette précaution est assez inutile : les animaux entiers y sont bien moins ardents que dans le nôtre.

Le plus grand revenu du Sultan est le tribut qu'on lui donne pour le bétail qu'on élève dans le voisinage des rivières. Ce tribut, payé en nature, est conduit dans la plupart des boucheries de l'empire ; la viande du bœuf est bonne ; le goût du lait de vache est peu agréable.

Les Fourains mangent beaucoup de chameaux, sur-tout des femelles ; la viande est facile à digérer & le lait de ces animaux est très-estimée.

Afrique.

Le Soudan produit beaucoup de beaux dromadaires : ceux du Sennaar sont plus renommés, ils sont vifs : propres à faire de très-longues courses & ne prennent que peu de nourriture.

Les chiens sont de la même espèce que ceux d'Egypte & vivent aux dépends du public : il y en a qu'on emploie pour la chasse des gazelles, d'autres pour la garde des moutons : ceux-ci sont très-courageux & très-intelligens.

Les chats sont peu nombreux dans le Darfour ; ils sont de la même espèce que ceux d'Europe.

Les principaux animaux sauvages sont le lion, le léopard, l'hyene, le loup, le jakal, le buffle, l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame & le crocodile. Les éléphans vont souvent par troupeaux. Bruce a décrit la manière dont on leur fait la chasse, nous n'en parlerons pas.

On ne dompte pas le buffle dans le Soudan, on le chasse pour le manger : on tue l'hyppopotame pour sa peau & ses dents ; on fait de sa peau des boucliers & des fouets : ses dents sont supérieures à l'ivoire.

Les cornes du rhinocéros sont un assez grand objet de commerce : on les vend très-cher en Egypte où on en fait des poignées de sabre.

On voit communément la gazelle & l'autruche dans le Darfour : on y trouve aussi des civettes ; la liqueur qu'on en retire sert de parfum aux femmes. Afrique.

On fait une chasse continuelle aux lions & aux léopards. Souvent on prend les jeunes lions en vie & on les vend aux Jelabs qui en font présent aux Beys d'Egypte : on les apprivoise facilement & j'en fis l'expérience. Les autres quadrupèdes du Darfour sont très-connus. Voici leurs noms :

Le *Jerboa*, mus jaculus.
L'*Abélang*, simia æthiops.
Le *Kurd*, simia cynamolgos.
Il faut y joindre le porc épic.

Les oiseaux sont :

Le dotterel oriental.
La pintade.
La caille egyptienne.

Le vautour à tête blanche : doué d'une force étonnante, il partage avec les hyenes le champ du carnage.

Le perroquet vert qui s'apprivoise facilement.

Le pigeon commun.
La perdrix rouge.
La tourterelle.

Le hibou qui est assez rare, & la poule

Afrique.

ordinaire qui eſt aſſez commune, ſans être indigène.

Les poiſſons que fournit l'*Ada*, ſont à peu près les mêmes que ceux du Nil dans la Haute-Egypte. On les prend avec des paniers d'oſier. Les pêcheurs & les chaſſeurs ont conſtruit ſur les rivières un grand nombre de cabanes de roſeaux.

On trouve dans le Darfour beaucoup de caméléons, des ichneumons & des lezards de toutes eſpèces : on n'y voit que trois ſortes de couleuvres; mais les Fourains n'ont pas, comme les Egyptiens, l'art de les charmer.

Le ſcorpion eſt petit, brun & peu venimeux: on ſe guérit de ſa piqûre, en y appliquant, ſur le champ, un morceau d'oignon écraſé.

Les terimtes ou fourmis blanches ſont nombreuſes & deſtructives, rien n'eſt à l'abri de leur voracité.

Les abeilles ſont communes, mais elles n'ont point de ruches; leur miel a un goût ſauvage & déſagréable. Je n'y ai vu qu'un de ces petits eſcarbots, qui dépoſent leurs œufs dans le crotin de cheval, en font une boule & la roulent dans la pouſſière, juſqu'à ce qu'elle ſoit plus groſſe qu'eux mêmes.

Les animalcules dont on fait la cochenille

ſont nombreux dans le Darfour : on n'en tire aucun parti.

Les ſauterelles dites d'Arabie, les ſcarabés & les maringuoins y ſont très-nombreux.

Le fer & le cuivre ſe trouvent au midi du Darfour ; la méthode par laquelle on ſupplée au défaut de fourneau, pour fondre les métaux mérite d'être connue ; l'ouvrier a un ſac de cuir auquel eſt adapté un tuyau de bois qui ſert de ſoufflet ; le feu eſt dans un petit trou creuſé dans la terre, il met ſur ce feu un petit fragment de Jarre. Ce méchaniſme à un effet rapide.

L'argent, le plomb & l'étain ſont apportés d'Egypte. Dans les contrées à l'eſt & à l'oueſt de ce pays, l'or eſt abondant : le Sultan s'en procure de l'eſt.

Le Darfour produit des marbres de différentes couleurs & de l'albâtre. La majeure partie des rochers eſt de granit gris dont on fait des meules de moulin.

Le ſel foſſile & le nitre ſont auſſi une des productions du Darfour ; le ſoufre y vient des pays voiſins ; je crois qu'on en trouverait dans le *Gibel-marra*, puiſqu'il y a des ſources chaudes.

Ce n'eſt que dans la ſaiſon des pluies qu'on peut obſerver les végétaux du Darfour ; après

Afrique.

cette saison toute la végétation semble morte; les arbres sont en général remarquables par l'incorruptibilité de leur bois & leurs fortes épines : ceux qui sont les plus communs sont:

Le TAMARIN, très-gros, très-haut & donnant beaucoup de fruit.

Le PLATANE, qu'on nomme *déleib*, apporté d'Egypte.

Le SYCOMORE, apporté d'Egypte & nommé *gimmeiz* qui ne produit aucun fruit.

Le NEBBEK : il y en a deux sortes; l'une est un arbuste aux feuilles vert foncé, assez semblable au lierre; l'autre très-haut, mais dont les fruits & les feuilles sont très-petits. Ces fruits se mangent frais ou secs.

L'HEGLIG, semblable au nebbek qui vient, dit-on, d'Arabie & que je n'ai vu que dans le Darfour; il a des petites feuilles & porte un fruit oblong, d'une couleur brune & orangée. Le noyeau est très-gros & très-adhérent à la pulpe. On fait de ce fruit une pâte que les Arabes mangent pour se guérir de certaines maladies. Le bois de l'heglig est très-épineux, très-dur & d'une couleur jaunâtre.

L'ENNEB porte un fruit d'une couleur purpurine qui pousse parmi ses feuilles d'un vert brillant. Ce fruit a la grosseur & la forme intérieur d'un raisin.

Le SCHAW, semblable à l'arbousier ; sa feuille est forte, d'une forme ovale, d'un vert pâle, plus étroite vers la pointe que celle de l'arbousier. Elle a le piquant de la moutarde ; les habitans du pays s'en frotent les dents pour les blanchir. Afrique.

Le CHAROB.

Le BCIDINJAN ou MÉLINGAN. Morelle qui a été apportée d'Egypte & qu'on mange dans le Darfour.

L'EL-HENNÉ ; autre plante d'Egypte, dont on fait le même usage.

Le SOPHAR, ou Séné sauvage : il est indigène dans le Darfour.

Le SUNT ; arbre qui produit la gomme que les caravanes portent en Egypte.

Le FUL ; plante légumineuse qui produit des féves dont les femmes font des bracelets & des coliers.

Le SCHUSCH ; plante qui produit des graines de couleur écarlate, avec un point noir à l'endroit où elles sont attachées à la cosse. On s'en sert comme des précédentes.

Le BASSAL, oignon commun, abondant dans le Darfour.

Le TUM ; l'ail des Fourains.

Le BUTTEIK ; pasteque ou melon d'eau qu'on trouve dans tous les terrains cultivés.

Afrique.

Le KAWUN ; melon commun qu'on cultive.

Le CHEÏAR ; le concombre.

Le KARRÀ ; la courge, qu'on mange fraîche avec de la viande.

L'HANDAL ; la coloquinte ; très-commune.

L'ADJUR ; concombre ſauvage, très-commun auſſi.

L'USCHAR ; plante ſi commune qu'elle couvre des champs entiers. Ses feuilles écartent les fourmis blanches.

L'ENNEB-EL-DIB ; eſpèce de morelle.

L'HASCHISCH ; le chanvre. Ce nom fourain eſt commun à toutes les plantes herbacées. La conſommation en eſt conſidérable en Egypte.

L'HORUZZ ; le riz. Il croît ſpontanément dans les diſtricts que fréquentent les Arabes qui le recueillent. Les Fourains n'en font pas de cas.

Le TCHETTI ; piment ou poivre de Cayenne. Il abonde dans un diſtrict du Darfour.

Les LUBÈS ; haricots.

Le MELUCHIA.

Le BAMÉA.

Le COWEL, plante qui croît très-haut. Elle eſt d'un vert foncé, d'une odeur & d'un goût très-fort.

Le SIMSIN ; le maïs. Les Fourains en font de l'huile.

Le MAHREIK & le DOKN, principale nourriture des Fourains. Afrique.

Le TABAC.

L'Egypte fournit au Darfour les marchandises ſuivantes.

Les grains d'ambre, l'étain, les grains de corail, les grains de cornaline vraie & fauſſe, les grains de Veniſe, l'agate, des anneaux d'argent & de cuivre pour le poignet & le bas de la jambe, des tapis, les toiles de coton blanches & bleues fabriquées en Egypte, des malayées d'Egypte, des lames de ſabre droites, des petits miroirs, des plaques de cuivre pour couvrir le front des chevaux à la guerre, des armes à feu, du kohnel pour les yeux; de la *théa*, ſorte de mouſſe de Turquie qu'on emploie comme parfum; du *ſché*, eſpèce d'abſynthe qui ſert de parfum & de remède; du café, du ſandal, de la noix de muſcade, du *dur* coquillage de la mer Rouge, de la ſoie écrue, du fil d'archal, des grains de verre de Jéruſalem, des uſtenſils de cuiſine en cuivre, du vieux cuivre, des bonnets rouges de laine de la toile de lin d'Egypte, du drap léger de France, des ſoiries de Chio, des toiles de coton d'Alep & de Damas, des ſouliers de maroquin rouge, du poivre noir, du papier à écrire, du ſavon de Syrie & des mouſſelines des Indes.

Afrique.

L'Egypte reçoit en retour, des esclaves mâles & femelles, des chameaux, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des dents d'hyppopotame, des plumes d'autruches, des fouets de peau d'hyppopotame, de la gomme, du piment, du tamarin en pains ronds, des sacs de cuirs pour charrier l'eau, d'autres sacs pour les marchandises, du cuivre blanc, beaucoup de perroquets verts, quelques singes & quelques pintades.

Le gouvernement du Darfour est despotique; quelquefois les docteurs de la loi représentent au sultan l'iniquité de ses jugemens; mais rarement ces représentations ont quelque effet; le sultan ne craint que de s'aliéner l'armée, qui peut toujours lui opposer un concurrent dangereux. Les gouverneurs des provinces jouissent d'une autorité égale à celle de leur maître : on les appelle *Melecks*. Mais dans les pays nouvellement conquis; ils conservent le titre de sultan, & sont nommés par celui du Darfour, auquel ils payent un tribut.

Le fils aîné, s'il est majeur, succède à son père; s'il n'y a point d'enfans mâles, ou s'ils sont mineurs, le sceptre passe au frère du roi mort; mais cette loi est souvent enfreinte, la victoire décide toujours de la possession de la couronne. C'est de cette manière que le sultan régnant monta sur le trône à la mort de El-Kalife,

frère de *Mahomet Teraud*, qui, au mépris des droits de son neveu, s'empara du trône qu'il n'occupa pas long-temps.

Abd-el-Rachman fit périr un fils de Teraub qu'il redoutait & affecta une grande modération après son usurpation. Mais, débarrassé de ses concurrens, il ne dissimula plus & laissa éclater son ambition & son avarice. Le peuple me parut, à mon départ, très-mécontent de son gouvernement & l'armée était prête à le précipiter du trône.

Les Fourains n'ayant pas d'histoire écrite, les renseignements qu'on a sur la généalogie de leur rois ne sont pas d'une grande exactitude & ne remontent pas bien loin. Avant Mahomet-Teraub régnait Abd-el-Casim, qui avait succédé à Bokar, qui remplaçait Omar. On nomme encore, avant ceux-ci, un Mahomet & un Soliman; mais on ne fixe pas le temps de leur règne. Les notions sur le pays des Fourains sont également inexactes. On peut croire cependant que la race de *Dageou*, qui gouverna le Darfour long-temps avant que ce royaume fut puissant, a été chassée des *Aschabs*, contrées qui dépendent aujourd'hui du royaume de Tunis.

Le Darfour n'a ni lacs, ni rivière, ni marais; il n'a d'autre eau que celles des puits dans le temps du sec; mais, dans celui des

Afrique. pluies, il eſt entrecoupé de torrens plus ou moins conſidérables. On donne le nom de *haris* à cette ſaiſon. La pluie eſt ordinairement très-forte & accompagnée d'éclairs. Les changemens de vents ſont incertains; celui du ſud amène les grandes chaleurs, celui du ſud-eſt les plus fortes pluies; celui du nord rafraîchit l'air, mais ne dure pas long-temps. Je vis à Cobbé une de ces trombes de ſable que Bruce a décrite, mais beaucoup moins effrayante.

On fait la récolte des grains en cueillant l'épi avec la main; on laiſſe la tige, qu'on ramaſſe enſuite pour divers uſages: ce ſont les femmes & les eſclaves qui ſont chargés de ce travail. Les Fourains battent le bled aſſez groſſièrement & ils l'enferment dans des foſſes dont les parois & le fonds ſont bien garnis de paille, pour empêcher les inſectes d'y pénétrer. On en fait de même pour le maïs.

Les Fourains mangent peu de beurre; mais ils aiment beaucoup une ſauce qu'ils font avec une herbe, appelée *canel*, qui a un goût aigre & amer. Ils mangent auſſi, au lieu de pain, des gâteaux mous & minces, faits avec du maïs, qui ſont aſſez bons & qu'on appelle *kiſſeris*: on les mange avec du lait ou de l'eau. On fait toujours fermenter le grain avant de l'employer. Au commencement de la ſaiſon des pluies,

Afrique.

temps des semailles, le sultan, suivi de toute sa cour, creuse, de sa main, dans un champ voisin, plusieurs trous où il sème du grain. Cet usage a lieu dans plusieurs royaume de l'Afrique.

On ne peut estimer la population du Darfour que d'après le nombre d'hommes qui composent ses armées. Lorsque j'étais dans ce pays, la guerre du Kordofan durait depuis deux ans. On y avait d'abord envoyé 2,000 hommes & la moitié autant de renfort, ce qui me fait porter la population à 200,000 ames. Cobbé, qui est la ville la plus peuplée, n'a pas plus de 6,000 habitans des deux sexes.

Chaque habitant cultive le terrain qui environne sa maison, ce qui fait que ces maisons sont éloignées les unes des autres, que les villages sont grands, mais peu habités.

On a vu dans le chapitre précédent quelle était l'origine des habitans du Darfour; on peut y joindre quelques Arabes pasteurs qui se sont fixés depuis peu sur les frontières, & parmi lesquels on compte les tribus des *Mahmids*, des *Mahreas*, des *Beni-fefaras*, & des *Beni-geras*. On y compte aussi quelques Zeghawans, peuple autrefois indépendant & qui pouvait armer mille cavaliers. Le *Bego* ou le *Dageou*, le *Dar-Berti*, le *Dar-Rugna*, & quelques autres

Afrique.

petits royaumes, étant devenus dépendans du Darfour, quelques-uns de leurs habitans se sont unis à des Fourains, & se sont ainsi naturalisés sujets du sultan du Darfour. Il est d'ailleurs impossible de dire quelle est la population de ces petits états.

L'architecture se borne dans ce pays à la simple utilité; un toit léger qui le mette à l'abri du soleil & de la pluie suffit au Fourain. Partout où on trouve de l'argile, on en construit les murs des maisons; quelquefois on les couvre d'une couche de plâtre qu'on peint en blanc, en rouge & en noir. Les *Dongas* forment un carré de vingt pieds de long sur douze de large. Ils sont couverts d'un toit plat supporté par de légers chevrons; sur les chevrons on met un clissage de menu bois ou de nattes, qu'on couvre de fiante de cheval ou de chameau sèche, puis on y étend une couche d'argile bien forte & bien unie. Ce toit a une légère inclinaison & des goutières qui portent l'eau à quelque distance des murs. Les dongas sont fermés d'une porte faite à coups de hache & qui ferme avec un cadenat.

Les *kournaks* sont plus grands que les dongas; ils n'ont point de planche, leurs toits sont faits de tiges de maïs & en pente comme ceux de nos granges : ce sont les appartemens

d'été. Le *soukteïa* est l'appartement où les femmes logent & font leur cuisine; il est rond & a vingt pieds de diamètre. Afrique.

Les murs des dongas ont douze ou quinze pieds de haut ; ceux des autres appartemens n'en ont que sept à huit.

Le sol de ces appartemens est couvert de sable fin qu'on change de temps en temps. Une maison de deux dongas, deux kournaks & deux soukteïas est regardée comme commode & propre à servir à un marchand de première classe : souvent il y a, de plus, un *roukkouba* ou appentis, sous lequel on se met à l'abri du soleil pour causer avec ses amis.

Un petit mur d'argile, plus loin une clôture faite de branches d'accacia sec & d'autres bois épineux, pour empêcher le bétail & les esclaves de sortir, entourent les maisons.

Les Meleks sont les seuls qui se servent de tentes. En temps de guerre, les soldats se construisent aisément des cabanes; le bagage de chaque guerrier consiste en une légère natte.

Les troupes ne sont ni adroites, ni courageuses, ni persévérantes ; on compte beaucoup moins sur elles que sur les Arabes qui les accompagnent. Les Fourains, comme tous les peuples sauvages, supportent longtemps la soif & la faim. Quoiqu'ils observent

Afrique. toutes les formalités des prières mahométanes, ils ne se lavent & ne se peignent que rarement; ils s'épilent avec des graisses & des cosmestiques. Ils composent une pâte qu'ils mêlent avec du beurre & ils s'en frottent jusqu'à ce que leur peau soit bien sèche. Cette pâte rend la peau fine, guérit les éruptions accidentelles & prévient l'effet d'une transpiration continuelle. Les esclaves femelles sont très-adroites à appliquer cette pâte, & cette opération est un rafinement de la sensualité africaine.

Les heures du travail ne sont pas fixées chez les Fourains; leur fantaisie leur sert de règle.

Les habitans du Darfour & du Kordofan nourrissent entre eux une animosité invétérée; la rivalité du commerce en est la cause. Le Kordofan est sur la route du Darfour au Sennaar, & l'on ne peut aller de Suakem au Darfour sans la permission de celui qui commande dans le Kordofan.

Le Soudan n'a pour toute monnaie que des anneaux d'étain dont la valeur est arbitraire & réglée à El-Fascher, où ils servent de moyen d'échange; ils diffèrent beaucoup dans leur dimension. Les écus d'Allemagne & les autres pièces de monnaie qu'on y porte d'Egypte servent d'ornement pour les femmes.

On

Rarement on voit de l'or dans les marchés du Darfour; celui qu'on y vend vient du Sennaar. Les seuls marchands égyptiens reçoivent en payement les monnaies d'Egypte qui n'ont aucun cours dans ces marchés. Afrique.

Les Fourains sont gais & aiment à boire le *bouza ;* souvent ils se rassemblent dès le matin & ne se séparent que quand ils ont bu chacun huit pintes de bouza, qui, étant à-la-fois diurétique & diaphorétique, ne fait aucun mal.

Les Fourains aiment la danse. Chaque tribu a sa danse particuliere : celle des Fourains s'appelle *secondari*, celle des Boukkaras *bendala.* Quelques-unes sont graves, d'autres lascives, mais les mouvemens en sont plus violens que gracieux.

Les jeux des Fourains sont le *Tab-ou-douk* & le *Dris-was-talaité.* Niébuhr les a décrits.

Tous les vices qui tiennent du vol, du mensonge & de la fraude, sont communs dans le Darfour : le fils qui peut tromper son père, s'en vante & s'en glorifie.

Les habitans du Soudan abusent à l'excès de la tolérance de la polygamie; ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent; le sultan a plus de cent épouses libres. Les Fourains recherchent beaucoup les femmes & font peu de cas de la décence; l'ombre d'un arbre, l'herbe

Afrique.

un peu haute, leur suffit pour se livrer aux plaisirs de l'amour. Souvent le fils & la mère, le père & la fille satisfont un penchant incestueux; les noms de frère & de sœur se changent quelquefois en ceux d'époux. Les habitans de ces pays ne connaissent presque pas un autre amour, trop commun en Asie & dans le nord de l'Afrique; la manière dont les femmes sont traitées y contribue beaucoup: elles n'affectent point, comme en Egypte, une décence austère, & leurs maris ne sont nullement jaloux.

Les travaux les plus pénibles sont exercés par les femmes; elles préparent la terre, sèment le blé & le recueillent; elles font tous les travaux domestiques & préparent le manger. Dans un voyage, elles vont souvent à pied, chargées de provisions & de bagages, tandis que leurs époux sont montés commodément sur des ânes: cependant leur autorité dans le ménage est très-grande, rien ne s'y fait sans qu'elles ayent été consultées.

C'est un désavantage que d'épouser la fille d'un sultan ou d'un puissant melek : c'est se mettre sous un joug éternel et dans la position d'encourir souvent le ressentiment du monarque.

Les traits des Fourains sont différens de

ceux des nègres de la côte de Guinée ; leurs cheveux sont courts, laineux & leur peau est très-noire. Afrique.

Les Arabes sont faciles à distinguer par leurs traits, leur couleur & leur langage.

L'ancienne langue du pays & l'Arabe se parlent communément dans le Darfour.

Les faquirs ou savans tiennent le premier rang après ceux qui sont à la tête du gouvernement. Quelques-uns ont été élevés au Caire, mais leur instruction ne s'étend pas loin.

Les revenus du Darfour se composent d'un droit sur toutes les marchandises qui entrent dans le pays, & qui s'élève presque toujours au dixième de la valeur des objets ; d'un autre droit sur les esclaves que les marchands, partant du Darfour, emmènent avec eux ; de toutes les confiscations qui se font lors d'une querelle où il y a du sang de répandu : ce tribut est très-productif ; des présens qu'on fait au prince lorsqu'on plaide un procès devant lui ; du droit du dixième porté quelquefois au cinquième, sur les marchandises qui viennent des autres pays que l'Egypte ; des présens que tous les sujets font au sultan lors de la fête annuelle de la *garniture de la timbale* ; des présens des grands du pays qui sollicitent des places ; des marchands qui viennent com-

Afrique.

mercer dans le Darfour ; du tribut des Arabes qui font paître leurs troupeuux dans les états du fultan, tribut qui confifte en tous les mâles qui naiffent de leurs juments, & dans le 10[e]. des naiffances des bêtes à cornes, des chameaux, des moutons & des chèvres. On y joindra le millet que chaque village fournit annuellement, le produit des champs que le Sultan fait cultiver pour lui, & le commerce fait pour fon propre compte.

Les anneaux d'or que les femmes portent au nez, les kauris & les graines rouges font un grand objet de luxe & de commerce chez les Fourains.

CHAPITRE XI.

Quelques particularités sur le Darfour. — Maladies du pays.

Les Fourains ont une si grande foule d'idées superstitieuses qu'il est pour ainsi dire impossible de leur en faire apercevoir le ridicule; c'est par suite de ces idées que, lors de la fête de la garniture de la timbale, ils sacrifient un enfant de chaque sexe, & que pour obtenir de la pluie, les montagnards font une espèce de sacrifice à la divinité des montagnes.

Autrefois, lors de l'avénement d'un nouveau roi au trône, on allumait un feu qu'on entretenait jusqu'à sa mort. A présent le nouveau monarque choisit un tapis qui a, aux yeux de ses peuples, un caractère semblable à celui du feu de ses prédécesseurs.

Les peuples du Kordofan adressent leur culte à un de leur rois, nommé *Abli-Calik*, qui les gouverna avec tant de justice & d'équité qu'ils en ont gardé le souvenir. Le mek du Sennaar nommait autrefois les rois du Kordofan, mais la faiblesse du fils d'Abli-calik

Afrique.

donna aux Fourains la facilité de s'emparer de ce pays.

Dans le Kordofan, le père ou le frère se lie d'amitié avec le *refik*, ou l'amant de sa fille ou de la sœur & épouse toutes ses querelles. Dans le Sennaar au contraire, l'inconduite n'est permise qu'aux femmes esclaves.

A l'ouest du Bormou est le pays d'*Afnou*, dont les mines d'argent sont si abondantes que les habitans en font leurs armures.

Les Fourains & les Bergouins vont quelquefois chercher des esclaves dans le *Darkulla*, royaume très-méridional ; ils donnent douze livres de sel pour un esclave mâle de douze à quatorze ans ; une jeune fille en coûte trois de plus. Deux *rotals* de cuivre sont estimés à quatre livres de sel.

Les Kullains sont en partie noirs & en partie rouges ou cuivrés ; leur idiôme est simple & facile à comprendre ; ils sont très-propres & se distinguent par l'honnêteté qu'ils apportent dans leurs marchés.

Les esclaves qu'on achète d'eux proviennent de deux manières. Les uns enlevés à main armée, les autres réduits en esclavage, parce qu'un homme de leur famille à voulu envahir la propriété d'un autre, ou par quelqu'autre cause.

Afrique.

Ce peuple ne connaît pas les maladies, suite du libertinage, mais il est sujet à la petite vérole ; il se partage en plusieurs petites tribus gouvernées chacune par un chef.

Le *Cumla* ou piment, est si abondant dans le Kulla, que pour un rotal de sel on s'en procure quatre à cinq *mids*, le mid équivaut à un quart de boisseau.

Le sol est bien arrosé, & la végétation est vigoureuse ; on y voit des arbres dont le tronc creusé peut fournir un canot propre à contenir dix personnes.

Les peuples du Bergou ont une manière particulière de faire la guerre ; ils entrent par irruption sur le territoire ennemi & en soumettent une grande partie sans s'arrêter ; ils ne mènent point leurs femmes à la guerre comme les Fourains, ce qui rend leurs opérations plus promptes. Il en est une partie qui ne fuit jamais. Leurs femmes, placées derrière eux, font rougir la pointe des lances dont ils se servent, & souvent ils emploient des armes empoisonnées.

Dans le *Fertit*, on mange les prisonniers de guerre qu'on a faits, ou bien on leur enlève la peau du visage & celle des mains, que l'on prépare d'une certaine manière & dont on fait ensuite des ornemens. Ces peuples forgent eux-

mêmes leurs armes & en rougiffent la pointe au feu, ils l'enfoncent enfuite dans le tronc d'un arbre, & l'y laiffent jufqu'à ce qu'il foit impregné du poifon le plus dangereux & le plus violent.

Afrique.

Les maladies de ces pays & de la Haute-Egypte, confiftent principalement en celles que nous allons citer.

La PSOROPHTALMIE, qu'on attribue à l'ufage conftant du riz & à une pouffière extrêmement fine, toujours répandue dans l'air, ou bien à l'eau du Nil. Savari en voit l'origine dans l'habitude de refter expofé à l'air de la nuit pendant les chaleurs de l'été : d'autres voyageurs l'ont attribuée aux exhalaifons fétides qui s'élèvent des etangs.

La PESTE ; on ne connaît que trop cette funefte maladie & on n'a pas encore pu découvrir où était le fiége du mal.

La PETITE VÉROLE, extrêmement dangereufe pour les nègres ou maures, un peu moins pour les Bédouins ; l'innoculation eft affez répandue au Caire.

Le VER DE GUINÉE ; les Mahométans appellent du nom de *Fertit* le pays qui avoifine le Four, & la maladie connue fous le nom de ver de Guinée. Ce mal commun parmi les efclaves, attaque auffi les gens li-

bres ; il s'annonce par une tumeur blanchâtre, dure & douloureuse au commencement, qui s'élève au-dessus du genou dans la partie charnue de la cuisse, ou au bas du cou-de-pied. Lorsqu'elle est parvenue à sa maturité, il en sort un petit ver blanc qui entraîne avec lui une matière purulente ; il est dangereux de le rompre en le retirant & souvent cet accident fait durer la maladie six mois : on n'y connaît aucun remède certain ; elle se manifeste ordinairement au commencement de l'hiver.

Afrique.

Le SCORBUT, est rare en Egypte & en Syrie. Dans le Darfour, il se manifeste par les gencives ; mais il n'est pas très-commun dans un pays où l'on se nourit en grande partie de végétaux.

MALADIES VÉNÉRIENNES ; elles n'ont pas dans l'Egypte les symptômes aussi terribles qu'en Europe ; la température du climat, les institutions du prophète qui restreignent le libertinage, en arrêtent beaucoup les progrès. Mais la négligence de ceux qui en sont attaqués, produit quelquefois des résultats affreux.

Les diurétiques & la décoction de mauve sont les principaux remèdes que les Africains emploient avec des ablutions fréquentes d'eau de savon.

La LÈPRE est moins connue en Egypte qu'en

Afrique.

Syrie ; elle y exiſte, je l'ai vue ſous toutes les formes. Celle nommée *borras*, forme ſur les nègres la plus étrange bigarure ; elle rend abſolument blancs tous les endroits de leur corps qui en ſont attaqués.

Maladie de bile : rien de plus commun en Egypte & dans le Darfour : on n'y connaît pas de remèdes contre cette maladie, à laquelle on donne le nom de *murar*.

Le Tuhal ou ſplein eſt auſſi très-commun dans ces contrées ; la follicule de ſéné miſe en poudre eſt le ſeul remède qu'on emploie contre cette maladie.

Ténia ou ver ſolitaire ; les habitans de l'Egypte y ſont très-ſujets à cauſe de leur nourriture, qui ſe compoſe en grande partie de fruits, de végétaux & de ſucre.

Hernies ; les Egyptiens, ſur-tout les marins, ſont très-ſujets à cet accident.

Hydrocèle : très - commune en Syrie & ſur-tout à Beïrout. On remarque ſur-tout cette maladie, attribuée à l'eau du Nil, parmi les chrétiens des deux contrées ; l'inciſion eſt le remède le plus communément employé ; mais le plus ſûr eſt l'application du cautère.

Hemoroïdes & fiſtule, maux très - communs dans l'Egypte & le Darfour : on les guérit par des topiques.

APOPLEXIE. Assez commune dans le Darfour. Afrique.

DESCENTE OMBILICALE. Accident très-commun dans le Darfour. On cautérise le cordon rompu.

ACCOUCHEMENS : ceux des femmes arabes sont remarquables par leur facilité ; les Fouraines éprouvent plus de difficultés & souffrent par fois des suites de leurs couches.

HYDROPHOBIE : très-peu connue au Darfour & en Egypte.

Rien de plus simple que les remèdes des orientaux ; ils consistent en deux espèces, les rafraîchissans & les échauffans. Ils attribuent aux premiers une grande vertu, mais regardent les autres comme pernicieux.

La PHLEBOTOMIE est très-en usage chez les Egyptiens. Ce remède si simple, s'applique également à la tête, aux pieds, à la poitrine, ou aux jambes ; il ont deux manières de l'exercer. L'une est l'incision qu'on fait avec un rasoir, l'autre se fait avec une corne preparée à dessein & qui produit l'effet d'une ventouse.

Les FRACTURES se guérissent avec le bithume qu'on ramasse dans les puits à momies & qu'on mêle avec du beurre. Ce remède est très-efficace.

Le PÉTROL. On le recueille sur le rivage

Afrique.

occidental du golphe d'Arabie, près de l'isthme de Suez, & on l'emploie comme le bithum dont on vient de parler.

Le BÉZOAR. Les Orientaux lui attribuent de grandes vertus. On le prend en poudre.

SEL AMMONIAC. C'est la production médicinale de l'Egypte la plus utile. On en connaît les vertus.

APHRODISIAQUES. Aucune composition médicinale n'est plus recherchée que celles qui excitent au plaisir. Le *lacerta cinctus* & mille autres stimulans sont des objets d'une immense consommation. On trouve des champs entiers semés de *hashish* (binjoin des Indes orientales). La composition la plus efficace où il entre, est celle que les arabes appelle *maijun*. C'est une sorte d'électuaire dont tout le monde fait usage sans aucune modération.

La peau des nègres est plus ferme & plus épaisse que celle des blancs, ce qui est cause qu'ils souffrent excessivement dans toutes les maladies où la suppuration est nécessaire.

Leurs fibres musculaires sont d'un rouge éclatant; leur vue est excellente; leurs dents sont blanches & fortes. Les Fourains en ont un très-grand soin.

Le NATRON est fort en usage dans la mé-

decine vétérinaire du Darfour. On en mêle Afrique.
dans l'eau qu'on fait boire aux chameaux, chevaux, ânes, brebis, &c. Les hommes l'emploient contre les maux de tête & les fièvres qu'amènent les saisons des pluies.

Le TAMARIN supplée à l'absence de plusieurs autres productions. On compose une boisson agréable de son fruit mêlé avec de l'eau ; on en fait aussi une pâte, dont on tire une décoction regardée en médecine comme un cathartique très-doux & qu'on emploie aussi en qualité de diaphorétique.

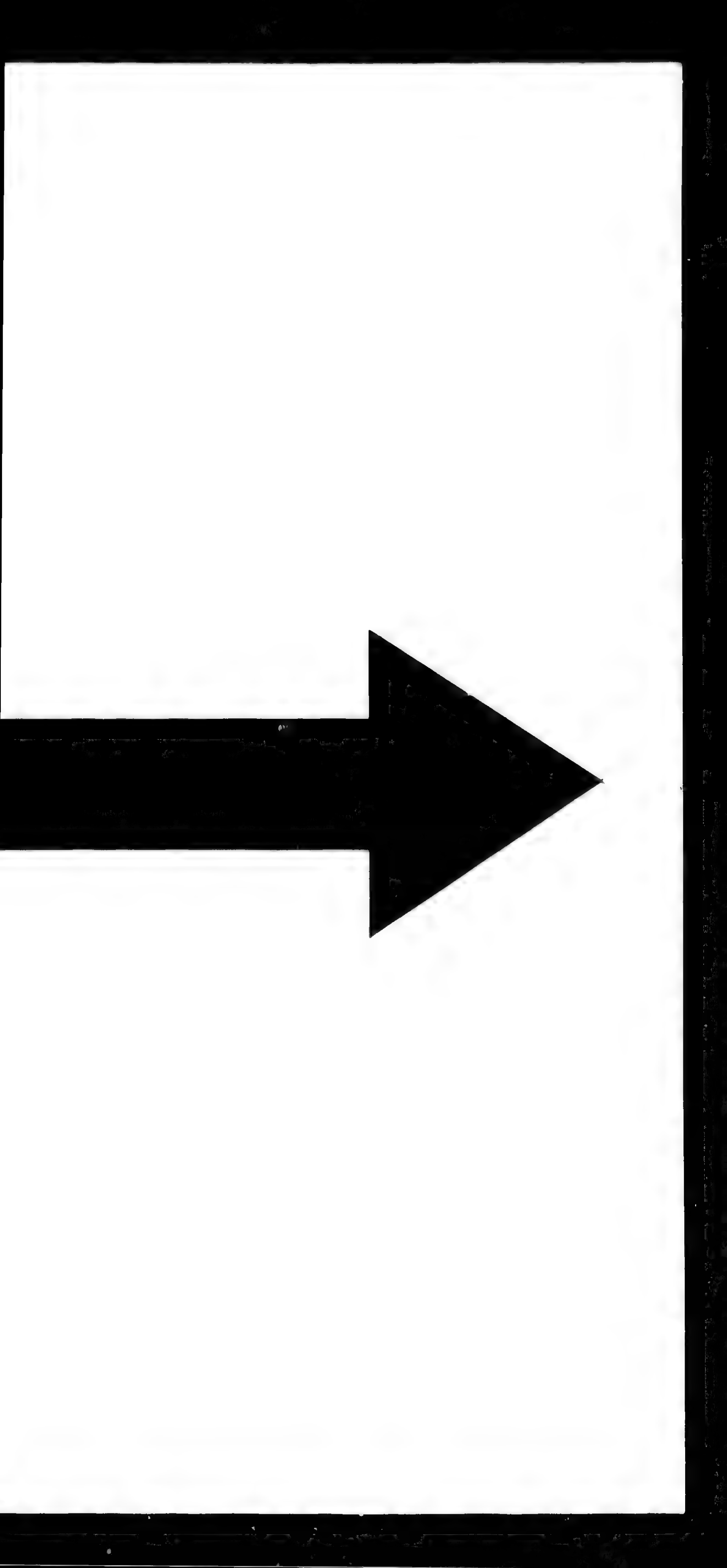
Toutes les mères en Egypte se chargent de l'allaitement de leurs enfans.

L'usage de l'OPIUM est portée à l'excès à Constantinople & dans l'Orient. Ses vertus contre les poisons minéraux paraissent presque incroyables.

La CIRCONCISION. Son usage remonte à une antiquité si reculée, qu'elle échappe à toutes les recherches. Les Fourains l'ont adoptée avec la religion qu'ils professent.

L'EXCISION est commune à plusieurs pays de l'Afrique orientale. On la pratique sur les jeunes filles de 8 ou 9 ans, avant l'âge de puberté. Cette opération est très-ancienne, Strabon en a parlé dans son livre 17. Cette pratique ne tient nullement à des opinions re-





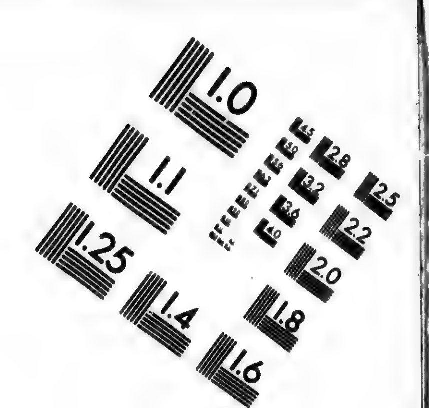
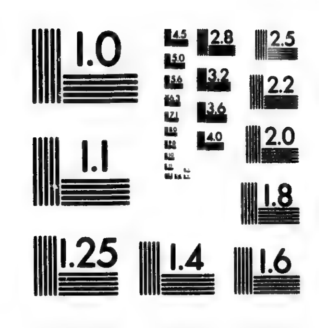


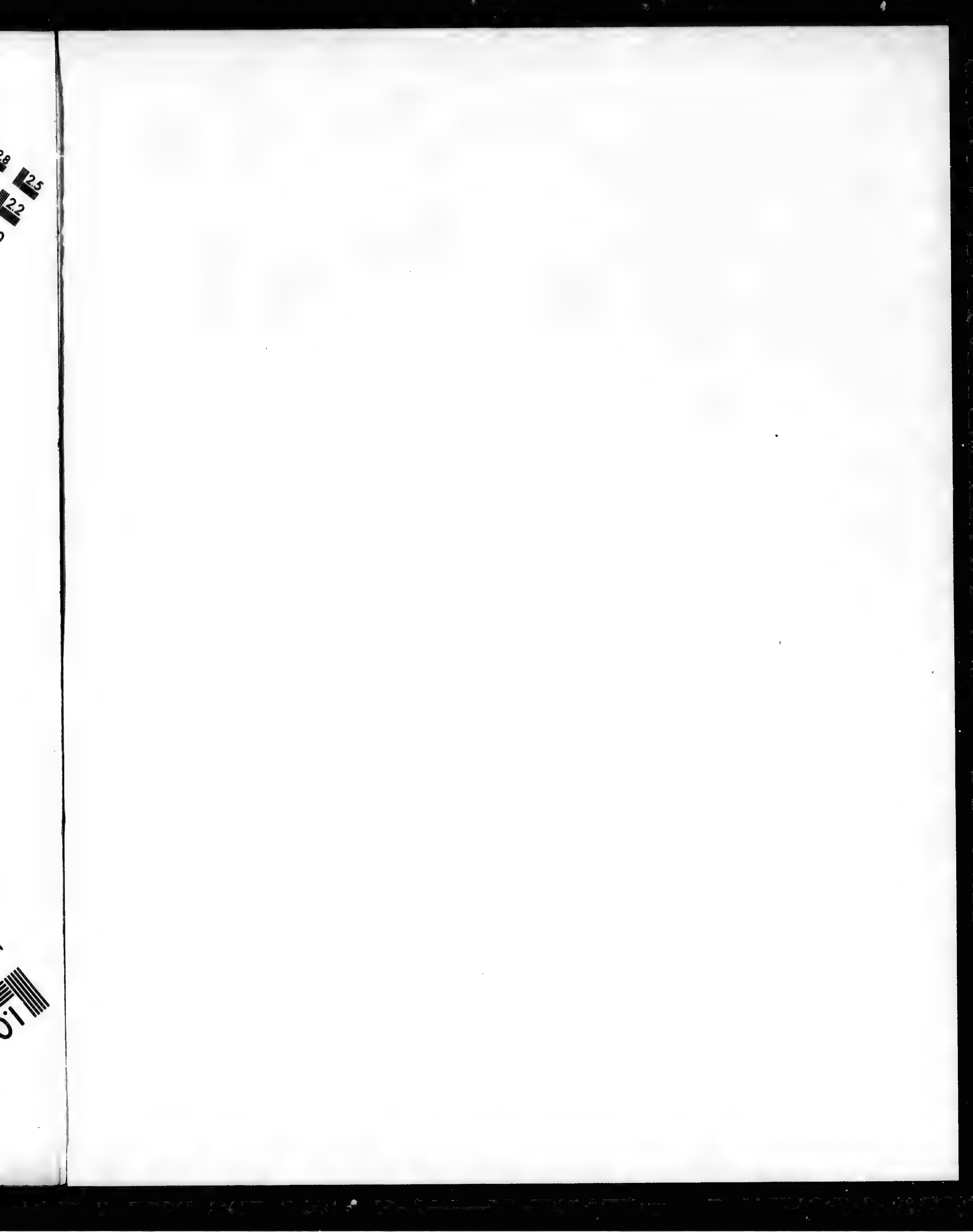
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Afrique.

ligieuses & l'on trouve dans l'Abissinie de femmes qui n'y ont pas été soumises. Cett opération est, dans le Darfour, accompagné d'une autre qui a pour but de former dans l vagin un resserrement artificiel qui ne perme pas l'approche d'un homme. Cela se pratiqu sur-tout à l'égard des filles esclaves, dont l prix serait diminué par une grossesse ou pa les suites de la fréquentation des hommes Cet obstacle devient tellement insurmontable qu'il ne peut être détruit que par le secour d'un instrument tranchant.

Les nègres de quelques tribus se formen sur la peau des desseins inéfaçables.

On mutile ceux des noirs destinés à êtr eunuques, dans la Haute-Egypte, avant d'ar-river au Caire. Cette opération est confiée des personnes dont les familles sont exercées de père en fils, à l'exécution de cette pratiqu si ancienne : il ne meurt que très-peu de ceu qu'on soumet à cette opération.

C'est dans le palais du sultan de Four qu'o fait l'opération à ceux qui sont destinés à so service.

Afrique.

CHAPITRE XII.

Départ du Caire.—Acre.—Jezzar.---Tripoli de Syrie.---Alep.---Population.---Habillement des habitans.--Antakie.--Damas.--Abdallah, Pacha de Damas.---Aintab.---Kaisaria.---Angora.---Chèvres d'Angora.---Arrivée de M. Browne à Constantinople & à Londres.

MONSIEUR Browne quitta le Caire le 2 décembre 1796, pour retourner dans sa patrie. Il prit le chemin de la Syrie, de Damas, de Constantinople. Nous ne le suivrons pas, dans ce voyage, aussi soigneusement que dans celui que nous venons d'offrir au lecteur. On a vu dans les 27, 28 & 29e. volumes, sur les pays que notre voyageur parcourt, des détails assez étendus pour les connaître parfaitement. Nous marcherons donc promptement au but.

M. Browne vit d'abord *Mansoura*, que la défaite de Saint Louis a rendu célèbre, *Sifié* & *Miet-Ghramer*, ville du second ordre, très-peuplées, & *Damiette*, fameuse par son port, dont l'aspect est très-agréable. Il trouva près de cette ville quelques plantes de papyrus,

Afrique.

quelques muriers, des bananiers, la *verrucaire* & la *ſcammonnée* qui y croiſſent en abondance.

Damiette eſt l'entrepôt de toutes les marchandiſes qui paſſent d'Egypte en Syrie & de Syrie en Egypte. Son commerce eſt très-avantageux & conſiſte ſur-tout en riz & en lin que la Syrie change contre du coton manufacturé à Damiette même. On n'y reçoit d'Europe qu'un peu de cochenille.

On ne retrouve preſque rien de l'ancienne tour de Saint Louis que Niébuhr a vue; ſes débris ont ſervi à la conſtruction du fort que Mahomet-Bey-Aboudhahab a fait bâtir ſur la côte dans la crainte des Ruſſes; ce fort eſt déjà tombé en ruines.

Damiette n'offre à l'admiration que deux moſquées très-riches, dont une, qui nourrit cinq à ſix cents pauvres, eſt bâtie ſur les ruines d'une égliſe chrétienne.

Le lac Menzalé a, à-peu-près [illegible]ente milles de longueur. Il eſt parſemé d'îles & on y pêche du *bouri*, eſpèce de mulet.

Notre voyageur quitta Damiette le 19 janvier 1797, pour ſe rendre par mer à Yaffé, où il arriva après cinq jours. Cette ville eſt bâtie ſur un terrain très-inégal & les rues y ſont toutes en eſcaliers. Ses habitans ſont au nombre de ſix à ſept mille; ſon gouvernement

ef

est modéré : l'eau y est assez rare. Cette ville est peu commerçante ; les vaisseaux ne pouvant arriver jusqu'à son quai. Le gouverneur d'Yafo est un délégué de la Porte. Les Français établis à Acre, s'y retirèrent lorsque Jezzar, pacha de cette ville, les chassa en 1790. Les rivages voisins fournissent beaucoup de corail. Afrique.

M. Browne visita *Rama*, où est un couvent de Franciscains & dont le sol est très-fertile. Il alla à Jérusalem, qui ne remplit pas l'idée qu'il s'en était faite, il visita le couvent romantique de St. Jean, passa à *Beruth* & à *Naplouze*, dont le terroir est fertile & produit d'assez bon vin & des mûriers, & dont le commerce avec Damas & toutes les villes de la côte est considérable. Cette ville est gouvernée par les principaux habitans. Il ne s'arrêta ni à *Gina*, petite ville assez jolie entre Naplouze & Nazareth, ni à *Nazareth*, qui n'est plus qu'un village agréable, ni à *Sebaste* ou *Samarie*, qui est désert. Il monta sur le mont Tabor, si connu par l'absurdité de la doctrine à laquelle il a donné son nom.

M. Browne arriva de Nazareth à Acre en six heures. Jezzar a agrandi cette ville & l'a embellie d'une jolie mosquée ; il y a fait construire des bains, deux marchés, un palais & des ré-

Afrique.

servoirs. On y voit trois kans qui servent de magasins & d'hôtelleries. On y trouve cinq ou six mosquées, un petit couvent de Franciscains, une église grecque & une arménienne.

On connaît sa situation & son port. Cependant Jezzar a négligé l'agriculture, laissé croupir des marais dans la plaine étendue qui environne la ville d'Acre, qu'il a remplie d'une magnificence stérile. Il a établi des impôts sur les objets de consommation, tels que le vin, les grains, &c., qui forment son revenu particulier & qui varient à sa volonté. Il a eu jusqu'à 12,000 hommes de troupes, maintenant il n'en en a plus guère que 4 à 5 mille. On a déjà vu que les Français avaient été chassés de cette ville en 1790; on ne leur donna que trois jours pour en sortir. Notre voyageur n'a pu obtenir aucuns renseignements sur les motifs d'une pareille conduite.

Partons avec M. Browne & suivons le à *Seïde*, en longeant les bords de la mer, dans un chemin embarassé de ronces & d'épines; passons au bas du cap Blanc, formé d'une montagne très-haute dont l'aspect est très-pittoresque; traversons le *Léonte*, qui, dans la saison des pluies, est un torrent rapide, mais qui dans la saison du sec est peu considérable, & entrons dans *Sour*, l'ancienne Tyr. Ne nous

y arrêtons pas puiſque nous la connaiſſons, & arrivons à *Seïde*, ville bien ſituée & en bon air, habitée par des chrétiens & quelques juifs. On y voit encore le château bâti par Fakr-el-Din, abſolument entouré d'eau & qui tombe en ruines, & celui de Saint Louis, ſitué au midi de Seïde. Afrique.

Le tremblement de terre dont on a reſſenti des ſecouſſes à Seïde a détruit Latakie, l'ancienne *Laodicée*, ſans avoir été auſſi violent que celui de 1785.

Suivons notre route & atteignons le couvent de *Mochaulus* bâti à mi-côte, dans une poſition délicieuſe, traverſons un pont élevé ſur le Narh-el-Aweli, qui forme en cet endroit de très-belles caſcades, & repoſons-nous un inſtant au couvent des Maronites, appelé *Mucsh-Mucshé*, dont les montagnes voiſines produiſent de très-gros ſapins, & les vallées de très-bon vin, des mûriers, du bled & des lentilles.

Cette montagne offre un vaſte champ aux recherches du botaniſte & du fleuriſte : des plantes, des arbriſſeaux de différentes eſpèces s'y rencontrent à chaque pas.

Les vins du Keſrawan & du Liban ſont les meilleurs de la Syrie : on les fait bouillir pour les conſerver dans de grandes jarres.

Afrique.

M. Browne vit à Musch-Musché *Hassan-Jumbelati*, dont la famille tient parmi les Drusés le rang le plus distingué. Il exerce une charge sous l'*Emir Beshir*; il est adonné au vin & ne manque pas d'esprit.

Beyrout, autrefois *Berytus*, est une petite ville que Jezzar fit entourer de murs, mais qui n'est pas susceptible d'une résistance bien grande. Ses fauxbourgs offrent un aspect pittoresque par le mélange d'édifices avec les figuiers, les oliviers & les autres arbres fruitiers qui croissent dans cette terre fertile. La haute tour qu'on voit au nord-est de la ville a été bâtie par Jezzar pour servir de place d'armes. Les vaisseaux s'arrêtent en été à la pointe de Beyrout, & en hiver au fond d'un petit golphe extrêmement sûr. La marchandise de cette ville est la soie écrue qu'on transporte au Caire, à Damas & à Alep. Les vivres y sont assez chers. M. Browne se rendit à *Antoura*, village sur le Mont Liban. Il traversa pour y arriver le *Nahr-Beyrout* & le *Nahr-el-Kelb*, autrefois le fameux fleuve Adonis, que Milton décrit si poétiquement.

Antoura présente un aspect riant. Il y a près de là un couvent de religieuses où a logé la femme de M. Montagues fils de ladi Montague qui a écrit de si jolies lettres sur la Turquie.

Le patriarche des Maronites réside à *Harissé*, qui n'a rien de remarquable.

Afrique.

Notre voyageur visita ensuite Tripoli de Syrie que nous connaissons déjà ; delà il alla à Latakie où il n'y a plus que quelques restes ; il partit ensuite pour *Alep* avec le consul général de France Chanderlos ; il y arriva par un chemin des plus pittoresques, en passant par *Chogr* où l'on trouve un bon caravanserail, par *Kesuin*, village remarquable par ses colombiers & où les femmes ne portent point de voile, & par *Martraouan* où les parens offrent eux-mêmes leurs femmes aux étrangers & enfin après avoir traversé le majestueux Oronte qui serpente dans la plaine de *Chogr*.

La population d'Alep s'augmente tous les jours & le nombre des maisons s'accroît également : elles sont propres, aérées, solides & commodes ; le peuple y est poli. Le langage tient un peu de l'Arabe. L'industrie y est encouragée & le commerce y est florissant. Il y arrive & il en part tous les ans trois ou quatre grosses caravanes chargées de marchandises. Alep a des relations avec Constantinople, Damas, Antioche, Tripoli & toutes les villes de l'Euphrate.

Les femmes d'Alep sont brunes, fortes, hommasses, & très-adonnées à des goûts con-

Afrique.

traires à la nature. Nous ne donnerons pas la description de cette ville dont tant de voyageurs ont si souvent parlé.

Les vêtemens des hommes se rapprochent aujourd'hui de ceux de Constantinople, en y joignant des espèces de patins dont le bruit est assez désagréable.

Une preuve convaincante de l'extension du commerce, est celle-ci. Pour aller d'Alep à Latakie, un chameau coûtait, il y a cent ans, quatre piastes &, huit il y a trente ans : il s'élève aujourd'hui à dix-neuf piastes. Depuis 1716, quelques marchandises ont décuplé.

A Alep on illumine les mosquées la nuit du jeudi. Cet usage n'a pas lieu au Caire.

Au commencement de 1797, *Abd-el-Aziz-Ibn-Messoud-el-Wahhahbé* déjà redoutable par la rapidité de ses succès & très-respecté des Arabes, résista aux ordres de la Porte. Il a armé un grand nombre d'hommes dévoués & a réduit sa profession de foi à ces mots » Il n'y a » d'autre Dieu que Dieu. » Il a détruit toutes les mosquées dont il peut se rendre maître, il n'admet que les quatres premiers préceptes de Mahomet, l'aumône, le jeûne, la prière & l'ablution. Il a pris soin d'assurer l'attachement de ses partisans à son fils qui le remplace ordinairement à la tête de ses armées.

Notre voyageur fit une excursion à *Antakie* autrefois *Antioche*. On en a déjà lu la descrip- tion dans l'abrégé du voyage de Niebuhr. Il visita aussi *Souaidie* l'ancienne *Seulecie* entière- ment déchue de sa splendeur antique : il revint à Alep d'où il partit le 23 juillet 1797 avec une caravane qui se rendait à Damas, où il arriva le 8 août, ce même jour la caravane de la Mecque y faisait son entrée. La grande rue étoit garnie d'une foule innombrable, attirée, ou par, la curiosité ou par le désir de revoir des parens ou des amis.

Afrique.

Le samedi suivant, le pacha, qui par sa place est *Emir-el-Hadjie* ou chef de la caravane sacrée, fit son entrée dans Damas.

Trois cents Dellis montés sur des chevaux arabes ouvraient la marche : venaient ensuite quinze hommes montés sur des dromadaires & armés de carabines très-grosses : après eux marchait un certain nombre des officiers de la ville, puis une partie des Janissaires du pacha de Tripoli & le pacha de Tripoli lui même. On portait ensuite le tattaraouan du pacha de Damas, suivi de quatre cents Dellis, de trente mousquetaires, de cent cinquante Albaniens, devant lesquels on portait le *Senjiak Scherifi* (l'étendart du prophète), fait d'une étoffe de soie verte & couvert des versets du coran

Afrique.

brodés en or. Près de l'étendart de Mahomet on portait le magnifique dais de la Mecque au milieu d'un corps nombreux de Maugrebins ; venaient ensuite les trois queues de pacha, puis douze chevaux de main richement caparaçonnés, portant chacun un bouclier & un sabre, & suivis de six dromedaires, couverts de housses magnifiques. L'aga des Janissaires, le gouverneur du château le Moassel & les principaux de la ville précédaient le pacha vêtu d'un habit vert, garni de fourures de renard noir : devant lui on remarquait ses deux fils dont le plus âgé avait quatorze ans. Tous trois montaient les chevaux les plus vifs de toute l'Arabie. La garde du pacha le suivait. Cent chameaux portant les tentes & les bagages du pacha avaient passé d'abord. Cette marche se fit avec la plus grande décence.

Nous ne donnerons pas une nouvelle description de la ville de Damas assez connue par celles des voyageurs qui y ont été. On connaît également ses manufactures & son commerce qui subsistent encore avec le même éclat.

Le pacha actuel se nomme Abdallah ; il est âgé de cinquante ans, grand de taille, d'un extérieur agréable & d'une très-noble famille. C'est le fils de Mohammed, pacha Adm, & de la fille unique du célèbre Asad pacha dont

parlent Niebuhr & Volney. Ofman avait précédé Mohammed & après lui, Jezzar fit expulser ses frères du pachalik & épousa la fille de Mohammed. Ce mariage ne dura qu'un an, un divorce le rompit. On calcule que, pendant le court intervalle que Jezzar garda ce pachalik, il extorqua à la ville de Damas 25,000 bourses, c'est-à-dire environ 1,200,000 livres sterling, & qu'il fit périr plus de quatre cents personnes.

Afrique.

Abdallah a ramené l'équité, mais on peut lui reprocher trop de foiblesse & de timidité.

M. Browne quitta Damas pour se rendre à Balbec où l'ancienne HELLIOPOLIS. Il s'arrêta un instant au couvent de *Seidnaiz* qui domine Damas & la plaine. Il traversa *Maloula* où l'on voit un couvent bâti du temps de Justinien; *Yebroud*, autrefois *Jabrouda*, dans une situation romantique; *Mara*, petite ville, au nord de la route. Il passa au pied du *Dahr-el-Chour* la plus haute des montagnes de l'Anti-Liban & arriva le 20 août à *Balbee* dont on connaît assez les antiquités. Il visita aussi *Zahhlé*, grande ville presqu'entièrement habitée par des chrétiens & qui est tributaire de l'Emir des Druses. Les sauterelles causent de grands dégâts dans les champs où l'on cultive du tabac. C'est près

Afrique. de là qu'est le tombeau de Noé dont on a déjà parlé.

Le 7 octobre, notre voyageur partit de Damas pour retourner à Alep & y arriva douze jours après : il quitta cette ville le 21, pour se rendre à Constantinople par la Natolie. Il suivit la route *d'Aintab*, *Kaisaria* & *Angora*.

Aintab a une forteresse avec une garnison de Janissaires. La langue turque commence à y être l'idiome courant. Des cuirs non préparés, des peaux de chèvres teintes en rouge ou en jaune, en forment le principal commerce. La ville contient cinq mosquées principales ; l'air y est très-sain. Le château est au nord. Le gouverneur est nommé par la Porte & a le titre de Mitsellim. Les scherifs & les janissaires y vivent dans la plus grande mésintelligence. On recueille beaucoup de coton & de laine dans les environs, & on y fait une confection nommée *Dips* avec le marc des vendanges & des amandes.

M. Browne traversa le mont Taurus connu maintenant sous le nom de *Kurîn* ; c'est dans ces montagnes que les Turcomans se retirent au commencement de l'été. On y voit des cèdres très-vieux, des saviniers, des genévriers.

Il entra, en descendant du mont Taurus, dans la vaste plaine de Bostan, arrosée par le Sarus.

Boſtan n'eſt pas digne de remarque, les habitans y ſont ſauvages. Leur habillement eſt une jaquette fort courte. Leurs turbans ſont ornés de franges. Les femmes ont le teint blanc & un air de ſanté, mais ſans graces dans leurs perſonnes & leur mouvemens. Afrique.

Les campagnes de Kaiſaria ſont fertiles, mais mal cultivées. Elles ſont arroſées par la rivière de *Yermok*. La ville eſt ſur le côté méridionale d'une plaine fertile. Les chameaux velus, grands & forts, & le Bufle noir y ſont très-commun. Cette ville appartient au Reis effendi & a le même gouvernement qu'Aintab.

A huit journées de marche au nord oueſt on trouve *Angora* dans une ſituation agréable & traverſée par une petite rivière. Le château eſt ancien & placé ſur un rocher à pic. On voit dans la ville les débris d'un ſuperbe palais élevé du temps d'Auguſte.

La laine filée eſt le principal commerce d'Angora. On prétend que la race des chèvres commence à dégénérer, cependant les gras pâturages qui entourent Angora pourraient facilement faire augmenter le nombre des troupeaux. Chaque chèvre rapporte tous les ans la valeur de deux à trois cents drachmes de poil. On a fait à Angora des ſchals auſſi beaux que ceux de Cachemire, mais les ouvriers n'y ſont pas

Afrique.

ſi adroits & ne ſont pas encouragés. Cette ville fait auſſi un commerce de cire & d'opium aſſez étendu.

La plus grande propreté règne dans Angora Les rues y ſont pavées de larges morceaux de granit mais ſans trotoirs.

Les chats d'Angora appartiennent unique-au même canton que les chèvres dont on vient de parler.

Le 16 novembre M. Browne partit pour *Nikmid*, l'ancienne Nicomédie. Il y arriva après avoir traverſé *Koſtabec*, *Tourbali*, *le mont Olympe* & le ſuperbe pont élevé ſur la *Sakaria*. Nikmid, eſt malpropre; les maiſons y ſont conſtruites en bois & la ville n'a point d'antiquités. Notre voyageur s'embarqua le 9 à Scutari pour Conſtantinople & y arriva au moment où cette capitale de l'empire ottoman était dans une alarme générale cauſée par les progrès du rebelle Paſſavan-Oglou. Nous ne parlerons pas de cet homme extraordinaire aſſez connu & dont la vie & les exploits appartiennent à l'hiſtoire qui les réclame; nous ne dirons rien non plus ſur Conſtantinople que M. Choiſeuil a aſſez fait connaître, & nous arriverons avec notre voyageur à Londres le 16 ſeptembre 1798, après une abſence de près de ſept années.

Afrique.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGE dans la haute & basse Egypte, fait par ordre de l'ancien Gouvernement français, en 1777 & 1778;

PAR C. S. SONNINI,

Ancien Officier & Ingénieur de la Marine française, & Membre de plusieurs sociétés savantes & littéraires.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.--Départ de Toulon.--- Plusieurs relâches.--- Arrivée en Egypte.

Le projet, le but, l'époque des voyages, la personalité des voyageurs, sont des particularités essentiellement inhérentes à l'historique des voyages; le titre seul d'histoire des voyages l'indique. De plus, l'historien ou son abréviateur, doit scrupuleusement au lecteur, la transcription littérale du texte de l'original, au-

Afrique.

tant qu'elle peut entrer dans la contexture & le plan de son travail. Il lui doit aussi la substance de ce qu'il croit pouvoir & juge devoir omettre, car c'est non-seulement la description de tel ou tels pays, que le lecteur s'attend à y trouver; mais encore cette description faite par tel ou tel voyageur. Le lecteur a aussi le droit d'exiger une indication des détails des voyages, ou une mention des sujets qui y sont traités, pour qu'il puisse y recourrir dans l'original, s'il ne se croit pas suffisamment instruit par le texte nécessairement concis de l'historien ou de son abréviateur.

Cette marche dans une histoire collective de mêmes objets, peut paraître devoir & même inévitablement amener l'historien à des *redites*; mais un lecteur judicieux ne s'en plaint pas. Il y trouve un aliment à son esprit analitique & observateur, en retrouvant les mêmes objets toujours les mêmes; s'ils sont décrits dans les mêmes temps, aux mêmes époques, il y admire avec surprise, la rencontre assez rare de la même manière de voir dans deux observateurs; décrits dans des temps différens, son esprit se porte sur la durée & la solidité des choses, sur le respect pour elles des hommes & des temps; décrits par différentes personnes, l'uniformité monotone des ressemblances des peintures est

sauvée ou relevée à ses yeux par la variété des styles. Afrique.

Mais ces répétitions ne peuvent être proprement appellées des *redites*, que par les lecteurs frivoles & superficiels, qui ne voient jamais dans des descriptions que la simple mention, ou la seule image des objets. Eux seuls peuvent s'en plaindre; ils sont incapables de cet esprit d'analise & d'observation, qui tire des conséquences toujours intéressantes & instructives. Mais ce n'est pas pour eux que l'écrivain soumet au burin de l'histoire, les fatigues & les dangers, & les hommes estimables & précieux qui les ont bravés : c'est pour les hommes instruits ou pour ceux qui cherchent à s'instruire; eux seuls sont reconnaissans.

Mais on pourrait dire que cet inconvénient des *redites*, n'existe même pas, car, en général, nulle description n'est jamais d'une ressemblance parfaite. Outre qu'il est de l'essence des objets de la nature physiques ou moraux, de subir chaque jour des variations, soit en fait de monumens, par la main des hommes & du temps, soit en fait des hommes, par la dégradation ou l'accroissement de leur civilisation (& cette différence devient précieuse pour l'histoire des sciences & des mœurs). L'objet supposé, encore resté le même (chacun ayant

Afrique.

son prisme particulier au travers lequel il le contemple) n'est jamais transmis sans quelque différence, & c'est dans la comparaison de ses différences, & en balançant ces rapports divers, que le lecteur judicieux peut se former une idée exacte des faits & en établir la vérité !

C'est en nous conformant à ces devoirs prescrits dans ces préliminaires, que nous allons rapporter dans cet abrégé, le voyage en Egypte de Sonini, fait pendant les années 1777 & 1778, & imprimé en l'an 7 de la république.

Le gouvernement français voulant à cette époque obtenir de nouvelles connaissances, ou se proposant de nouvelles découvertes sur les régions qu'arrose le Nil, ou voulant confirmer celle déjà faites, jetta les yeux sur Sonini de Manoncourt, alors officier & ingénieur de la marine française, & connu avantageusement dans les lettres, par son association aux travaux de Buffon.

Nous allons laisser parler le citoyen Sonini lui même.

Le gouvernement avait nommé M. Tott, inspecteur des échelles du levant & de Barbarie, & avait ordonné l'armement d'une frégate du port de Toulon pour l'y conduire; je reçus l'ordre de m'embarquer sur ce bâtiment de guerre

guerre & d'en suivre la destination ; mais la mienne fut changée depuis, & je quittai l'expédition à Alexandrie pour voyager en Egypte. Je partis de Montbard où j'étais depuis près de six mois chez Buffon qui m'avait jugé digne d'être associé pendant quelques instans à ses travaux immortels ; j'y reçus, avant mon départ, des vœux & des embrassemens que je regardai comme la bénédiction du génie.

Afrique.

Le 26 avril 1777, à dix heures du soir la frégate l'Attalante, l'une des plus belles de la marine française, mit à la voile de la rade de Toulon. M. Durfort la commandait, & elle était armée de près de trois cents hommes d'équipage, & de trente-deux pièces de canon. Monsieur Venture (1), savant interprète des langues orientales était aussi de l'expédition. Les mauvais temps ou la mission de la frégate la firent relâcher, à Gènes, à Palerme & à Malthe ; ces divers séjours furent employés par Sonini à des observations pleines d'intérêt & d'instruction, & particulièrement celles qu'un séjour de douze jours à Malthe lui permirent

(1) Mort employé comme interprète à l'armée d'Egypte.

Afrique.

d'étendre, & qui portent sur l'île, sur sa nature, ses villes, ses productions, ses galères, sa politique, ses antiquités, &c. Nous nous abstiendrons d'en faire ici mention, comme n'étant que des préliminaires & un accessoire à son voyage d'Egypte; notre travail ayant pour but particulier le rapport de ce qui a trait à ce pays.

Le temps ayant cessé d'être orageux, dit Sonini, nous sortîmes du port de Malthe le 7 juin 1777. Le 12, le ciel éclairci & un vent favorable nous mirent à la vue de l'île de Cérigo, l'ancienne Cythère, & le 13 nous jetâmes l'ancre dans la baie profonde de la Sude, dans l'île de Candie.

J'ai eu occasion de revenir deux autres fois dans l'ancienne Crète; les observations que j'y ai faites trouveront naturellement leur place dans mon voyage de la Grèce, qui suivra immédiatement celui-ci. Nous relâchâmes à Paleo-Castro, sur le cap Salomon, à la pointe la plus orientale de l'île de Candie: c'est une plage sans autre habitation que des cabanes de bergers. La vue d'un vaisseau de guerre, accompagné d'une felouque, nous fit passer dans l'imagination de ces paisibles pasteurs pour un armement de Malthe; ils s'enfuirent avec leurs nombreux troupeaux dans l'intérieur de l'île, &

nous abandonnèrent une côte, qu'en un instant notre aspect avait rendu déserte; nous ne mîmes pas long-temps à arriver à Alexandrie, & peu de jours nous suffirent pour atteindre les rivages bas & sablonneux de l'Egypte.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE II.

Tours des Arabes. — Les portes d'Alexandrie. —Coup - d'œil sur la ville. — Langage. — Obelisques. — Colonne de Pompée.

LORSQU'EN cinglant à l'est à la vue des côtes d'Afrique, on a passé Derne, il reste jusqu'à Alexandrie, une longue étendue de rivages entièrement inconnus, qui n'offrent aucun attrait au commerce ou à la curiosité, & qui présentent de grands dangers à la navigation. L'attérage d'Alexandrie a aussi les siens; la première reconnaissance de la terre d'Egypte, en arrivant du couchant est Abousir ou tours des Arabes, on les distingue de quatre lieues en mer; la partie des côtes situées au levant d'Alexandrie se distingue facilement de celles qui sont à l'occident: enfin on s'assure que l'on est dans la direction de la ville, à la vue de la colonne de Pompée.

Deux ports également spacieux se présentent aux vaisseaux qui veulent jetter l'ancre près d'Alexandrie; l'un qui est au couchant s'appelle le port vieux; l'entrée en est un peu difficile,

Afrique.

mais son intérieur est un bassin profond, de bonne tenue & à l'abri des plus mauvais temps: l'autre, qui est au levant, est séparé du premier par une péninsule; il a reçu le nom de port vieux; il a peu de profondeur; une multitude de rochers & de bas fonds l'embarrassent, & il est entièrement ouvert aux vents du nord. Si d'après cela, l'on pensait que ce dernier port était à peu près abandonné, l'on se tromperait. Le fanatisme l'emportait ici sur l'intérêt bien entendu; les vaisseaux des sectateurs de Mahomet avaient seuls le droit d'entrer dans le port vieux, & dussent ceux des autres nations périr faute d'une retraite sûre, il leur était (1) interdit d'y pénétrer.

A l'entrée du port neuf est un écueil appelé le diament, qui ainsi que les rochers à fleur-d'eau qui l'avoisinent, pourraient bien être une portion des ruines de l'ancien Phare.

Les vaisseaux de guerre auxquels il faut une eau plus profonde sont obligés de mouiller à l'entrée du port; la frégate l'Attalante passa

---

(1) On prévient ici le lecteur, que le voyage de Sonini est écrit au passé. Les usages, au moment où il a été livré à l'impression, ayant été changés ou modifiés sous le gouvernement des français.

ainsi plus d'un mois fatiguée par un roulis continuel. Ce havre détestable n'en est pas moins presque toujours rempli de vaisseaux : un mouvement continuel y indique l'activité du commerce. Une position géographique d'une si haute importance, ne pouvait échapper au génie d'Alexandre, & il offrit tout-à-coup Alexandrie à l'admiration & au commerce des nations. Mais l'Alexandrie actuelle n'occupe qu'une très-petite partie de terrain dans l'enceinte de celle d'Alexandre : c'est une ville, ou plutôt un bourg tout moderne, qui n'a d'ancien que ses débris qui y sont épars; elle est bâtie en grande partie sur le bord de la mer; ses maisons, comme toutes celles du levant, ont leurs combles en terrasse : elles sont sans fenêtres & les jours qui en tiennent lieu sont presqu'entièrement bouchés par un treillis en bois, saillant, de différentes formes, & si serré que la clarté peut à peine y pénétrer. C'est à travers cette symétrie, quelquefois élégante, de barreaux, que la beauté peut voir ce qui se passe au dehors, sans jamais être aperçue.

Afrique.

Des rues étroites & mal ordonnées, sont sans pavé comme sans police. Aucun édifice public, aucun bâtiment particulier n'arrête les regards du voyageur. Des Turcs, des Arabes, des Barbaresques, des Copthes, des Chrétiens

de Syrie, des Juifs formaient une population que l'on peut évaluer à cinq mille habitans. Cet assemblage confus d'hommes de diverses nations, offrirait à l'observateur un mélange singulier de costumes & de mœurs, si un repaire de brigands valait la peine d'être observé!

Afrique.

On les voit se presser dans les rues & y courir plutôt qu'y marcher : ils crient aussi plutôt qu'ils parlent; cette coutume de donner à sa voix la plus forte inflexion, en parlant est commune à presque tous les peuples orientaux, à l'exception des Turcs, dont le maintien & les habitudes sont plus graves & plus posées. Il n'est personne parmi nous qui n'ait pu remarquer que les juifs, cette nation qui a su conserver son caractère & ses usages chez les autres nations, ne parlent aussi très-haut, particulièrement entr'eux. Si la vengeance a des autels, c'est sans doute en Egypte; elle y est la déesse, ou pour mieux dire le tyran des cœurs, & elle y est implacable; les Européens ont eu souvent à souffrir des émeutes & des attroupemens des Alexandrins, & il est digne de remarque que ce caractère remuant & enclin à la sédition, ait été aussi, quoiqu'avec moins de fureur, celui de l'ancien peuple d'Alexandrie.

La langue arabe est généralement en usage à Alexandrie, de même que dans l'Egypte en-

Afrique.

tière ; mais la plupart des Alexandrins, ceux particulièrement que des liaisons de commerce rapprochent des marchands d'Europe, parlent aussi l'Italien, adopté dans les ports du levant. On y parle encore le moresque ou langue franque. C'est un composé de mauvais italien, d'espagnol & d'arabe ; un Serdar officier peu considérable y commandait, & sa puissance n'allait pas toujours jusqu'à contenir une populace effrénée.

Des colonnes renversées & éparses, quelques autres droites encore, mais isolées ; des statues mutilées, des chapitaux, des entablemens, des fragmens de toute espèce jonchent le sol dont la ville est environnée. C'est le théâtre hideux de la plus horrible destruction ; l'ame s'atriste en contemplant ces restes de la grandeur & de la magnificence des colonnes, & d'autres morceaux de monumens vraiment antiques qui ont été employés dans la bâtisse des murailles & des tours qui forment l'enceinte de la ville ; ce qui prouve, sans replique leur construction moderne, contre ceux qui ont pensé que ces murs étaient ceux mêmes qu'Alexandre avait fait bâtir. Leur architecture n'a rien de celle des Grecs, ni de celle des Romains : elle est évidemment à la manière des Arabes, & du même genre que celle des murailles du Caire,

lesquelles ont été inconteſtablement conſtruites pas eux. D'ailleurs ces murailles & les contours qui les flanquent, n'embraſſent qu'environ deux lieues de circuit, tandis que d'après les évaluations, la ville d'Alexandrie avait ſept à huit lieues de tour; les matériaux employés à la conſtruction de quelques-unes des tours, autres que les fragmens des monumens plus anciens, ſont d'une eſpèce ſingulière & dont aucun voyageur que je connaiſſe, n'a fait mention. On n'y voit des pierres ordinaires qu'aux endroits réparés ou conſtruits plus récemment. Dans l'origine, leur maçonnerie a été faite avec des maſſes pierreuſes, formées d'une quantité prodigieuſe de petits coquillages foſſiles & ſpatheux, mêlés ſans aucun ordre avec un eſpèce de ciment qui les lie tous enſemble, enſorte que cette matière, qui eſt de la conſiſtance la plus dure, paraît être un compoſé, une agrégation de l'art plutôt qu'une pierre naturelle.

Afrique.

La vaſte capacité de ces tours qui peuvent paſſer pour autant de forts, & la ſolidité des murailles faiſaient de l'enceinte des Arabes un rempart ſuſceptible d'une longue défenſe. Malgré la diſpoſition & la réſiſtance des Mamelouks & de leurs troupes, une poignée de Français ſans canons, & preſque ſans munitions, l'ont emporté à l'eſcalade en peu d'inſtant.

Afrique.

Alexandre avait posé les fondemens d'une ville dont le commerce, les sciences & les prodiges de l'art ont perpétué la mémoire : Bonaparte a arraché les restes de cette même ville des mains des barbares, dont la présence en souillait les ruines : il l'a rendue au commerce général que sa position lui assure, ce qui rappellera son ancienne splendeur ; on ne sait lequel des deux héros, du fondateur ou du restaurateur, excitera le plus l'admiration de nos neveux.

Vers l'extrémité orientale du croissant formé par le Port-Neuf, & près de la côte sont deux obélisques. On s'est accordé à les appeler *Aiguilles de Cléopatre*, quoiqu'il ne soit pas certain qu'elles aient été l'ouvrage de cette reine de l'Egypte. On lui a également attribué sans aucune preuve historique, des excavations que l'on appele ses *bains*, & la construction du canal qui amène encore les eaux du Nil dans les citernes d'Alexandrie.

L'une des aiguilles de Cléopatre est encore droite sur sa base, l'autre est renversée & presqu'entièrement couverte par les sables. Elles ont cinquante-huit pieds six pouces de hauteur & sept pieds de largeur sur chaque face de leur base. Elles ont été taillées d'un seul morceau de granit, & elles sont chargées sur chaque pan, de caractères Hiéroglyphiques. L'impression des

Hiéroglyphes était encore très-nette sur les faces [redacted]
de l'aiguille qui est droite, & ils se distin- Afrique.
guaient très-aisément, si l'on en excepte ceux qui regardent le levant, qui sont entièrement effacés. Près de ces obélisques, les rois d'Egypte avaient leur palais ; l'on voit encore de superbes vestiges de sa grandeur & de sa magnificence.

En sortant de l'enceinte des Arabes, par la porte du midi, on a devant soi, s'élevant avec majesté, la plus grande colonne qui ait jamais existé : elle est du granit le plus beau & le plus dur, & elle est formée de trois morceaux, avec lesquels l'on a taillé le chapiteau, le fût & le piédestal. Sa hauteur, d'après la dernière opinion généralement adoptée par les européens d'Alexandrie, passait pour être de quatre-vingt-quatorze à quatre-vingt-quinze pieds de France. Le piédestal a quinze pieds de haut ; le fût avec le socle, soixante-dix ; enfin le chapiteau dix, total quatre-vingt-quinze : le diamètre moyen est de sept pieds trois quarts. D'après les propositions, la masse entière de la colonne peut-être évaluée à six mille pieds cubes : l'on sait que le pied cube de granit rouge d'Egypte, pèse cent quatre-vingt-cinq livres. Le poids de la colonne est

donc d'un million cent dix mille livres poids de marc.

Atribue.

Quelque dure que ſoit la ſubſtance de la colonne, elle n'a pu échapper à la corroſion du temps. Le bas du fût eſt fort endommagé du côté de l'eſt, & l'on enlève ſans peine, de ce même côté, des éclats du piédeſtal. L'on a vu ci-deſſus que les Hiéroglyphes de l'aiguille de Cléopatre, étaient rongés ſur la face qui regarde le même point : c'eſt très-vraiſemblablement l'effet du vent de la mer.

Le terrain ſur lequel la colonne eſt poſée, s'étant affaiſſé, il a laiſſé à découvert une partie du pivot qui la ſupporte, c'eſt un bloc de ſix pieds ſeulement en carré. Il ſoutient, par ſon centre, un piédeſtal beaucoup plus grand ; ce qui prouve le parfait à-plomb de l'enſemble.

D'après des renſeignemens récens & poſitifs, il exiſte un grand creux en rond au milieu du chapiteau ; & de plus, un trou à chacun des coins ; il eſt donc certain que ce chapiteau ſervait de baſe à quelque ſtatue.

L'on n'a que des conjectures ſur l'époque & les motifs de la conſtruction de la colonne d'Alexandrie. Le nom de *colonne de Pompée*, ſous laquelle elle eſt généralement connue, indique l'origine qu'on lui prête communé-

ment. C'est, dit-on, César qui l'a fait ériger pour perpétuer le souvenir de sa victoire sur Pompée ; d'autres l'attribuent à Alexandre Sevère, d'autres à Ptolomée-Evergètes, d'autres à Adrien : ces dernières opinions sont combattues par des argumens victorieux, tirés de l'état de l'architecture à ces différentes époques, & des Hiéroglyphes, dont le pivot de granit, soutien inébranlable de la colonne, est chargé. Cette considération, jointe au silence des historiens, paraît renvoyer même sa construction à une époque plus reculée que celle de la défaite de Pompée. Si au milieu de ces incertitudes, je dois énoncer mon opinion, je serais tenté de faire honneur de son érection aux temps anciens, qui ont vu paraître tant de prodiges en Égypte, à ces époques où des milliers d'hommes étaient employés des années entières, au transport de masses de pierres, dont le mouvement semblait au-dessus des efforts humains, & exiger ceux d'hommes extraordinaires.

Quoi qu'il en soit de ce sentiment, il est très-probable que l'on continuera à l'appeler *colonne de Pompée*; cependant il est aussi probable que la prospérité se rappellera que cette colonne fût le quartier-général, d'où Bonaparte commanda l'escalade & la prise d'Alexan-

Afrique.

drie. J'y ai oui dire que l'on avait eu autrefois le projet de la transporter en France. Les levantiers & les navigateurs provençaux, regardaient cette entreprise comme impraticable, ils n'avaient jamais su, sans doute, que cette masse de granit avait été tirée des carrières de Syéne; c'est-à-dire de plus de deux cents lieues : ils ignoraient que Caius, César & Auguste avaient fait venir d'Egypte à Rome des obélisques de vingt-cinq & trente toises de hauteur. Les grandes entreprises sont les vrais monumens de la gloire des grandes nations : il serait digne de celle qui en peu d'années, a surpassé tout ce que les Romains nous ont présentés de faits héroïques, de s'approprier la colonne d'Alexandrie.

Afrique.

CHAPITRE III.

Canal d'Alexandrie.—Ses bords.—Oiseaux.— Moineaux. — Catacombes. — Caméléons. — Jackals. — Gerboise ou Jerbo. — Projet d'un voyage en Afrique.

Si, en quittant la colonne d'Alexandrie, l'on continue à marcher vers le midi, on trouve *Guirgé*; de-là on arrive au canal ou Kalish d'Alexandrie : du temps d'Alexandre & des rois d'Egypte, Alexandrie n'était pas comme aujourd'hui au milieu des sables. Un lac, le Mareotis, qui n'en était qu'à une petite distance, & deux larges canaux, dont l'un descendait de la haute Egypte & l'autre partait de la branche du Nil à laquelle on donnait le nom de *Bolbitique* y entrenaient une fraîcheur salutaire, en même temps qu'ils y favorisaient la végétation & la culture.

Il ne reste plus, & encore dans un état de dégradation, que le canal de la basse Egypte; pendant l'innondation il reçoit les eaux du Nil à *Latf*, vis-à-vis *Fouah*: on peut le passer sur trois ponts de construction moderne; près

Afrique.

du premier, du côté de la mer, eſt l'entrée du conduit ſouterrain, qui porte la proviſion d'eau des habitans d'Alexandrie, dans les citernes, dont les voûtes ſoutenaient toute l'étendue de l'ancienne ville. L'ouverture de cet aqueduc eſt murée ; mais lorſque l'eau du canal avait atteint, par l'accroiſſement du fleuve, une certaine hauteur; les chefs de la ville allaient en cérémonie rompre la digue. Quand les citernes étaient remplies, on la rétabliſſait de nouveau, & les eaux du canal continuaient à couler dans la mer au port vieux; c'était au moyen d'une communication ſi facile, que s'effectuait, autrefois, le tranſport des marchandiſes de toute l'Egypte : l'on évitait ainſi le paſſage dangereux de l'embouchure du Nil & les haſards de la mer. Lorſque j'étais à Alexandrie (en 1778), il n'y avait guère que cent ans que les bateaux pouvaient encore y naviguer; mais ce canal, dont les avantages ſont inappréciables, était négligé par des barbares indifférens ſur leurs véritables intérêts. Les murs qui en ſoutenaient les bords ſe dégradaient chaque jour, aucun bateau ne pou- plus y flotter, une eau jaunâtre ne ſerait bientôt plus arrivée juſqu'aux citernes, elles-mêmes à moitié détruites, & l'Alexandrie moderne ſerait diſparue dans les ſables.

De

Afrique.

Des arbres & des arbustes croissent le long des eaux du canal & quelques tapis s'étendent aux environs ; de légères dérivations d'eau portent la fécondité dans les champs où l'on sème de l'orge & où l'on cultive différentes sortes de légumes, particulièrement beaucoup d'artichauts : ce sont là les restes de ces superbes jardins qui environnaient l'antique Alexandrie, & dont Abulfeda vantait encore les délices au temps des Arabes. Il s'en faut bien en effet, que quelques arbres épars & végétant à peine sur cette plage sablonneuse, suffisent pour en voiler la sècheresse & l'aridité ; plusieurs espèces de soude, plantes âcres & salées, dont le nom arabe *kali* a été donné aux substances alcalines, sont à-peu-près les seules qui aient la propriété de se plaire sur ces côtes, elles y rampent plutôt qu'elles ne s'y élèvent. Les Alexandrins les brûlent, & retirent de leurs cendres un sel fixe qui est un objet de commerce.

La verdure, la fraîcheur & l'ombrage avaient attiré, sur les rives du canal, une multitude de petits oiseaux ; c'était au mois d'octobre, je distinguai des becfigues, des alouettes communes & des moineaux ; mais ces oiseaux, à l'exception des moineaux, ne sont que passagers à Alexandrie. Les eaux étant déjà sta-

Afrique.

gnantes & jaunâtres, ces premiers ſe diſpoſaient à chercher vers le Delta une terre plus heureuſe : les moineaux au contraire y reſtent commenſaux des Alexandrins : ils conſervent en Egypte les mêmes habitudes que nous leur connaiſſons, ils ne quittent point les lieux habités, on en voit dans tous ceux de l'Egypte également répandus en Nubie & même en Abiſſinie. Une chaleur exceſſive ne leur eſt donc point contraire ; cependant on n'en trouve point le long de la côte occidentale de l'Afrique, depuis le cap blanc ; ne pouvant, d'après ce que je viens de dire, attribuer la cauſe de ce fait au grand chaud, je crois pouvoir le déterminer par la différence des plantes alimentaires en uſage dans ces parties de l'Afrique : s'ils ne fréquentent pas tous les pays à froment, il eſt du moins certain qu'ils ne ſe fixent jamais dans ceux où cette eſpèce de grain & celles qui en raprochent ne ſont pas cultivées.

Non loin du canal, on trouve les catacombes : ce ſont des galeries ſe prolongeant ſous terre ou plutôt dans le rocher ; elles ont d'abord été vraiſemblablement les carrières d'où l'on a tiré les pierres néceſſaires à la bâtiſſe des maiſons d'Alexandrie. La couche de pierre en eſt calcaire & tendre ; dans le petit nombre

de celles où il était encore possible de pénétrer, l'on voyait de chaque côté trois rangs de tombeaux placés les uns au-dessus des autres. S'il en faut croire les Arabes, elles ont une communication souterraine avec les pyramides de Memphis; cette opinion paraît exagérée, elle vaudrait cependant la peine d'être vérifiée, il est plus certain qu'elles vont jusqu'à la mer, au fond du port vieux, du moins les grottes ou cavités pratiquées dans le rocher de la côte, & décorées assez improprement du nom de *bains de Cléopatre* paroissent en être une continuation.

Afrique.

J'ai vu à l'entrée des catacombes plusieurs caméléons. L'on sait à présent que le changement dans leurs couleurs, n'est point dû aux objets qu'on leurs présente; que leurs différentes affections augmentent ou diminuent l'intensité des teintes, dont la peau très-fine qui les couvre est comme marbrée, qu'ils ne se nourissent point d'air, mais de mouches & d'autres insectes qu'ils avalent.

Les catacombes servent aussi de retraite aux jackals : c'est du jackal que doit s'entendre tout ce que les auteurs ont dit du loup & même du renard d'Afrique, car il n'y a ni loups ni renards dans cette partie du monde. Le nom que le jackal porte en Egypte, est *Deib*. Ces

Afrique.

animaux féroces ne font pas fans danger pour les hommes ; ils ne craignaient pas d'approcher d'Alexandrie, ils y entraient même la nuit, en franchiffant les brèches dont fon enceinte était coupée.

Mais un animal plus doux & en même temps plus extraordinaire, qui établit fes logemens fouterrains dans les environs d'Alexandrie, eft la gerboife ou jerbo. Quelques reffemblances prifes, chacune féparément, l'ont fait comparer au lièvre, au lapin, au mulot, au rat, dont il a à-peu-près la taille, quoiqu'il diffère évidemment des uns & des autres. Une extrême difproportion fe trouve dans les jambes du jerbo ; celles de derrière font longues par excès, tandis que celles du devant paraiffent à peine : ces longues jambes, ou pour parler plus exactement, ces longs pieds, car c'eft le tarfe qui eft fi confidérablement prolongé, fervent feuls au jerbo dans fon mouvement progreffif ; celles de devant, que l'on pourrait regarder comme de petite mains, ne lui fervent que pour faifir fa nouriture, la porter à la gueule, & pour creufer fon terrier : elles lui font inutiles pour aller d'un lieu à un autre. Il faute à la manière des oifeaux, & cette démarche qui ferait fort gênante pour tout autre quadrupède, eft tellement propre à celui-ci, que fa courfe, ou

plutôt son sautillement, est très-leste & très-vite. Afrique.

Voilà donc un animal qui, avec quatre pieds, ne laisse pas que de s'éloigner de la classe des quadrupèdes, pour prendre quelque empreinte de celle des oiseaux. Placé sur le premier échelon du passage de l'une à l'autre, il constitue la première dégradation des quadrupèdes, & commence la nuance de ceux-ci aux oiseaux.

Quoique la transition entre ces deux genres, n'ait pas encore été suivie; quoique tous les points n'en soient pas encore reconnus, nous n'en sommes pas moins fondés à regarder cette liaison comme existante: nous en avons le commencement dans le jerbo, & la dernière gradation dans les chauve-souris. Il y a tout lieu de croire que la série des nuances se développera à mesure que de bons observateurs se dévoueront à des voyages, dans des contrées neuves pour l'histoire naturelle.

Je suis convaincu que l'intérieur de l'Afrique, pays presque encore vierge pour les découvertes, renferme une foule d'objets nouveaux & précieux, dont la connaissance répandrait le plus grand jour sur toutes les parties de la physique générale.

Qu'il me soit permis de consigner ici, dit

Afrique.

Sonini, le dessein que j'avais formé, il y a quelques années, de pénétrer dans ces régions qui, jusqu'à présent, ont passé pour inaccessibles. Mon intention était de parcourir toute la longueur de l'Afrique, dans son milieu, depuis le golphe très-peu connu de la Sidre, jusqu'au Cap de Bonne-Espérence. Je tiens à honneur d'avoir conçu ce projet, dont l'imagination s'effraie, & de m'être senti assez de courage pour l'exécuter, si le gouvernement avait daigné me seconder. Je reviendrai dans la suite, continue notre auteur, sur le plan que je m'étais tracé, & qui, s'il eût été suivi, aurait assuré à la France la gloire d'une entreprise non encore tentée, & que des étrangers paraissent vouloir lui enlever.

CHAPITRE IV.

Voyage d'Alexandrie à Rosette. — Maadié. — Rosette & ses environs. — Coup-d'œil sur le Delta. — Riz. — Treffle. — Bœufs. — Vaches.

C'EST, ou peu s'en faut, un désert que l'on doit traverser pour se rendre, par terre, d'Alexandrie à Rosette. On évalue l'espace entre ces deux villes à douze heures de marche; parti à 7 heures du soir, on y arriva à 6 heures du matin. C'est la coutume de faire pendant la nuit ce trajet, afin d'éviter l'incommodité d'un soleil brûlant. En sortant d'Alexandrie, on prolonge un promontoire à la pointe duquel est Aboukir, bourg bâti sur les ruines de Canope. Après avoir fait six lieues, on se trouve sur le bord d'une espèce de lac, reste de la branche canopique du Nil. Ce n'est à présent qu'une lacune de la mer, qui n'a plus de communication avec le Nil que dans les temps de son plus grand accroissement. Sur son bord oriental est un caravanserail, en Egypte, *Hockals*. L'on nomme cet endroit *Maadié*, ce qui signifie *passage*. Des traces que l'on croit être celles

Afrique.

d'Héraclée s'aperçoivent à une demi-lieue plus loin sur la côte. Après s'être reposé à *Maadié*, on suit la mer pendant près de quatre lieues, au bout desquelles une petite tour de brique avertit qu'il faut quitter le rivage ; d'autres tourelles placées par intervalle (on en compte onze) servent de reconnaissance pour arriver à Rosette, que l'on ne découvre qu'à l'instant même où l'on entre dans sa première rue.

Ici la scène change comme par enchantement; ce ne sont plus ces ruines affligeantes, ces campagnes hideuses par leur stérilité; c'est la nature parée de tous ses atours, & répandant ses dons avec une magnificence sans exemple & une profusion également variée & soutenue.

Rosette, nommée dans le pays *Nascid*, nom arabe, est une jolie ville, bien peuplée, simplement, mais agréablement bâtie ; le Nil baigne ses murs du côté de l'orient. Si l'on porte ses yeux de l'autre côté du fleuve, on découvre une plaine qui n'a d'autres bornes que l'horizon ; c'est le Delta. Sorti du sein des eaux il conserve la fraîcheur de son origine : a l'or des guérets, succède dans la même année la verdure des prairies; des bourgs, des villages nombreux ajoutent à la beauté du paysage. Rosette est aussi le lieu de l'Egypte où la tranquillité était la moins troublée ; c'est sans

Afrique.

contredit la ville la plus agréable de l'Egypte, & elle le ferait par-tout ailleurs; fa pofition fur la rive du fleuve, la vue du Delta qui préfente l'image de la culture la plus riante, les bocages parfumés qui font près d'elle, l'air pur & fain qu'on y refpire, lui ont fait donner le nom bien mérité de *jardin de l'Egypte.* Elle eft l'entrepôt du commerce entre le Caire & Alexandrie. Les branches du commerce qui lui font propres, font le coton filé & teint en rouge; le lin peigné, les toiles, les teintures de foie & le riz en Arabe *rouſs.*

La feule branche de commerce de ce grain précieux, vaut aux propriétaires de rizières, dans les bonnes années, cinquante par cent. C'eft feulement dans les terres baffes de l'Egypte-Inférieure que le riz eft cultivé; & c'eft une erreur de croire que fa culture eft la caufe de la pefte qu'on fuppofe mal-à-propos être une maladie endémique en Egypte; une eau ftagnante & infecte ne croupit point dans les champs qui le produifent. On les humecte, on les baigne avec l'eau du fleuve; cette eau s'écoule, & on ceffe de l'y porter dès que la plante n'exige plus cet état de legère innondation. Une autre genre de culture qui fuccède à celle du riz, abforbe les reftes d'une trop grande humidité. Les Egyptiens fèment immé-

Afrique.

diatement après une belle variété de trèfle, qui donne trois récoltes avant de céder de nouveau la place au riz : l'on conçoit combien est brillante & lucrative, une telle alternation de culture qu'aucune autre contrée ne pourrait fournir ; une qualité essentielle de cet excellent fourrage, c'est qu'il n'occasionne point aux bestiaux cette enflure subite & souvent mortelle que notre trèfle ne manque guère de produire lorsque les animaux le paturent, ou qu'ils le mangent coupé récemment, en trop grande quantité & sans mélange.

En parlant de la meilleure espèce de fourrage, c'est l'occasion de dire un mot de l'espèce d'animaux la plus chère à l'agriculture. L'on sait combien les bœufs étaient en recommandation dans l'antique Egypte ; ils fournissaient des dieux à ce peuple superstitieux : quelles attentions, quels menagemens ne devait-on pas avoir pour le perfectionnement d'une espèce dont chaque individu pouvait prétendre à l'apothéose ? Cependant envain chercherait-on dans le nombre assez considérable de bœufs actuellement en Egypte, des vestiges de cette perfection de beauté qu'ils devaient y avoir anciennement. Quoique la race en soit encore assez belle, l'on conçoit que négligée depuis long-temps elle est beaucoup dégénérée ; ils ont

en général les cornes petites & le poil d'un fauve plus ou moins foncé. Je puis attester qu'en parcourant l'Egypte entière, je n'ai rencontré aucun bœuf qui m'ait frappé par sa forme ou par ses couleurs. Sa chair n'y approche pas pour le goût de celle que l'on mange en France; mais c'est une observation générale que tout les voyageurs peuvent vérifier : c'est que la chair des animaux des régions très-chaudes, n'a ni le suc ni la saveur de celle des animaux nourris dans les pays froids ou tempérés. Le veau, qui dans nos climats donne un aliment délicat & sain, a en Egypte la chair molle, insipide & par conséquent peu salubre. J'ai fait cette expérience, dit Sonini, dans des contrées de l'Amérique-méridionale, voisine de la ligne, où l'on est obligé de laisser croître ces jeunes animaux jusqu'au temps, où cessant d'être veaux, ils passeraient par tout ailleurs pour des bœufs. L'on ne mange point de veaux en Egypte; la loi des Mahométans leur interdit l'usage de cette viande, & les Cophtes qui ont adopté presque toutes les coutumes de leurs dominateurs, s'en abstiennent également.

Afrique.

L'on a dit que les vaches d'Egyte portaient deux veaux à la fois; cela arrive à la vérité quelquefois, mais quoique moins rare peut-

Afrique.

être qu'en Europe, cette fécondité n'y passe pas pour ordinaire.

Les bœufs en Egypte sont employés à un facile labourage ; l'industrie des habitans n'ayant pas atteint l'art de se servir des eaux & du vent, pour faire mouvoir leurs moulins & leurs nombreuses machine hydrauliques, ils y appliquent aussi les forces du bœuf. Chacun des moulins à riz exige quarante ou cinquante de ces animaux, & cette sorte d'usine étant assez multipliée à Rosette & à Damiette. Le bétail ne laissait pas que d'y être à un haut prix ; il se vendait communément deux cent cinquante francs la tête, ce qui est une valeur exorbitante dans un pays où les paturages sont abondans.

CHAPITRE V.

Habitans de Rosette. — Pipes. — Cafés. — Vices honteux des Egyptiens. — Femmes des riches. --- Particularités sur ces femmes. --- Femmes du peuple. --- Noirs des yeux. --- Alquifoux. --- Rouge des mains & des pieds. — Henné. — Dépilatoires. — Embonpoint des femmes.

ROSETTE n'ayant pas comme Alexandrie une communication immédiate avec la mer, l'on n'y voyait pas aborder cette foule d'étrangers, d'aventuriers, d'hommes dangereux dont l'agitation, le tumulte, & la cohue sont l'élément, ce qui rendait si désagréable le séjour de cette dernière ville. Eloignée du fracas des ports & des fréquentes révolutions politiques du Caire, sa population était assez paisible. Ce n'est pas que l'Européen y fut entièrement à l'abri de tous désagrémens; le Turc ne désigne l'européen que par la qualification d'*infidèle*, l'Egyptien musulman plus grossier encore, ne le traite que de *chien*. Pour lui *chrétien* & *chien* étaient deux synonymes si fort en usage que l'on n'y faisait plus attention. Les Juifs quoique

Afrique.

habitans du pays y éprouvaient encore ces petites avanies, juſqu'à être pourſuivis comme les Européens étrangers, par les cris redoublés de nouzrani, nazaréen. La plupart des marchands étaient Turcs ou Syriens ; il y en avait auſſi de Barbarie. Les Cophtes, cette deſcendance dégénérée des anciens Egyptiens, y étaient en aſſez grand nombre : quelques Arabes s'y étaient domiciliées, & les campagnes des environs étaient habitées & cultivées par les *Fellahs*, mot qui en Egypte, eſt un eſpèce de terme de mépris, comme autrefois était parmi nous celui de payſan, auquel il répond, lorſqu'on voulait déſigner la rudeſſe & la groſſière ignorance.

Le paſſe-temps le plus ordinaire, de même que dans les autres pays de Turquie, eſt de fumer & de boire du café. Du matin au ſoir, l'on a la pipe à la bouche : chez ſoi, chez les autres, dans les rues, à cheval, on tient ſa pipe allumée; les tuyaux de pipes exceſſivement longs, ſont des bois les plus rares; les pauvres pour leſquels la fumée du tabac eſt un beſoin de première néceſſité, ſe ſervent de ſimples tuyaux de roſeaux. Ce que l'on met à la bouche eſt un morceau de ſuccin ou d'ambre jaune, dont l'odeur douce & ſuave, lorſqu'il eſt échauffé ou légèrement preſſé, contribue à corriger le goût piquant du tabac. De belles femmes ſe plaiſent à diſ-

traire leur loisir en pressant le succin à leurs lèvres de rose, & à respirer légèrement la fumée du tabac de Syrie, embaumée par celle de l'aloës. Les orientaux qui ne sont pas obligés de travailler, restent presque toujours assis, les jambes repliées : c'est une chose curieuse que de les voir considérer un Européen qui se promène dans une chambre ou en plein air, en revenant continuellement sur ses pas, ils ne peuvent comprendre le motif de ces allées & venues, sans but apparent & qu'ils regardent comme un acte de folie ; ceux que le désœuvrement accable, & c'est le partage des riches, vont dans des jardins, où, toujours assis, ils se délectent à respirer un air frais & balsamique ; s'ils ne sortent pas de la ville, ils vont dans des cafés, où des danseuses, des baladins, des improvisateurs viennent captiver l'attention du musulman froid & silencieux, & de l'Africain moins taciturne, mais qui n'a garde de s'assujettir servilement au joug de ses tyrans.

Afrique.

Si les habitans de Rosette sont moins barbares que ceux des autres parties de l'Égypte, ils n'en sont pas moins ignorans, moins superstitieux, ni moins tolérans, & ils se livrent aux mêmes vices honteux. L'amour contre nature, que des femmes de la Thrace ont puni en massacrant Orphée qui s'en était rendu cou-

Afrique.

pable, le goût inconcevable qui a déshonoré les Grecs & les Perſes de l'antiquité, ſont les délices, diſons mieux, l'infamie des Egyptiens. Les outrages faits à la nature ne s'arrêtent pas là. Le crime de beſtialité eſt familier à ces hommes brutes; l'on a vu à Roſette des miſérables s'y livrer en plein jour dans des rues écartées.

Les femmes des maîtres de l'Egypte, des autres Mameloucks, des Turcs qui y ſont établis, des riches habitans des villes, n'étaient point égyptiennes, elles étaient originaires des autres contrées de l'Orient, & particulièrement des parties de la Grèce dans leſquelles la beauté eſt une précieuſe & conſtante propriété. Elles ſont perpétuellement recluſes & ne ſortent que rarement, avec un voile ou pour parler plus exactement avec un maſque dont leur viſage entier eſt couvert; mais elles ſe viſitent fréquement entre elles; la décence & la retenue ne font pas alors toujours les frais de leurs converſations; elles s'amuſent dans leurs réunions à changer complètement leurs vêtemens & à ſe revêtir mutuellement de leurs habits. Ces eſpèces de travertiſſemens ne ſont que le prélude & le prétexte de jeux moins innocens, & dont Sapho paſſe pour avoir enſeigné & pratiqué les détails.

Afrique.

Sonini s'attendant qu'on pourra lui demander comment il a pu être instruit de ce qui se passe dans l'intérieur des *harems*, répond que les moyens qu'il a employés sont simples, mais qu'on lui permettra de les passer sous silence.

Les femmes du peuple au lieu de la blancheur, du tendre coloris dont le teint des premières est animé, ont comme les hommes du même pays la peau basanée : comme ceux de la même classe, elles portent l'empreinte & les haillons de l'affreuse pauvreté. Presque toutes, sur-tout dans la campagne, ont pour unique vêtement une espèce d'ample tunique à manches, d'une largeur extraordinaire, qui leur sert de robe & de chemise; elle est ouverte de chaque côté depuis les aisselles jusqu'aux genoux, en sorte que les mouvemens du corps le laissent aisément entrevoir; mais les femmes s'en inquiètent peu, pourvu que leur visage ne soit jamais découvert.

Ce n'est pas assez pour les femmes riches & oisives d'être belles de leurs appas naturels, il faut encore qu'elles cherchent à en augmenter l'éclat par le secours de l'art de la toilette. Le trait le plus remarquable de la beauté est, en Orient, d'avoir de grands yeux noirs, & l'on sait que la nature en a fait un signe caractéris-

Afrique.

tique des femmes de ces contrées ; mais non contentes de ces dons, celles de l'Égypte veulent encore que leurs yeux paraiſſent plus grands & plus noirs ; pour y parvenir, muſulmanes, juives, ou chrétiennes, riches ou pauvres, toutes ſe teignent les ſourcils & les paupières avec de la galêne de plomb, que l'on nomme dans le levant *alquifoux* ou *arquifoux*.

Si de grands yeux noirs que l'on noircit encore, ſont eſſentiels à la beauté égyptienne, elle exige auſſi, comme un acceſſoire important, que les mains & les ongles ſoient teints en rouge. La blancheur animée de la paume de la mains, la couleur de roſe tendre des ongles, ſont effacées par une couche matte d'une teinture rougeâtre ou orangée. La plante des pieds eſt auſſi chargée des mêmes couleurs. C'eſt avec de la poudre verdâtre des feuilles deſſéchés du *henné*, que les femmes ſe procurent des agrémens auſſi bizarres.

L'on voit auſſi des hommes ſe couvrir la barbe de la teinture de *henné*, & s'en oindre la tête.

L'une des choſes que l'amour de ſoi-même & le déſir de plaire aux autres, fait le plus rechercher par les femmes d'Égypte eſt d'avoir la peau douce & unie ſur tout le corps, ſans y ſouffrir la plus légère apparence de rudeſſe.

Les endroits voilés par la nature, perdent chez elles leur ombrage, & tout est également lisse & poli. On sait que les sectateurs de Mahomet, pour qui des moustaches sont un ornement, & la barbe un signe de distinction, ne veulent rien de velu sur le reste de leur corps. Les habitans de l'Égypte, quelqu'ils soient, ont le même goût; la plupart ne se servent que du rasoir pour cette opération; d'autres, comme en Turquie, font usage d'un dépilatoire que les Turcs appelent *rusma* & les Arabes *nouret*. Afrique.

Les femmes, & je n'entends pour cette fois que celles qui sont mariées (car les filles se conservent telles sont, & ce n'est que le jour même de leur mariage qu'on leur arrache impitoyablement le voile de la nature); les femmes, dis-je, jalouses d'entretenir sur tout le corps un poli exact & uniforme, ne se servent ni du rasoir, ni du *nouret*, lesquels laissent après eux des vestiges rudes au toucher, & c'est ce qu'elles ont le plus grand soin d'éviter. Elles se soumettent à une opération douleureuse, à un arrachement violent & total, qui se fait par l'application du miel cuit, de la térébenthine, ou de quelque gomme, & quand ces matières sont desséchées, on les enlève avec tout ce qui y adhère.

Afrique.

Après le désir d'avoir la peau douce & du plus beau poli, le soin le plus cher aux femmes est d'acquérir beaucoup d'embonpoint. Pour arriver à cette perfection de beauté, elles usent de différentes drogues, comme des noix du cocotier, des bulbes d'hermodactes, en arabe *Chamire*, rapées & mêlées avec du sucre.

L'idée d'une femme très-grasse est presque toujours accompagnée en Europe de celle de la molesse des chairs, de l'affaissement des formes, du défaut d'élasticité dans les contours. Les femmes de l'Orient plus favorisées de la nature y conservent plus long-temps que les autres la fermeté des chairs ; cette propriété précieuse, jointe à la douceur, à la blancheur de leur peau, à la fraîcheur de leur carnation, les rendent très-agréables, en font des masses très-appétissantes, lorsque leur embonpoint n'est pas porté à l'excès.

Afrique.

CHAPITRE VI.

Chiens.—Chats.—Animaux domestiques.--Mangoutes ou Ichneumous.—Crocodiles.—Tortue du Nil, ennemie des Crocodiles.

AU milieu de la population de Rosette existe une horde d'animaux généralement accueillis par l'homme, mais rebutés par les musulmans: les chiens sont pour eux des bêtes immondes, &, par une de ces contradictions inconcevables, il y a peu de villes dans le monde qui aient autant de chiens que celles de l'Egypte. Ils y sont constamment réunis dans les rues, leur seule habitation. Ils n'y ont d'autre nourriture que ce qu'ils peuvent rammasser aux portes, des maisons ou découvrir en fouillant dans les immondices. Il est sans doute étonnant qu'au milieu d'une vie de misère & de souffrance, plusieurs de ces chiens ne soient pas fréquemment attaqués de l'hydrophobie. Cette maladie est inconnue sous le ciel brûlant de l'Egypte. Les habitans que Sonini a consultés n'en avaient pas l'idée. Les chiens d'Egypte sont une race de grands lévriers qui feroient très-beaux, s'ils

Afrique.

étaient soignés. Les Bédouins moins superstitieux que les Turcs, nourrissent de grands lévriers, qui sont la garde autour de leurs tentes; tuer le chien d'un Bédouin, ce serait s'exposer soi-même à perdre la vie.

Avec l'aversion la plus décidée pour les chiens, les Turcs ont beaucoup de goût pour les chats, Mahomet les aimait. Le chat peut s'introduire dans les mosquées, tandis qu'un chien qui entrerait dans les temples, les souillerait de sa présence & serait mis à mort à l'instant.

Les climats chauds de ces contrées antiques que l'homme a couvert de ses peuplades & de ses troupeaux, nourrissent les animaux les plus doux & les plus dociles dans les genres qu'il s'est appropriés; tandis que ceux qui, dans les parties dépeuplées de ces mêmes contrées, sont restés sauvages, ont une extrême férocité. Les animaux domestiques ne sont nulle part plus familiarisés, &, pour ainsi-dire, plus exactement domestiques que dans les pays chauds de l'Orient. Le cheval aussi ardent que l'air qu'il respire, y est néanmoins d'une extrême douceur. Le bufle, à peine sorti de son état de liberté sauvage, portant encore la physionomie de la férocité, est aussi traitable que le bœuf l'est en Europe. Le dromadaire, paissant en liberté

pendant le jour, vient le soir s'accroupir de lui-même devant la tente de son maître, & cette même tente couvre le Bédoin, & sa famille aussi-bien que sa jument, quelques chèvres & quelques brebis. Afrique.

Un animal qui pourrait augmenter le nombre de ceux que les Egyptiens ont habitué à la domesticité, est la mangouste ou l'ichneumon. Sonini relève les fables que l'on a débitées sur cet animal & les auteurs qui les ont copiées. Objet du culte sacré de l'ancienne Egypte, il y était réputé l'ennemi des crocodiles. Assez semblable, pour les habitudes, aux belettes & aux putois, les mangoustes se nourrissent de rats, d'oiseaux, de reptiles. Elles rôdent autour des habitations, elles s'y glissent même, afin de surprendres les poules & dévorer leurs œufs. C'est ce goût naturel pour les œufs qui les porte à fouiller quelquefois dans le sable, avec l'intention de découvrir ceux que les crocodiles y déposent, & c'est ainsi qu'elles s'opposent en effet, à la trop grande propagation de ces détestables animaux. Mais on rit actuellement, lorsqu'on lit que s'élançant dans la gueule béante des crocodiles, elles se glissent dans leur ventre, & n'en sortent qu'après leur avoir mangé les entrailles. Si l'on a vu quelques mangoustes se jetter avec fureur sur de petits

Afrique. crocodiles qu'on leur préfentait, c'était l'effet de leur appétit pour toutes fortes de reptiles, & nullement celui d'une haine particulière; & ce qui prouve que cette intimité n'eft point particulière, ni l'effet d'une loi de la nature en vertu de laquelle elles auraient été chargées fpécialement d'arrêter la multiplication de ces amphibies, c'eft qu'elles font très-communes dans la Baffe-Egypte, où il n'y a point de crocodiles, tandis qu'elles font plus rares dans l'Egypte fupérieure où les crocodiles font à leur tour très-nombreux.

L'antipatie pour le crocodile, mal à propos attribuée à la mangoufte, eft réellement un fentiment inné dans un animal d'un tout autre genre, c'eft une efpèce de tortue du Nil qui ne fe trouve que dans le Haut-Nil où les crocodiles font confinés. Lorfque les petits crocodiles éclofent, & qu'ils gagnent le fleuve, cette tortue fe jette fur eux & les dévore; & ce qui prouve fon antipathie naturelle, c'eft qu'on a été à portée de remarquer que de cinquante petits crocodiles, nés de la même ponte, fept feulement avaient échapé au *Thirfé* (nom générique des tortues en arabe).

Avec de grandes difpofitions à la domefticité, les mangouftes ne font point domeftiques en Egypte. Les habitans n'ont pas même le

souvenir que leurs pères en aient élevées. Le nom de *mangouste*, celui *d'ichneumon*, de *rat de pharaon* n'y sont point connus à présent. Les Egyptiens actuels qui n'ont pas plus de considération pour le mangouste que nous n'en avons pour les fouines & les putois, la nomment *nems*. Afrique.

Afrique.

CHAPITRE VII.

Château de Rosette. --- Dattiers. --- Houhous. --- Huppes. --- Tourterelles. --- Chevêches. --- Demoiselles. --- Guepes. --- Lotos. --- Raquette. --- Douwa. --- Sycomore. --- Schisme. --- Molochie. --- Bannie. --- Oignons. --- Fénu grec. --- Natron. --- Vignes.

A quelque distance & au nord de Rosette est un vieux château ruiné, qui était destiné, de même qu'une autre place sur la rive opposée du Nil, à défendre l'entrée du fleuve. A présent l'un & l'autre ne sont guère à moins d'une lieue de la mer. Celui-ci, dont la construction est communément attribuée à S. Louis, est presqu'entièrement démoli. Il portait encore quelques pièces de canon hors d'état de servir. Des monumens anciens ont été employés à sa bâtisse. On y remarquait plusieurs pierres chargées d'hiérogliphes.

Les dattiers sont très-multipliés dans toutes ces contrées. Plusieurs espèces d'oiseaux se perchent sur leurs longues feuilles, tandis que d'autres sautillent de branche en branche sur les haies épaisses des enclos. L'on y voyait des houhous, des huppes, des tourterelles, des

Afrique.

chevêches ou petites chouettes. Le premier de ces oiseaux qu'on a mal à propos comparé au coucou, quoique assez commun dans les environs de Rosette & de Damiette, n'était pas connu des naturalistes avant mon voyage, dit le citoyen Sonini. On y voyait aussi le troglodyte dans les haies, de toutes parts des pinçons, des alouettes dans les lieux découverts, & près des eaux beaucoup de bergeronettes ou lavandières. Les bergeronettes jaunes qui n'y sont que de passage y arrivaient. C'était l'époque, au mois d'octobre, où les oiseaux voyageurs se rendent de toutes parts dans la Basse-Egypte, les canards de plusieurs espèces y venaient animer les amas d'eaux écartés, tandis que les grives s'y tenaient près des habitations. Il semblait que tout ce que la nature avait produit de plus charmant devait se réunir dans les jardins de Rosette. L'on y voyait un grand nombre d'une espèce remarquable de ces jolis insectes que leur élégance & leur parure ont fait nommer *demoiselles*. Un autre insecte de l'espèce des guêpes, s'y faisait remarquer par les couleurs les plus brillantes.

Les larges feuilles du *lotus* couvraient la surface des ruisseaux & des fossés. Cette plante est le *noufar* des Arabes, d'où nous avons fait *nenuphar*; c'est une nymphée à fleurs blanches

Afrique.

& odorantes. Ses racines ſont un des alimens les plus communs des Egyptiens, comme il l'était jadis ſous le nom de *lotos*. Le citoyen Sonini relève ici les auteurs depuis Maillet, juſqu'à M. Pauw qui n'ont pas voulu reconnaître le *lotos* dans la nymphée, & qui ont conteſté ſon exiſtence, juſqu'à décider que cette plante avait diſparu de l'Egypte.

Ce qui a contribué à jetter la confuſion dans l'hiſtoire du *lotus nymphée*, c'eſt qu'on l'a pris ſouvent pour une plante d'un tout autre genre, à laquelle les anciens avaient donné le nom de lotos, & qui ſervait de nourriture à certains peuples de l'Afrique, leſquels pour cette raiſon on appelait *Lotophages*. Celui-ci eſt un arbriſſeau, eſpèce de jujubier ſauvage, & qui croît dans quelques parties de la Barbarie. Parmi les plantes utiles on y remarque la *raquette* dont les habitans mangent les fruits. Le *dourra* eſpèce de grand millet, objet de grande culture dont on évalue le produit à cinquante pour un; et parmi les arbres, le *feiſſaban* ou l'acacia à fleurs jaunes & à odeur, le ſycomore dont les anciens employaient le bois aux caiſſes des momies, & le *atlé*, eſpèce de grand famaris, encore peu connu, dont le bois eſt le ſeul un peu commun que l'on ait en Egypte ſoit pour brûler, ſoit pour travailler : auſſi les habitans diſent ils

que ſi l'atlé manquait : le monde irait mal. Un arbriſſeau plus rare cultivé dans quelques jardins eſt le *ſchishmé* dont les graines ſont regardées par les Egyptiens comme un ſpécifique contre l'ophtalmie ſi ordinaire dans leur pays. Afrique.

Preſque toutes les eſpèces de légumes d'Europe abondent dans les jardins de Roſette. Le figuier-bananier, fort rare au Caire & qu'on ne voit point au de là, & le coroſſol ou cachemantia, arbres exotiques, y ſont cultivés avec ſuccès. Diverſes plantes alimentaires, qui quoique exotiques y ſont très-multipliés, y ſont auſſi cultivés à l'ombre des vergers, telles que la *mélochie* reſſemblante à la guimauve, & la *bamie* rapprochée auſſi des mauves. Les dernières y ſont auſſi très-abondantes. Ces vergers délicieux préſentent en abondance des oranges, des citrons, des limons, du cédras, des pampelmouſſes ; preſque toutes les ſortes de fruits étaient alors en maturité & c'était l'hiver, quel eſt celui de nos printemps, dit M. Sonini, que nous ne conſentirions pas à échanger contre un hiver pareil. Les oignons, ſi en crédit chez les anciens Egyptiens, y ſont encore extrêmement communs, on les vend dans les rues cuits ou crus, & ils y ſont preſque pour rien. Le prix de la nourriture d'un homme de journée à la campagne était d'un médin, environ cinq liards

Afrique.

de notre monnaie; avec ce modique salaire, il achetait des oignons & du pain, autant qu'il pouvait en manger, & il lui restait encore quelques *bourdes*, petite monnoie du cuivre, dont huit font la valeur du médin.

On vendait aussi dans les rues de Rosette le fénu-grec, en arabe *helbé*. Cette plante est cultivée comme fourage; mais ce qui paraîtra fort extraordinaire, c'est que les Égyptiens mangent eux-mêmes le fénu-grec, en sorte qu'on aurait raison de l'appeller le fourage des hommes. Il est parmi eux en si grande recommandation que suivant un de leurs proverbes: *heureux sont les pieds qui pressent la terre sur laquelle croît le helbé.*

Il y a dans Rosette des magasins de natron, & des manufactures où on l'emploie. L'on sait que c'est un sel alkali terreux, ou alkali minéral, qui se trouve plus particulièrement en Egypte, dans un lac appelé *Terrana*, situé au milieu d'un désert que les anciens ont appelé désert de Nitrie (& depuis saint Macaire), parce que notre salpêtre leur étant absolument inconnu, ils avaient donné le nom de nitre à la substance que les Arabes désignent sous la dénomination de *natroun*, de laquelle nous avons fait *natron*. C'est faute d'avoir examiné les passages de Théophraste, de Dioscorde, de Ga-

lien & de Pline, que plusieurs modernes ont confondu le nitre & le natron qui sont des matières très-différentes. Afrique.

Cet alkali minéral possède les mêmes propriétés que l'alkali végétal ou la soude, mais à un plus haut degré d'activité. Son principal usage est pour le blanchîment du fil & de la toile. L'on s'en sert aussi dans les teintures, à la préparation des cuirs, à faire le verre, à blanchir le linge, dans la pâte en guise de levain, pour conserver les viandes & les rendre tendres; enfin pour mêler avec le tabac en poudre & lui donner du montant.

A une demi-lieue au midi de Rosette sur la rive occidentale du Nil est *Dgeddié*, village assez considérable, aux environs duquel croissent dans le sable une grande quantité de plants de vigne; c'est de-là que se tire la provision de raisin pour Rosette & Alexandrie. Quoique l'on ne fasse point de vin en Egypte, les pieds de vigne ne laissent pas que d'y être très-multipliés. Les vins d'Alexandrie & de quelques autres cantons de l'Egypte étaient jadis très-renommés.

A peu de distance, au dessous de *Dgeddié*, est la mosquée d'Abou-mandous, où l'on passe le Nil quand on veut se rendre au Delta. Cette partie intéressante de l'Egypte inférieure, est

Afrique.

une plaine immenſe, mais elle n'a pas la monotonie fatigante & ordinaire aux pays plats. Les villes & les villages ſont bâtis ſur des monticules qui s'élèvent au deſſus du niveau de l'innondation; des boſquets que la verdure n'abandonne jamais, des arbres iſolés, mais peu éloignés les uns des autres, bornent la vue, & ne la laiſſent s'étendre que par de nombreuſes échappées, qui la conduiſent à des points, plus ou moins éloignés, plus ou moins agréables; des enclos où croiſſent des plantes de toute eſpèce, où les pommes dorées de l'oranger couronnent les fleurs les plus parfumées & les utiles & modeſtes herbes potagères; des champs ſur leſquels la fertilité a fixé ſon ſéjour; les cabanes mêmes des cultivateurs, les animaux qui vivent à l'entour, tout plaît dans un payſage auſſi varié, tout y réjouit l'âme & flatte les yeux.

CHAPITRE

Afrique.

CHAPITRE VIII.

Eau du Nil.—Peſte.—Ophtalmie—Circonciſion des femmes.—Saadis ou mangeur de ſerpens.

LES anciens ont exalté l'eau du Nil juſqu'à lui attribuer la propriété de féconder les animaux & les femmes, des modernes l'ont dépréciée, juſqu'à voir en elle la cauſe d'une foule de maladies. Monſieur Sonini laiſſant les merveilles au rang des fables, refute ces derniers par ſa propre expérience, la meilleure des diſcuſſions, ou plutôt celle qui les termine toutes. Pendant la durée de mon voyage, dit-il, je n'ai point eu, non plus que mes compagnons, d'autre boiſſon que l'eau pure du Nil : nous l'avons bue dans toutes les ſaiſons, à celle même où l'inondation la charge tellement de limon, qu'elle en devient épaiſſe, rougeâtre, & vraiment dégoûtante à la vue, ſans qu'aucun de nous ait éprouvé d'incommodités. J'en faiſais en mon particulier un uſage immodéré, ayant toujours été tourmenté d'une ſoif brûlante dans les pays chauds, & jamais elle ne m'a fait de mal. Seulement on la clarifie lorſqu'elle eſt chargée de

Afrique. limon, en la battant dans de grandes *jarres*, en y jettant quelques amandes douces, légèrement écrasées & en en frottant les bords du vase.

Il répond de même, en les refutant, aux argumentateurs contre le climat de l'Egypte, & qui vont jusqu'à regarder ce pays comme le berceau de la peste.

La peste, dit-il, endémique dans plusieurs autres contrées de l'orient, ne l'est point en Egypte; elle n'y prend jamais sa source : lorsqu'elle s'y annonce, c'est qu'elle y a été apportée soit de Constantinople, ou de quelques autres parties de la Turquie, soit de l'intérieur de l'Afrique ; & ce qui prouve que le climat de l'Egypte, loin de produire la plus funeste des contagions, paraît au contraire se refuser à ce qu'elle s'y introduise; c'est qu'à l'époque de mon voyage, il y avait plus de douze ans qu'elle ne s'y était fait ressentir, quoique les habitans ne prissent aucune précautions pour s'en garantir. L'on a su qu'en 1780, une caravelle du grand Seigneur était entrée dans le port vieux d'Alexandrie, ayant la peste à son bord. Les Turcs descendirent à terre, se répandirent dans la ville sans qu'on en conçut la moindre inquiétude, & il n'en résulta aucun accident. Dans les occasions rares où la peste s'y montrait, elle y causait de grands ravages, & cette circonstance seule au-

rait suffi pour prouver qu'elle n'y était pas habituelle. Afrique.

Mais une maladie véritablement endémique est l'ophtalmie, ou inflammation des yeux; c'est le pays des borgnes & des aveugles. Il n'est pas commun d'y rencontrer des yeux parfaitement sains, ou des paupières qui ne soient pas gonflées ou chassieuses. La chaleur excessive, l'air impregné de particules nitreuses, la poussière âcre & brulante que les vents répandent dans l'atmosphère, sont les principales causes des maux d'yeux.

La circoncision en Egypte n'est point particulière aux hommes; il en est aussi une pour les femmes, dont l'usage remonte à l'ancienne Egypte. Il s'est transmis à ses seuls descendans: car les étrangères qui sont venues habiter le même pays n'y sont pas soumises; elle n'en ont pas besoin.

Personne avant Sonini n'avait examiné & fixé avec exactitude ce point important de l'histoire naturelle de l'homme. Avant que l'occasion se fut présentée, dit-il, de m'assurer de la nature de la circoncision des Egytiennes, j'étais aussi de l'opinion qu'elle consistait dans l'amputation de l'excédent des nymphes ou du clitoris, suivant les circonstances, & suivant que ces parties étaient plus ou moins prolongées. Je résolus

Afrique.

de fixer enfin l'opinion à ce sujet, & je formai le dessein assez hardi de faire circoncire une femme chez moi; je parvins à avoir dans ma chambre une femme dont le métier est de circoncire les autres, & deux jeunes filles, dont l'une avait été circoncise depuis deux ans, & l'autre qui allait l'être. J'examinai d'abord la petite fille à circoncire; elle avait environ huit ans, & elle était de race Eyptienne; je fus fort surpris de la voir porter une excroissance épaisse, flasque, charnue, & recouverte de peau. Cette excroissance prenait naissance au-dessus de la commissure des grandes lèvres, & elle pendait d'un demi-pouce le long de cette même commissure. L'on s'en formera une idée assez juste, si on la compare pour la grosseur & même pour la forme, à la caroncule pendante, dont le bec du coq-d'Inde est chargé.

L'opératrice s'assit sur le plancher; elle fit asseoir la petite fille devant elle &, sans aucune préparation, elle se servit d'un mauvais rasoir pour couper l'excroissance singulière dont je viens de parler. L'enfant ne donna pas des marques d'une grande douleur; une pincée de cendres fut le seul topique appliqué sur la plaie, quoiqu'elle ne laissât pas que de jetter beaucoup de sang. L'opératrice ne toucha pas aux nymphes, ni au clitoris, & ces parties n'étaient

pas apparentes au-dehors, à cet enfant, non plus qu'à l'autre fille plus âgée, qui avait été circoncise. Afrique.

C'eſt-là en quoi conſiſte la circoncision des filles Egyptiennes, & l'on conçoit que c'eſt une opération néceſſaire : car cette eſpèce de caroncule alongée prend de l'accroiſſement avec l'âge ; & ſi on la laiſſait, elle couvrirait l'ouverture entière de la vulve. La circonciſeuſe m'aſſura qu'à l'âge de vingt-cinq ans, l'excroiſſance aurait plus de quatre pouces de longueur.

A préſent ſi l'on conſidère la nature d'une excroiſſance, ſigne diſtinctif des femmes indigènes de l'Egypte, & à laquelle Buffon avait refuſé d'ajouter foi, on lui reconnaîtra de la conformité avec celle qui à l'autre extrémité de l'Afrique, eſt particulière à quelques-uns des peuples qui l'habitent, & l'on ne peut s'empêcher de penſer, qu'elle n'eſt pas réſervée aux ſeules Egyptiennes, & qu'elle s'étendrait depuis leur pays juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, par une ligne, qui ne comprendrait que les femmes baſannées, & non les négreſſes, qui n'ont rien qui en approche. Cette conjecture acquiert quelque poids, par la certitude que l'on a que les femmes Abiſſines ſe font circoncire comme les Egyptiennes ; & quoique l'on n'ait rien de certain ſur le motif de cette opéra-

Afrique.

tion en Abiſſinie, il eſt plus probable qu'elle eſt la ſuite d'une confo nation ſemblable chez les unes & les autres, avec d'autant plus de raiſon, que les femmes qui ſont métier de circoncire les autres en Egypte, ſont du Saïd, la partie de ce pays qui avoiſine de plus près l'Abiſſinie; elles ſe répandent dans les villes & les villages & crient dans les rues : *à la bonne circonciſeuſe.*

Sonini a jeté auſſi de nouvelles lumières ſur les Saadis, ou mangeurs de ſerpens. La race des Pſyles, dit-il, de ce peuple qui ſe flattait d'avoir la puiſſance de braver les ſerpens, d'en guérir les morſures, s'eſt perpétuée en Egypte. Il y exiſte une ſecte très-nombreuſe de gens qu'on appelle *Saadis*, du nom de leur fondateur, dont ils célèbrent chaque année la fête. Ils vont en proceſſion dans les rues, tenant chacun à la main un ſerpent vivant qu'ils mordent, déchirent & avalent par morceaux en faiſant des contorſions & des grimaces effroyables. Curieux d'examiner de près un de ces mangeurs de ſerpens, nous employâmes, M. Forneti, conſul de Roſette, & moi, les mêmes moyens que nous avions mis en uſage pour nous procurer la certitude de l'opération de la circonciſion, & un *Saadi* vint dans ma chambre, accompagné d'un prêtre de ſa ſecte.

Celui-ci portait dans son sein un gros serpent qu'il ne cessait de manier. Après avoir recité une prière, il le remit au *Saadi*. J'observai que les dents du reptile avaient été arrachées; il était au surplus plein de vie; sa couleur etait d'un vert sombre & cuivré.

Afrique.

Le *Saadi*, d'une main vigoureuse, saisit le serpent, qui s'entortilla autour de son bras nu. Il commença à s'agiter; sa figure se décomposa; ses yeux s'égarèrent, il poussait des cris horribles, & le forcené mordit l'animal à la tête & en emporta un morceau, que nous lui vîmes mâcher & avaler. A ce moment, son agitation devint convulsive; ses bras s'élançaient violemment de tous côtés & frappaient tout ce qu'ils rencontraient. Occupés à le fuir, nous aurions voulu que cet enragé fut bien loin. Enfin, le prêtre lui enleva le serpent, l'agitation s'appaisa par degrés & elle se changea en un accablement total, qui dura quelques instans.

Les Turcs qui assistaient à cette bizarre & dégoûtante cérémonie, étaient bien persuadés de la réalité de ce saint emportement. Il est bien vrai que, soit charlatanisme, soit bonne-foi, il n'est pas possible de rendre d'une manière plus frappante les transports de la fureur & de la rage, ni d'avoir devant les yeux un homme

Afrique.

dans un état plus épouvantable. Au reste, ces hommes sont très-considérés en Egypte ; mais les Turcs des autres parties de l'empire ottoman n'en font que rire.

CHAPITRE IX.

Départ de Rosette.—Préparatifs pour le voyage au désert de Nitrie.—Camp de Bédouin.—Opinions particulières à ceux-ci.—Voyage à travers le Bahiré.—Bédouin.—Fèves.—Damanhour—Route jusqu'au désert.—Plaines magnifiques.—Lièvres.—Oiseaux.—Bœufs sauvages.—Gazelles.—Tigres.—Autruches.

Il y avait plus de deux mois que j'étais à Rosette, & les troubles de l'Egypte, loin de cesser, semblaient augmenter. Plusieurs Beys étaient alors en guerre entr'eux, les vaincus (Mourad & Ibrahim) chassés du Caire, s'étaient réfugiés dans le Saïd. Le désordre le plus complet désolait la surface de ces contrées, & toute entreprise de voyage passait pour une témérité. Mais j'étais las de rester dans l'inaction, & je souffrais de voir mon temps s'écouler, ainsi que les fonds plus modiques que je tenais du gouvernement, sans atteindre le but que je m'étais proposé de parcourir l'Egypte; & puisqu'il était impossible de pénétrer dans la Haute Egypte, je résolus de visiter

Afrique.

cette portion du désert de Lybie que l'on nomme désert de Nitrie ou de Saint Macaire. J'avais écrit au Caire afin que l'on m'obtînt d'Ismaël-Bey des ordres à ses subalternes pour me protéger. L'on sait combien la médecine est en honneur chez les orientaux; c'est une égide plus puissante que toutes les recommandations de l'autorité, j'eus soin de m'en couvrir. Je pris le nom de *Yousef* (Joseph). Suivant les circonstances & les personnes auxquelles j'avais affaire, j'étais *mallüm*, maître, ou *kavoadji*, marchand, ou même *sidi*, monsieur. Je ne craignais pas même d'arborer le turban rouge, lequel, joint à mon costume de turc & à celui de mes trois compagnons, mon dessinateur & deux autres français, qui portaient l'habit des soldats des Beys, m'a fait passer plus d'une fois pour un *Kiaschef* ou officier de Mamelouks, commandant quelque canton. Mon départ fixé au 29 décembre, le consul voulut que son janissaire m'accompagnât jusqu'à Aboukir (l'ancienne Canope), où j'espérais trouver les moyens de gagner le désert de Nitrie. Nous partîmes à neuf heures du matin & arrivâmes à Aboukir vers huit heures du soir. Nous descendîmes chez le drogman juif, qui, lorsqu'il eut appris le sujet de mon voyage, & que je l'eus engagé à me procurer des chameaux pour

Afrique.

ller dans le désert, se récria sur la témérité de l'entreprise, & finit par me déclarer qu'il ne me servirait en rien, parce que, disait-il, il ne voulait pas être l'instrument de ma perte. Il ne céda que quand il vit que je me fâchais. Un Scheick, ou chef d'Arabes Bédouins, nommé *Hussein*, campait à quelque distance d'Aboukir. C'était un homme connu, brave & chargé de la garde du chemin d'Alexandrie à Rosette. Le drogman l'envoya chercher. Nos conventions furent réglées à l'instant. L'arabe devait me fournir un cheval & quatre chameaux & m'accompagner, moyennant quatre pataques (1) par jour, sans que je fusse chargé de nourrir ni l'homme ni les animaux. Je pris congé du drogman juif, & nous nous dirigeâmes au sud-est. Nous traversions une plaine de sable inculte & absolument dépeuplée. Un troupeaux nombreux de gazelle se montra au loin. Nous rencontrâmes le tombeau d'un saint musulman. Nous arrivâmes à cinq heures du soir dans un camp arabe; c'était celui de Hussein : nous étions parti d'Aboukir à neuf heures du matin, & j'ai évalué le chemin que nous avions fait pendant cette journée à sept lieues environ. Le camp était placé à une centaine de

(1) La pataque vaut 5 liv. 10 s.

Afrique.

pas du canal d'Alexandrie. Ses eaux détournées par le travail des Bédouins arrachaient à la stérilité une assez grande étendue de terrain. On était prévenu dans le camp de notre arrivée. C'eſt au milieu de ces ſociétés du déſert qu'il faut chercher la franche cordialité, qui fait à l'inſtant d'un hôte, un ami & un frère. Les femmes n'y craignent pas, comme celle des autres nations de l'Egypte, de ſe montrer le viſage à découvert, ni de converſer franchement avec l'étranger. Les jeunes pourraient paſſer pour n'être pas dépourvues de beauté, quoiqu'elles aient le teint baſané. J'ai trouvé chez mes hôtes une opinion ſingulière que la tradition avait conſacrée parmi eux. Ils prétendaient que leurs ancêtres étaient européens & chrétiens, & qu'un de leurs vaiſſeaux ayant fait naufrage ſur les côtes de l'Egypte, ils avaient été dépouillés & réduits à vivre dans le déſert.

Après avoir préſenté quelques bagatelles aux femmes de mon hôte, nous partîmes le premier janvier 1778, à huit heures du matin. Je montais un très-beau cheval. L'on voyait ſur une hauteur, & à une lieue de diſtance du camp vers le nord-oueſt, un village nommé *Karium*. Nous continuâmes à ſuivre le canal d'Alexandrie en nous dirigeant au ſud-eſt; de

Afrique.

de côté, il n'y avait que de très-petits cantons en culture; le reste n'était qu'une plaine de sable. J'avais pris les devants; j'arrivai à un village appelé Rersik, à côté duquel campaient des Bédouins de la même tribu que Hussein. Le *Scheick*, sans savoir qui j'étais, me conduisit dans sa tente. Je lui fis entendre que j'étais français : aussitôt je fus entouré d'une foule de Bédouins & de femmes qui me regardaient, m'examinaient, me tâtaient, comme si j'eusse été un homme extraordinaire. Nous arrivâmes vers midi dans un village, ou plutôt trois villages placés à côté les uns des autres, nommés *Sentow*. Hussein me conduisit chez le *Scheick-el-Belled*, chef du pays auquel je présentai la lettre ou l'ordre d'Ismaël-Bey. Il ne savait pas lire, mais il connaissait très-bien le sceau du commandant général. On nous servit un dîner fort dégoûtant. Nous reprîmes notre route à deux heures, à travers des plaines qui, de tous côtés, se confondent avec l'horizon, & que la culture embellissait. Elles étaient couvertes de féves en fleurs. Cette plante fut en horreur aux anciens Egyptiens; elle couvre aujourd'hui de vastes campagnes. Aucune plaine que je connaisse ne peut être comparée à celle que nous traversions; quelques monticules semblaient y avoir été placées exprès pour inter-

Afrique.

rompre une uniformité brillante de fleurs, & des ruines d'habitations abandonnées en rendaient l'aspect plus pittoresque. Nous arrivâmes le soir à *Guebil*, village situé sur la rive occidentale du canal d'Alexandrie, &, comme tous ceux que j'avais vu, bâti en terre. Le 2 janvier, nous passâmes le canal entièrement à sec vis-à-vis *Guebil*, & nous arrivâmes à *Damanhour* à dix heures du matin. C'est la capitale de la province du *Bahiré*, un des plus beaux pays du monde.

La ville de Damanhour est grande, mais mal bâtie, presque toutes les maisons n'y étant construites qu'en terre ou en mauvaise brique. C'est la résidence du Bey ou gouverneur de *Cahiré*, & d'un *Caschef*, ou commandant particulier. Elle est le centre du commerce du coton que l'on recueille dans les vastes & belles plaines des environs. La ville était infectée d'une grande quantité de filles publiques. J'y reçus un exprès de M. Forneti, qui me mandait de Rosette qu'on y parlait hautement de l'or que j'avais déjà recueilli, de celui que les chameaux des Bédouins était destinés à transporter, & que je devais me tenir sur mes gardes. Afin de continuer notre route vers le désert, nous partîmes de Damanhour le 4 [...] neuf heures du matin. Nous nous dirigeâmes

au sud pendant une lieue & demie jusqu'au village de *Graguess*. De Graguess, nous marchâmes au sud-sud-est pendant une demi-lieue, jusqu'au village de *Dentschell*. Le chemin nous conduisit jusqu'à *Fast*, ensuite au sud-est un quart de lieue jusqu'à *Schambrenoum* & *Farress*, deux lieux contigus. De *Schambrenoum*, nous marchâmes au sud quart sud-est environ une demi-lieue, & nous arrivâmes à *Nagresch* où nous passâmes la nuit. A notre approche, les habitans se cachèrent & fermèrent les portes, dans la persuasion que nous étions un *Caschef*, ou des Bédouins qui venaient pour les piller. *Nagresch* était entourée d'eau. Nous quittâmes cet endroit à huit heures du matin. En sortant, j'aperçus trois Bédouins. Je poussai mon cheval vers eux, mais Hussein me fit prier de ne pas inquiéter ces trois hommes qui étaient de ses amis, quoiqu'il convînt qu'ils fussent des voleurs. Nous fîmes le sud-ouest pendant un quart de lieue. Je rencontrai un officier de Mamelouks, qui me prenant pour un Turc, me salua du *salam aleikum*. La route va au sud pendant un quart de lieue, ensuite au sud-est pendant une demi-lieue, jusqu'à *Kamfés*, bâti sur le bord d'un grand canal. En marchant au sud pendant un quart de lieue, nous traversâmes *Kadouss* & *Abouamer*;

Afrique.



Afrique.

& ensuite au sud-est, l'espace d'une demi-heure, nous trouvâmes *Biban*; un quart d'heure après, au sud-ouest, nous rencontrâmes *Herbeté*, & au bout d'une demi-heure, au sud, deux villages qui portent tous deux le nom d'Honèze. Toutes les portes furent fermées, & il fallut avoir recours aux menaces pour obtenir un petit abri. Nous touchions au désert. Le village d'Honèze marquait la séparation de la plus brillante végétation & de l'aridité, de la terre fertilisée par les épanchemens du Nil & des sables qu'humectent inutilement des rosées abondantes.

Le 6 janvier au matin nous entrâmes dans une des portions dépeuplées du globe. L'immense désert de la Lybie s'ouvrait devant nous. Aucun chemin, aucun sentier ne peut y guider les pas.

L'arabe, familiarisé avec ces solitudes, & guidé par l'inspection des astres ne s'y égare jamais. Je me représente encore Hussein, tra-ment sur son chameau, les mains derrière le dos, & marchant avec une tranquille insouciance, où aucune remarque ne peut le diriger, & comme s'il eut été dans la promenade la mieux alignée. Le nom arabe de ces lieux de nudité, dans lesquels il n'existe pas un atome de terre végétale, & où tout est sable & pierre, e *Dsjebel* qui veut dire montagne. En effet le f

s

Afrique.

s'y élève par une pente douce qui forme d'abord des éminences, puis des collines, & enfin des montagnes.

Nous montâmes insensiblement pendant deux ou trois lieues sur un sable fin & mouvant, nous trouvâmes ensuite des plaines couvertes de cailloux : aucun arbre ne présente un ombrage sous lequel le voyageur puisse respirer. Ce n'est que dans les gorges qui séparent les collines que rampent quelques plantes dures & maigres & quelques arbrisseaux à feuillages rares, qui servent de pâture & de retraite aux lièvres, aux gazelles & à d'autres animaux sauvages. Des espèces de lézards ont aussi leurs trous au pied des arbustes; j'y vis des merles & quelques autres oiseaux coureurs, qui s'y nourrissent de moucherons & d'insectes.

Nous marchâmes toute la journée au sud-ouest, nous nous arrêtâmes vers six heures du soir & nous passâmes la nuit couchés sur le sable. Depuis minuit, nous fûmes mouillés par une rosée abondante, autant que si nous eussions été exposé à une forte pluie. Nous souffrîmes beaucoup du froid, mais nous ne voulions pas allumer du feu de peur d'être découverts. Nous nous remîmes en route à cinq heures du matin, & dès que le brouillard fut dissipé, nous aperçûmes de toutes parts des troupeaux de

Afrique.

gazelles & de bœufs ſauvages. La chair de ceux-ci eſt bonne, & leur cuir eſt recherché à cauſe de ſa force & de ſon épaiſſeur, les Arabes les pourſuivent à cheval, ainſi que les gazelles, d'autres fois ils ſe cachent derrière des bouquets d'arbriſſeaux pour les ſurprendre & les tirer. Mais un ennemi plus dangereux pour ces animaux, ſur-tout pour les gazelles eſt le tigre de toute eſpèce, & dont le genre entier eſt connu en Egypte ſous le nom arabe de *mémoura*. Je remarquais fréquemment des traces d'autruche.

Afrique.

CHAPITRE X.

Lacs de Natron.—Sel gemme.—Mer ſans eau. —Couvent de Cophtes.— Troupe d'Arabes voleurs.—Entrée dans le monaſtère. — Départ d'Huſſein.—Moines Cophtes.—Mauvais procédés des Moines. — Départ de Zaïdi-el-Baramous.—Ouardan. — Retour à Roſette.

NOUS avions fait environ treize à quatorze lieues depuis *Honeze* en montant ſans ceſſe ſur un plan qui s'élève par degrés. Nous arrivâmes au ſommet d'une colline, ou plutôt d'une chaîne de collines s'étendant au nord nord-oueſt; vis-à-vis & à trois ou quatre lieues de diſtance, eſt une autre chaîne paralièle à la première: elles forment entre-elles un vallon profond, & ſillonné de gorges étroites & plus profondes. Les côtés de ce vallon ſont taillés à pic depuis le ſommet des collines, juſqu'au plus haut de la moitié de leur hauteur: le reſte eſt une pente adoucie de ſable fin & ſans conſiſtance. C'eſt au fond du vallon & au pied de la colline de l'eſt que ſont les lacs de Natron. Ils captivent les regards du voyageur fatigué de l'effrayante monotonie du déſert. Une multitude d'arbriſſeaux

Afrique.

ombragent leurs bords, les roseaux & les autres plantes aquatiques verdissent sa surface, des troupeaux de bêtes fauves & des oiseaux tels que le brillant phenicoptère ou flamant s'y réunissent pour s'y désaltérer. Il n'est pas possible de fixer l'étendue de ces lacs, elle varie selon les saisons : dans celle ou l'eau abonde le plus, les deux lacs n'en font plus qu'un beaucoup plus long que large, qui occupe un espace de plusieurs lieues : à d'autres époques ce ne sont plus que des étangs peu spacieux. Cette variation des eaux des lacs arrive en même temps que celle des eaux du Nil, mais en raison inverse ; quand le fleuve commence à déborder, les lacs diminuent, les eaux semblent y revenir au contraire quand celles du Nil diminuent. Les anciens tant étrangers que gens du pays ont observé ce fait & l'ont attribué mal-à-propos ainsi que les Egyptiens de ce temps, à une communication impossible entre les eaux du Nil & celles du Natron; si l'on réfléchit que l'accroissement du Nil, occasionné par les pluies de l'Abissinie, commence au solstice d'été, c'est-à-dire dans la saison la plus chaude & la plus sèche de l'Egypte, & qu'au moment ou le fleuve est retiré, ou pendant l'hiver, les pluies ne laissent pas que d'être abondantes dans la partie septentrionale du même pays, on reconnaîtra que la

saison où le Nil augmente doit être aussi celle à laquelle des eaux répandues sur les sables se dessèchent & diminuent, & que d'un autre côté, des pluies locales, qui ne peuvent influer en rien sur le débordement du Nil, suffisent pour rendre plus abondantes les sources qui fournissent à ces amas d'eaux. Afrique.

Quand les deux lacs se séparent, que leurs eaux se retirent, le terrain qu'elles avaient inondé & qu'elles laissent à découvert, est chargé d'un sédiment cristallisé & durci par le soleil, c'est le *Natron*. L'épaisseur de la couche de ce sel varie en raison du séjour plus ou moin long des eaux sur le terrain; dans les endroits qu'elles ont seulement mouillés pendant un temps fort court, le Natron ne présente qu'une légère efflorescence, semblable à des flocons de neige. A certaines époques, cette substance couvre aussi la surface des eaux. Granger raconte qu'à la fin d'août, le sel du lac était congelé sur leur surface, & assez épais pour y passer dessus avec ses chameaux, mais elles étaient alors claires & limpides; elles sont peut-être les plus diurétiques des eaux.

C'est principalement au mois d'août que se font les chargemens du Natron. Il s'en trouve aussi mais en moindre quantité, pendant le reste de l'année; on le détache avec des instru-

Afrique.

mens de fer, & on le transporte à dos de chameau jusqu'à *Teranna* où on l'embarque sur le Nil, pour être conduit au Caire ou dans les magasins de Rosette. Son extraction actuelle se monte à près de vingt-cinq mille quintaux, & l'on aurait pu en tirer beaucoup plus ; il se vendait pour l'ordinaire de quinze à dix-huit médins le quintal, rendu dans l'une ou l'autre de ces deux villes.

Aux environs des lacs de Natron, il y a des couches épaisses & solides de sel gemme, que l'on casse en grosses masses. Ce sel est d'un blanc éblouissant au dehors & de couleur de rose dans son intérieur. Dans quelques endroits on trouve aussi, mais beaucoup plus rarement, une autre sorte de sel gemme cristallisé en petits morceaux durs, blanchâtres, transparens & de forme pyramidales. Les moines du pays qui seuls le recueillent & le débitent attestent qu'il rend les femmes fécondes. Les orfévres égyptiens s'en servent aussi pour leurs ouvrages.

Outre ces différentes espèces de sel, les lacs du désert de Nitrie produisent encore une grande quantité de roseaux qui ne laissent pas de former un objet de commerce assez étendu. Les Egyptiens le recueillent pour faire des nattes avec leurs feuilles, & des tuyaux de pipes avec leurs tiges.

Afrique.

A une journée de marche vers l'occident est la mer sans eau *Bahr bela ma*, ancien lit d'une communication entre les lacs moeris & mareotis. Des rochers de différentes formes, dont ce canal desseché est hérissé, ont fait imaginer qu'ils étaient des portions pétrifiées de baséama. Les pierres d'aigles ou étites sont très-communes aux environs. Si l'on continue à avancer dans la même direction, celle de l'occident, au de-là de la mer sans eau dans le désert de Lybie, l'on rencontre des cantons fertiles, couverts de dattiers & de diverses autres plantes, mais sans aucun habitant; c'est du moins ce que m'ont assuré les moines & les arabes du désert.

Je m'arrêtai quelque temps près des lacs, dont je parcourus les bords; nous nous remîmes ensuite en route, nous dirigeant toujours au sud-ouest, & arrivâmes à quelque distance d'un grand bâtiment carré dans lequel vivent enfermés quelques moines cophtes. Il n'y a point d'entrée apparente, aucun chemin n'y conduit. Nous en étions à six cents pas, lorsqu'une troupe de cavaliers Bédouins sortit tout-à-coup de derrière les murs. Je reconnus l'espèce & le nombre des gens auxquels nous allions avoir à faire, j'engageai mes compagnons à une rigoureuse défense. La contenance d'une poignée d'hommes, nous étions six, en imposa à un

escadron de Bédouins d'environ cent hommes ; mais réfléchissant que nous nous trouvions dans une immense solitude ; & que si nos ennemis fuyaient, ce ne serait que pour revenir bientôt nous accabler par milliers & venger, en nous massacrant, la mort de ceux qu'ils auraient perdu, je jettai mon fusil à terre, de dépit d'être forcé de me rendre à de pareils brigands. Ils nous eurent bientôt dépouillés. Argent, armes, effets, vêtemens, provisions, tout fut enlevé. Mais quelle fut ma surprise, quand je me sentis prendre par le bras, par le chef des voleurs, arabe des déserts de la Nubie, car il avait le visage noir comme un nègre; que je le vis s'informer avec soin des vêtemens & des effets qui m'appartenaient en particulier, & après avoir été trop brusquement mon valet de chambre pour me déshabiller, l'être en m'aidant à passer les différentes pièces de mon habillement, & en me remettant les armes à la main. D'autres Bédouins rendaient d'un autre côté, le même service à mes compagnons, également étonnés d'une aventure aussi singulière qu'inatendue. »

Telle était le fruit de la conduite vigoureuse d'Hussein. « Arabes, leur dit-il, en s'adressant » aux chefs, vous avez dépouillé un homme

» confié à ma sauve-garde, ce dont je répond » sur ma tête ; un homme avec lequel j'ai » mangé, qui a dormi sous ma tente, & qui » est devenu mon frère ! je ne pourrai donc » plus rentrer sous cette tente ; je n'oserai plus » me montrer dans mon camp ; il faut que je » renonce au plaisir d'embrasser ma femme & » mes enfans ! Arabes, ôtez-moi la vie, ou » rendez à mon frère tout ce qui lui appar- » tient. » Ce discours qu'accompagnait la contenance la plus ferme ; & pendant lequel il couchait en joue le principal chef des brigands déterminé à le tuer en cas de refus, avait fait impression sur l'esprit des Bédouins. Arrivés près des murs du couvent, nous vîmes descendre par une corde, des corbeilles de pain & des plats de bois remplis de lentilles: nous nous assîmes en cercle sur le sable, & nous mangeâmes ces provisions avec des gens qui, un instant auparavant étaient nos ennemis. Le chef des Bédouins exigea que je lui donnasse un certificat par lequel j'attesterais qu'il ne m'avait rien volé. Je signai ce *bon billet*, *Ladéroute*. tous mes effets m'avaient été, à la vérité, rendus, non pourtant tout mon argent, mais ce ne fût pas la faute des deux *scheiks* c'est-à-dire d'Hussein, & du chef des Bédouins. Je fis volontiers le sacrifice des deux tiers de ce que je possédais pour ne pas

Afrique.

Afrique.

encourir la haine & la vengeance des honnêtes voleurs dont j'étais entouré.

J'appris que ces Arabes, étaient prévenus de notre voyage & que, depuis son commencement, ils avaient suivis notre marche. Ils étaient le long des murs du monastère depuis trois heures du matin; ils avaient averti les moines qu'il devait leur arriver des *Francs* ce jour-là même. Il avait été arrêté qu'ils devaient nous laisser approcher jusqu'à ce qu'ils pussent nous fusiller à leur aise; mais à la prière des cophtes, ils consentirent à ne pas exécuter ce projet d'assassins.

Débarrassé de ces personnages dangereux, il me fallut entamer de longues discussions avec les moines. Spectateurs de ce qui s'était passé, ils ne devaient pas douter que nous ne fussions des Européens; ils feignirent pourtant de ne pas le croire, & ils exigèrent que l'un de nous démontra au père examinateur envoyé exprès, qu'il n'avait été soumis à aucune mutilation religieuse. Ils prétendaient qu'ils nous monteraient par la corde, comme la seule voie qui fut en usage; j'insistai pour qu'une petite porte ou guichet de fer qu'on n'ouvrait que dans des occasions rares nous fût ouverte, & elle le fut pour nous & nos chameaux qui y passèrent quoique avec beaucoup de peine. La nuit était avancée

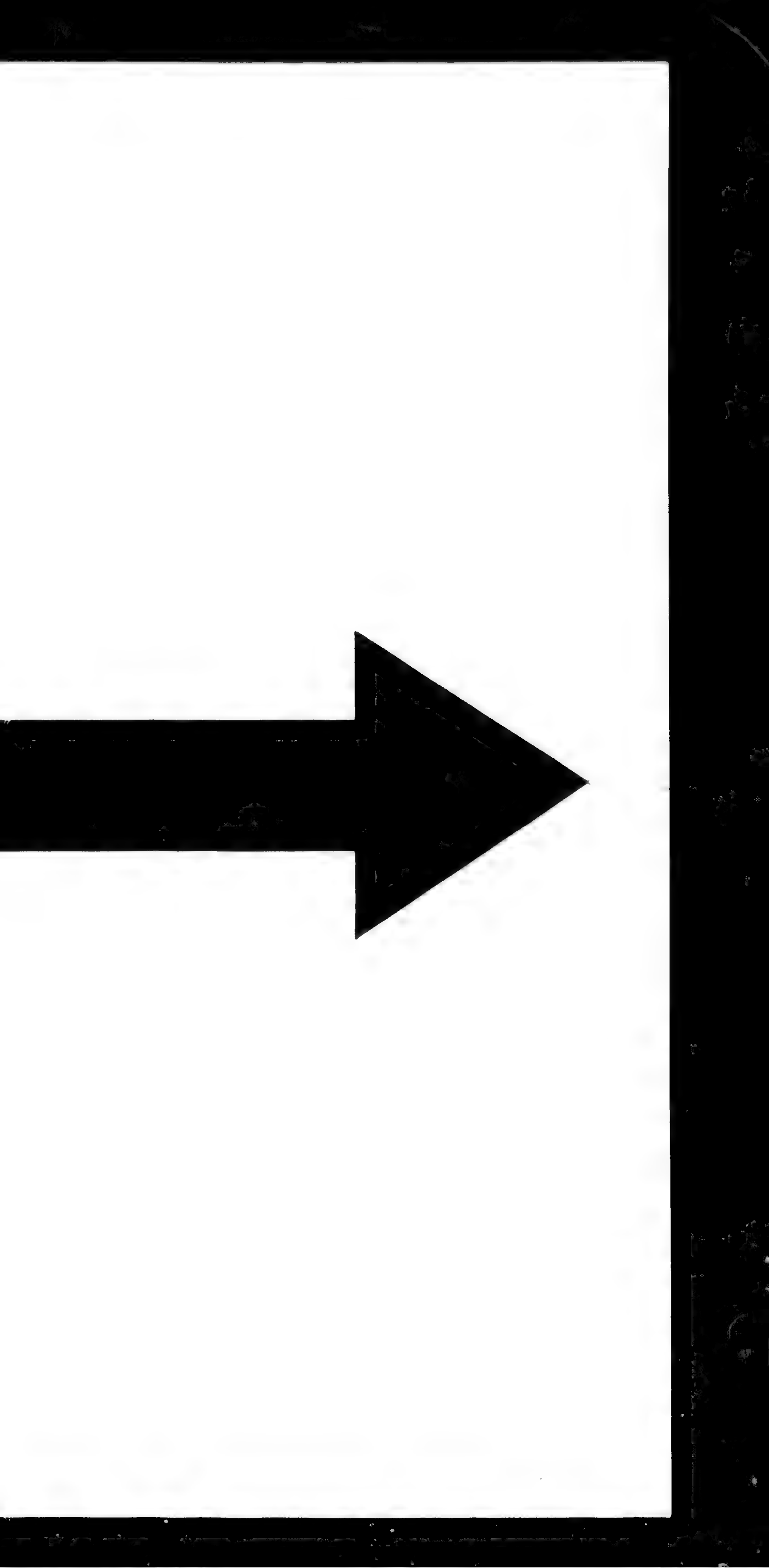
Afrique.

lorsque les hommes & les animaux furent dans l'enceinte. Les religieux nous conduisirent, Hussein excepté, à leur église. Nous y assistâmes à un office fort long. Il fut suivi d'un souper trop court, & qui ne consistait qu'en du riz cuit à l'eau salée.

Le lendemain de notre arrivée au monastère Hussein me rappela les peines qu'il avait eu à me tirer d'embarras. Il me fit observer qu'il lui serait impossible d'espérer une seconde fois le même succès, que les Arabes du désert ne manqueraient pas de le tuer, s'ils nous rencontraient encore ensemble. Il m'ajouta que pour sa propre sureté il alloit repartir sur le champ, & qu'il m'offroit de me reconduire par le même chemin que nous avions pris, mais qu'il fallait se décider à l'instant. Ma détermination fut aussi prompte qu'il la pouvait désirer. Je n'avais pas entrepris ce voyage pour le terminer aussi brusquement. Chagrin de ma résolution négative, il se mit aussitôt en route, après m'avoir serré dans ses bras d'une manière affectueuse & touchante.

Cette retraite était autrefois peuplée de moines grecs, ils ont été remplacés par des cophtes, c'est-à-dire par des naturels de l'Egypte, qui ont embrassé le christianisme. C'était le séjour de la barbarie & de la stupide ignorance.





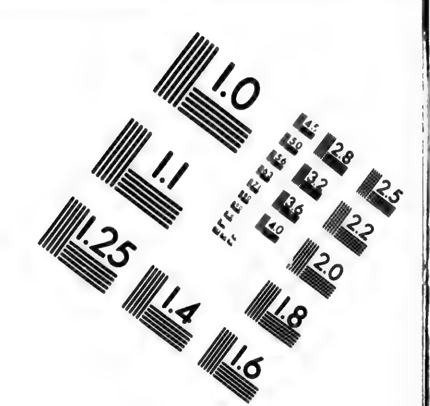
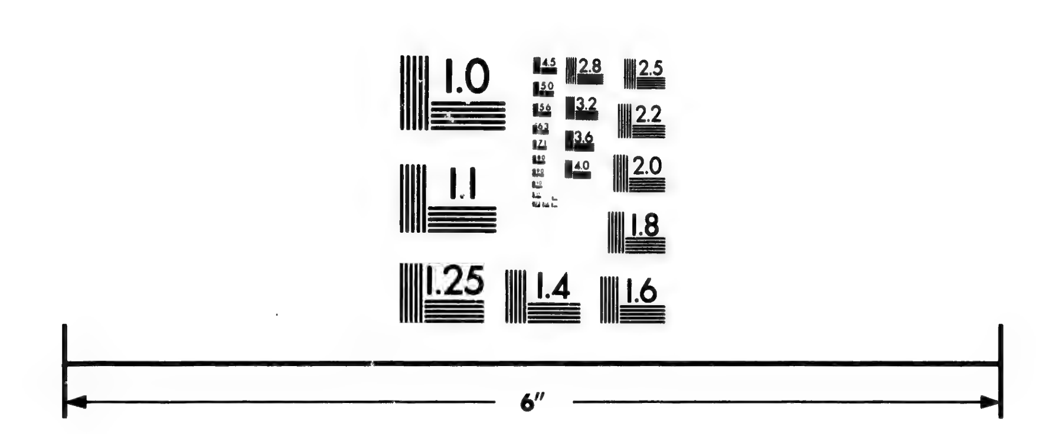
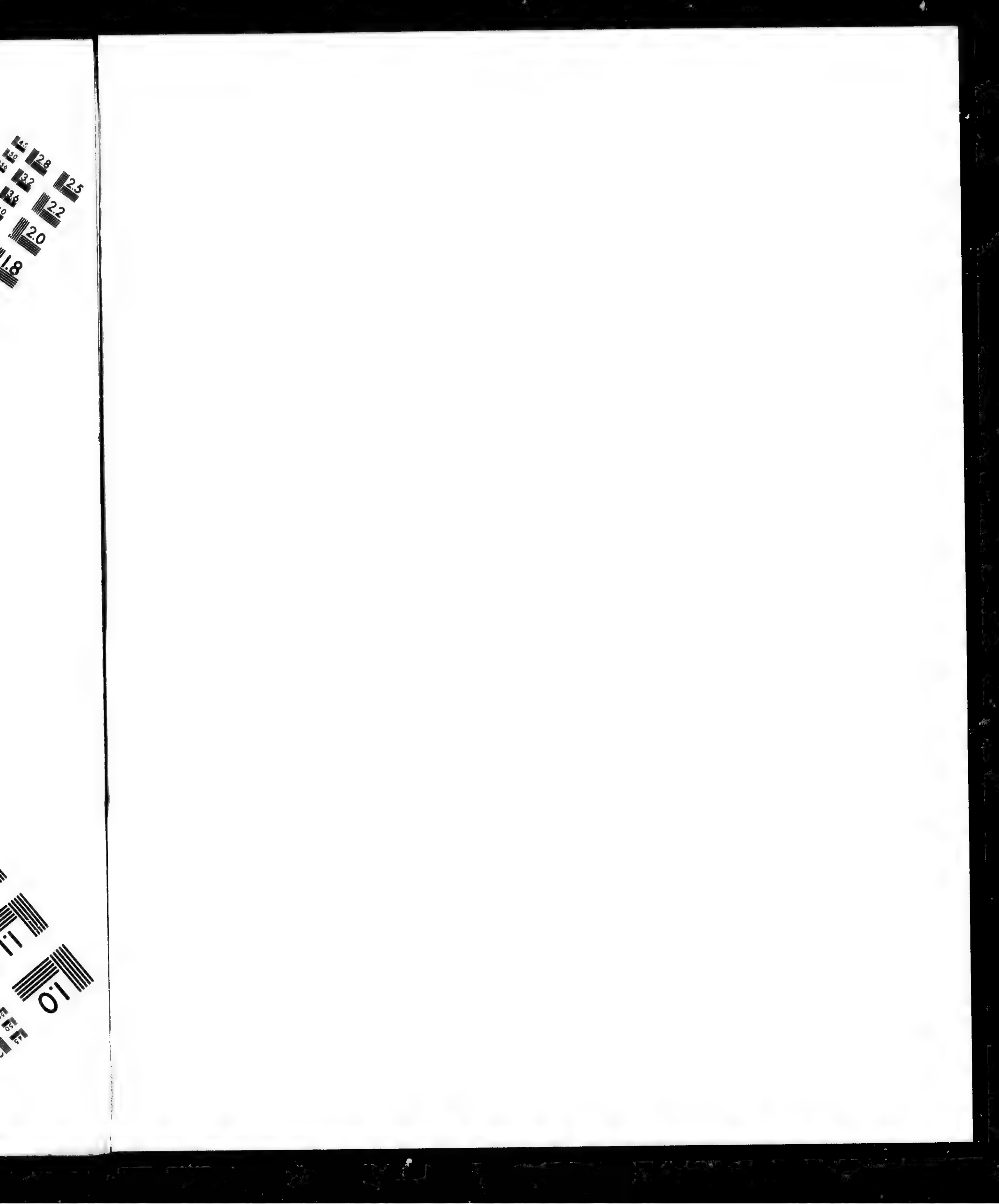


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

Afrique.

Le réduit actuel de ces cénobites est appelé *zaïdi el baramous*. Au dedans d'une enceinte de hautes murailles, est une espèce de petit fort entouré de fossés, avec un pont-levis. C'est-là que les moines se retirent, quand les Arabes parviennent à forcer la première muraille. Dans le petit fort, il y a une église, une citerne, des provisions, enfin tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long blocus. Les moines y gardent aussi leurs livres écrits en langue cophte, qui est composée de grec & des débris de l'ancien égyptien. Quoiqu'ils ne les lisent jamais, quoiqu'ils les laissent entassés sur la terre, & rongés par les insectes & la poussière, il n'est pas possible de les déterminer à en vendre. Ils n'étaient dans ce couvent que trois prêtres & quelques frères; mais des cophtes cultivateurs y viennent de temps en temps, faire pénitence, & apporter avec leur dévotion des moyens de subsistance pour les moines. Leurs provisions sont le fruit de leurs quêtes, & principalement des aumônes des cophtes riches du Caire: des caravanes de chameaux des leurs portent deux ou trois fois l'année; les Arabes les laissent passer librement, parce qu'ils les regardent comme leurs propres provisions. En effet, ceux qui courent le désert sont assurés de trouver dans ces monastères cophtes, tout ce qui

Afrique.

leur eſt néceſſaire pour eux & pour leurs chevaux, & l'on peut dire que ſi ces moines ſont utiles aux voyageurs, & pour ceux qui viennent recueillir le natron; ils ſont auſſi nuiſibles & dangereux, car ſans le ſecours que les Bédouins y rencontrent, ils ne pourraient ſubſiſter long-temps dans les environs, ni infeſter de déprédations continuelles les campagnes qui avoiſinent ce déſert. Le monaſtère dans lequel je me trouvais n'était pas le ſeul qui exiſtât dans cette contrée de déſolation. J'avais la petite maiſon inhabitée de *ſaint-Maximous*, à l'eſt-ſud-eſt; à environ deux lieues de diſtance un autre monaſtère appelé *Zaïdi Souvian.*

J'avais fait partir un des payſans qui étaient au couvent pour *Terrana*, où l'on m'avait dit qu'il y avait un camp de Bédouins, afin de les engager à venir nous prendre avec des montures. Le 13 janvier, c'eſt-à-dire le cinquième jour de notre retraite chez les cophtes, dix de ces Bédouins, bien armés, arrivèrent avec un chameau & des ânes. En nous diſpoſant à quitter d'auſſi vilains hôtes, je me propoſais de leur faire quelque cadeau pour le ſéjour déſagréable que nous avions fait parmi eux, je reconnus bientôt que nous avions affaire à des hommes plus dangereux que les Bédouins.

Afrique.

Le supérieur me demanda cinq à six cents sequins ; je fis à mon tour ma proposition, il m'en restait six que les Arabes m'avaient laissés, je les lui offris, il les refusa & se répandit en invectives & me menaça d'indiquer ma route aux Arabes. Je sortais enfin de ce séjour infernal, & j'étais prêt à monter sur l'âne qui m'était destiné, quand le vieux moine me fit prier de lui donner les six sequins que je lui avais offerts.

En partant de *Zaïdi sel baramous*, le 13 janvier 1778, nous marchâmes au sud-sud-est pendant deux lieues, & fûmes au couvent de *Zaïdi Sourian*, d'où je partis le 14 ; nous dirigeant à l'est, nous passâmes à l'extrémité du dernier lac de Natron ; & marchant tout le jour & toute la nuit, nous arrivâmes à cinq heures du matin au village d'*Etriss*, sur la rive occidentale du Nil, d'où je fus à [illegible]*dan*, grand village bâti à une petite distance du bord occidental du Nil, sur l'emplacement de *Latopolis*, ville anciennement dédiée à Latone, & à une demi-lieue au sud-sud-est d'*Etriss*. J'y louai un bateau pour me porter au Caire & retourner à Rosette & j'en partis le 16 à cinq heures du soir.

CHAPITRE XI.

Observations politiques sur les Bédouins.

A La suite de son voyage dans le désert, Sonini propose sur les Bédouins, une question aussi neuve qu'intéressante en politique, & que les connaissances qu'il a été à portée de prendre sur ces peuplades errantes & le pays qu'ils habitent, l'autorissent sans doute à établir & à résoudre.

L'existence des Bédouins, exemple & fléau de la société, est-elle plus funeste qu'utile? C'est une question, dit-il, qu'il n'est pas aisé de résoudre. Aussi prompts que le vent, ils disparaissent en un instant des points qu'ils ont brusquement désolés, & ils s'enfoncent dans de vastes solitudes dont eux seuls ont la topographie & l'habitude. Par cela même ils sont difficiles à réprimer, encore plus à contenir. D'un autre côté, leur destruction outre qu'elle serait très-lente & pour ainsi dire impraticable, deviendrait désavantageuse à l'Egypte. Ali-Bey avait résolu de purger son pays de toutes sortes de brigandages; déjà plusieurs hordes avaient

Afrique.

péri victimes de la politique du gouvernement; des tribus entières s'étaient retirées au loin dans le désert; mais le peuple de l'Egypte, loin d'applaudir à ces moyens protecteurs de la propriété, murmurait hautement de la rareté des chameaux, des moutons & des autres animaux que les Bédouins ont coutume de lui fournir en abondance, & que souvent ils lui enlèvent après les lui avoir vendus.

Il semble donc que la propriété de l'Egypte est attachée à la conservation des Bédouins. En effet, ils peuvent seuls traverser avec facilité d'immenses cantons sablonneux & dépeuplés, y entretenir des communications promptes & habituelles, y fixer même leur séjour, & venir dans des lieux cultivés, échanger les nombreux troupeaux qu'ils y élèvent, contre des objets dont l'usage leur a fait des besoins. Ce serait je pense une politique préférable à celle qui commande un odieux anéantissement, que de chercher à étendre la nomenclature de ces besoins. Les hommes dont les habitudes sont les plus simples, deviennent aisément la dupe des appâts qu'on leur présente. Si l'on flattait les goûts des Bédouins; si on en créait de nouveaux, l'on parviendrait, pour leur malheur, à écarter l'antique & vénérable simplicité de leurs mœurs, & à la remplacer par une foule de

besoins

besoins factices. Ils auraient alors intérêt à ménager des voisins chez lesquels ils feraient assurés de trouver de quoi satisfaire leurs nouvelles inclinations.

Afrique.

Ne pourrait-on pas à ces moyens de besoins factices, séduisans à la vérité & que la politique a toujours employé avec succès pour la civilisation & le rapprochement des hommes, ne pourait-on pas, dis-je, ajouter ceux d'un besoin réel, & nés de l'agriculture? L'Egypte demande des bras, les Bédouins pourraient les fournir; un gouvernement sage fixerait ces peuplades errantes, sur un sol qui redemande son ancienne culture.

L'agriculture peut encore, dit Sonini, y acquérir de grands accroissemens; des canaux mal entretenus, des lacs desséchés; les eaux du Nil ne s'épanchant plus sur des terres qu'elles avaient arrosées; plusieurs autres causes, toutes fruits d'une insouciance & d'une tyrannie également barbares, ont laissé envahir par les sables, des espaces qu'une terre végétale avait couverts. Ces lieux que l'abondance réclame sont assez multipliés pour qu'on puisse, sans craindre de se tromper, en évaluer la quantité à près du quart de la partie de l'Egypte, actuellement en culture. D'autres espaces n'offrent plus qu'une végétation lan-

Afrique.

guissante & presque équivalente à l'abandon; une industrie plus active les rendrait à leur antique abondance. L'Egypte avec toutes les ressources que lui présente son terroir, & une population qui au lieu de le dévaster, ramenée à des principes agricoles & civilisés, le mettrait en valeur, aurait bientôt recouvré la splendeur qu'elle eut autrefois & qu'elle a droit d'attendre, devenue colonie française. L'idée de s'approprier des contrées d'un si grand intérêt, dit Sonini, n'était dit-on pas nouvelle. Elle était entrée dans les vues de l'ancien gouvernement: Je me rappelle, continua-t-il, qu'étant au Caire, un officier français qui y passait pour se rendre dans l'Inde, était chargé de prendre des renseignemens sur les moyens propres à faciliter la conquête de l'Egypte. Pour obtenir ces éclaircissemens, il s'adressa au consul, qui n'avait jamais vu que la route d'Alexandrie au Caire; & qui de même que les négocians français n'était jamais sorti du quartier dans lequel ils étaient relégués. Des mémoires furent rédigés & envoyés à Versailles, où selon la coutume, ils furent, avec tant d'autres, ensévelis à jamais dans les bureaux.

Afrique.

CHAPITRE XII.

Ville du Caire.—Mourat bey. — Chevaux arabes & égyptiens.—Anes.—Mulets. — Caravanes de Nubie. —Esclaves noirs.

Ce ferait fe faire une fauffe idée du Caire, en Arabe *mafr* que de fe la repréfenter comme nos grande villes d'Europe. Les maifons n'ont ni la forme ni l'élégance des nôtres ; des rues très-étroites & point pavées, font fans alignement ; plus longue que large, cette ville couvre de fa population un efpace d'environ trois lieues. Des Turcs, des Mameloucks, des Grecs, des Syriens, des Arabes, des Cophtes, des Babarefques, des Juifs & quelques Européens l'habitaient : on pouvait évaluer le nombre d'hommes qu'elle renfermait, à près de quatre cent mille ames. Nulle population n'était plus barbare que celle du Caire ; les étrangers perfécutés, maltraités même fous les prétextes les plus frivoles, y vivaient dans des craintes perpétuelles. Malheur à l'européen qui fe ferait montré dans les rues, couvert de l'habillement de fon pays, il eut été infaillible-

Afrique.

ment maſſacré ou aſſommé. Mais ce n'était pas aſſez d'être vêtus de longs habits en uſage en Orient, il fallait encore que quelque partie du vêtement fut un ſigne diſtinctif, ou pour mieux dire, le ſignal du mépris & de la proſcription. Dans les ſorties rares que faiſaient nos négocians, hors de leur *contrée*, montés ſur des ânes, la frayeur les ſuivait en croupe : c'était un étrange gouvernement que celui dont l'Egypte était opprimée. Avec des formes ariſtocratiques & même républicaines, il était le plus arbitraire, le plus deſpotique, le plus cruel. Vingt-quatre Beys le compoſaient, le ſecond Bey qui après Ali avait tenté de ſe rendre tout-à-fait indépendant, & qui y avait réuſſi autant qu'il était poſſible de le faire, ſans avoir aſſuré des liaiſons avec d'autres nations, ni pris aucune des meſures que commandaient de nouvelles diſpoſitions ; à été Mourat. Depuis 1776 à quelques interruptions près, il n'a pas quitté le pouvoir ſuprême, & c'eſt lui que les Français ont trouvé regnant en Egypte. J'ai viſité un camp de Mourat, des tentes immenſes étaient deſtinées à loger lui & ſes principaux officiers, elles étaient diviſées en pluſieurs ſalles ; l'on y marchait ſur les plus beaux tapis, & elles étaient garnies en-dedans des étoffes en or & en argent les plus riches que puſſent

fournir les manufactures de Lyon. Rien n'égalait la magnificence de sa cavalerie ; l'or, l'argent, & de riches broderies sur le maroquin, brillaient d'un éclat éblouissant aux rayons d'un soleil ardent, & les housses des selles entourées d'une large bordure en or, étaient de ces jolis velours en miniature, ouvrage délicats & charmans sortis des fabriques de Lyon. Je suis allé, dit Sonini, dans le palais de Mourat, il me recevait avec une espèce d'honnêteté, me faisait asseoir près de lui, me donnait à fumer dans sa propre pipe, qu'il tirait de sa bouche pour me la présenter, il me faisait cent questions plus sottes l'une que l'autre, & qui attestaient sa profonde ignorance. Il voulait absolument que je restasse à son service, en la double qualité d'ingénieur & de médecin. Il m'offrait une vaste maison au Caire, des gens de toute espèce pour me servir, des provisions journalières bien au-delà de mes besoins, & un traitement considérable. Ses offres auraient pu séduire quiconque n'aurait pas connu l'humeur fantasque de ces hommes sans principes, qui un jour vous accablent de bienfaits, & l'autre vous jettent brusquement dans les fers, ou vous font perdre la vie.

Afrique.

L'on avait vu en France des chevaux arabes, des barbes & même des chevaux turcs &

Afrique.

persans ; mais on n'y connoissait pas les chevaux d'Egypte. L'on n'y en amenait point & ils y étaient en mauvaise réputation. Ils proviennent comme les barbes des chevaux arabes, ils en diffèrent assez pour constituer une race distincte ; mais ils sont des plus beaux qui existent. Si les chevaux arabes sont les premiers du monde, ceux de l'Egypte peuvent prétendre au second rang ; la même ardeur les distingue, leurs allures sont aussi vives, mais en même-temps plus douces pour le cavalier. Le cheval arabe possède éminemment les qualités les plus utiles à l'homme ; une force à toute épreuve, une vitesse prodigieuse, une sobriété inconcevable ; le cheval égyptien n'a ces mêmes qualités qu'à un degré inférieur ; mais il compense ce qui lui manque à cet égard, par la noblesse des mouvemens, par la fierté de la démarche & par des beautés de détail dont l'ensemble attache & fixe les regards. Le cheval arabe rendra toujours des services plus essentiels, mais le cheval égyptien flattera davantage la vanité. S'il était possible de l'acclimater en France, il emporterait sans doute le prix, dans un pays où l'on préfère souvent la beauté à la force, les graces à la solidité. Il était également estimé par les habitans de l'Egypte & par les Turcs, qui le comparaient au joli animal, qui,

Afrique.

ſous le nom de gazelle, eſt chez les Orientaux, le type de la viteſſe & de la perfection, comme de la beauté des yeux. On ne permet à cette race diſtinguée de chevaux que deux allures; le pas qu'ils ont grand, & le galop le plus alongé; le trot eſt regardé comme une allure ignoble, & les chevaux ne le connaiſſent pas. Ils ſont habitués à s'arrêter court, s'il le faut, en pleine courſe & au millieu du galop le plus précipité: une pareille coutume ſuffirait pour ruiner en peu de temps les jambes de ces animaux, s'ils les avaient moins bonnes.

Une cavalerie toute formée de chevaux entiers paraît une choſe extraordinaire; telle était pourtant celle de l'Egypte. Les Arabes préfèrent les jumens, parce que l'expérience leur a enſeigné qu'elles ſont plus robuſtes, qu'elles réſiſtent mieux à la fatigue & aux privations & qu'elles ſont plus douces. Les étalons ſont au contraire des animaux de choix pour les Turcs & les Mamelouks.

Si les chevaux de l'Egypte ſont diſtingués par leur beauté & leurs qualités précieuſes, les ânes du même pays ne ſont pas moins remarquables. Quelle différence entre ces animaux chetifs & diſgraciés, dans les pays ſeptentrionaux, & les ânes de l'Arabie & de l'Egypte, leſquels ainſi que les chevaux des mêmes contrées,

Afrique.

ſont les premiers de l'univers; on y en voit de grande taille, & ce ſont les plus eſtimés & les plus chers, puiſqu'ils ſe vendent quelquefois à un plus grand prix que les chevaux mêmes. Au reſte, quelque ſoit leur taille, leur tête eſt bien poſée, leurs yeux ſont vifs, & leur corps eſt étoffé. Ils ont de l'élégance dans les attitudes, des graces dans les mouvemens, de la nobleſſe & preſque de la fierté dans le maintien; leur pas eſt aſſuré, leur démarche eſt légère, & leurs allures ſont preſtes, vives & douces. Ils ſont enfin une monture fort agréable; non-ſeulement, on ne faiſait point de difficultés d'aller ſur des ânes en Egypte, mais ils étaient la ſeule monture qui fût permiſe dans la capitale aux chrétiens de toutes les nations. Les négocians mahométans, les habitans les plus opulens s'en ſervaient également; & dans ce pays, où les voitures étaient inconnues, les dames du plus haut rang, les femmes mêmes des Beys n'avoient point d'autres équipages.

Les ânes de l'Egypte ont au moins autant de vigueur que de beauté. Ils fourniſſent aiſément aux longues routes : plus durs que les chevaux, & moins difficiles ſur le choix & ſur la qualité de la nourriture, on les préfère pour les longs voyages à travers le déſert. La

Afrique.

plupart des pélerins musulmans s'en servent dans la route longue & difficile de la Mecque ; & les chefs des caravanes de Nubie, qui font soixante jours à franchir d'immenses solitudes, sont montés sur des ânes qui ne paroissent pas fatigués à leur arrivée en Egypte. La corne de leurs pieds est conservée par des fers minces & légers ; on se tient plus vers la croupe de l'animal que vers son cou. Sur les places & dans les principales rues du Caire, l'on en trouvait à louer de tout sellés & bridés. On les panse & on les lave régulièrement ; aussi leur poil est-il poli, doux & lustré. Leur nourriture y est la même que celle des chevaux, c'est-à-dire, qu'elle consiste ordinairement en paille hachée, en orge & en petites fèves. Les plus beaux ânes qui se voient au Caire, viennent de la haute Egypte & de la Nubie ; d'après les brillantes qualités des ânes de l'Égypte, il ne paraîtra pas surprenant qu'ils y aient été un objet de luxe. L'opulence s'attachait à en nourrir de plus haut prix. C'était pour les Européens domiciliés au Caire, un dédomagement de la privation de monter à cheval à laquelle ils étaient condamnés. Avec les races les plus distinguées, parmi les chevaux & les ânes, l'Egypte doit naturellement posséder les plus beaux mulets. Il y avoit au Caire tel de ces

Afrique.

animaux dont la valeur était fort au dessus de celle du cheval le plus brillant ; ils étaient dans cette capitale de l'Egypte, la monture du clergé mahométan, & des gens attachés au fisc. On les équipe de la même manière que les ânes ; leur allure est un amble très-alongé. On préfère les mules aux mulets, parce que l'on prétend qu'elles sont plus dociles, & qu'elles résistent mieux à la fatigue. C'est par le même motif que les Arabes se servent plus volontiers de jumens que d'étalons.

La ville du Caire était l'entrepôt du commerce de presque toutes les parties du monde. L'Afrique y envoie de plusieurs points de son intérieur, son or, son ivoire, ses gommes & ses esclaves. Cette dernière sorte de marchandise animée est amenée au Caire par les caravanes de Nubie. Il en vient ordinairement deux par année, & l'on peut évaluer à quinze cents ou deux mille le nombre des hommes noirs qu'elles étalent annuellement sur le marché du Caire. Dans cette quantité, il y a communément plus de négresses que de nègres. Lorsque j'étais au Caire, dit Sonini, leur prix variait de 2 à 300 francs suivant l'abondance de ces pacotilles humaines ; mais le plus bel homme, comme la plus belle femme, ne coûtait pas au-delà de 100 écus.

Afrique.

Au Caire ces malheureux noirs ſont entaſſés dans un vaſte bâtiment qui leur eſt particulièrement affecté ; c'eſt le long d'une petite rue qui l'avoiſine, qu'ils ſont expoſés en vente par leurs compatriotes, & que chacun eſt libre d'aller les examiner, les toucher, les faire marcher & tourner en tous ſens comme s'il s'agiſſait d'animaux. Ils ne reſtaient pas tous en Égypte ; d'autre marchands en achetaient quelques-uns pour conduire à Conſtantinople. Les jeunes Nubiens ſont particulièrement eſtimés dans la capitale de l'empire Ottoman, où des hommes qui ne croient pas à la vertu mutilent leurs ſemblables pour s'aſſurer de la fidélité des femmes.

Cependant dans la Turquie entière, mais principalement en Égypte, l'humanité n'a point à gémir ſur le ſort des noirs qu'on y amène. Leur condition ceſſe d'être malheureuſe dès qu'ils paſſent entre les mains des riches habitans de l'Egypte. L'eſclave nubien ceſſe d'être eſclave dès que l'égyptien l'a acheté, & toute trace de ſervitude diſparoît. Il eſt un ſerviteur diſtingué, un compagnon que l'on adopte & que l'on chérit. Pluſieurs augmentaient les maiſons militaires des Beys & parvenaient aux charges & aux dignités, de même que les Mameloucks blancs, au nom-

Afrique.

bre desquels ils étaient reçus & élevés. J'en ai vu quelques-uns parvenir au rang de *Caschef*, c'est-à-dire, aux secondes places du gouvernement des Mameloucks. Ceux qui passent dans les maisons des particuliers ne sont pas moins heureux, ils y reçoivent le bon traitement & les égards que l'on n'y a pas pour les domestiques. Les femmes sont dans les *harems* les compagnes, les confidentes de l'épouse; elles sont traitées avec affection, & souvent elles partagent les faveurs du musulman, qui en tenant toutes les femmes indistinctement enfermées, fait de ces retraites de la beauté & de la foiblesse, de véritables lieux d'esclavage.

Sonini n'était que momentanément au Caire, & de plus il y fut fort empêché dans ses observations; je n'ai fait, dit-il, que des courses rares dans la ville du Caire. La première fois que j'y arrivai c'était un moment de trouble. Les portes du quartier des Francs furent presque toujours fermées. Je ne fus guère plus libre pendant le second séjour que je fus obligé d'y faire. La retraite du consul de France, avait laissé nos négocians abandonnés à eux-mêmes; & leur position commandait au voyageur beaucoup de discrétion sur une curiosité, qui aurait pu, disaient-ils, les compromettre en se montrant un peu trop. La même circonspection qui

l'y retenait comme reclus, l'empêchât également de visiter à l'aise les monumens que l'antiquité a laissés dans les environs, mais ils sont suffisament connus, plusieurs voyageurs les ayant décrits. Afrique.

On ajoutera seulement qu'une partie de son séjour au Caire y fut employée à observer plusieurs poissons du Nil; & c'est ici le cas de prévenir, que les observations de ce genre, tant sur les poissons du fleuve, que diverses navigations dans la haute & la basse Egyte, l'ont mis à portée de faire, que sur ceux des lacs & de la mer; mais encore sur les oiseaux, les animaux & les plantes que ces contrées ont pu lui fournir, sont répandues dans son ouvrage avec abondance & intérêt; & qu'en général la partie de l'histoire naturelle y tient une place remarquable.

CHAPITRE XIII.

Projet de voyage en Abiſſinie.—Diſpoſition d'un voyage dans la haute Egypte.—Interprète à Syrien.—Boulac.—Bains.—Embabé.—Le vieux Caire.—Greniers de Joſeph.—Aqueduc.—Nilomètre.—Gizah.—Départ du vieux Caire.—Scheiki tmann.—Monaſtères.—Tourbillons & trombes.—Arroſemens de terres.—Carthame.—Coup de vent du midi.—Béniſonet.—Bardacks.—Scheick Abadé.—Ancienne Antinoë.—Catacombes.—Mellaroni. Manfelout.—Couvent de Lypoulie.—Siout.—Grottes des montagnes.—Oiſeaux de Siout.

LE projet de pénétrer en Abiſſinie, de viſiter d'immenſes & intéreſſantes contrées, dans l'intérieure de la portion la moins connue du globe, d'honorer mon pays par une expédition importante, qu'un anglais (*Bruce*), aidé de tous les ſecours, de tous les moyens qu'un gouvernement ait en ſon pouvoir venait de tenter avec ſuccès, enfin de remplacer par une entrepriſe hardie & glorieuſe les conceptions rétrécies, les

Afrique.

idées mesquines dont l'ancien gouvernement de France accompagnait les expéditions de cette nature, ce projet, dis-je, ne sortait pas de ma pensée; n'ayant à ma disposition que les fonds les plus modiques, j'avais pris le même parti qui avait été ma ressource dans les autres expéditions dont j'avais été chargé & que je ne voulais pas abandonner: celui d'ajouter de mes propres fonds à ceux que je tenais de la parcimonie. Ce parti fut celui que j'adoptai constamment. Fier de n'avoir dans mes travaux d'autre mobile que l'amour de ma patrie, j'ai suivi avec désintéressement une carrière dans laquelle j'aurais pu obtenir quelque succès, si j'eusse été mieux secondé, si on avait su mettre à profit mes dispositions. Mais ce caractère de fierté & d'indépendance, dont la fortune est épouvantée, me valait au moins quelque considération, & j'ai souvent reçu des éloges en échange de mon argent.

Je tentais donc à mes propres dépens, de m'ouvrir une voie pour me rendre en Abissinie. Celle de la mer rouge me paraissait la moins difficile, en me rendant d'abord à *Dsjedda*, & delà à *Souakem* & à *Arkiko*; mais il fallait attendre long-temps un passage pour *Dsjedda*. J'y aurais vraisemblablement été retenu plus long-temps encore, avant d'y trouver l'occasion d'aborder le rivage de l'Éthiopie. Ces réflexions

Afrique.

me déterminèrent à prendre la route de la Haute-Egypte, quoiqu'elle ne fut pas absolument libre. Un parti de Mamelouks attachés à Ismaël-Bey vaincu par Mourad, s'y était retiré, & pouvait y occasionner des troubles.

J'obtins de Mourat-Bey des ordres, adressés à tous les commandans de la Haute-Egypte, pour qu'ils eussent à me prêter assistance & protection. Il y joignit une lettre à Ismaïn-Abou-Ali, prince arabe, très-puissant, le même dont les secours avaient réintégré Mourad dans la place de Scheik-el-Belled. Il écrivait à son ami, qu'ayant appris que sa santé se dérangeait, il lui adressait un médecin habile dont il serait satisfait, & qu'il lui recommandait comme une personne chère. Je fus donc transformé en médecin, & en médecin de princes; c'est à cette qualité que j'ai dû l'avantage d'échapper aux dangers qui m'attendaient dans la Haute-Egypte.

L'on me procura aussi des lettres du supérieur des missionnaires dits de la propagande, & qui ont quatre hospices dans l'Egypte supérieure. Je ne trouvai que des moines aussi méprisables que ceux du désert de Nitrie. Un médecin français venu d'Alep au Caire, me céda un chrétien maronite qu'il avait amené d'Alep, & qui parlait sept langues avec beaucoup d'aisance, quoique sans principes. Le

caractère

caractère inconstant de ce Syrien l'avait porté à désirer de me suivre. Je m'imaginais que son acquisition me ferait d'une grande utilité; & je n'ai trouvé en lui qu'un scélérat aussi bête que dangereux.

Afrique.

J'avais fait prix avec le *reis* (patron) d'un petit *Kanja* pour me conduire dans la Haute-Egypte. Le bateau devait être à ma seule disposition; & je m'étais engagé de payer le *reis* & son équipage à raison de deux pataques moins un quart, c'est-à-dire d'environ neuf francs par jour.

Afin de mieux déguiser ma qualité d'européen, j'avais abandonné la *feste* à la druse, pour me coiffer d'un turban rouge, ensorte qu'avec les autres parties de mon habillement, je passais pour un Turc. Cette précaution m'avait été suggérée par Mourat-Bey lui-même. » Déguise-» toi avec soin, me disait-il avant mon départ, » arrange-toi de manière que les clairvoyans » ne puissent reconnaître en toi un *nazaréen*. » Tu le feras vis-à-vis de mes *Caschefs*, de » tous ceux qui ont l'autorité & qui doivent te » protéger; mais pour ces *chiens de Fellahs*, » parais un musulman; fais toi-même passer » dans l'occasion, pour un de mes officiers; c'est » le seul moyen d'échapper à leur méchanceté » & à leur barbarie. »

Afrique.

Le jour de départ était fixé; mais arrivé à Boulac, les vents se trouvant contraires, je me rendis aux bains qui y sont fort beaux. L'on sait que ces bains d'Orient, & que j'ai vu bien mal imiter à Paris, sont de vastes bâtimens où l'on se baigne sans eau & où des vapeurs chaudes & humides mouillent le corps, & mêlées avec la sueur qu'elles y excitent, elles ruissèlent à grosses gouttes de tous les membres. L'on s'étend sur le marbre échauffé & glissant d'humidité : un serviteur dont la main est enfermée dans un sachet quarré de gros camelot, vous frotte assez rudement, il détache & roule sur la peau de petites masses impregnées de sueur. Il vous avertit, par des coups légers du plat de sa main, de vous tourner sur un côté, sur l'autre, sur le dos, sur le ventre. Il presse, il semble pétrir mollement toutes les parties du corps, il donne un mouvement brusque aux membres l'un après l'autre & il fait craquer les jointures & même les muscles de la poitrine. Après qu'il vous a bien nettoyé & qu'il a bien assoupli vos membres, le même homme vous conduit près d'un bassin où coule de l'eau chaude; après vous avoir couvert d'une couche épaisse de savon, il vous jette à grands flots de l'eau qui en tombant le long du corps, enlève l'écume du savon. De tous les usages de ces bains, celui-là m'était le

plus incommode. La quantité d'eau versée sur ma figure, me gênait la respiration au point de me suffoquer; j'étais presque toujours réduit à demander grace à mon impitoyable verseur d'eau. L'on vous reconduit ensuite dans la première salle où vous aviez déposé vos habits, & là, couché & enveloppé de linges secs que l'on change dès qu'ils sont imbibés de l'humidité du corps, des jeunes garçons en pressent légèrement toutes les parties afin de les sécher parfaitement & par dégrés. Ils passent aussi sur la plante des pieds un morceau de pierre ponce. Pendant ces opérations, qui ne peuvent être faites plus délicatement, l'on se repose délicieusement & l'on ne peut se défendre d'une sorte de langueur voluptueuse. La plus parfaite tranquillité, la décence la plus austère régnaient dans l'enceinte des bains. Quoique plusieurs personnes y fussent réunies l'on n'y parlait point dans la salle autour de laquelle les lits de repos sont rangés, & où l'on quitte & l'on reprend ses habits. Chacun dans le calme, en silence & dans le recueillement de la volupté, goûte les sensations douces & vraiement indéfinissables que des pressions délicates lui font éprouver.

Afrique.

Les femmes ont des jours & des heures marquées pour prendre les bains. Alors aucun homme n'en approche. L'eau de rose n'y est

Afrique.

point épargnée, & la fumée des parfums se mêle aux vapeurs humides. Mais ce n'est pas seulement un motif de santé, ou le désir de la propreté, qui les engage à se rendre aux bains : elles y trouvent encore des parties de plaisir. Le calme silencieux cesse d'y régner ; des jeunes & belles captives s'y livrent à la joie, à des aimables folies qui, s'il faut en croire la critique, ne sont pas toujours innocentes.

L'on ajoutera ici, que l'inobservation du silence dans les bains n'est pas particulière aux seules Egyptiennes, les femmes (dit l'anglais Dallaway en parlant des bains de Turquie,) ne subissent pas l'opération en silence, elles ont une espèce de cri de joie appelé *Ziraleet*, qui consiste à répéter rapidement le mot lillah ! lillah ! lillah ! qu'on entend jusques dans la rue, en passant auprès des bains.

Vis-à-vis de Boulac sur la rive occidentale, est le petit village d'*Embabé*, renommé par l'excellente qualité du beurre que l'on y fait. C'est le seul endroit de l'Egypte où le beurre puisse se manger frais; par-tout ailleurs il ne va[illegible].

Les plaines fertiles qui ceignent *Em*[illegible] côté de l'occident produisent une variété de lapins dont il se fait une grande consommation & qui y sont connus dans la basse Egypte sous le nom d'*[illegible]mbaben*. Les chrétiens orientaux, peu jaloux

d'imiter leurs tyrans dans l'abstinence des liqueurs fortes, mangent des lapins pour s'exciter à boire de l'eau-de-vie, dont ils font souvent des excès.

Afrique.

Le vent du midi s'étant calmé, nous partîmes de Boulac le 2[illegible] mars 1778. Nous nous arrêtâmes au vieux Caire, *Masr-el-Atik* des Arabes à une demi lieu de Boulac. Cette ville qui marque l'emplacement de la Babylone d'Egypte, est le port des bateaux qui descendent du Saïd comne Boulac est celui du Delta. Au milieu des mosquées des Mahométans, les Juifs y possèdent une synagogue, & les catholiques un couvent & une église. Mais les moines cophtes s'y sont réservés une grotte ou chapelle basse, dans laquelle une tradition pieuse veut que la Vierge ait demeuré quelque temps avec l'enfant Jésus, lorsqu'ils furent obligés de se retirer en Egypte. L'on voit au vieux Caire les greniers de Joseph. Ils n'ont rien qui annonce une bâtisse ancienne & l'amour seul du merveilleux a pu en attribuer l'élévation au patriarche Joseph.

Un autre ouvrage des Arabes, mais qui est remarquable par sa belle construction & sa hardiesse, le seul qui mérite d'être vu dans l'ancienne ville du Caire, est l'aqueduc qui porte les eaux du Nil dans le château. Il est soutenu par trois cent cinquante arcades étroites & fort éle-

Afrique. vées. L'eau y eſt conduite par quatre roues à chapelet que des bœufs font mouvoir.

En face de la ville eſt une île ſur le Nil, nommée *Roudda* ou *jardins*, ſur laquelle eſt bâti le *Mekkias* (*meſure.*) L'on penſe que le Nilomètre a été bâti par les Arabes. De l'autre côté de l'île de *Roudda* eſt le bourg de *Gizah* qui rappelle de grands ſouvenirs. Memphis était dans ſes environs. Les pyramides n'en ſont qu'à deux ou trois lieues & elles portent indiſtinctement le nom de *pyramides* de *Memphis* ou de *Gizah.*

Partis le même ſoir du vieux Caire, nous nous arrêtâmes à huit lieues environ, devant le petit village de *Scheick-Itmann.* L'aſpect en eſt agréable; des boſquets de dattiers l'environnent; des oiſeaux nombreux, tels que les lavandières, les milans, les tourterelles, les hirondelles, animaient ſon voiſinage.

A un grand quart de lieue avant d'arriver à *Scheick-Itmaun*, ſur le bord oriental du fleuve, eſt *Toura* qui a retenu quelque choſe de ſon ancien nom *Troja.* Sur le même côté, & vis-à-vis de Scheick-Itmann, paraît un village appellé *Mazara* (une preſſe): de chaque côté, & de diſtance en diſtance on voit des monaſtères Cophtes. Depuis le vieux Caire, la rive orientale eſt bordée par la même chaîne de montagnes qui commence au Caire même : l'on

y voit de grandes cavités formées par les pierres que l'on en a tirées. Il eſt probable que c'est de-là que l'on a extrait anciennement les pierres néceſſaires à la conſtruction de la ville de Memphis & des pyramides. Afrique.

Le 22, vers midi, nous continûâmes à remonter le Nil ; je découvris bientôt dans les terres les pyramides de Sakkara, ainſi que le bourg de ce nom, célèbre par les momies d'hommes & d'animaux qui ſont conſervées dans ſes vaſtes Catacombes. A ſix heures du ſoir, nous nous arrêtâmes devant *Kafr-Iaïat*, village en terre, comme ceux que je viens de nommer. J'eus le plaiſir de voir, dans la plaine de Sakkara, des trombes de ſables élevées juſqu'aux nues, & conſervant dans toute leur hauteur, l'à-plomb d'un cylindre parfait : ce n'était plus ici les plaines baſſes du Delta, que des arroſemens faciles humectent pour la fertilité. Les eaux du fleuve coulaient dans leur lit naturel, entre des bords eſcarpés ; afin d'arroſer leurs terres, les habitans ſont obligés de pratiquer des machines à puiſer l'eau : ce ſont des eſpèces de levier à baſcule, & auxquels ſont attachés des ſeaux de cuir. Un homme fait mouvoir un de ces leviers, & verſe l'eau dans les auges ou les rigoles qui la conduiſent aux plantations.

Afrique.

Le 23, après avoir fait cinq lieues, nous nous arrêtâmes à *Riha*, village de la rive orientale, & vis-à-vis duquel eſt à l'orient *Atfieh* autrefois *Aphroditopolis*, ville conſacrée à Vénus. Le 24, à *Komrigé*, à l'occident du fleuve; nous n'avions fait, pendant cette journée entière, qu'environ trois lieues, ayant été obligés de tirer le *Kanja* à la cordelle, le vent étant contraire. Dans cet eſpace, la rive orientale du fleuve n'eſt qu'une plage de ſable inféconde & dépeuplée; celle de l'occident, au contraire, offre des campagnes embellies par la culture & la fertilité; j'y remarquai de grands terrains chargés de Carthame, (en Arabe *Asfour*), dont la fleur, néceſſaire pour la teinture des draps, eſt déſignée dans le commerce du levant ſous le nom de *safranum*.

Le 26, nous fûmes à *Bouſch*, où nous éprouvâmes un de ces coups de vent du midi, ſi fameux dans ces contrées, & en même temps ſi dangereux. Le thermomètre avait monté à vingt-huit dégrés. La ſueur coulait de tous les pores, & le ſable que le vent entraînait avec lui ſe collait ſur nos viſage & y formait un maſque. Notre occupation était de nous rafraîchir à tout inſtant les yeux avec l'eau du fleuve, afin de les débarraſſer du ſable qui s'y attachait & de les tenir ouverts. L'air était

obſcurci par une brume épaiſſe de pouſſière fine & auſſi rouge que la flamme : elle s'introduiſait par-tout. Nos *caffas*, nos coffres les mieux fermés, n'en était pas à l'abri ; & ſi nous voulions manger, notre bouche s'en rempliſſait autant que d'alimens.

Afrique.

Le 27, nous fûmes à *Beniſouef*, village à l'occident du Nil. De tous les lieux ſitués le long du Nil depuis le Caire, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de plus de trente lieues, celui-ci eſt le plus grand comme le moins miſérable. Une fabrique de tapis groſſiers le rend commerçant ; les campagnes qui l'environnent ſont fertiles & riantes. Le 28, nous fûmes à *Bébé ;* le 29, à *Scheick-zaïar*, ſur le bord occidental ; le 30, à *Senou-Seni*, village bâti ſur le même côté, & le 31, à *Miniet*. C'est une petite ville aſſez jolie, ſi on la compare aux autres lieux du même pays. L'on y fabrique de ces vaſes de terre nommés *Bardacks*, dans leſquels l'eau acquiert une fraîcheur néceſſaire, ſous un climat brûlant où l'on a ſouvent beſoin de ſe déſaltérer.

Des colonnes de granit briſées & renverſées, d'autres debout, & des décombres amoncelés indiquent que *Miniet* a remplacé une ville plus ancienne. Les uns prétendent que c'était l'emplacement d'*Hermopolis*, d'autres, de *Cynopolis*,

Afrique.

où le chien était adoré. Partis de *Miniet*, le trois avril, nous arrivâmes le 4 à *Scheick-Abadé*, jadis *Antinoë*, aujourd'hui repaire de brigands, à l'orient du Nil. Antinoë avait remplacé l'ancienne ville égyptienne d'Abidus, dans laquelle une divinité qui portait le nom de *Besa* rendait des oracles & dont la célébrité se soutint longtemps. L'ancienne ville d'*Abidus* & celle d'Antinoë sont également bouleversées. Les fragmens qui restent de cette dernière offrent les contours gracieux & les formes élégantes de la belle architecture des Romains. Ce qui me parut le plus remarquable fut un arc de triomphe, ou une porte magnifique qu'accompagnent des colonnes cannelées. La façade a cinquante pieds de long. Sur le revers de la montagne, l'on distingue une grande quantité d'ouvertures pratiquées dans le rocher; ces espèces de grottes étaient sans doute des catacombes.

Le 5, nous mouillâmes en face de *Mellavoni*, petite ville d'assez belle apparence, à une demi-lieue du bord occidental du Nil, & à trois lieues de *Scheick-Abadé*, & nous arrivâmes le même soir à *Manfelout*, distant d'environ dix lieues de *Mellavoni*.

La ville de *Manfelout* est assez considérable & plus belle que celle de Miniet. Son commerce consiste en grains de toute espèce & en

toiles que l'on y fabrique en quantité. En face de Manfelout, ſur le bord oriental du Nil, eſt un grand monaſtère de Cophtes, nommé le *Couvent de la Poulie.*

Afrique.

Le 6, nous nous rendîmes à *Siout*, diſtant de *Manfelout* d'un peu plus de cinq lieues. C'eſt une des plus grandes villes de l'Egypte Supérieure; elle eſt bâtie à un quart de lieue au couchant du Nil; un canal y conduit les eaux du fleuve; on le traverſe ſur un aſſez beau pont gothique, à trois arches & en pierre de taille. C'eſt l'ancienne *Lycopolis* où l'on honorait, non le loup, il n'y en a point en Egypte, mais le *Jackal.* Je n'avais pas lieu d'être content de l'équipage de mon bateau, je congédiai le *Reis.* Je me préſentai au *Caſchef*, commandant, nommé *Daoud*, avec les lettres de Mourad-Bey. J'en reçus un très-bon accueil. Le revers des montagnes dont le pied eſt à un quart de lieue de la ville, paraît comme criblé de trous de différentes formes; quelques-unes de ces entrées ſont en voûte, les autres ſont en carré long : elles ſont d'un beau travail. La plupart des cavités forment des ſalles très-ſpacieuſes & hautes d'environ trente pieds. Quelques-unes ont leur intérieur couvert de figures & de caractères hiéroglyphiques; l'on y diſtingue encore des reſtes de peinture ſur

Afrique.

les plafonds, & dans les creux des figures. Ces falles reçoivent la lumière par des foupiraux ménagés dans le rocher; elles ont auffi des puits profonds creufés en carré.

Ces excavations fi nombreufes dans la plupart des montagnes de la Thébaïde, ont paru des chofes fort extraordinaires aux voyageurs un peu anciens. Rien ne paraît néanmoins plus fimple à concevoir que leur deftination. L'humidité des arrofemens néceffaires dans les plaines d'autant plus précieufes dans la Haute-Egypte pour l'agriculture qu'elles y font rétrécies, les travaux de la culture, font des moyens de trouble & de corruption, que le fyftême religieux des Egyptiens pour les morts faifait un devoir d'éviter. Les montagnes fèches & arides, dont les plaines font fermées, offraient la certitude de la confervation & du repos. L'on obferve encore que c'eft dans le voifinage des grandes villes que le revers des montagnes eft percé de nombreufes ouvertures; il eft donc hors de doute que ce font autant de carrières ouvertes pour fervir de lieux de fépulture aux habitans de l'ancienne Egypte, & que les beaux fouterrains de Siout ont été les catacombes des Lycopolitains.

J'ai retrouvé à Siout les mêmes efpèces

d'oiseaux qui se sont établies dans les autres villes d'Egypte; c'est-à-dire, des milans, des éperviers, des perenoptères, des tourterelles, des moineaux & des huppes. Afrique.

CHAPITRE XIV.

Pratique de la médecine en Egypte.— Ophtalmie dont l'auteur est attaqué. --- Disposition d'un voyage à Sennaar. --- Incident qui le fait manquer.---Route de la caravane de Nubie. --- Singes.--- Perruches.---Nubiens.---Cophtes. --- Pastèques. --- Chanvre. --- Sa propriété enivrante.

MA renommée en médecine avait acquis beaucoup d'éclat; de tous côtés l'on venait me consulter & les grands m'appelaient dans leurs maisons. Je savais qu'à l'exceptipn des maladies dont les symptômes sont évidens à l'extérieur, les Arabes & les Egyptiens ne reconnaissent que trois sources, ou plutôt que trois sortes de maladies; la bile, *saffra;* le sang, *dem*, & le froid, *berd.* Il est inutile d'entrer avec eux dans d'autres explications & surtout de vouloir raisonner. Il suffit de tâter le pouls en silence, comme ils vous l'offrent, & après quelques réflexions muettes, de prononcer l'un des trois mots caractéristiques de leurs maux. J'étais tellement exercé à ce

formes de la médecine égyptienne, qu'il m'arrivait très-rarement d'être un mauvais devin. Afrique.

Une des méthodes curatives les plus en vogue chez les médecins en Égypte, est la brûlure sur les parties malades. Cette sorte de cautérisation est la base de la médecine des peuples de l'orient. Elle était connue des Grecs anciens, & leurs médecins la pratiquaient & la nommaient *brûlure arabique*, mais ils en usaient avec beaucoup de précautions. Les Egyptiens au contraire s'en servent en toute occasion, & sans aucun égard aux parties où on l'applique.

Pendant que je m'occupais, assez malgré moi, de la santé des autres, je fus attaqué d'une ophtalmie violente, que les Grecs ont appelée *chemoisie*. Le globe d'un de mes yeux sortait de son orbite; une fièvre ardente me dévorait; le sommeil ne pouvait plus fermer mes paupières gonflées; la saignée, ni les cataplasmes, ni les rafraîchissans ne me soulageaient point. Je me fis apporter plusieurs têtes de pavots; je les fis bouillir dans de l'eau que je bus à l'entrée de la nuit. Je tombai dans un profond sommeil, qui me dura quinze heures. Je me réveillai sans sentir de douleurs, l'œil rentré dans l'orbite entièrement nettoyé, enfin complètement gueri.

Afrique.

Le voyage d'Abiſſinie ne ſortait pas de ma penſée. Je trouvais à *Siout* l'occaſion la plus favorable pour l'entreprendre. Une caravane de nègres était prête à en partir pour retourner à *Sennaar*, capitale de la Nubie, d'où je comptais paſſer dans le pays des Abiſſins. Mes diſpoſitions étaient faites; tous mes arrangemens étaient pris avec le chef noir de la caravane ; enfin j'allais partir pour ce long voyage, lorſque je découvris un complot que ce chef avait fait de concert avec mon Syrien pour me faire périr avec mes compagnons. Cet incident me força à y renoncer pour toujours.

La route que devait tenir Sonini, & qui eſt celle de la caravane de *Sennaar*, était en partant de *Siout* le rendez-vous de la caravan & de ceux qui la compoſent, d'entrer par l ſud-eſt dans le déſert de la Lybie, de paſſe par *El-Wah*, qui eſt la grande Oaſis des an ciens, & de-là, traverſer l'immenſe déſert d Sélima.

Outre l'or & les autres marchandiſes qu'a portent en Egypte la caravane, les Nubien dit-il, apportaient encore des animaux, comm des ſinges & des perruches, qui ſont l'amuſ ment des perſonnes riches du Caire. Il n'y vu que trois eſpèces de ſinges; le papiou (cynocépha

cynocéphale des anciens), le macaque & l'aigrette. L'espèce des perruches est celle à *collier couleur de rose*. Les Nubiens de *Dongola* & de *Sennaar* sont bien faits & de grande taille. Leur peau est d'un beau noir luisant : ils portent, comme les Turcs & les Arabes, la barbe & les moustaches. Le chef de la caravane que Sonini vit à *Siout*, aussi bel homme qu'il était scélérat, portait au menton une barbe longue & épaisse. Ces mêmes nègres suivent la religion de Mahomet. Ceux des Nubiens qui s'adonnent au commerce parlent l'arabe ; mais ils ont un idiôme entr'eux.

Afrique.

Il arriva durant mon séjour à Siout, continue Sonini, le 15 avril, une chose que l'on regardait comme extraordinaire. C'était de la pluie, si rare dans la partie méridionale de l'Egypte, que l'on peut dire, presque sans se tromper, qu'il n'y pleut jamais.

La plus grande partie de la population de *Siout* & de *Manfelout*, est composée de Cophtes. La plupart sont occupés à fabriquer des toiles bleues, dont ils font un assez grand commerce. Etant les seuls qui dans cette partie de l'Egypte, sussent lire & écrire, ils étaient les intendans, les regisseurs, les sécrétaires des hommes riches ou puissans ; & ils savaient tout aussi-bien qu'ailleurs, tirer parti de la con-

Afrique.

fiance & de l'incapacité de ceux dont ils régissaient les propriétés. Plusieurs acquéraient de grandes richesses ; mais ils avaient le bon esprit de n'en user qu'avec modération, & seulement dans leur intérieur, ils connaissaient trop bien le péril que l'on courait en montrant les dehors de l'opulence aux yeux des despotes qui, habitués à regarder la fortune d'autrui comme si elle leur appartenait, se jouaient cruellement des biens & de la vie des hommes.

Les campagnes dont *Siout* est environné, sont remarquables par leur abondance ; les plantes céréales en usage dans ces contrées s'y font admirer par une végétation prompte & par un rapport surprenant. Des vergers y donnent des fruits de toute espèce. Les pastèques y sont beaucoup meilleures qu'au Caire. Le chanvre se cultive dans les plaines des mêmes contrées, mais l'on n'en tire pas du fil comme en Europe, quoiqu'il put vraisemblablement en fournir. Cette plante leur tient lieu de liqueurs enivrantes ; la préparation de ce chanvre se fait en pilant les fruits avec leur capsules membraneuses ; l'on met cuire la pâte qui en résulte, avec du miel, du poivre, & de la muscade, & l'on avale de cette confiture gros comme une noix. Ils se procurent avec cela une

ſorte d'ivreſſe douce, un état de rêverie qui procure de la gaîté & des ſonges agréables. Les Arabes nomment *keif*, cet abandon voluptueux, cette ſorte de ſtupeur délicieuſe.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XV.

Tomich.---Abouiigé.--Tahta.---Malade.--Cophtes catholiques.---Perſécutions qu'ils éprouvent.-- Doum-Saïdi, eſpèce de Palmier de la Thébaide. --Diverſes eſpèces de lèpres.-- Achmimm.---Recolets italiens.---De la Propagande.--- Leur malhonnêteté.---Curé catholique.--Panopolis. ---Figure Antique.---Campagnes d'Achmimm. --Courtiſanes.---Girgé.--- Bardir Farſchout.--- Moines de Fraſchout.---Sahet.---Crocodile.--- Hou Dioſpolis parva.--Kaſreſſaïad.--Tentyris. --- Dindera.

APRÈS un aſſez long ſéjour à *Siout*, n'y ayant pas dans le port de bateaux prêts à remonter le Nil. Je louai deux chameaux & ſix ânes pour me rendre à *Achmimm*. Partis le 23 mai nous fûmes le même jour à *Tomeih*, & le 24 à *Tahta*, bourg à environ douze lieues de *Siout*. L'on trouve ſur la route, *Aboutigé*, l'ancienne *Abotis*. Je fus à *Tahta*, je ne dirai pas plus adroit que les miſſionaires Italiens d'*Achmimm*, qui avaient été appelés comme médecins, mais plus heureux qu'eux, pour guérir d'une éréſipelle très-vive un Cophte intendant

& secrétaire du *Caschef.* Les attentions les plus délicates me furent prodiguées tout le temps que je restai chez lui ; la veille de mon départ, il m'envoya des rouleaux de sequins, je remis l'or entre les mains de celui qui me l'apportait, & le priai d'offrir à *Mallum Marcous* une très-belle lunette d'aproche, comme un gage de ma gratitude pour l'accueil que j'avais reçu.

Afrique.

Dans le nombre des Cophtes, habitans de *Tahta*, plusieurs étaient catholiques ; l'on sait que les Cophtes composent une de ces sectes que l'église romaine condamne comme hérétiques ; un de leur curé égyptien qui avait passé quinze ans à Rome, me raconta que les Egyptiens attachés à l'église latine, étaient cruellement contrariés & tourmentés par ceux de leurs nombreux compatriotes qui suivaient l'hérésie dont ils étaient entachés.

C'est dans les campagnes de *Tahta* que paraissent les premiers pieds de l'espèce de palmier à éventail, particulière à la partie supérieure de l'Egypte, & qu'on appelle *doum Saïdi*. Je retrouvai là la dégoutante & horrible *lèpre des* jointures, connue dans les colonies de l'Amérique, sous le nom de *mal-rouge* & que les Arabes appellent *madsjourdan*. Quelle que soit la nature de la lèpre, elle ne passe point en Egypte pour une maladie contagieuse, quoique

Afrique.

la mal-rouge soit regardé comme tel en Amérique : mais les Egyptiens non plus que les autres orientaux, ne connaissent point de préservatif contre cette maladie, ni de remède pour la guérir.

En partant de *Tahta* le premier juin, nous fûmes à *Souhaje*, d'où le lendemain, traversant le Nil, nous nous rendîmes à *Achmimm*, ville bâtie à une bonne demi-lieue du fleuve sur la rive orientale ; je fus au couvent des moines Italiens de la *Propagande*, mais en ayant reçu un mauvais accueil, j'envoyai chercher un logement en ville : au reste ils n'étaient que trois dans la maison. Ce que je vis de leur habitation m'en donna une grande idée. Spacieuse autant que bien bâtie, elle pouvait passer pour un palais, en la comparant aux maisons du pays. Les Cophtes catholiques sont en grand nombre à *Achmimm* ; il me parut que les moines ne jouissaient pas d'une grande considération parmi eux. Un de ces Cophtes qui vint me visiter me parla avec mépris des Francisquains. Les catholiques avaient de même qu'à *Tahta*, un curé de leur nation qui avait passé dix années à Rome ; mais moins adroit que les missionnaires qui lui suscitaient des persécutions, il était dans la misère.

Panopolis & *Chemmis* sont la même ville sous

Afrique.

deux noms, dont l'un est grec, l'autre Egyptien, & le nom Egyptien subsiste encore aujourd'hui dans celui d'*Achmimm*. Des vestiges de l'ancienne ville se voyaient encore à l'orient & près de l'enceinte de la nouvelle. J'y observai une masse énorme d'une seule pierre; sur un des côtés une inscription grecque était presque effacée, & je ne pus y distinguer que le mot *Tiberio*.

A côté de ce morceau l'on en voit un autre moins considérable; les femmes du pays y ont pratiqué une cavité à laquelle répond une petite rigole: c'est-là que par des irrigations secrètes & naturelles, elles prétendent appeller la fécondité.

Les terrains cultivés aux environs d'Achmimm, sont en grande réputation de fertilité; ils produisent le plus beau blé de l'Egypte, des cannes à sucre & du coton qui sert d'aliment à une manufacture de grosses toiles. Les dattiers & les palmiers de la Thébaïde s'y trouvent en grand nombre, des pommiers y donnent des fruits plus gros & moins mauvais, qu'à Tathta, nommés en arbabe *Tefha*.

La ville d'*Achmimm* renferme comme toutes celles de l'Egypte, une foule de prêtresses adonnées au culte d'une dégoûtante volupté. Il est faux que les courtisannes en Egypte y aient

Afrique.

été comme on l'a dit, léguées à la proftitution par des hommes charitables, & que deftinées aux plaifirs des voyageurs, ceux-ci ne foient pas obligés de les payer. Les miférables que l'on voit dans les places publiques des villes d'Egypte, font métier, ainfi que nos couveufes d'Europe, de vendre l'apparence du plaifir. L'on n'y voit que des malheureufes, laides pour la plupart, mal vêtues, rebutantes par l'excès de leur effronterie; & je ne dois pas omettre que les réunions de filles publiques en Egypte, loin d'être un établiffement légal n'y font que tolérées.

Le 9 juin je partis d'*Achmimm*, & paffant fur la rive occidentale du Nil, je repris par terre le chemin de *Frafchout*. Nous fîmes le tour de la ville de *Girgé*, capitale de la Haute-Egypte, & nous arrivâmes à *Rardis*, d'où partant le 10, nous fûmes le même jour à *Farfchout*. Une autre colonie de récolets italiens y était fixée; j'avais pour eux la même recommandation que pour ceux d'*Achmimm*. Après avoir deverfé l'oprobre fur ceux-ci, je me plais à rendre juftice à la conduite honnête & décente de ceux de *Farfchout*. On me confeilla d'abandonner la voie de terre que j'avais adoptée, parce qu'elle était infeftée de brigands en grand nombre m'étant embarqué, nous paffâmes de-

Afrique.

vant *Sahet*. A quelque diſtance au-deſſus ſe préſenta le premier crocodile que j'ai vu en Egypte. Il était immobile au milieu du fleuve ; ſa tête ſeule paraiſſait au-deſſus de l'eau ; un petit village, devant lequel nous nous arrêtâmes, indique, ſous le nom barbare de *Hou*, l'emplacement de la petite *dioſpolis*. De là nous remontâmes juſqu'à *Kaſr Eſſaïad*, village ſur la rive orientale du Nil ; nous vîmes deſcendre une flotille de radeaux formés de vaſes de terre que l'on conduiſait au Caire, nous remîmes à la voile & arrivâmes à *Dendera* dans la ſoirée du 17.

Afrique.

CHAPITRE XVI.

Tentyris.--Haine des Tentyrites pour les Crocodiles. --- Dendera.--- Forêt de Palmiers.--- Charbon qu'on en tire.--- Temple de Dendera. ---Fleur-de-lys.---Village sur le sommet du temple.---Alerte dans le bateau.

TENTYRIS ou *Tentyra* fut autrefois une ville célèbre de l'Egypte ; Isis & Vénus y avaient un temple ; mais ce qui la rendait particulièrement remarquable, était la haine que ses habitans avaient vouée au crocodile & la guerre continuelle qu'ils leur faisaient. Le *Tentyrite* poursuivait dans l'eau le crocodile, l'atteignait, sautait sur son dos, lui passait dans la gueule un bâton sur lequel, comme avec un mors, il l'amenait sur le rivage, où il le mettait à mort. Près des ruines de *Tentyris* est le village de *Dendera*, dont le nom rappelle quelque chose de son antique origine. Une forêt de palmiers & d'arbres fruitiers, dont les anciens ont parlé, existe encore dans ses environs & fournit la plus grande partie du charbon que l'on consomme en Egypte. Un prince Arabe avec la qualité d'*émir* gouverne en souverain à *Dendera* & le pays qui l'environne. J'en

reçus l'accueil le plus gracieux ; il était fort mal logé, & distingué seulement par son turban de ses sujets mal vêtus : mais c'est l'homme le plus sensé que j'ai rencontré en Egypte.

Afrique.

Au milieu des ruines de *Tentyris* s'élevait encore un temple entier & bien conservé : c'est l'un des édifices les plus imposans que l'antiquité ait cherché à marquer du sceau de l'immortalité, que les Egyptiens ont eu constamment en vue dans les ouvrages prodigieux qu'ils ont exécutés. Il fut consacré à *Isis*, adorée en Egypte sous la forme d'une chatte.

Le temple est bâti en carré long & de pierres blanches, tirées des rochers calcaires dont les montagnes voisines sont composées ; la façade a cent trente-deux pieds & quelques pouces de longueur. Au milieu de la corniche, un peu au-dessous du cordon est un globe soutenu par les queues de deux poissons. D'énormes colonnes qui ont vingt-un pieds de circonférence, supportent un grand vestibule. Leurs chapiteaux d'une seule pièce, représentent des espèces de têtes ou de larges faces opposées l'une à l'autre, & placées sur une draperie ; elles sont surmontées d'un bloc en carré, dont les fronteaux qui débordent les figures ont quelques ressemblances avec les panneaux. Le fond du péristyle est de cent quinze pieds trois pouces, & sa

Afrique.

largeur de soixante pieds onze pouces. Les deux côtés de l'édifice ont deux cent cinquante quatre pieds neuf pouces & demi de longueur; enfin le fond a cent dix pieds onze pouces; le sommet du temple est applati, & fermé de très-grandes pierres qui posent d'une colonne à l'autre, ou d'un mur à une colonne, ou sur deux murailles de séparation. Plusieurs de ces masses ont dix-huit pieds de long & six de large.

L'intérieur de l'édifice est divisé en plusieurs salles, dont les murailles sont couvertes d'hiéroglyphes & de figures symboliques. Les murs extérieurs en sont également chargés, & la vie d'un dessinateur suffirait à peine pour en tracer la représentation. Je me suis contenté de faire dessiner les principales de ces figures, dont l'ensemble formait sans doute l'histoire de l'édifice, & celle du temps auquel il a été consacré. Ce sont pour la plupart des représentations fort extraordinaires, qui ne se trouvent pas sur les autres monumens de l'ancienne Egypte, j'y ai vu la fleur de lis.

L'on ne se ferait guère attendu, dit Sonini, à trouver dans un monument de la plus haute antiquité & dans le fond de l'Egypte, une sorte de sceptre surmonté du signe que les rois de France avaient adoptés pour leurs armoiries. La fleur de lis, telle qu'elle a été l'emblême de

Afrique.

la monarchie française, est bien caractérisée par la figure égyptienne. Dans le nombre infini d'hiéroglyphes que j'ai observés en Egypte, je n'ai rencontré ce bâton à fleur de lis qu'une seule fois à *Dendera*, quoique saillant & très-apparent; aucun voyageur n'y avait fait attention; aucun auteur n'a parlé de ce signe égyptien, mais quelque singulier qu'il soit, comme je l'ai observé fort attentivement & à plusieurs reprises, & qu'il a été dessiné sous mes yeux, je puis attester, & la réalité de son existence à *Dendera*, & l'exactitude de la figure 9 de la planche XXXV qui le représente. Toutes les figures représentées dans les planches du voyage de Sonini sont, dit-il, creusées au ciseau, mais sans art & sans proportion, sur les murailles ou sur les colonnes du temple, & elles ont de cinq à six pieds de hauteur.

Le plafond d'une partie du temple est peint à fresque de la couleur resplendissante de bleu d'azur, dont la voûte du firmament brille dans les beaux jours; les figures en relief dont ce fond est parsemé, ont été peintes en beau jaune, & ces peintures au bout de plusieurs milliers d'années, ont encore un éclat dont nos couleurs les plus fraîches n'approchent pas: elles sont encore aussi vives que si elles venaient d'être appliquées.

Les décombres amoncelés derrière le tem-

Afrique.

ple, & le sable qui s'y arrête, ont mis le sol au niveau de la couverture de l'édifice, & l'on y monte aisément par le derrière, quoique la façade soit encore élevée de soixante-dix pieds au dessus du terrein. Les habitans de ce canton profitant de cette disposition, avaient bâti un village sur le sommet, mais lorsque j'étais à *Dendera*, il était abandonné & renversé. Toutes celles des figures du temple qui se sont trouvées à portée sont dégradées, mais les *Fellahs* n'ont pas été les seuls qui se soient attachées à mutiler l'un des plus beaux & des plus intéressans ouvrages de l'antiquité, *l'Emir*, avec lequel j'avais de fréquentes conversations, me parlait avec douleur des désordres commis par les Mameloucks, lorsqu'il avait le malheur de les voir passer dans son petit état. Il vint un jour me faire visite dans mon bateau qui me servait de logement, & pour répondre à ses procédés honnêtes & généreux, je lui présentai un fusil de chasse & une petite provision de poudre à feu; dès qu'il fut de retour chez lui, il m'envoya des moutons & d'autres provisions pour mon voyage.

La veille de notre départ de *Dendera* le 20 juin, & pendant la nuit nous fûmes attaqué par des voleurs, mais une décharge de fusils nous débarrassa bientôt d'une visite trop importune.

CHAPITRE XVII.

Abnoub.--Ballas.--- Neguadé.---Tremblement de terre.--Ismaïn Abou-Ali.---Son portrait.- Projet de rajeunissement. --- Perfidie des moines de Neguadé.--Les adieux de l'auteur à Ismaïn. ---Kous.---Café Mokka.---Incident qui force l'auteur à renoncer au voyage de la mer rouge. --- Jardins de Kous.--- Selamé. --- Ruines de Thèbes à l'orient du Nil. --- Gournai, partie occidentale de la ville de Thèbes.

A quatre ou cinq lieues au midi de *Dendera* & sur le bord oriental du Nil, est *Abnoud*, gros village qui appartenait au *scheick* arabe *Ismain-Abou-Ali.* C'était le commencement de ses domaines. Trois lieues au dessous, & sur la rive opposée, *Ballas* est un village commerçant, à raison de la grande quantité de pots de terre qu'on y fabrique. Leur forme en pointe & incommode est celle des amphores, dans lesquelles les Romains conservaient leur vin. *Neguadé* à l'occident du Nil, à trois lieues de *Ballas*, est un village un peu plus gros que les autres ; sa population n'est presque composée que de cophtes, parmi lesquels il y en a de

Afrique.

catholiques. Ils ont des manufactures de toiles bleues ou rayées. Un évêque cophte y réside. Les catholiques y ont aussi un curé & deux recolets logés somptueusement. Le 24 nous fûmes à *Luxour*, village de la rive orientale, à neuf lieues de *Néguadé* & bâti sur les ruines de *Thèbes*. L'on m'y apprit que le prince Arabe, *Ismaïn Abou-Ali* qui faisait la visite de ses possessions, se trouvait alors campé vis-à-vis *Luxour*, je me hâtais de traverser le fleuve, afin de voir un homme dont la puissance & le crédit étaient en si grande réputation.

C'était un vieillard, petit, très-laid, & tout perclus; je le trouvai sous sa tente enveloppé d'une méchante mandille de laine toute déchirée, & fort sale; mais si son physique était souffrant & désagréable, sa tête était saine, & son esprit montrait beaucoup de vivacité; il écoutait avec attention en même temps qu'il dictait à ses secrétaires; il donnait des ordres, & il rendait des décisions avec une présence d'esprit & une justesse admirables.

Aussitôt qu'il eut fait la lecture de la lettre de Mourat Bey, il se récria sur l'attention de son ami, qui lui envoyait un médecin d'un *savoir extraordinaire*, qui allait enfin le guérir de ses maux, & ils étaient nombreux; mais celui dont il paraissait le plus affecté, était son état de

de faiblesse & d'impuissance, pour des jouissances auxquelles il ne pouvait se décider à renoncer. Cette tâche me fut indiquée comme très-pressante à remplir; le reste serait venu après. Il était aussi dans l'usage de prendre & de fumer du *haschisch*, préparation enivrante du chanvre d'Egypte; mais l'habitude lui faisait desirer de changer de méthode, & il me chargea de lui fournir quelqu'autre ingrédient qui produisit un effet semblable, en exceptant toutefois le vin & les liqueurs, pour lesquels il avait une répugnance invincible. Afrique.

Dès ce moment, j'étais le médecin d'*Ismain*, je ne devais pas songer à le quitter, & je devais le suivre dans son voyage. L'on me servit un grand dîner, pendant lequel je ne manquai ni de spectateurs, ni de flatteurs, & j'avais bien occasion de jouer l'homme important & à protection. Mais je résolus de fuir des fonctions délicates & que je n'étais pas en état de remplir; cherchai dès-lors quelque moyen de détourner de moi le dangereux honneur d'être médecin de cour arabe.

Mais tandis que je me tourmentais l'imagination pour trouver quelqu'expédient; le supérieur de *Neguadé*, qui m'avait reçu chez lui avec les démonstrations de l'amitié, & qui faisait les fonctions de médecin auprès d'*Is-*

Afrique.

main-Abou-Ali, ayant appris l'accueil que j'avais reçu du prince, ſe tourmentait de ſon côté, afin d'ôter à l'arabe toute envie de me garder près de lui. Le prince s'était raproché de *Néguadé*, où j'avais été, d'après ſon conſentement, ſous prétexte du beſoin de quelque repos, mais dans l'eſpérance d'y trouver quelque moyen d'échapper à l'honneur qui me pourſuivait. Le ſupérieur ſe rendit auprès de lui en ſecret, & après avoir commencé par des plaintes ſur une confiance qui paraiſſait s'affoiblir, il ajouta, (ce que j'ai ſu par un Arabe, auquel j'avais rendu quelque ſervice comme médecin.) « Outre que cet étranger » eſt d'un pays où les hommes ſont impies, ap- » prends que tu ſerais bien trompé, ſi en le rete- » nant, tu penſais avoir un médecin; il ne le fut » jamais; c'eſt un ſoldat déguiſé, & la médecine » n'eſt qu'un maſque dont il ſe couvre, afin » d'avoir plus de facilité de viſiter & de mieux » connaître le pays que tu gouvernes avec » tant de gloire & de dignité. Les remèdes » qu'il te donnerait, diſtribués par une main » ignorante, pourraient t'empoiſonner, au lieu » de te guérir. Tu ſais que, ton médecin depuis » dix années, je t'ai ſouvent ſoulagé par mes » médicamens, &c. » Si ce diſcours eut été tenu à un Bey c'était fait de moi, ma mort

eût été certaine. Le moine infâme savait bien à quoi il m'expesait ; mais il devenait officieux, à mon égard, par sa délation même, & je me réjouissais de bon cœur du service qu'il m'avait rendu. J'allai trouver le prince dans sa tente, il me reçut avec distinction, en présence du recolet même, qu'il laissa debout, tandis qu'il me fit asseoir à ses côtés, comme une marque du mépris que lui inspirait un vil délateur ; mais il ne me parla plus de son projet de me faire rester. Je me comportai comme s'il n'en eut jamais été question, & je me bornai à lui demander des marques de protection & de bienveillance, en me facilitant les voyages que je me proposais de faire dans les principaux endroits de la Thébaïde, qui me restaient à visiter ; il fit expédier à l'instant des lettres de recommandation, & il poussa l'attention jusquà donner l'ordre à tous ses préposés de me defrayer à ses dépens dans tous les lieux de sa domination où je me présenterais. Prévoyance généreuse, preuve de la grandeur d'ame de l'Arabe, & de laquelle je ne fis point usage. Nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Afrique.

Je me hâtai de quitter le couvent de *Néguadé*, séjour d'une hypocrisie traitresse, non sans avoir fait sentir au supérieur que l'atrocité de sa conduite m'était connue, & je passai à

Afrique.

Kous, que les habitans du Saïd prononcent *gous*, *l'Apollinis parva* de l'ancienne Egypte, bourg situé à quelque distance de la rive orientale du Nil, à l'opposé, mais à une demi-lieue de *Néguadé*, & où je me proposais d'attendre le départ de la caravane de *Cosséir*.

Cosséir, port sur la mer Rouge est à trois grandes journées de *Kous*. Le chemin qui y conduit se fait à travers le désert. C'est à *Kous* qu'arrivent de Cosséir la plupart des caravanes chargées du café de l'Yémen, quelques-unes vont aussi à *Kenné* & d'autres à *Banoup*; si l'on voulait s'approvisionner de café excellent, c'est dans un de ces trois endroits qu'il fallait le chercher; une fois parvenu au Caire, il cesse d'être pur, des marchands l'y attendent pour le mêler avec du café commun de l'Amérique. A Alexandrie, il éprouve un nouveau mélange, & à Marseille un autre. Ensorte que le prétendu café Mokka que l'on prend en France, n'est souvent que celui des colonies de l'Amérique, mêlé avec un tiers, & rarement avec la moitié du véritable café de l'Yémen. Lorsque j'étais à *Kous*, le café revenait à vingt-un sous la livre; si à ce prix de premier achat, l'on ajoute celui du transport, & des droits au Caire, à Alexandrie, à Marseille, comment était-il possible de

croire que l'on eût à Paris du vrai café Mokka à raiſon de ſix francs la livre. Afrique.

J'avais reçu beaucoup de politeſſes, dans un premier voyage que j'avais fait à *Kous* ſur ſon invitation, d'un riche cophte, nommé *Mallum poctor*; je lui avais manifeſté le déſir de viſiter les côtes de la mer Rouge, & il m'avait offert de me faire conduire avec ſureté; mais je découvris qu'il n'était qu'un traitre comme ceux de ſa nation, & que je me trouvais au milieu de fripons qui s'entendaient pour me rendre leur dupe & leur victime; & les mêmes motifs qui avaient fait échouer mon voyage d'Abiſſinie, au moment de l'entreprendre, me forcèrent à renoncer à celui de la mer Rouge, abandonnant l'argent que j'avais déjà donné, je continuai ma route vers les ruines de l'ancienne Thèbe.

Kous eſt environné d'arbres fruitiers, qui forment des vergers agréables. Le riche *Poctor* m'avait mené dans un jardin qui lui appartenait. Je ne me ſuis trouvé de ma vie ſous un ombrage plus délicieux; l'air était chargé des émanations les plus ſuaves, parmi leſquelles dominait l'odeur exquiſe des fleurs des citronniers qui y étaient très-multipliés. C'était la ſaiſon, au mois de juillet, où les raiſins ſe trouvaient en plus d'abondance; c'eſt le fruit

Afrique.

le plus estimé par les gens aisés. L'on me serv pour la première fois dans un dîner, à *Kous*, du *tahiné*. C'est ainsi que les Egyptiens appellent le marc de l'huile de sésame, auquel on ajoute du miel & du jus de citron. Ce ragoût est fort en vogue, & certes il ne le mérite guère; l'huile de sésame est fort estimée, mais elle est inférieure à celle d'olive. Outre leurs propriétés économiques, le sésame & ses préparations sont encore en usage chez les Egyptiens comme remèdes & comme cosmétiques. Les femmes prétendent que rien n'est plus propre à leur procurer cet embonpoint que toutes recherchent, à leur nettoyer la peau & à lui donner de la fraîcheur & de l'éclat, à entretenir la beauté de leurs cheveux, enfin à augmenter la quantité de leur lait lorsqu'elles deviennent mères.

Nous partîmes de *Kous* le 17 juillet, accompagnés de quatre arabes, & suivîmes le Nil, à cheval, du côté de l'orient. Nous nous arrêtâmes à *Nouzarié*, & arrivâmes bientôt à *Karnak*, misérable village dont les chaumières serviraient à réhausser l'éclat des superbes ruines qui les entourent, s'il y avait dans le monde rien de comparable aux restes de Thèbes, ville célèbre de l'antiquité qui fut chantée par Homère. Une lieue plus loin est *Luxor*, autre

village bâti à l'extrémité méridionale de l'emplacement que cette ville fameuſe occupait de ce côté du fleuve. Il aurait fallu plus de temps que je n'en ai eu & plus de ſûreté qu'il n'en régnait ſur ce ſol couvert de ruines & de brigandages, pour examiner en détail des débris que l'immortalité a arrachés aux chocs des ſiècles & aux fureurs de la barbarie. Il ne ſerait pas moins difficile de peindre les ſenſations que produiſirent en moi la vue d'objets auſſi grands & auſſi majeſtueux. Ce n'était pas une ſimple admiration, mais une extaſe qui ſuſpendait l'uſage de toutes mes facultés. Je demeurai long-temps immobile de raviſſement, & je me ſentis plus d'une fois prêt à me proſterner, en ſigne de reſpect, devant des monumens dont l'élévation paraiſſait au-deſſus du génie & des forces de l'homme.

Afrique.

Des obéliſques, des ſtatues coloſſales, d'autres giganteſques, des avenues formées par des ſphinx, & que l'on ſuit encore, quoique la plupart des ſtatues ſoient mutilées ou cachées ſous les ſables; des portiques d'une élévation prodigieuſe, parmi leſquels il en exiſte un de cent ſoixante-dix pieds de hauteur ſur deux cents de large; des colonnades immenſes, dont les colonnes ont plus de vingt pieds, & quelques-unes juſqu'à trente & un pieds de circonfé-

Afrique.

rence ; des couleurs étonnantes encore par leur éclat ; le granit & le marbre prodigués dans les constructions ; des pierres monstrueuses par leurs dimensions, soutenues par des chapiteaux & formant la couverture de ces magnifiques bâtimens, enfin des milliers de colonnes renversées occupent un terrain d'une vaste étendue.

Que les édifices si vantés de la Grèce & de Rome viennent s'abaisser devant les temples & les palais de la Thèbes d'Egypte ! Ses ruines orgueilleuses sont encore plus imposantes que leurs ornemens fastueux, & ses débris gigantesques sont plus augustes que leur parfaite conservation. La gloire des constructions les plus renommées s'efface devant les prodiges de l'architecture égyptienne ; & pour les peindre dignement, il faudrait le génie de ceux qui les ont conçus & exécutés.

L'Arabe qui commandait à Luxor me reçut fort bien. Nous montâmes à cheval le 18, & nous fîmes, sous son escorte, le tour des ruines de l'ancienne résidence des rois d'Egypte. Ce qu'elle renfermait de superbe & la grandeur de son enceinte, surpassent l'imagination. Mais de nouveaux événemens vinrent m'arracher à des ruines dont je me proposais d'examiner les parties les plus remarquables & de faire pren-

dre des desseins. L'Egypte supérieure allait encore devenir le théâtre d'une guerre entre les Mamelouks. Des Beys du parti vaincu d'Ismaël, avaient trouvé le moyen de gagner la Thébaïde depuis la mer Rouge, & de s'y faire assez de partisans pour causer de l'inquiétude à Mourad-Bey. Celui-ci envoyait une armée. J'étais entre deux bandes de combattans également indisciplinés & intraitables; les tribus d'Arabes réveillaient d'anciennes querelles; les villages se battaient contre les villages; l'étranger était sans appui, parce qu'il n'y avait plus d'autorité; je ne pouvais songer non plus à monter vers les cataractes. Je pris donc, bien malgré moi, le seul parti qui me restât, celui de redescendre le Nil, la férocité des habitans s'adoucissant un peu, ainsi que la couleur bazanée, à mesure que l'on revient vers le nord.

Afrique.

Le *Scheick* arabe de Luxor m'engagea à ne point retarder mon départ; mais je voulais aller encore, sur la rive occidentale, à *Gournei*, afin d'y voir la partie de l'ancienne ville de Thèbes, qui était de ce côté. Ce point de la Thébaïde passait pour le plus difficile à aborder, à cause de la multitude de voleurs qui en formaient la population. Le Scheick m'accompagna jusqu'au bateau qui me porta, le

Afrique.

matin du 29, devant *Gournei*, à l'oueft du Nil. J'étais à cent trente-cinq ou à cent quarante lieues du Caire, lorfque je ceffai de marcher vers le fud. La partie occidentale de la ville antique de Thèbes ne le cède pas en magnificence à celle qui en était féparée par le Nil, mais les monumens y font moins bien confervés, & les débris y font entaffés dans le plus grand défordre. Quelques morceaux fubfiftent encore, comme des témoins inébranlables de l'étonnante folidité des édifices qui y furent élevés. L'on y voit encore des pans de murs d'un ancien temple tout chargés d'hiéroglyphes; un fuperbe portique, des ftatues coloffales parmi lefquelles l'on diftingue des fragmens de la ftatue de Memnon qui rendait des fons au lever du foleil, & qui paffait dans l'antiquité pour une merveille. Ce ne fut qu'avec précipitation que je pus jeter des regards d'admiration fur ces importans débris, dont je n'aperçus la plus grande partie que de loin. J'y fis pourtant une affez ample collection de fragmens d'antiquités que j'achetai des *Fellahs*; j'aurais bien défiré de vifiter des grottes fpacieufes taillées dans le roc, à une lieue à l'oueft de Gournei, tombeaux des anciens monarques de Thèbes; mais je ne trouvai perfonne qui confentît à m'y conduire.

S'il n'était pas prudent de voyager à *Gournei*, il n'était pas aisé d'en sortir. Ses habitans étaient en guerre avec ceux du village de *Kamoulé*, village à moitié de chemin de *Neguadé*, où je devais aller : ils y avaient massacré un homme depuis peu. Le *Scheick* arabe lui-même craignit d'entreprendre de nous conduire à *Neguadé*; enfin un homme se présenta, & se chargea de nous diriger. Il nous fit quitter la plaine, afin d'éviter le voisinage de *Kamoulé*, & dans six heures de marche, nous arrivâmes à *Neguadé*, d'où nous passâmes à *Kous*.

Afrique.

Afrique.

CHAPITRE XVIII.

De quelques particularités relatives à la haute Egypte sur le sol, les plantes, les animaux, les hommes, les maladies & les moines.

Il n'y a point de pays dans le monde où la terre soit plus productive qu'en Egypte. Des auteurs anciens & modernes ont porté son rapport en froment jusqu'à trois cents pour un, d'autres seulement à dix pour un. Les uns ont été au-delà, les autres sont restés au-dessous de la réalité. J'ai pris & comparé, à cet égard, dit Sonini, les renseignemens les plus précis; il en résulte, qu'année commune, la récolte du blé rapporte vingt-cinq à trente pour un, c'est-à-dire, que chaque mesure semée donne une récolte de vingt-cinq à trente mesures. Dans les années extraordinaires que les circonstances favorisent, le terre ensemencée en blé donne un produit de cinquante pour un.

Cette fertilité incomparable est encore plus brillante au midi qu'au nord de l'Egypte. La Thébaïde qui tient à la zône torride semblait par l'ardeur du soleil dont elle est échauffée,

Afrique.

par les maſſes de rochers qui l'enferment & qui y repouſſent & concentrent la chaleur, par l'élévation de ſon terrein, plus difficile à inonder, devoir être étrangère à la verdure & à la richeſſe des moiſſons : elle eſt néanmoins d'une bien plus grande fécondité que le ſol humide du Delta. Ses produits en tous genres ſont plus ſurprenans. Les arbres fruitiers l'ombragent en plus grand nombre & forment, en quelque ſorte, des forêts peu épaiſſes, qui y entretiennent la fraîcheur & à l'ombre deſquelles on peut également ſe repoſer en voyageant.

Le palmier à éventail, ou *doum ſaïdi*, y eſt une propriété productive & une eſpèce particulière à la Haute-Egypte. Plus agreſte que le dattier, & n'aimant pas à être ſi rapproché des habitations, il ſe plaît davantage dans les campagnes qu'il ombrage & qu'il embellit ; ſes fruits ſont un des moyens de ſubſiſtance pour la portion miſérable de ſes habitans.

Sur les plaines ſèches & preſque ſtériles de ces mêmes parties de l'Egypte ſupérieure, croît communément l'acacia véritable, celui qui produit la gomme arabique. Son port rabougri, ſes feuilles rares & étroites, lui donnent l'aſpect de nos arbres pendant l'hiver; mais ſous cet aſpect approchant de la mort, il laiſſe échapper

Afrique. de ſon tronc & de ſes branches, ſeulement dans la haute Egypte, cette ſubſtance utile à la formation de laquelle une grande chaleur eſt néceſſaire. En effet, quoique l'Acacia réuſſiſſe dans d'autres parties plus ſeptentrionales de l'Egypte, il n'y produit point de gomme. Dans la Thebaïde au contraire, où la température eſt brûlante, je l'ai vu entièrement couvert, dit Sonini, des larmes figées & durcies de ce feu mucilagineux. Entre des mains plus habiles, que celles des cultivateurs Egyptiens, l'Acacia peut devenir un moyen puiſſant de rendre à la culture les terrains de la haute Egypte, que la ſtérilité à envahis, & dont le ſol, propre à la végétation, eſt recouvert par des couches d'un ſable uſurpateur. Des forêts d'Acaçia rappelleraient bientôt la végétation & les hommes ſur un ſol que diverſes circonſtances ſemblaient avoir voué pour toujours à une aride dépopulation.

Les paſtèques ou melons d'eau, d'un uſage ſi général & ſi fréquent en Egypte, y ſont une des cultures les plus ſuivies & les plus abondantes dans la partie ſupérieure, & ils y ſont beaucoup meilleurs que dans la partie inférieure, & même qu'au Caire. On les plante dans le ſable, ſur le bord du fleuve, & c'eſt dans cette ſituation, où une chaleur

Afrique

brûlante s'unit à la fraîcheur de l'eau dont les tiges sont arrosées, que ces fruits acquièrent la pulpe fraîche & parfumée, qui sous un un ciel de feu, les fait rechercher comme un aliment aussi sain qu'agréable.

On peut dire en général, en comparant la fertilité des terrains qu'arrose le Nil, que nulle part la végétation n'a plus de force & d'activité que sur le sol de la Haute-Egypte.

ANIMAUX.

Au dessus du Caire, on ne voit plus les mêmes béliers ni les mêmes brebis, que dans la Basse-Egypte : la race en est plus forte & plus grande. Les chèvres ne sont pas non plus les mêmes dans la longueur de l'Egypte. Au nord la chèvre à poil raz, la *chèvre mambrine* est la seule que les Egyptiens nourrissent; les chèvres du Saïd ont le poil long, bien fourni & presque aussi doux que la soie. Ce dernier caractère & quelques autres rapports de forme les rapprochent beaucoup de la chèvre à poil soyeux d'Angora.

Les Cophtes observent aussi bien que les Musulmans l'abstinence de la chair du cochon : il n'est rien de plus rare que cet animal dans le Saïd, où il n'y a point, comme dans les villes de l'Egypte-inferieure, de Grecs qui se permettent d'en élever clandestinement, ni d'autres

Afrique.

européens que sept à huit missionnaires épars. Les moines de *Neguadé* en nourrissaient un que les stupides Egyptiens prenaient pour une bête fort curieuse.

Les crocodiles relégués dans la partie la plus méridionale de l'Egypte y sont fort nombreux, très-agiles dans l'eau, quoique ne montant jamais contre les barques, dans lesquelles, quelque peu élevées qu'elles soient, on est en sûreté contre leurs attaques, ils n'avancent que lentement à terre, & à moins que leur couleur de limon & la couche de boue dont ils se couvrent en marchant sur les bords vaseux du Nil, ne les déguise assez, pour qu'on ne les aperçoive pas, & pour être surpris, ils sont peu dangereux hors de l'élément dans lequel ils ont plus de force & plus de liberté. C'est sur les rives fangeuses du Nil qu'ils déposent leurs œufs; c'est là aussi qu'ils s'accouplent. La femelle qui, dans l'accouplement, est renversée sur le dos a beaucoup de peine à se relever; l'on dit même qu'elle ne peut changer sa situation ni se retourner sans le secours du mâle. Croira-t-on que dans la Haute-Egypte, dit Sonini, il se trouve des hommes qui, entraînés par l'excès d'une dépravation & d'une brutalité sans exemple, profitent de cette position forcée de la femelle du crocodile, mettent en fuite le mâle, & le remplacent

dans

Afrique.

dans de monstrueux ébats. Le crocodile est très-fécond. L'on m'apporta à *Kous* dit Sonini, sept jeunes crocodiles, sortis des œufs depuis deux jours & pris d'une ponte de cinquante; ils avaient onze pouces de longueur, & déjà des dents fort aigues. Sa taille est déméfurée; j'ai vu, dit-il, à l'hospice de *Neguadé*, la dépouille d'un crocodile de trente pieds de long sur quatre de large, & l'on m'a assuré qu'il s'en trouvait dans le Nil, qui avait jusqu'à cinquante pieds de longueur.

L'hyène en arabe, *dabba* est commune dans les montagnes & les bois de la Haute-Egypte. Elle ne s'associe pas comme le *jackal*; ses courses sont également nocturnes: aussi carnacière, mais plus hardie que l'ignoble jackal, parce qu'elle a plus de force, elle ne craint pas de se jetter quelque fois sur les hommes. Les antres des montagnes hautes & tranchées, qui bordent le Nil à l'orient & à l'occident, offrent des repaires inaccessibles, & propres seulement aux animaux voraces; mais l'hyène est presque la seule entre les quadrupèdes de proie qui habite ces horribles solitudes.

Les quadrupèdes à peau tigrée n'y paroissent pas souvent, & le lion, en arabe, *sabbé*, dont l'espèce diminue par-tout, est aussi très-rare dans le voisinage de l'Egypte. Ces animaux ne

Afrique.
sont pas les seuls dont la race se soit éclaircie successivement.

Les hyppopotames, si communs anciennement dans la partie du Nil qui baigne l'Egypte, & regardés comme le simbole de Tiphon, loin de venir aujourd'hui jusqu'à la hauteur du vieux Caire, ne descendent pas même au dessous des cataractes du Nil, & ont fini par ne plus reparaître en Egypte; au point que le nom paraît s'en être perdu avec la race. Les habitans du Saïd semblent même n'en avoir pas d'idée, la dernière époque de leur apparition est de 1658. Cet éloignement presque subit, ne peut avoir pour cause, ni le plus grand nombre d'hommes, ni l'industrie plus active des habitans, car personne n'ignore que ce pays fut jadis plus peuplé & incomparablement mieux habité qu'il ne l'est de nos jours. En y réfléchissant, dit Sonini, je n'ai aperçu, dans l'abandon que les hyppopotames ont fait de la partie du Nil dont l'Egypte est arrosée, que l'effet tout naturel de l'usage des armes à feu, usage généralement répandu dans ce pays depuis un certain nombre d'années. Il n'y avait point de village un peu considérable dont le commandant n'eut deux ou trois petites pièces de campagne, que l'on tirait sans motif, plusieurs fois le jour. Des armées ou plutôt des bandes de Mamelouks, étaient pres-

que continuellement en campagne; le fleuve se couvrait souvent de flotilles de leurs bateaux armés en guerre, ils traînaient à leur suite une petite artillerie qui leur eût été inutile, s'ils ne l'eussent fait jouer à chaque instant, pour le seul plaisir de faire du bruit. Un pareil fracas, des explosions fréquentes, auront suffi pour écarter au lion des animaux que les voyageurs s'accordent à représenter, généralement parlant, comme fort timides, & pour les réléguer en Abissinie, où l'on ne connaît pas ces machines bruyantes. L'ours a totalement disparu de l'Egypte, si toutes fois il y en a jamais eu; l'antiquité dit qu'il était en vénération à *Paprémis* où il avait sa sépulture, mais Hérodote dit que cet animal est rare en Egypte, Pline qu'il n'y en a point, & sans des témoignages anciens & positifs, on pourait penser que les voyageurs ont pu prendre de loin des hyènes pour des ours. Sonini, d'après la nature du pays, & celle de l'animal, pense qu'il n'a jamais existé d'ours en Egypte. La connaissance de la véritable position de *Paprémis* ne dissiperait pas mes doutes, dit-il, s'il pouvait m'en rester, car en supposant qu'elle ne fut point éloignée du nonce nitriotique ou du désert de saint Macaire, ainsi que M. Paw le conjecture, la même difficulté subsiste toujours. En effet dans le nombre des animaux que j'ai

Afrique.

rencontré dans ce désert, l'ours ne s'est point présenté à mes regards. Les Bédouins habitués à fréquenter cette partie des solitudes de la Lybie, m'ont assuré qu'ils n'avaient jamais vu cet animal, & les moines Cophtes, m'ont confirmé, sur ce point, le témoignage des Bédouins. Il faut pourtant convenir, ajoute-t-il, qu'une foule d'autorités ne laisse guère de doute sur l'existance des ours en Afrique.

Des campagnes qu'enrichissent les plus belles moissons ne peuvent manquer d'attirer les oiseaux granivores; les pigeons, les tourtelles, les moineaux sont fort abondants dans l'Egypte supérieure; l'alouette huppée, fixée sur cette terre féconde, ne l'abandonne jamais malgré la chaleur qui paraît l'incommoder. Une multitude d'insectes aîlés y sert en même temps de pâture aux hirondelles, qui ne quittent pas non plus un climat aussi favorable à leurs habitudes & à leur subsistance.

Les insectes qui y sont les plus nombreux & les plus incommodes sont les mouches; les hommes & les animaux en sont cruellement tourmentés. Les habitations sont remplies d'une énorme quantité de punaises dont les morsures sont cruelles. Cependant les Egyptiens, couverts de ces vilains insectes, dorment profondément: leur peau dure & épaisse, les rend

insensibles. Un insecte plus dégoûtant encore, dit Sonini, nous dévora pendant tout le cours de notre voyage dans la Haute-Egypte. Les habitans, ceux même les plus aisés & qui paraissent les plus propres, ont, malgré les bains & les fréquentes ablutions religieuses, le corps couvert de poux : le Bey, le *Caschef* n'en sont pas exempts. Lorsqu'ils se sentent mordus par quelqu'un de ces insectes, ils le saisissent délicatement, & le posent sans lui faire de mal, sur le sopha même, où il ne tarde pas à monter sur une autre personne. Quand mes compagnons s'occupaient à s'en débarrasser, ils appeloient plaisamment leur recherche, *faire l'exercice à la turque*.

Afrique.

Les scorpions, y deviennent fort grands, l'on m'a assuré, dit Sonini, que leur piqûre occasionnait de vives douleurs, des défaillances, des convulsions & quelquefois la mort. Un soir, à *Tahta* sur la terasse d'une maison voisine de celle que j'habitais, j'entendis des cris lamentables, qui se prolongèrent pendant plus d'une heure. J'appris que la douleur les arrachait à une femme qui venait d'être piquée par un scorpion. Il s'agissait d'une femme, & cela suffisait pour que je ne pusse obtenir d'autres détails sur les suites de cette piqûre.

Afrique.

HOMMES.

Il n'eſt guère poſſible de tracer les habitudes d'un peuple avili, & dont la barbarie s'eſt emparée, ſans que les idées ſi déshonorantes pour l'humanité de crimes & de brigandages, ne viennent ſe mêler au tableau, & en occuper la plus grande partie. Les vices des Egyptiens actuels ont déjà été plus d'une fois mis en ſcène dans cet ouvrage; il ſuffira d'ajouter que les hommes de la Thébaide, plus groſſiers encore que ceux de l'Egypte inférieure, préſentent un enſemble plus odieux. Je parlerai de quelques coutumes particulières à cette contrée.

A meſure que l'on remonte le Nil, c'eſt-à-dire, que l'on avance vers la ligne équinoxiale, la peau des hommes ſe colore; ou plutôt ſe rembrunit. Dans les cantons les plus méridionaux, les femmes égyptiennes ont le teint baſané & la peau epaiſſe. A l'exception des femmes étrangères ou riches qui ont vécu au Caire, & qui ont conſervé les habillemens de la ville, toutes n'ont d'autre vêtement qu'une ample & longue chemiſe ou tunique de toile bleue à manches d'une largeur extraordinaire, à grandes ouvertures ſur les côtés, & telle qu'en portent les femmes à Roſette. Cette méthode de s'habiller à demi, & de manière à ce que l'air [illegible] le

Afrique.

ſur le corps même, & en rafraîchiſſe toutes les parties, eſt très-convenable dans un pays où des habits ſerrés ou épais rendraient la chaleur inſupportable. Mais les moines européens ont trouvé de l'indécence dans un coſtume qui n'en faiſait ſoupçonner à perſonne, & ils ont forcé les femmes catholiques, à quitter leur robe large & aiſée pour ſe ſerrer dans une chemiſe étroite & chaude; comme ſi une pareille défenſe n'eût pas été plutôt une véritable indiſcrétion, dans un pays où le ſeul nom de chrétien eſt un crime, & où toute diſtinction qui pouvait le rappeler, devenait un motif de perſécution.

Ils ont auſſi interdit l'opération, qu'en donnant aux filles égyptiennes une excroiſſance ſurabondante, la nature a rendu néceſſaire. Il ſuffiſait que le retranchement de cette partie, pour le moins inutile, eût quelque rapport à la circonciſion, pour que la ſtupidité monacale y aperçut une pratique du judaïſme ou du mahométiſme, & lança contre elle les foudres de l'égliſe.

Les femmes de la Thébaïde qui ont embraſſé la religion catholique, ſont encore diſtinguées des mahométanes par la privation d'une parure généralement adoptée dans ces cantons. Cette mode que les moines ont auſſi fait rejetter, & dont on ne doit pas leur ſavoir mauvais gré,

Afrique.

consiste à porter aux narines percées un ou plusieurs anneaux d'or ou d'argent qui ne laissent pas de charger l'aile du nez, & de faire un effet assez déplaisant. Mais ils ne se sont point inquiétés de détruire chez leurs prosélytes, les usages mis en vogue par les sectateurs de Mahomet. Un voile épais couvre aussi le visage des femmes catholiques, & elles sont comme les Turques, séparées & recluses dans leurs maisons. J'ai été quelquefois conduit, en ma qualité de médecin, dit Sonini, au milieu de réunions de ces femmes, par un prêtre de leur nation ou par un moine européen : elles ne parlaient qu'au travers d'un masque; pour toucher le pouls, on me présentait un pognet & une main bien enveloppés, & l'on ne laissait que la place pour appliquer mes doigts sur l'artère. S'agissait-il de saigner? l'on prétendait ne me laisser voir que le pli du bras, & j'étais obligé de me fâcher pour que l'avant-bras fût libre.

Il n'est pas ordinaire de rencontrer la jalousie sans amour. Les femmes de la haute Egypte, qui n'aiment ni ne sont aimées, sont néanmoins quelquefois atteintes d'une fureur jalouse, lorsqu'elles s'aperçoivent que leurs maris ont quelque prédilection pour d'autres femmes, prédilection assez commune, & pour

Afrique.

laquelle le physique est tout, & le cœur jamais rien. L'on voit journellement des exemples cruels de leur vengeance. Leurs coups sont médités dans le silence, & elles savourent froidement & à longs traits, l'affreux plaisir d'arracher lentement la vie à un malheureux. Elles trouvent en elles-mêmes le poison qui convient à leurs vues. L'évacuation périodique dont la nature s'est servie pour leur conserver l'existence & la santé, devient pour elles un moyen de faire périr les autres; mêlée avec quelque aliment, une portion de cette évacuation, est un poison qui jète bientôt celui qui l'avale dans la langueur & dans la comsomption, & le conduit au tombeau. Les femmes observent, dit-on, de préparer ces horribles repas, à certaines phases de la lune, pendant lesquelles, ils doivent, selon elles, produire des effets plus assurés; ce venin en a de terribles. Les symptômes sont à-peu-près les mêmes que dans le scorbut. Le corps se dessèche; tous les membres sont d'une faiblesse excessive; les gencives tombent en pourriture; les dents s'ébranlent, la barbe & les cheveux disparaissent. Enfin, après avoir traîné une vie languissante & douloureuse pendant une année, & quelquefois davantage, la malheureuse victime expire au milieu des souffrances. On ne connaît point

Afrique.

de remède contre tant de maux; on prétend même que rien n'est capable de les soulager.

MALADIES.

J'ai observé, dit Sonini, qu'il n'était pas aisé de purger les robustes habitans de l'Egypte. Leur estomac, habitué à digérer du pain mal-cuit, des végétaux âcres & crus, & d'autres nourritures grossières & mal saines, n'est point ému par les remèdes purgatifs. J'ai vu que huit grains de fort bon tartre émétique ne produisit d'autre effet que quelque légères nausées. Il m'est arrivé de donner quelquefois en tremblant des médecines, qui ne faisaient pas plus d'impressions aux malades, que s'ils eussent bu un verre d'eau. Les moines de la propagande qui ne se maintenaient dans ces contrés, que par l'exercice de la médecine, employaient avec succès, pour les hommes un purgatif dont ils auraient pu user pour les chevaux, & qu'ils composaient avec l'aloès, la coloquinte, & la gomme gutte. Ils en formaient des pilules, dont ils faisaient avaler une dragme.

Les feuilles du séne, plante indigène à l'extrémité méridionale de l'Egypte, s'y donnent à grande dose, sans inconvénient & presque sans effet. Peut-être le séne frais n'a-t-il pas la même vertu purgative, que lorsqu'il est desséché.

Les fièvres intermittentes ſont peu communes en Egypte. Quand elles ſe manifeſtent, ce n'eſt pour l'ordinaire, que pendant cinq ou ſix jours, au bout deſquels elles ceſſent, ſi non elles deviennent fièvres malignes. Le nom arabe de la fièvre eſt *chone*. Les mauvais alimens dont la plupart des habitans ſe nouriſſent, engendrent une grande quantité de vers dans les inteſtins; les Egyptiens du Saïd les appellent *feïſouſé*. Il eſt peu d'hommes qui dans la même contrée ne ſoient ſujets aux hémorrhoïdes; quand elles ſont gonflées & douloureuſes, on les fait ouvrir avec un raſoir. Ce ſont les barbiers qui ſe chargent de cette opération.

Afrique.

Les maladies vénériennes ſont très-communes en Egypte, elles ſe ſont propagées juſques dans les cantons les plus reculés. Les médecins y en diſtinguent de pluſieurs eſpèces, ſuivant la différence des ſymptômes, & ils leur donnent des noms bizarres, dont l'explication n'eſt pas facile à donner. La dénomination générique eſt *ambareck*, (la bénite.) Tantôt c'eſt le *mal des chèvres*; tantôt le *mal des chameaux*. Cette dernière eſpece eſt regardée comme la plus dangereuſe, & la plus difficile à guérir. Rien de moins compliqué que le traitement de ces maladies, il conſiſte, pour l'ordinaire, à manger beaucoup de viande, à boire force eau-

Afrique.

de-vie, & à se frotter d'huile & de soufre. D'autres mettent en usage une méthode aussi simple mais plus dégoûtante; c'est de boire l'eau dans laquelle les femmes se lavent après leurs couches. Les moines les guérissaient fort bien; ils n'employaient pas le mercure dans le traitement, mais seulement des sudorifiques; & loin de mettre les malades au régime, ils leur recommandaient au contraire de prendre beaucoup d'alimens. Au Caire & dans les autres villes de la Basse-Egypte, le traitement a quelque chose de plus méthodique: l'on prend pendant quarante jours de la décoction de salsepareille; le régime consiste à ne manger pendant le même espace de temps que du pain sans levain & du miel. Après cela, on doit boire beaucoup d'eau-de-vie. Les Arabes ont une méthode de guérison qui leur est particulière; ils font un trou dans le sable, & ils s'y enfoncent jusqu'au cou: ils demeurent ainsi sans manger, exposés à la plus grande chaleur pendant la journée entière; le soir seulement ils prennent un peu de nourriture: ils répètent ces brûlantes stations pendant vingt ou trente jours de suite.

MOINES.

Le nom de *francs* sous lequel on désigne en

Afrique.

orient tous les européens, de quelque pays qu'ils soient, honoré chez les Turcs, méprisé dans les villes de l'Egypte inférieure, était en horreur parmi les habitans du Saïd. Cet aversion est l'ouvrage des Cophtes, en plus grand nombre dans cette contrée que dans les parties plus septentrionales. Ils souffraient impatiemment que quelques missionnaires vinssent exprès d'Italie pour prêcher contr'eux, les traiter ouvertement d'hérétiques & de *chiens*, & les damner sans miséricorde.

Une pareille intolérance, ces pieuses injures, étaient extrêmement préjudiciables au commerce & à l'acroissement des connaissances : en effet, des moyens de cette nature interceptaient des communications déjà si embarrassées, & fermaient le passage aux Européens qui n'étaient pas missionnaires ; car comme le peuple n'était pas doué d'assez de discernement pour les distinguer de tout autre européen, il s'imaginait que nous n'allions en Egypte que pour outrager les Cophtes, & les représenter sous les couleurs les plus défavorables. Nombreux, puisqu'ils constituent la véritable race Egyptienne, & puissans à raison de la confiance des grands, dont ils régissaient les affaires, ces aborigènes, si différens de leurs ancêtres, se servaient à leur tour de leur crédit pour

Afrique.

faire confidérer tous les *Francs* comme des hommes dangereux & méprifables : de-là naiffaient en plus grande partie les obftacles, que le voyageur en Egypte avait fans ceffe à vaincre : en forte que ces établiffemens de miffionnaires devenaient nuifibles aux progrès des fciences, en fermant les voies aux hommes courageux qui fe dévouaient à travers les dangers, à l'accroiffement des connaiffances humaines, & auxquels du refte les moines n'étaient d'aucun fecours.

Aviliffant le nom de *Francs* par une vie orgueilleufement mendiante, & onéreufe au petit nombre d'Egyptiens catholiques, ils ne fe foutenaient dans ces contrées que par l'exercice de la médecine. Leur plus grand foin était d'éloigner d'eux leurs concitoyens dont ils redoutaient les regards, & ils ne négligeaient rien pour s'en défaire. Il n'eft point de voyageur européen, qui n'ait eu à fe plaindre de ces hypocrites, que l'éloignement & leur habitude du pays rendaient plus à craindre.

CHAPITRE XIX.

Kenné.---Koft. --- Sahet.---Belliané. --- Girgé. --- Moines Italiens. --- Menshié. --- Souhaje. --- Tahta.---Kau-el-Kebir. --- Famich. ---Combat entre les Arabes.---Aboutigé.---Courtisanes.--- Manfelout.--Aga Turc.---Prêtres Musulmans. Miniet.---Bebé.--Rihadaïr.--Ettin.---Coup-d'œil sur l'expédition de l'Egypte par les Français. --- Boulac. --- Rosette. --- Départ d'Alexandrie.

Je partis le soir même de *Kous* pour *Kenné*, où j'arrivai dans la nuit du 23 juillet. *Kenné*, bourg assez peu considérable, est de même que *Kous* à l'orient, mais plus loin du Nil, & l'un des rendez-vous des caravanes qui vont à *Cosseir* : son nom n'a pas changé. Les anciens l'appelaient *Cenac & Cænopolis* ; un canal par lequel les eaux du Nil communiquaient avec celles du golfe arabique, en avait fait une ville très-commerçante. Il ne reste aucun vestige de ce canal ; il ne reste plus de son ancienne industrie, qu'une misérable fabrique de poterie.

Entre *Kous* & *Kenné*, l'on rencontre *Koft*, village bâti dans les terres, près l'emplacement

Afrique.

de l'ancienne ville de *Cophtos*, que le commerce de la mer rouge rendait auſſi très-floriſſante. Pluſieurs auteurs y font aboutir le canal de la mer rouge, comblé de nos jours, tandis que d'autres le placent près de Kenné; ce dernier endroit eſt à l'oppoſite de *Dendera*.

Continuant à deſcendre le Nil, dont les eaux s'épaiſiſſaient & ſe gonflaient tous les jours; nous nous arrêtâmes, le 25, à *Heiſhie*, village du bord occidental du fleuve; de-là nous allâmes à Kellé, autre village du même côté, & nous gagnâmes à une demi-lieue de là *Sahet*, port de *Baſſoura* & de *Farſchout*. Ayant appris les troubles qui déſolaient ce canton, & que nous ne pouvions reſter davant *Saher* ſans être expoſés a y être maſſacrés; je renvoyai dire au *Scheick el-Belled* que j'étais un *Caſchef*, & que je lui ordonnais de veiller à ma ſûreté de laquelle il répondait. Il vint paſſer la nuit entière près de mon bateau; mais je partis à la pointe du jour, de peur que l'on ne découvrit que le prétendu *Caſchef* n'avait pas de barbe. Le 27, nous fûmes paſſer la nuit à *Bellianė*, village conſidérable à l'occident du Nil, & nous nous rendîmes le 28 à *Girgé*. Il y avait encore un hoſpice de moines de la propagande, pour leſquels j'avais auſſi une lettre du Caire; j'y fus, & j'en ſortis bien réſolu

de

de ne jamais rentrer dans aucun de ces séjours de la sottise & de l'impertinence.

Afrique.

Après le Caire, la ville de Girgé, qui en est éloignée de cent lieues, bâtie le long du Nil, est la plus grande de l'Egypte, elle est la capitale du Saïd. Un bey y résidait; les Cophtes y avaient un évêque; sa construction est moderne & irrégulière, & l'étranger n'y trouve rien qui mérite de l'arrêter.

Nous en partîmes le 29 au matin; le vent du nord qui soufflait depuis deux jours avec une impétuosité constante, soulevait des vagues étonnantes, & que je ne me serais pas attendu à rencontrer sur un fleuve; nous eûmes beaucoup de peine à arriver à *Menshié*, bourg dont les marchés sont toujours bien garnis, parce que les bateaux qui remontent de l'Egypte, ont coutume d'y faire leurs provisions: c'est l'ancienne *Ptolemaïs Hermii*. Le 30 j'arrivai à *Souhaje*, & le 31 à Tahta: y ayant trouvé une barque chargée en blé pour l'approvisionnement du Caire, j'en partis le 6 août.

A deux lieues environ de *Tahta*, à l'orient du Nil, le village de *Kan-el-Ebir* (*Kan* le grand pour le distinguer d'un autre plus petit à l'opposite), offre à la vue & aux regrets des voyageurs, les restes d'une colonnade antique, bien conservée: c'est l'ancienne ville d'*Anta-*

Afrique.

copolis (ville d'Antée), & selon d'autres *Diospolis minor* (la petite Diospolis). On voit de grands débris d'une jetée, qui font présumer avec beaucoup de vraisemblance, qu'anciennement il y avait, en cet endroit, un pont sur le Nil.

A la hauteur de *Tomich*, nous fûmes les témoins d'un combat qui eut lieu entre deux partis d'Arabes, à quelque distance du Nil : quoique le feu de la mousqueterie durât assez long-temps, il ne fut pas meurtrier. Nous vîmes un village en feu, qu'on appelait *Koumel-Arabi*, nous nous arrêtâmes à *Aboutigé*.

Dans un café où je passai une partie de la journée, nous eûmes, selon l'usage, des poètes & des danseuses, dévouées en même temps au culte de Vénus ; elles forment une corporation sous la surveillance d'un officier de la police, auquel chacune d'elles est obligée de payer dix medins tous les vendredis. Cet homme dont le nom arabe répond à celui de *commandant des prostituées*, exerce sur ces femmes une autorité absolue ; il les protège ou les punit, selon les circonstances. Quoique celles que je vis à *Aboutigé* ne fussent pas laides, elles inspiraient le dégoût par les maux dont elles étaient rongées, & dont quelques-unes portaient des traces jusques sur le visage.

D'Aboutigé je fus à *Siaut*, entre ces deux endroits l'on rencontre un canal que le Nil remplissait déjà de ses eaux, & de *Siout*, je me rendis le 11 août à *Manfelout*. Un aga turc nommé *Omar-aga*, représentant la vaine autorité du pacha du Caire y résidait; une maladie de langueur l'accablait, il voulut m'avoir pour médecin; il n'en manquait pourtant pas, & ce n'était pas assez pour lui de consulter tous les charlatans de l'Egypte; il avait encore toute la journée à ses côtés des prêtres qui lisaient des chapitres de l'alcoran, ou qui récitaient des prières; il me prenait souvent envie de rire, en voyant l'étonnement qu'ils manifestaient en me regardant; leurs regards me suivaient, & restaient invariablement fixés sur moi: toutes mes démarches, tous mes mouvemens, leur paraissaient extrêmement étranges; & ils ne pouvaient concevoir que je dusse agir de la même manière que les vrais croyans. « Voyez » se disaient-ils entr'eux, comme il marche, » comme il remue les mains, comme il mange, » &c. &c. Oh, qu'il est plaisant! »

Afrique.

Un bateau chargé de blé & de buffles partait pour le Caire: je m'embarquai dans ce bâtiment le 27 août. Il prit terre à *Miniet*. Au-dessous de *Miniet*, en continuant le 31 à descendre le Nil, le fleuve commençait à répan-

Afrique

dre ses eaux protectrices de la fertilité. Les canaux se remplissaient successivement ; la partie de l'Egypte où je me trouvais, est alors le plus beau pays de la nature, celui où l'œil embrasse les sites les plus pittoresques, & les contrastes les plus piquans. Nous passâmes devant *Feshné*, bourg de la rive occidentale. Le premier septembre, un calme nous retint devant *Bebé*; nous laissâmes *Benisouet* sans nous y arrêter : ici les eaux du Nil s'étendaient au loin, & formaient une grande nappe d'eau, au-dessus de laquelle des habitations & des pièces de terrain en culture paraissaient surnager. Nous passâmes devant *Bousch* & *Meimoum*. *Niha* fut notre dernière station avant que d'arriver au Caire. L'inondation allait à l'occident jusqu'au pied de la très-grande pyramide que l'on aperçoit à quelques lieues de *Riha*; le 4 nous nous arrêtâmes le soir à une demi-lieue du vieux Caire, devant un monastère cophte, nommé *Deïr-ettin* (monastère des figues). C'est-là que les bateaux qui descendent du Saïd, se débarrassent des passagers & du bétail, pour ne paraître dans les ports du Caire qu'avec leur seul chargement.

Sonini termine son voyage en énonçant son opinion sur l'expédition des Français en Egypte, & sur le projet d'en faire une colonie

françaiſe, motivée ſur ſa proximité de la métropole, la fécondité de ſon territoire, la facilité de ſa culture, ſa poſition unique qui la rend l'entrepôt du commerce des nations les plus riches, ſon voiſinage des contrées les plus fécondes en productions précieuſes, enfin des moyens prompts de communication, ſon opinion eſt affirmative. Je regarde, dit-il, ce projet comme une penſée ſublime, comme une conception heureuſe, & ſon exécution comme un de ces actes rares qui illuſtrent les nations, & qui portent en ſoi le caractère impoſant de l'immortalité. Afrique.

Une chaleur exceſſive, particulièrement dans la partie la plus méridionale de l'Egypte, les ouragans du ſud, roulant des nuages de pouſſière & de flamme, paraîtront peut-être des inconvéniens aſſez graves pour détourner d'eux l'envie d'habiter la nouvelle colonie; mais des nuits fraîches ſoulagent de la brûlante température des jours, & les coups de vent du midi qui ne ſont pas à la vérité ſans dangers, ne s'élèvent que rarement. Il n'eſt point d'anciennes colonies qui ne préſentent de plus grands déſagrémens; mais il n'en eſt point qui réuniſſe des avantages plus nombreux; le climat n'y eſt point mal ſain; avec quelques précautions l'on a l'eſpoir d'y paſſer une longue vie, qui

Afrique.

pourrait être exempte de maladies, si les maux d'yeux n'y paraissaient pour ainsi dire inévitables.

Dans la Basse-Egypte, la température a moins d'âpreté; des pluies, des eaux répandues en plus grande abondance, y entretiennent plus de fraîcheur sur des plaines immenses & humides, que des montagnes arides ne ressèrent ni ne dessèchent par une réverbération brûlante. Les mœurs comme le climat y sont aussi moins rudes, & le voyageur y était exposé à beaucoup moins de périls.

Laissant le Caire sur la droite, je me rendis à *Boulac*, d'où partant le 9 septembre à huit heures du soir, nous arrivâmes à Rosette le 7 à six heures du matin.

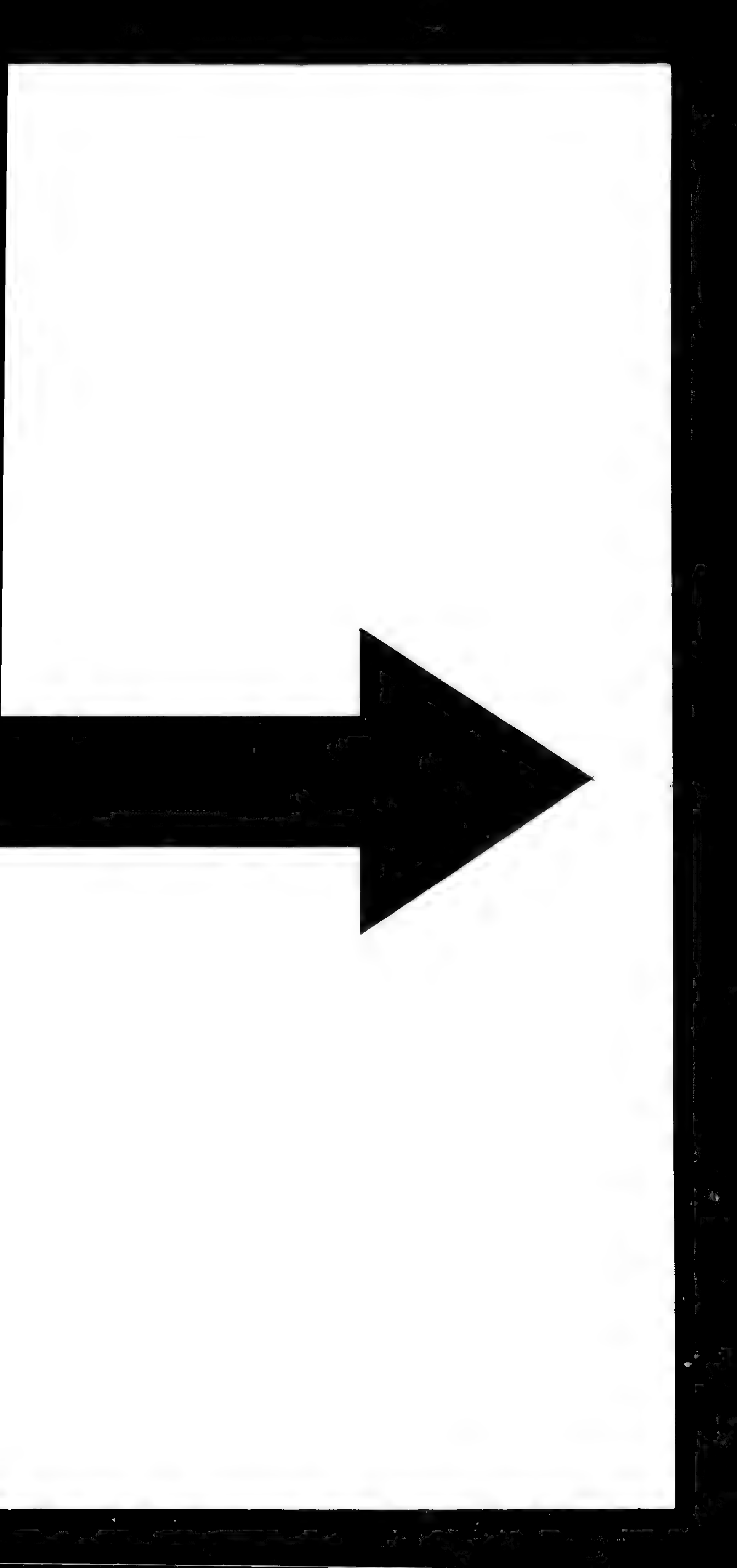
Après m'y être reposé quelques temps je me rendis à Alexandrie, où je repris mes vêtemens ordinaires, auxquels je fus long-temps à m'accoutumer de nouveau. Un bâtiment se disposait à aller à Smyrne, j'en profitai pour me rendre dans la Grèce & dans la Turquie. Ce bâtiment fit voile du port neuf d'Alexandrie, le 17 octobre 1778, & j'eus bientôt perdu de vue les plages unies & découvertes d'une contrée où les prodiges de l'art semblaient le disputer au merveilles de la nature.

Fin du trente-unième volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.





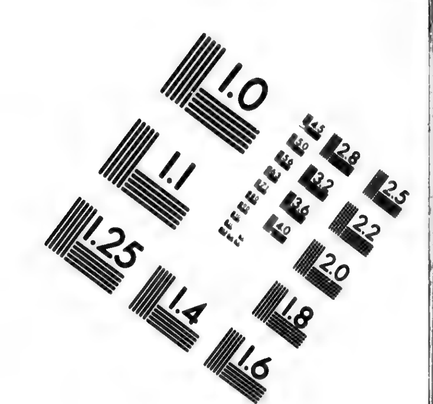
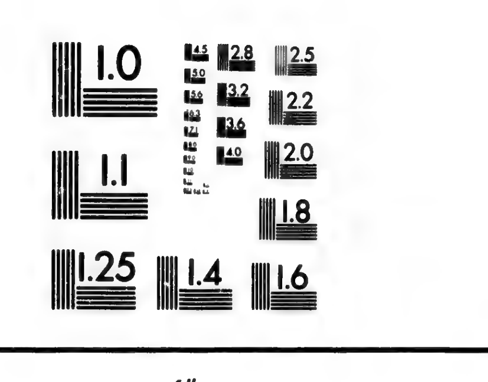
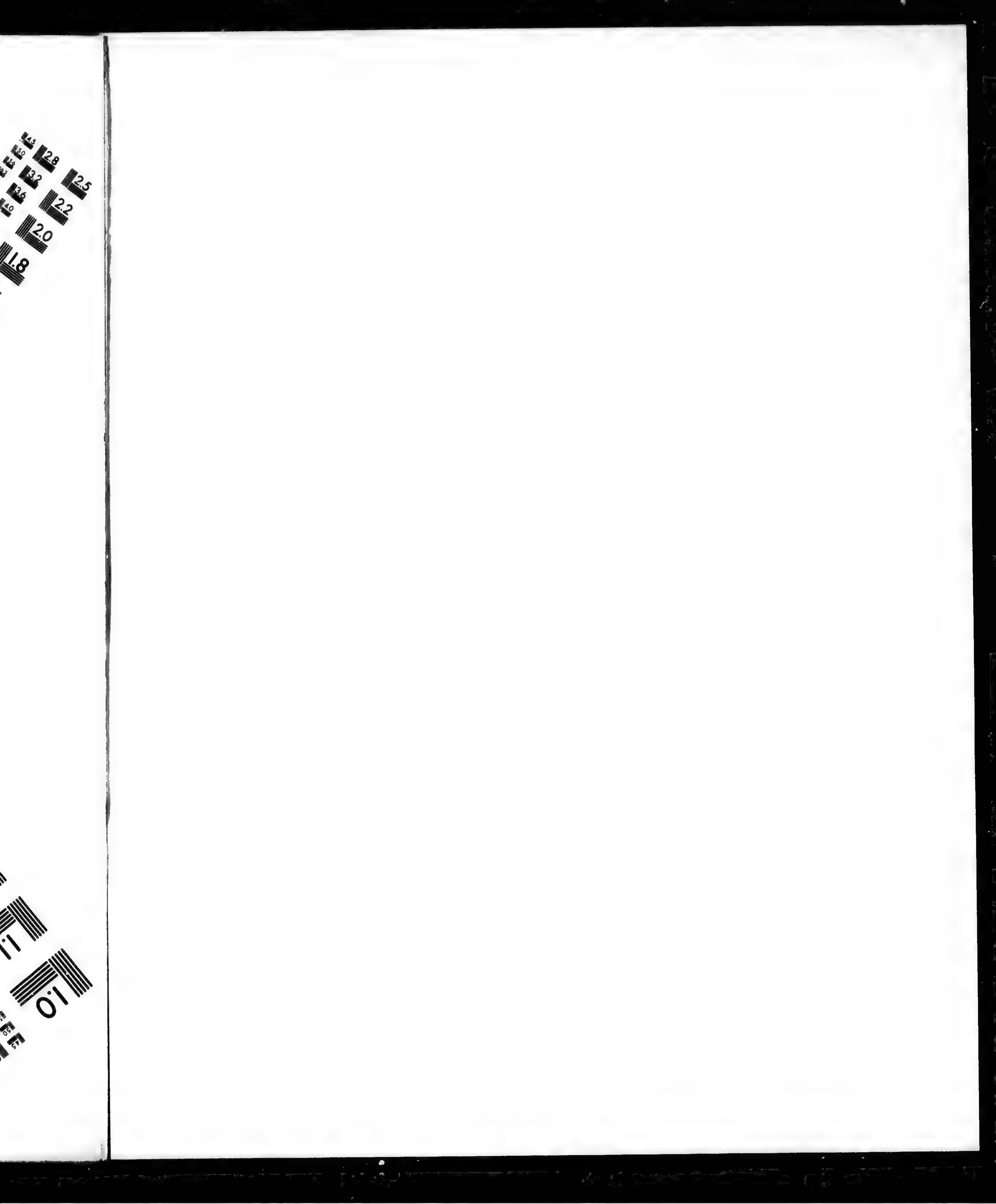


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Fin de la table des chapitres.

D

